



1 9 0 7

I

(Janvier - Juin)



PUBLICATIONS  
PIERRE LAFITTE

90, Av. des Champs-Élysées

P A R I S

Comité Sluse  
asbl

# TABLE DES MATIÈRES

## Articles

<b>Grands Faits</b>		Japon contre Amérique . . . . .	291	Le Soleil guérisseur . . . . .	273
Loin de son peuple (La vie intime du tsar . . . . .	3	Seigneur Tigre! par l'explorateur Combanaire . . . . .	469	Le Charnier du Chemin-Vert . . . . .	369
Un pour tous, tous pour un . . . . .	147	Les Derniers Peaux-Rouges . . . . .	610	Nous voyons tout . . . . .	429
Combien paierons-nous? . . . . .	351	Une Chasse dans l'abîme . . . . .	751	La Garde meurt et ne se rend pas . . . . .	667
Les Fêtes et les Tragédies du travail, par G. Montorgueil . . . . .	435	<b>La Vie Sociale</b>		L'Art de sculpter les restes . . . . .	783
Vers la Paix . . . . .	579	L'Absinthe, tueuse d'hommes et d'énergies . . . . .	47	La Fuite du Roi-Citoyen . . . . .	783
Après les Canons, les Urnes parlent . . . . .	723	Rien ne va plus! . . . . .	303	Horoscopes :	
<b>Lettres &amp; Arts</b>		Ce qu'ils auraient voulu être Tous Fonctionnaires! . . . . .	447	MM. Dujardin-Beaumetz . . . . .	314
Une Fête artistique et musicale . . . . .	23	<i>Je sais tout</i> à la Cour royale de Suède . . . . .	619	F. Mistral . . . . .	634
Supplément d'art. — Le peintre Chardin, par Jacques des Gachons . . . . .	117	<b>Elégances</b>		Docteur Doyen . . . . .	656
Du Chat-Noir à l'Académie . . . . .	159	Le Costume est de rigueur! . . . . .	37	Coquelin aîné . . . . .	829
Supplément d'art. — Scènes de la Vie du Christ, par Maurice Guillemot . . . . .	261	Berceaux royaux . . . . .	391	<b>Voyages</b>	
De l'Ebauche au Chef-d'œuvre . . . . .	316	A Chiens de luxe, Prix fabuleux . . . . .	683	La Mort du lieutenant de Chevigné . . . . .	579
Supplément d'art. — Winterhalter, par J.-J. Frappa . . . . .	405	La Cravate, âme de l'élégance masculine . . . . .	731	<b>Poésies</b>	
Supplément d'art. — Le Salon de la Société nationale des Beaux-Arts . . . . .	533	<b>Tous les Sports</b>		<i>Mon Bonheur</i> , par Maurice Magre . . . . .	36
Pierre Loti chez lui, par Raoul Aubry . . . . .	541	Les Palais qui vont sur l'eau, par le duc Decazes . . . . .	107	<i>Satis</i> , par le comte R. de Montesquiou-Fezensac . . . . .	232
Supplément d'art. — Le Salon de la Société des Artistes français . . . . .	675	Habits rouges et Dolmans . . . . .	253	<i>Hommage</i> , par M <sup>me</sup> Catulle Mendès . . . . .	346
Supplément d'art. — Dominique Ingres . . . . .	819	Ce que l'on peut faire en une heure . . . . .	381	<i>Embarquement pour Cythère</i> , par Marc Varenne . . . . .	347
<b>Théâtre &amp; Musique</b>		Avant et après l'Obstacle . . . . .	551	<i>Concert</i> , par M <sup>me</sup> Hélène Picard . . . . .	508
Les Coulisses des Coulisses, par Antoine . . . . .	15	De « The Rangers » à « Spear-mint » . . . . .	601	<i>Le Juste dit...</i> , par Charles Guérin . . . . .	509
Le Théâtre, les Acteurs et les Actrices au Japon, par Jules Bois . . . . .	241	L'Automobile dans le désert . . . . .	841	<i>Roman</i> , par G. d'Houville . . . . .	597
La Dompteuse des flammes ( <i>Je sais tout</i> interviewe la Loïe Fuller) . . . . .	325	<b>Science &amp; Nature</b>		<i>Clair de lune</i> , par Paul Hubert . . . . .	600
Les Grandes Premières: <i>Le Marquis de Villemer</i> , par Félix Duquesnel . . . . .	461	Les Paroles restent . . . . .	129	<i>Le Tennis</i> , par Jacques Redelsperger . . . . .	748
Un Million par an dans le gosier . . . . .	591	Ce que l'on voit au fond des Eaux . . . . .	191	<i>Les Petits Chevaux</i> , par Franc-Nohain . . . . .	786
<b>A Travers le Globe</b>		Plus fort que la Nature . . . . .	235	<i>L'Automobile</i> , par Hugues Delorme . . . . .	808
Les Pirates du sable . . . . .	97	La Télégraphie des Images, par le professeur Korn . . . . .	397	<i>Le Bain</i> , par Georges Docquois . . . . .	830
Une Chasse à l'objectif (les Grands Cerfs des Montagnes Rocheuses) . . . . .	183	Les Ogres invisibles, par le Dr Guglielminetti . . . . .	561	<b>Pages de Musique</b>	
		La Vie à 3.000 mètres . . . . .	693	<i>Ardeur</i> , paroles de la comtesse de Noailles, musique de Thérèse Wittmann . . . . .	25
		Un Voyage dans le Ciel, par Camille Flammarion . . . . .	741	<b>Pages comiques</b>	
		<b>Commerce &amp; Industrie</b>		Vers l'Hôtel des Publications Pierre Lafitte, par Lucien Métivet . . . . .	167
		Vingt lieues sous Paris . . . . .	477	L'Esprit à l'Etranger . . . . .	654
		<b>Armée et Marine</b>		<b>Romans en cours &amp; Nouvelles</b>	
		Une Catastrophe en mer . . . . .	800	<i>La Dame blonde</i> (les Nouvelles Aventures d'Arsène Lupin), par Maurice Leblanc ( <i>suite et fin</i> ) . . . . .	135, 279, 417
		<b>Curiosités &amp; Variétés</b>			
		Du Sang sur la Neige (Centenaire d'Eylau) . . . . .	29		
		L'Evasion de Ham, par Paul Ginisty . . . . .	173		

## Table des Matières

<p><i>Le Sept de Cœur</i>, par Maurice Leblanc . . . . . 489</p> <p><i>Le Majorat</i>, par Marie-Anne de Bovet (à suivre) 359, 565, 705, 849</p> <p><i>Feu-moi-même</i>, par Jules Perrin 635</p> <p><i>La Mare aux Gosses</i>, par</p>	<p>Jacques des Gachons . . . . . 763</p> <p><i>Bon Voyage!</i> monologue, par Galipaux . . . . . 833</p> <p style="text-align: center;"><b>Concours</b></p> <p>Le Record des 85 départe-</p>	<p>ments (à suivre), 311, 455, 468, 631, 762, 827, 837</p> <p><i>Arsène Lupin</i> paraît en librairie . . . . . 717</p> <p>Quelle est cette histoire? (Bibendum) . . . . . 718</p>
---	--	--

## Pièces de Théâtre complètes

<p><i>La Savelli</i>, drame inédit, en 5 actes, par Max Maurey . . . . . 57</p> <p><i>Le Bluff</i>, pièce inédite, en 3 actes, par Georges Thurner . . . . . 201</p> <p><i>Deburau</i>, pièce inédite, en</p>	<p>1 acte, par Jules Claretie . . . . . 333</p> <p><i>Vieille Renommée</i>, pièce inédite, en 1 acte, par Alfred Athis . . . . . 511</p> <p><i>La Peau de l'ours</i>, pièce inédite,</p>	<p>en 1 acte, par Tristan Bernard . . . . . 643</p> <p><i>Monseigneur en vacances</i>, pièce inédite, en 1 acte, par Jules Claretie . . . . . 771</p>
---	--	---

## Gravures

<p style="text-align: center;"><b>Frontispices</b></p> <p>Abdul-Aziz, sultan du Maroc . . . . . 1</p> <p>M. André Messager . . . . . 145</p> <p>Le Professeur Korn . . . . . 289</p> <p>M. Fallières, par Bonnat . . . . . 433</p> <p>Sa Majesté Haakon VII, roi</p>	<p>de Norvège . . . . . 577</p> <p>Sa Majesté Frédéric VIII, roi de Danemark . . . . . 721</p> <p style="text-align: center;"><b>Compositions en couleurs</b></p> <p>Le Tennis, par Aty . . . . . 749</p>	<p>Les Petits Chevaux, par Lucien Métivet . . . . . 787</p> <p>L'Automobile, par René Lelong . . . . . 809</p> <p>Le Bain, par René Lelong . . . . . 831</p>
--	---	--



## Mementos

<p style="text-align: center;"><b>Grands Faits</b></p> <p style="text-align: center;">15 DÉCEMBRE 1906-15 JANVIER 1907</p> <p>Condamnation de Mgr Turinaz . . . . . 13</p> <p>Manifestation à l'archevêché de Paris . . . . . 13</p> <p>Mort du cardinal Cavagnis . . . . . 13</p> <p>La Mehalla de Si-Guebbas . . . . . 13</p> <p>Raïssouli . . . . . 13</p> <p>La Forteresse de Zinat . . . . . 13</p> <p>M. Crozier, amb. à Vienne . . . . . 14</p> <p>M. J. Cambon, amb. à Berlin . . . . . 14</p> <p>M. Alapetite, résident général à Tunis . . . . . 14</p> <p>Assassinat du général russe von den Launitz . . . . . 14</p> <p>Condamnation de l'amiral Nebogatoff . . . . . 14</p> <p>Le Prince Kilkoff . . . . . 14</p> <p>Nouvelle Réunion des évêques français . . . . . 14</p> <p>La Grève de Fougères . . . . . 14</p> <p>Mort de la Reine de Hanovre . . . . . 14</p>	<p style="text-align: center;">15 JANVIER-15 FÉVRIER 1907</p> <p>M. Paul Revoil, ambassadeur à Madrid . . . . . 157</p> <p>Colonel A. Muller, inspecteur de la police marocaine . . . . . 157</p> <p>Le Comte H. de Beaucaire, ministre de France à Copenhague . . . . . 157</p> <p>L'Ingénieur américain W.-G. Oliver . . . . . 157</p> <p>Le Tremblement de terre de La Jamaïque . . . . . 157</p> <p>Les Elections allemandes . . . . . 157</p> <p>Les Elections russes . . . . . 158</p> <p>L'Explosion de Liévin . . . . . 158</p> <p>La Catastrophe des mines de la Sarre . . . . . 158</p> <p>Obsèques du Shah Mouzaffer-Eddin . . . . . 158</p> <p>Déclaration des évêques de France . . . . . 158</p> <p>Dépôt du projet d'impôt sur le revenu . . . . . 158</p>	<p style="text-align: center;">15 FÉVRIER-15 MARS 1907</p> <p>Le Général Botha, premier ministre du Transvaal . . . . . 301</p> <p>M. Wekerlé, président du cabinet hongrois . . . . . 301</p> <p>Le Bureau du nouveau Reichstag . . . . . 301</p> <p>L'Ouverture de la seconde Douma . . . . . 301</p> <p>M. Golovine . . . . . 301</p> <p>La Catastrophe du Berlin . . . . . 301</p> <p>Une Expérience fiscale . . . . . 302</p> <p>Mort de M. Casimir-Perier . . . . . 302</p> <p>Les Elections à Londres . . . . . 302</p> <p>Assassinat de M. Petkof . . . . . 302</p> <p>La Catastrophe de l'<i>Iéna</i> . . . . . 302</p> <p style="text-align: center;">15 MARS-15 AVRIL 1907</p> <p>Les Obsèques de Berthelot . . . . . 445</p> <p>L'Enterrement des victimes de l'<i>Iéna</i> . . . . . 445</p> <p>Le Voyage du Roi d'Angleterre . . . . . 445</p> <p>Les Papiers Montagnini . . . . . 446</p>
--	---	--

La Condamnation de l'abbé Jouin . . . . .	446
Le Roi Frédéric VIII. . . . .	446
Le Prince Fushimi à Paris . . . . .	446
Occupation d'Oudjda . . . . .	446
Le Dr Mauchamp . . . . .	446
L'Entrevue de Rapallo . . . . .	446
Le Rapprochement anglo-russe . . . . .	446

15 AVRIL-15 MAI 1907

François-Joseph en Bohême . . . . .	589
Prestation de serment du nouveau gouverneur de Pretoria . . . . .	589
Edouard VII à Naples . . . . .	589
L'Impératrice douairière de Russie et M. Fallières . . . . .	589
Le Roi de Siam en Europe . . . . .	589
Incendie à l'arsenal de Toulon . . . . .	589
Tableau des Forces maritimes des grandes Puissances . . . . .	589
Naissance du Prince des Asturies . . . . .	590
Les Fêtes de Jeanne d'Arc à Orléans . . . . .	590
Mission militaire japonaise en France . . . . .	590
Moulaï el Haffid . . . . .	590
Les Elections espagnoles . . . . .	590

15 MAI-15 JUIN 1907

Le Voyage des Souverains norvégiens à Paris . . . . .	739
Le Nouveau Régent du Brunswick . . . . .	740
Voyage du général Kuroki . . . . .	740
Le Japon et la Paix . . . . .	740
Délégués universitaires anglais à Paris . . . . .	740
Délégués commerciaux anglais à Lyon . . . . .	740
Les Femmes-députés en Finlande . . . . .	740
La Crise viticole . . . . .	740
La Mission de M. Klobukowski . . . . .	740

Lettres et Arts

15 DÉCEMBRE 1906-15 JANVIER 1907

Réception de M. Ribot à l'Académie . . . . .	125
M. Lyon-Caen, le nouveau doyen de la Faculté de droit de Paris . . . . .	125
Trois Romans de M. Ch. Foley . . . . .	125
Le Bureau de l'Association des critiques littéraires . . . . .	125
M. Jules Bois, lauréat de la Société des gens de lettres . . . . .	125
MM. R. Boylesve et P. Valdagne, décorés . . . . .	125
M. Francis Charmes, directeur de la <i>Revue des Deux-Mondes</i> . . . . .	125
M. Camille Le Senne, promu officier . . . . .	125
Le <i>Journal d'une étrangère</i> , par Emile Berr . . . . .	125
Un Monument à Carpeaux . . . . .	126
Un Monument à Jules Ferry . . . . .	126
La Vierge de Lippi . . . . .	126

<i>Versailles et Paris en 1871</i> , de G. Doré . . . . .	126
<i>La Mémoire du Cœur</i> , par Michel Corday . . . . .	126
Le Peintre Adler, décoré . . . . .	126
<i>La Fin d'un Drame</i> , tableau de Borisov . . . . .	126
L'Exposition Paul Saïn . . . . .	126

15 JANVIER-15 FÉVRIER 1907

Réception de M. Maurice Barrès à l'Académie . . . . .	171
<i>Notices historiques</i> , par M. G. Picot . . . . .	171
Election de M. Welschinger à l'Institut . . . . .	171
Réception du cardinal Mathieu à l'Académie . . . . .	171
<i>La Puissance du mensonge</i> , de J. Bojer, trad. par M. Cros . . . . .	171
<i>L'Instant éternel</i> , par M <sup>me</sup> Hélène Picard . . . . .	171
<i>La Terre ensorcelée</i> , par Jean Vignaud . . . . .	171
<i>Les Mystérieuses</i> , par H. Kistemackers . . . . .	171
<i>Voyage en Perse en automobile</i> , par Claude Anet . . . . .	171
M. Etienne Fort . . . . .	171
Conférences de M. Jules Le maître sur J.-J. Rousseau . . . . .	171
Elections de MM. Maurice Donnay et le marquis de Ségur à l'Académie . . . . .	171
Mort de M <sup>me</sup> Bentzon . . . . .	171
<i>Psychologie du libre arbitre</i> (Sully-Prud'homme); <i>Une Autobiographie</i> (H. Spencer, trad. H. de Varigny); <i>La Beauté du Devoir</i> (Arm. Charpentier); <i>La Dame très blonde</i> (les frères Fisher); <i>La Petite Mienne</i> (J. Rameau); <i>Ames inquiètes</i> (Edgy); <i>Vanité</i> (P. et V. Margueritte); <i>Anthologie des poètes français contemporains</i> (Walch) . . . . .	171
Don au Louvre d'œuvres d'art de la collection Moreau-Nélaton . . . . .	172
Exposition des œuvres du sculpteur Crauk . . . . .	172
Un Médaillon de Bartholdi . . . . .	172
Une Statue à Charles Floquet . . . . .	172

15 FÉVRIER-15 MARS 1907

Le Prix François Coppée . . . . .	413
Une Conférence d'Henry Housaye . . . . .	413
Un Volume du <i>Théâtre</i> complet de Jules Lemaître . . . . .	413
Mort du Père Monsabré . . . . .	413
<i>Les Dandys</i> , par Jacques Boulenger . . . . .	413
<i>L'Alerte</i> , par Pierre Baudin . . . . .	413
<i>Le Désir de vivre</i> , par Paul Acker . . . . .	413
<i>Les Loisirs de Berthe Livoire</i> , par Robert Scheffer . . . . .	413
<i>Poupée fragile</i> , par Ch.-H. Hirsch . . . . .	413
<i>Les Massacres de Septembre</i> , par G. Lenôtre . . . . .	413
L'Île des Peupliers . . . . .	413
<i>Une Ambassade persane sous</i>	

<i>Louis XIV</i> , par Maurice Herbet . . . . .	413
Mort d'André Lemoyne . . . . .	413
<i>Prêtres, soldats et juges sous Richelieu</i> , par le vicomte d'Avenel . . . . .	413
Lettres inédites de Baude- laire . . . . .	413
Inaugurations au Petit-Palais . . . . .	414
<i>La Seine à Paris</i> , par Gabriel Rousseau . . . . .	414
Un Monument à Mozart . . . . .	414
Le Centenaire de Goldoni . . . . .	414
Les Fresques du palais des papes à Avignon . . . . .	414
L'Exposition de l'« Epatant » . . . . .	414

15 MARS-15 AVRIL 1907

<i>L'Intelligence des fleurs</i> , par Maeterlinck . . . . .	531
<i>La Peur de l'amour</i> , par H. de Régnier . . . . .	531
<i>La Madeline amoureuse</i> , par de Waleffe . . . . .	531
<i>A l'Institut</i> , par Paul Deschanel . . . . .	531
<i>Lettres de jeunesse</i> , d'Emile Zola . . . . .	531
<i>Le Boulevard</i> , par Ernest La- jeunesse . . . . .	531
<i>Pour la Patrie</i> , par M. Boc- quillon . . . . .	531
<i>L'Amour sans ailes</i> , par E. Du- coté . . . . .	531
Renouvellement partiel du Comité de la Société des gens de lettres . . . . .	531
<i>Napoléon et sa famille</i> , 2 nou- veaux tomes, par Frédéric Masson . . . . .	531
<i>Pierre Tisserand</i> , par J. Marni . . . . .	531
<i>L'Ecrasement</i> , par Ch. Foley . . . . .	531
<i>La Légende dorée des bêtes</i> , par Paul Franche . . . . .	531
Quelques Œuvres du Salon de la Société nationale des Beaux-Arts . . . . .	532

15 AVRIL-15 MAI 1907

Mort d'André Theuriet . . . . .	619
Mort de J.-K. Huysmans . . . . .	619
Anniversaire de la mort de Mérimée . . . . .	619
Alfred de Musset dans le do- maine public . . . . .	619
<i>Principes de Science</i> , par Colette Yver . . . . .	619
<i>Le Plaisir des Nuits et des Jours</i> , par Georges Docquois . . . . .	619
<i>Les Eblouissements</i> , par la com- tesse de Noailles . . . . .	619
<i>Les Ressuscitées</i> , par Rémy St- Maurice . . . . .	619
<i>Sybaris</i> , par M <sup>me</sup> Jean Bertheroy . . . . .	619
<i>La Lutte</i> , par Léon Daudet . . . . .	619
<i>Hermine Gilquin</i> , par Gustave Geffroy . . . . .	619
<i>Parmi les Hommes</i> , par Henry Roujon . . . . .	619
<i>Le Phare</i> , par Paul Reboux . . . . .	619
<i>Le Chercheur de merveilleux</i> , par J.-J. Renaud . . . . .	619
<i>Pierre de lune</i> , par René Fraudet . . . . .	619
<i>L'Or des Automnes</i> , par Ray- mond Christofior . . . . .	619
<i>Les Lucioles</i> , par la duchesse de Rohan . . . . .	619

## Table des Matières

<i>Arsène Lupin gentleman-cambrioleur</i> , par Maurice Leblanc . . . . .		
<i>Amour</i> , par H. Buteau . . . . .	619	
<i>Jumelles</i> , par Maryan . . . . .	619	
<i>Le Joujou de la Dauphine</i> , par A. Douliac . . . . .	619	
Quelques Œuvres du Salon de la Société des Artistes Français . . . . .	620	
Une Villa Médicis à Mustapha . . . . .	620	
15 MAI-15 JUIN 1907		
III <sup>e</sup> volume de la <i>C rrespon-</i> <i>dance de Taine</i> . . . . .	761	
Léon Hennique, président de l'Académie Goncourt . . . . .	761	
<i>Lettres à Pauline Viardot</i> , de Tourguénieff, trad. Halpérine . . . . .	761	
Médaille de Pierre de Quérillon . . . . .	761	
<i>Du Diable à Dieu</i> , par A. Retté . . . . .	761	
<i>Indiscrétions de l'histoire</i> (4 <sup>m</sup> e série), par le Dr Cabanès . . . . .	761	
<i>L'Automne</i> , par André Lichtenberger . . . . .	761	
<i>Elie Greuze</i> , par G. Trarieux . . . . .	761	
<i>La Chapelle enchantée</i> , par Paul Faure . . . . .	761	
<i>Les Tragiques Travestis</i> , par F. de Nion . . . . .	761	
<i>Contre le sort</i> , par J.-H. Rosny . . . . .	761	
<i>Mémoires d'une Danseuse de corde</i> , par P. Ginisty . . . . .	761	
<i>L'Affaire Maubreuil</i> , par Fréd. Masson . . . . .	761	
<i>La Marquise de Boufflers</i> , par G. Maugras . . . . .	761	
<i>Les Femmes charmantes</i> , par P. Valdagne . . . . .	761	
<i>Croquis de Jennes Filles</i> , par H. Davignon . . . . .	761	
Mort de Clovis Hugues . . . . .	761	
Quelques Œuvres du Salon de la Société des Artistes Français . . . . .	762	
Les Feuilles d'Antium . . . . .	762	
<i>Le Pifferaro</i> . . . . .	762	
<i>Martyre</i> , d'Alronson . . . . .	762	
L'Exposition Rodolphe Bérény Un Coin du Salon des Humoristes . . . . .	762	
<b>Théâtre et Musique</b>		
15 DÉCEMBRE 1906-15 JANVIER 1907		
<i>L'Amour aux Larmes</i> (Théâtre des Arts) . . . . .	27	
Mort de M. Pierre Laugier . . . . .	27	
<i>Les Nuées</i> (Théâtre des Arts) . . . . .	27	
<i>Le Bluff</i> (Théâtre Antoine) . . . . .	27	
L'Impresario Charles Baret . . . . .	27	
M. Victorien Sardou, grand-croix . . . . .	27	
<i>La Môme aux beaux yeux</i> (Ambigu) . . . . .	27	
Le Violoniste Joachim . . . . .	28	
Le Quatuor Parent . . . . .	28	
Le Quatuor Capet . . . . .	28	
Le Quatuor Rimé-Saintel . . . . .	28	
<i>Madame Butterfly</i> (Opéra-Comique) . . . . .	28	
Retour de Camille Saint-Saëns . . . . .	28	
15 JANVIER-15 FÉVRIER 1907		
<i>Sa Sœur</i> (Athénée) . . . . .	199	
<i>Anna Karénine</i> (Théâtre Antoine) . . . . .	199	
La Diva Salomea Kruceniski . . . . .	199	
<i>La Maison des Juges</i> (Odéon) . . . . .	199	
<i>Salomé</i> (Metropolitan-Opera, New-York) . . . . .	199	
M <sup>m</sup> e Sarah Bernhardt, professeur au Conservatoire . . . . .	199	
<i>Princesses d'amour</i> (Vaudeville) . . . . .	199	
M <sup>m</sup> e Berthe Body dans <i>Notre-Dame de Paris</i> (Porte-Saint-Martin) . . . . .	199	
Mort de W. Busnach . . . . .	199	
Reprise de <i>Ma Cousine</i> (Théâtre Réjane) . . . . .	199	
Reprise de <i>Chatterton</i> (Odéon) . . . . .	199	
Reprise de <i>la Petite Bobème</i> (Bouffes-Parisiens) . . . . .	199	
<i>Les Étoiles</i> (Théâtre Molière) . . . . .	200	
Les Collaborateurs de M. André Messager à l'Opéra . . . . .	200	
<i>Le Vicaire de Wakefield</i> (Théâtre du Prince-de-Galles, Londres) . . . . .	200	
<i>Les Bouffons</i> (Théâtre Sarah-Bernhardt) . . . . .	200	
<i>Madame Gosse</i> (Théâtre des Arts) . . . . .	200	
<i>Beethoven</i> , par Jean Chantavoine . . . . .	200	
<i>Electre</i> (Comédie-Française) . . . . .	200	
<i>Le Grain de sel</i> (Capucines) . . . . .	200	
15 FÉVRIER-15 MARS 1907		
<i>La Faute de l'Abbé Mouret</i> (Odéon) . . . . .	349	
<i>Thérèse</i> (Opéra de Monte-Carlo) . . . . .	349	
M. Asche et M <sup>m</sup> e Brayton dans <i>Otello</i> . . . . .	349	
<i>La Puce à l'Oreille</i> (Nouveautés) . . . . .	349	
<i>Les Jacobines</i> (Vaudeville) . . . . .	349	
<i>Florise</i> (Odéon) . . . . .	349	
<i>Suzeraine</i> (Théâtre Réjane) . . . . .	349	
<i>L'Anglais tel qu'on le parle</i> (Comédie-Française) . . . . .	349	
<i>La Maison d'Argile</i> (Comédie-Française) . . . . .	350	
<i>Le Dieu Terme</i> (Comédie-Française) . . . . .	350	
Mort du professeur Alph. Duvernois . . . . .	350	
Inauguration de la Salle du Théâtre Femina . . . . .	350	
M. Gottfried Galston . . . . .	350	
<i>La Revue du Centenaire</i> (Variétés) . . . . .	350	
<i>Petit-Jean</i> (Théâtre de l'Europe) . . . . .	350	
Guillaume II et nos classiques . . . . .	350	
15 MARS-15 AVRIL 1907		
<i>Timon d'Athènes</i> (Théâtre Antoine) . . . . .	459	
<i>Le Ruisseau</i> (Vaudeville) . . . . .	459	
<i>Adrienne Lecouvreur</i> (Théâtre Sarah-Bernhardt) . . . . .	459	
Dernière représentation de <i>Tire-au-Flanc</i> . . . . .	459	
<i>La Mort de Carthage</i> (Théâtre antique de Carthage) . . . . .	459	
<i>La Prêtresse de Tami</i> . . . . .	459	
<i>Le Coup de Jarnac</i> (Folies-Dramatiques) . . . . .	459	
Les Capucines de Nice . . . . .	460	
Les Débuts de M. Grand à la Comédie-Française . . . . .	460	
Les Matinées du Théâtre Femina . . . . .	460	
M <sup>m</sup> e la Douane (Déjazet) . . . . .	460	
<i>Propos d'une once</i> (Lune Rousse) . . . . .	460	
L'Album : <i>Celle que je préfère</i> . . . . .	460	
Le Violoniste Kubelick . . . . .	460	
15 AVRIL-15 MAI 1907		
André de Lorde . . . . .	627	
<i>La Clef</i> (Théâtre Réjane) . . . . .	627	
<i>Marigny-Revue</i> . . . . .	627	
<i>Les Hasards du Coin du feu</i> , arrangés par Nozière (Théâtre Femina) . . . . .	627	
<i>Le Jouet</i> (Théâtre Femina) . . . . .	627	
Le Théâtre Shakespeare à Stratford . . . . .	627	
<i>La Maison n'est pas au coin du thé</i> (Comédie-Royale) . . . . .	627	
Reprise de <i>Marion Delorme</i> (Comédie-Française) . . . . .	627	
<i>Les Deux Madame Delauze</i> (Théâtre Réjane) . . . . .	628	
<i>Les Fresnay</i> (Comédie-Française) . . . . .	628	
M <sup>m</sup> e Jeanne Mortier, pianiste . . . . .	628	
<i>Le Cœur et le Reste</i> (Athénée) . . . . .	628	
Buste de M <sup>m</sup> e Burkel . . . . .	628	
<i>La Légende du Point d'Argentan</i> (Opéra-Comique) . . . . .	628	
<i>Circé</i> (Opéra-Comique) . . . . .	628	
<i>Ariane et Barbe-bleue</i> (Opéra-Comique) . . . . .	628	
M. Richard Strauss . . . . .	628	
<i>La Marjolaine</i> (Porte-Saint-Martin) . . . . .	628	
<i>La Française</i> (Odéon) . . . . .	628	
15 MAI-15 JUIN 1907		
Sarah Bernhardt au Théâtre Femina . . . . .	797	
Rimski Korsakow . . . . .	797	
Le ténor Chaliapine . . . . .	797	
Mort de M. Mangin, chef d'orchestre de l'Opéra . . . . .	797	
Le buste de Gounod à Saint-Cloud . . . . .	797	
Reprise de <i>Zaza</i> (Vaudeville) . . . . .	797	
<i>M. de Prévent</i> (Odéon) . . . . .	797	
MM. Gumpel et Delaquis . . . . .	797	
<i>Fortunio</i> (Opéra-Comique) . . . . .	797	
<i>La Catalane</i> (Opéra-Comique) . . . . .	797	
<i>L'Olage</i> (Odéon) . . . . .	798	
Une scène de : <i>Les Ames ennemies</i> (Théâtre Antoine) . . . . .	798	
Paul-Hyacinthe Loyson . . . . .	798	
<i>Le Droit au Bouheur</i> (Europe) . . . . .	798	
<i>Enseignement rationnel de la musique</i> , par M. Jacques Valcroze . . . . .	798	
<i>Philista</i> (Europe) . . . . .	798	
Les Futurs Prix de Rome en loges . . . . .	798	
<i>Hypathie</i> (Grand Théâtre de Marseille) . . . . .	798	
<b>A Travers le Globe</b>		
15 DÉCEMBRE 1906-15 JANVIER 1907		
Le Nouveau Shah de Perse, le Trône, Tombeau des Shahs . . . . .	127	

## Je sais tout

Le Prince de Siam . . . . .	127
Retour de la Mission Dyak . . . . .	127
Le Procès de Soussse . . . . .	127

### 15 JANVIER-15 FÉVRIER 1907

Le Bagne de l'île Nou . . . . .	181
Au Glacier de l'île Rodolphe . . . . .	181
Trois mois au Koueng-Si . . . . .	181
Le Vapeur <i>La Jeannette</i> sur le Niger . . . . .	181

### 15 FÉVRIER-15 MARS 1907

Les Méfaits du Mississipi . . . . .	389
Les Nouveaux Chinois . . . . .	389
Une Mission africaine . . . . .	389
L'Exposition de Jamestown . . . . .	389
Mort de l'explorateur Motylinski . . . . .	389

### 15 MARS-15 AVRIL 1907

Le Mékong limitrophe . . . . .	485
Le Nouveau Président de l'Uruguay . . . . .	485
Le Procès Thaw . . . . .	485
Le Tricentenaire de la mort de Ruyter . . . . .	485
Les Souverains espagnols implorant la madone . . . . .	485
Un Atlas nouveau . . . . .	485
<i>Les Villes d'art</i> (nouvelle série) . . . . .	485

### 15 AVRIL-15 MAI 1907

Le Bureau des Suicides . . . . .	618
Cours de Langues vivantes par le phonographe . . . . .	618
Une Moitié de navire qui rentre au port . . . . .	618
Naufrage du <i>Dakota</i> . . . . .	618
La Famine en Chine . . . . .	618
Destruction de la ville d'Ayutla (Mexique) . . . . .	618

### 15 MAI-15 JUIN 1907

Classe de reboisement . . . . .	838
Chasse à la perdrix blanche . . . . .	838
Exposition coloniale au Bois de Vincennes . . . . .	838
La Machine à coudre au Congo . . . . .	838
Couronnes de fruits . . . . .	838

## La Vie Sociale

### 15 DÉCEMBRE 1906-15 JANVIER 1907

Les 10 Français les plus célèbres . . . . .	46
Les Suffragettes anglaises . . . . .	46
Un Congrès du divorce . . . . .	46
Obsèques de la baronne Burdett-Coutts . . . . .	46
Chasse présidentielle à Rambouillet . . . . .	46
Mgr Péchenard, évêque de Soissons . . . . .	46
L'Eboulement d'Ouzous . . . . .	46
Banquet des Commissaires de police . . . . .	46

### 15 JANVIER-15 FÉVRIER 1907

Pour la Protection de la jeune fille . . . . .	272
Le Pèlerinage des Jardies . . . . .	272
Mort de M. Osiris . . . . .	272
Les Souverains anglais à l'Elysée . . . . .	272
La Reine des reines de la micarème . . . . .	272
Manifestations pour le repos hebdomadaire . . . . .	272

### 15 FÉVRIER-15 MARS 1907

Paris sans lumière . . . . .	315
Mort du bandit Bellacoscia . . . . .	315
Au Pays des gitanes . . . . .	315
M. Hennion, directeur de la Sûreté générale . . . . .	315
La Neige à Berlin . . . . .	315
La Neige à Briançon . . . . .	315
Mort du prophète Elie . . . . .	315

### 15 MARS-15 AVRIL 1907

Duel Arène-Brisson . . . . .	529
La Semaine sainte à Séville . . . . .	529
Obsèques de Casimir-Perier . . . . .	529
Le Citoyen Bousquet . . . . .	529
Obsèques du Dr Mauchamp . . . . .	529
M. André Lefèvre, président du Conseil municipal de Paris . . . . .	529
L'Enterrement d'un agent victime du devoir . . . . .	529
Déplacement du général Bailoud . . . . .	529

### 15 AVRIL-15 MAI 1907

L'Instituteur Nègre, révoqué . . . . .	665
Le Facteur Grangier, révoqué . . . . .	665
Le 1 <sup>er</sup> Mai à Paris . . . . .	665
Réunion des Gouverneurs des Colonies anglaises . . . . .	665
La Crise viticole . . . . .	665

### 15 MAI-15 JUIN 1907

La Grève des Inscrits maritimes . . . . .	832
Institutrices génoises à Clermont-Ferrand . . . . .	832
Monument à G. Bertagna . . . . .	832
Aux Enfants du Cher . . . . .	832
Monument à H. Wallon . . . . .	832
Monument à Th. Roussel . . . . .	832
Fête de l'Orphelinat mutualiste . . . . .	832
L'Aide mutuelle . . . . .	832
Le Renvoi de la classe 1903 . . . . .	832

## Élégances

### 15 DÉCEMBRE 1906-15 JANVIER 1907

Fiançailles du Prince Auguste de Prusse et de la Princesse A. de Schleswig-Holstein . . . . .	45
Fiançailles du Dr Jean Charcot et de M <sup>lle</sup> Cléry . . . . .	45
Toilette de petite soirée . . . . .	45
Toilette de drap vieux rose . . . . .	45
Robe pour bébé . . . . .	45
Toilette de cachemire . . . . .	45
Monte-Carlo sous la neige . . . . .	45
La Christmas . . . . .	45
Le Roi Edouard et l'habit à la française . . . . .	45
La Coiffure à la grecque . . . . .	45

### 15 JANVIER-15 FÉVRIER 1907

Le Patinage au Bois . . . . .	269
Toilette de visites . . . . .	269
Chapeau du matin . . . . .	269
Chapeau du soir . . . . .	269
Toilette de promenade . . . . .	269
Les Deux plus jeunes Enfants du Kaiser . . . . .	269
Mariage de M <sup>lle</sup> Thomson . . . . .	269

### 15 FÉVRIER-15 MARS 1907

Toilette habillée . . . . .	416
Robe de visite . . . . .	416
Toilette de soirée . . . . .	416
Toilette de bal . . . . .	416
Robe de fillette . . . . .	416

La Corbeille des petits chaussons . . . . .	416
Robe simple en toile . . . . .	416
La Saison à Biarritz . . . . .	416

### 15 MARS-15 AVRIL 1907

Bataille de fleurs à Cannes . . . . .	488
Vente au profit d'un orphelinat . . . . .	488
Toilette de réception . . . . .	488
Le Matin au Bois . . . . .	488
Robe d'été . . . . .	488

### 15 AVRIL-15 MAI 1907

Un Modèle d'élégante simplicité . . . . .	691
L'Élégance aux antipodes . . . . .	691
Chapeau du matin . . . . .	691
Le Berceau et la Nursery de nuit de l'Infant espagnol . . . . .	691
Chapeau de promenade . . . . .	691

### 15 MAI-15 JUIN 1907

Le Ballet des Narcisses à Montreux . . . . .	750
Robes d'intérieur . . . . .	750
Le Dernier Chapeau d'Edouard VII . . . . .	750
Chapeau de promenade . . . . .	750
Robe de lunch . . . . .	750
La Fête des Fleurs au Bois de Boulogne . . . . .	750

## Tous les Sports

### 15 DÉCEMBRE 1906-15 JANVIER 1907

Match franco-italien de football rugby . . . . .	115
Le Coureur Robl . . . . .	115
Le Gagnant du Prix Massilia . . . . .	115
Le Boxeur Moore . . . . .	115
La Traversée de la Seine . . . . .	115
L'Epreuve franco-anglaise de football rugby . . . . .	115
La Course du Prix Lemonnier . . . . .	115
Le Gagnant du Grand Prix de Nice . . . . .	115
Le Championnat de boxe anglaise à Paris . . . . .	115
L'Aéronat de La Vaulx . . . . .	115
La Course des six jours . . . . .	115

### 15 JANVIER-15 FÉVRIER 1907

Les <i>Rari nantes</i> , de Milan . . . . .	251
Le Prix des Drags, à Pau . . . . .	251
Le Coureur américain Mac Farland . . . . .	251
Le Cross international de la <i>Vie au Grand Air</i> . . . . .	251
Le Critérium de boxe . . . . .	251
Mort de René Pottier . . . . .	251
Match d'escrime Renaud-Gaudin . . . . .	251
Mort du constructeur Léon Serpollet . . . . .	252
Le Championnat parisien de cross . . . . .	252
Mort de Raoul le Boucher . . . . .	252
Le Circuit de la Seine-Inférieure . . . . .	252
Concours international de skis . . . . .	252
La Réouverture d'Auteuil . . . . .	252
Le Ski-Kjoring . . . . .	252

### 15 FÉVRIER-15 MARS 1907

Le Championnat de Paris . . . . .	379
Le Match de boxe Jephtha-Dupont . . . . .	379

## Table des Matières

Match sur la traversée de la Seine . . . . .	379	<i>Grosse Mère</i> , gagnant du Grand Steeple d'Auteuil . . . . .	840	Le Stand de <i>Fermes et Châteaux</i> au Concours agricole . . . . .	487
Le Championnat de France cross-country . . . . .	379	<i>Orby</i> , gagnant du Derby d'Épsson . . . . .	840	Le Doyen du règne animal . . . . .	487
Essais de l'Aéroplane Delagrangé . . . . .	379	La Course d'autos « Tourist Trophy » . . . . .	840	15 AVRIL-15 MAI 1907	
Le Trotting de Nice . . . . .	379	<b>Science et Nature</b>			
Match de football rugby . . . . .	380	15 DÉCEMBRE 1906-15 JANVIER 1907			
Le Championnat de France de football . . . . .	380	Le Dr Petacci, médecin du Pape . . . . .	55	Le Professeur Lucas-Championnière . . . . .	703
Le Prix d'Auteuil . . . . .	380	Le Dr Godlewski, auteur des <i>Neurasthénies</i> . . . . .	55	<i>Quelques Conseils pour vivre vieux</i> , par le Dr Maurice de Fleury . . . . .	703
Le Recordman Walthour . . . . .	380	M. d'Arsonval, commandeur . . . . .	55	L'Inventeur Waldemar Poulsen Mort du Dr Poirier . . . . .	703
Le Match de hockey . . . . .	380	MM. Combemale et Garbe, chevaliers . . . . .	55	Un Message sur un rayon lumineux . . . . .	703
Le Nouvel Aéroplane de Santos Dumont . . . . .	380	La Télégraphie sans fil . . . . .	55	<i>L'Électricité</i> , par Lucien Poincaré . . . . .	703
15 MARS-15 AVRIL 1907					
La Triple victoire de <i>Pernod</i> . . . . .	559	M. Austin, inventeur d'un appareil à pointer les gros canons . . . . .	55	Dactylographie à distance . . . . .	703
Le Cycliste Passerieu . . . . .	559	Un Nouvel Ouvrage de M. G. Bonnier, sur l' <i>Enchaînement des organismes</i> . . . . .	55	Elections à l'Académie des Sciences . . . . .	703
Le Cheval <i>Granule</i> . . . . .	559	La Pêche scientifique . . . . .	55	Plus de roullis . . . . .	703
Le Match Oxford-Cambridge . . . . .	559	Le Chien sauvage de Sibérie . . . . .	55	L'Exposition de Jamestown . . . . .	704
Le Concours hippique de Paris . . . . .	559	L'Ancêtre du chien . . . . .	55	Le Crapaud à ventre jaune . . . . .	704
Le Champion de boxe Toutard . . . . .	559	Spécimens d'oiseaux groenlandais . . . . .	55	Comment naissent les Vipères . . . . .	704
Le Capitaine Virmont, champion du cheval d'armes . . . . .	559	15 JANVIER-15 FÉVRIER 1907			
Le Champion de cross-country Underwood . . . . .	559	10.000 Etincelles à la seconde. Election du prince Roland Bonaparte à l'Institut . . . . .	233	Monstre d'hier, monstre d'aujourd'hui . . . . .	704
Le Championnat de France de football . . . . .	560	Le Dr Chantemesse . . . . .	233	15 MAI-15 JUIN 1907	
Le Champion d'avirons G. Towns . . . . .	560	Mort du Dr Daremberg . . . . .	233	Le 200 <sup>e</sup> anniversaire de Linné. Monument de Linné à Upsal . . . . .	759
Le Cheval <i>Sud-Ouest</i> . . . . .	560	Mort du professeur Budin . . . . .	233	<i>La Santé par l'Hygiène</i> , par le Dr N. Gréhant . . . . .	759
Emile Georget, champion de la course de huit heures . . . . .	560	Le Télégraphoscope de M. Bélin . . . . .	233	M. de Lapparent, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences . . . . .	759
Pékin-Paris en auto . . . . .	560	Mort du Dr Javal . . . . .	233	Le Congrès du Soleil . . . . .	759
Le Coureur Pouplet . . . . .	560	Mort de M. Marcel Bertrand . . . . .	233	Concours agricole de Madrid Poignée de Louveteaux . . . . .	760
M. de Vogüé, champion de la mer à Monaco . . . . .	560	L'Exposition d'Aviculture . . . . .	234	A propos de l'Exposition canine . . . . .	760
15 AVRIL-15 MAI 1907					
Le Professeur de boxe Chabré Major Taylor . . . . .	701	Le Bœuf gras . . . . .	234	Un Bovidé des Indes . . . . .	760
Le Boxeur anglais Jack Roberts . . . . .	701	L'Étalon russe <i>Emir</i> . . . . .	234	L'Exposition horticole de 1907 . . . . .	760
L'Ascension de l' <i>Aigle</i> et du <i>Micromégas</i> . . . . .	701	Le Transport d'un palmier géant . . . . .	234	<b>Commerce et Industrie</b>	
Le Cheval <i>Querido</i> . . . . .	701	Un Territoire qui s'agrandit . . . . .	234	15 DÉCEMBRE 1906-15 JANVIER 1907	
Nazzaro, gagnant de la Targa-Florio . . . . .	701	Les Loups s'en vont . . . . .	234	Les Nouveaux Membres de la Chambre de Commerce . . . . .	106
Les Champions cyclistes Friol, Garrigou et Darragon . . . . .	702	15 FÉVRIER-15 MARS 1907			
Le Poulain <i>Ouadi-Halfa</i> . . . . .	702	L'Explorateur Amundsen à Paris . . . . .	377	M. Stasse, officier de la Légion d'honneur . . . . .	106
Le Capitaine de la Falaise, champion du sabre . . . . .	702	Où en est la Science de l'Électricité . . . . .	377	Pour l'Exposition franco-anglaise de 1908 . . . . .	106
La Pouliche <i>Madrée</i> . . . . .	702	Un Duc chauffeur . . . . .	377	Le Bateau-cloche du Métro . . . . .	106
Assaut Louis Mérignac-Rouleau . . . . .	702	Mort du professeur Mathias Duval . . . . .	377	La Bourse du coton à Liverpool . . . . .	106
Le Record Paris-Madrid en auto . . . . .	702	Le Grisoumètre du Dr Gréhant . . . . .	377	15 JANVIER-15 FÉVRIER 1907	
Tison, recordman du poids lancé . . . . .	702	Mort du chimiste Moissan . . . . .	377	La Nouvelle Locomotive de la Compagnie du Nord . . . . .	271
15 MAI-15 JUIN 1907					
Mort d'Albert Clément . . . . .	839	Le Goral de l'Himalaya . . . . .	378	Le Scaphandre de l'ingénieur Pluhvy . . . . .	271
Comtesse de Kermel (champ. tennis dames) . . . . .	839	Les Chacals des Indes . . . . .	378	La Banque du jour et de la nuit . . . . .	271
Mort de Marius Pin . . . . .	839	Pour les Chasses princières d'Allemagne . . . . .	378	La 5 <sup>e</sup> Foire de Paris . . . . .	271
Van Hourvaert (Bordeaux-Paris) . . . . .	839	Les Chevaux des îles Shetland . . . . .	378	Exposition de pétrins mécaniques . . . . .	271
Dr Edom (champ. d'épée) . . . . .	839	Le plus gros Crocodile . . . . .	378	15 FÉVRIER-15 MARS 1907	
Lignon . . . . .	839	Les Fantaisies du monde végétal . . . . .	378	Les Petits Messagers parisiens . . . . .	390
Match Rowing-Marne . . . . .	839	Le Concours agricole de 1907 . . . . .	378	<i>Le Breviaire du chauffeur</i> , par le Dr Bommier . . . . .	390
Match Basse-Seine . . . . .	839	15 MARS-15 AVRIL 1907			
Les Polytechnie Harriers . . . . .	840	L'Épidémie de variole noire . . . . .	486	<i>L'Eau dans l'Industrie</i> , par H. de la Coux . . . . .	390
La Coupe de la V. G. A. . . . .	840	<i>L'Hygiène moderne</i> , par le Dr Héricourt . . . . .	486	L'Étagère <i>Je sais tout</i> . . . . .	390
La Pouliche Saint-Astra (prix de Diane, Chantilly) . . . . .	840	Obsèques du chirurgien von Bergmann . . . . .	486	Le Nouveau wagon-poste . . . . .	390
Baron Robert Gourgaud . . . . .	840	Jubilé du chirurgien Lister . . . . .	486	15 MARS-15 AVRIL 1907	
<i>Mordant</i> , gagnant du prix du Jockey-Club . . . . .	840	La Maladie du sommeil . . . . .	486	Au Concours agricole . . . . .	530
		Une Baleine à New-York . . . . .	487	Retraite de M. Noblemaire, du P.-L.-M. . . . .	530
		Le Concours des animaux gras . . . . .	487	M. Mauris, son successeur . . . . .	530

Le Basculo . . . . .	530
Les Foires à la ferraille et aux jambons . . . . .	530
15 AVRIL-15 MAI 1907	
Pour les Passagers du Métro.	692
Le Palais des Doges à l'Exposition de Bordeaux. . . . .	692
<i>L'Ecole Typographique moderne</i> , par Félix Luquin . . . . .	692
A l'Exposition culinaire. . . . .	692
Le Shampooing par le vide. . . . .	692
Phono-dactylographe . . . . .	692
Blanchissage scientifique . . . . .	692
15 MAI-15 JUIN 1907	
La Houille verte . . . . .	810
La Toilette d'une Capitale . . . . .	810
L'Automobile de M. Christis. . . . .	810
Contre le Brouillard. . . . .	810
Le Grand Commerce de Norvège . . . . .	810

**Armée et Marine**

15 DÉCEMBRE 1906-15 JANVIER 1907	
M. Chéron au « Foyer du Soldat ». . . . .	105
Retour de la Mission Cottes . . . . .	105
Les Cavaliers de West-Point. . . . .	105
Soldats-Pompiers. . . . .	105
Corps de Volontaires américains	105
Un Chien-loup au régiment . . . . .	105
Concours Hippique dans l'armée italienne. . . . .	105
Le Perroquet des Pompiers de Londres . . . . .	105
15 JANVIER-15 FÉVRIER 1907	
Les Revues de Vincennes et d'Issy . . . . .	270
Le Général Saletta, nouveau chef de l'état-major italien. . . . .	270
Le Renflouement de l'Algérien. . . . .	270

Les Troupes noires de l'Allemagne . . . . .	270
Le Kaiser et ses fils . . . . .	270
<i>Feuilles de route</i> , par Paul Déroulède . . . . .	270
15 FÉVRIER-15 MARS 1907	
Le Bal de Saint-Cyr. . . . .	415
L'Echouage du <i>Jean-Bart</i> . . . . .	415
Dans la Marine américaine . . . . .	415
Le Général Duchesne hors cadre . . . . .	415
Les Traîneaux-ambulances . . . . .	415
Le Retour du commandant Moll . . . . .	415

15 MARS-15 AVRIL 1907	
L'Armée marocaine. . . . .	549
Fête anniversaire de Marceau à Chartres . . . . .	549
L'Armée américaine . . . . .	549
Le Centenaire du Train . . . . .	549
M. Chéron au Val-de-Grâce . . . . .	549

15 AVRIL-15 MAI 1907	
L'Arrivée des recrues espagnoles . . . . .	666
Le Nouveau sac de l'infanterie française . . . . .	666
Un Nouveau sous-marin anglais	666
Lancement du navire de guerre italien <i>Roma</i> . . . . .	666

15 MAI-15 JUIN 1907	
Mort du général Billot . . . . .	799
Anniversaire des attentats contre Alphonse XIII . . . . .	799
L'Amiral Fournier à la retraite. Gardes du Palais Royal de Copenhague. . . . .	799
L'Uniforme de l'infanterie danoise . . . . .	799
Exercices de natation de la cavalerie danoise . . . . .	799
Le Nouveau Cuirassé <i>Vérité</i> . . . . .	799

**Curiosités**

15 DÉCEMBRE 1906-15 JANVIER 1907	
L'Art chez les Peaux-Rouges. . . . .	128
Les Méfaits d'une inondation. . . . .	128
Concours de poupées. . . . .	128
Momies indiennes. . . . .	128
Un Jouet allemand bien parisien . . . . .	128
La Maison de Galba. . . . .	128
Besogne de démolisseur . . . . .	128
15 JANVIER-15 FÉVRIER 1907	
Baptême d'éléphants. . . . .	182
Sculptures de neige . . . . .	182
Cheval exécutant un saut périlleux . . . . .	182
15 FÉVRIER-15 MARS 1907	
L'Aérostat Coop. . . . .	396
Le plus petit Cycliste de France . . . . .	396
Une Echelle monstre. . . . .	396
La plus petite Rue de Paris. . . . .	396
Le Saut d'un précipice . . . . .	396
Le Champion des enfants gras. . . . .	396
Tricycle nautique . . . . .	396
15 MARS-15 AVRIL 1907	
Etagère de caricatures politiques . . . . .	550
L'Art coréen . . . . .	550
Nasse formidable. . . . .	550
L'Art maori. . . . .	550
Une Citerne à la dérive . . . . .	550
Le Journalisme en Amérique. . . . .	550
15 AVRIL-15 MAI 1907	
Cochon à tête de veau . . . . .	690
Un Beau Cliché. . . . .	690
Familiarité . . . . .	690
Deux Amis. . . . .	690
Citrouille gigantesque . . . . .	690
Lilliput-champion. . . . .	690
Rires de Millionnaires . . . . .	690



3<sup>me</sup> Année — N° XXV

15 Février 1907

# Je sais tout

PUBLICATIONS PIERRE LAFITTE & Cie, 90, Av. des Champs-Élysées

Abon<sup>ts</sup> : 12 Fr. Étr. : 18 Fr.

528-64, 528-66, 528-68

Chang<sup>t</sup> d'adresse 0 r. 50

Publicité : Huguet, Minart & C<sup>ie</sup>, 11, boulevard des Italiens



ABDUL AZIZ, SULTAN DU MAROC

Le Sultan du Maroc, dont on n'avait vu que des portraits en costume national, vient de consentir à se laisser photographier en uniforme de général russe, sans cependant abandonner le fez traditionnel.

3<sup>e</sup> ANN. 1<sup>er</sup> SEMESTRE. I. — 1.

# SOMMAIRE

Vol. 25, 3<sup>e</sup> année : 15 février 1907

<b>Frontispice : ABDUL-AZIZ, Sultan du Maroc.</b>	1
<b>LOIN DE SON PEUPLE</b> ( <i>La Vie intime du Tsar Nicolas II</i> ) (7 photographies et 1 dessin d'Atamian), par <i>Un Renseigné</i> .	3
GRANDS FAITS : 15 DÉCEMBRE 1906 AU 15 JANVIER 1907.	13
<b>LES COULISSES DES COULISSES</b> , par ANTOINE, Directeur de l'Odéon (14 photographies).	15
<i>Une Fête artistique &amp; amicale.</i>	23
<b>Musique : ARDEUR</b> , poésie de la Comtesse MATHIEU DE NOAILLES, musique de THÉRÈSE WITTMANN.	25
THÉÂTRE & MUSIQUE : 15 DÉCEMBRE 1906 AU 15 JANVIER 1907.	27
<b>DU SANG SUR LA NEIGE...</b> ( <i>Centenaire d'Eylau</i> ), par MAURICE LEVEL (2 reproductions de tableaux, 1 dessin de De Parys et 1 dessin d'Atamian).	29
<b>Poésie : MON BONHEUR</b> , par MAURICE MAGRE (1 photographie).	36
<b>LE COSTUME EST DE RIGUEUR</b> ( <i>Masques et travestis</i> )... par HENRI DUVERNOIS (7 photographies et 2 reproductions d'estampes anciennes).	37
ÉLÉGANCES : 15 DÉCEMBRE 1906 AU 15 JANVIER 1907.	45
VIE SOCIALE : 15 DÉCEMBRE 1906 AU 15 JANVIER 1907.	46
<b>L'ABSINTHE, TUEUSE D'HOMMES ET D'ÉNERGIES</b> , par CHARLES TORQUET (4 photographies et compositions, 1 dessin de MACCHIATI et 3 reproductions d'œuvres d'art).	47
SCIENCE & NATURE : 15 DÉCEMBRE 1906 AU 15 JANVIER 1907.	55
<b>LA SAVELLI</b> , pièce en 4 actes et 6 tableaux, de M. MAX MAUREY (11 photographies).	57
<i>Notes des Éditeurs.</i>	96
<b>LES PIRATES DU SABLE</b> (2 dessins d'ATAMIAN et 7 photographies).	97
ARMÉE ET MARINE : 15 DÉCEMBRE 1906 AU 15 JANVIER 1907.	105
COMMERCE ET INDUSTRIE : 15 DÉCEMBRE 1906 AU 15 JANVIER 1907.	109
<b>LES PALAIS QUI VONT SUR L'EAU</b> , par le Duc DECAZES (6 photographies, 1 dessin de De Parys, 2 reproductions de tableaux et 4 schémas).	107
TOUTS LES SPORTS : 15 DÉCEMBRE 1906 AU 15 JANVIER 1907.	115
<b>Supplément d'Art : LE PEINTRE DE LA VIE QUOTIDIENNE : CHARDIN</b> par JACQUES DES GACHONS (9 reproductions de tableaux).	117
LETTRES ET ARTS : 15 DÉCEMBRE 1906 AU 15 JANVIER 1907.	125
A TRAVERS LE GLOBE : 15 DÉCEMBRE 1906 AU 15 JANVIER 1907.	127
CURIOSITÉS : 15 DÉCEMBRE 1906 AU 15 JANVIER 1907.	128
<b>LES PAROLES RESTENT</b> ( <i>La photographie des paroles</i> ) (4 photographies, 1 dessin d'Atamian et 4 schémas et reproductions de documents), par J. SERQUIER.	129
<b>Les Nouvelles Aventures d'Arsène Lupin : LA DAME BLONDE</b> par MAURICE LEBLANC ( <i>suite</i> ) (2 dessins de De Parys).	135

*Les romans et les pièces de "Je sais tout" peuvent être mis entre toutes les mains.*

Dans son prochain numéro, *Je sais tout* publiera

**LE BLUFF**, PIÈCE INÉDITE EN 3 ACTES DE M. G. THURNER

JOUÉE AU THÉÂTRE ANTOINE

— Nous sommes acheteurs du n<sup>o</sup> 1 de *Je sais tout* au prix de 1 fr. 50. — Tout numéro détérioré est remplacé gratuitement; il suffit de nous le retourner en l'accompagnant d'une carte postale pour prévenir l'administration.

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.

## Les Grands Faits



LA FAMILLE DU TSAR DANS LE PARC DE PÉTERHOF

*L'impératrice photographiait dernièrement ses enfants groupés autour d'un poney des Iles Shetland. Notre photographie montre, de gauche à droite : l'impératrice Alexandra, les Grandes-Duchesses Olga (11 ans), Anastasie (5 ans), Tatianna (9 ans) et Marie (7 ans). Devant celle dernière est le tsarévitch Alexis (2 ans).*

# LOIN DE SON PEUPLE

*(La vie intime du tsar Nicolas II)*

**On croirait volontiers que, par ces temps troublés, le tsar Nicolas II, enfermé dans ses palais, passe des jours et des nuits d'angoisse à combiner sa politique et le salut de sa dynastie. On se tromperait. L'Empereur mène, au milieu des siens, une douce existence familiale dans l'ignorance où on le tient de la véritable importance des événements, et l'on trouvera ici, à ce sujet, quelques détails ignorés que nous transmet une personnalité qui tient de près au souverain** ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖



Il y a quelques années, le tsar Nicolas II se promenait près de Tsarkoié-Sélo avec un chef de police qu'il affectionnait particulièrement. Il fallut passer un petit cours d'eau. Avisant un moujick qui labourait non loin de là, le général lui dit :

— Si tu veux nous transporter sur ton dos jusqu'à l'autre rive, nous te donnerons chacun cinquante kopecks.

Le moujick accepta, sans savoir à qui il

avait affaire. Il transporta d'abord le tsar, puis revint chercher le général. Quand il les vit au milieu de la rivière, le tsar, grand amateur de farces, cria au paysan :

— Jette-le à l'eau tu auras un rouble !

L'homme de la nature qui aimait fort l'argent et n'y regardait pas de si près, fit un mouvement pour mériter la prime promise, mais à ce moment même, il entendit la voix du général lui souffler à l'oreille : « Dépêche-toi de me porter à terre et tu auras trois roubles ! » Il conserva son far-

deau et atteignit l'autre rive. Alors, le tsar s'écria avec une feinte colère :

— Malheureux! ne m'as-tu donc pas reconnu? Voilà comment tu désobéis à ton Empereur?

— Oh! notre père nourricier, notre petit pigeon! s'écria le moujick en s'écroulant aux pieds de l'Empereur, que ne l'as-tu dit tout de suite, je te l'aurais noyé pour rien!

Voilà une histoire qui prouve que le tsar et son compagnon connaissaient tous deux fort bien le caractère du paysan russe, simpliste au possible et corrompible au delà de toute expression, mais si proche qu'elle soit, elle n'est plus que de l'histoire ancienne. Elle ne pourrait sans doute plus se reproduire. Il y a quelque chose de changé des deux côtés. D'abord, le culte des paysans russes pour leur autocrate est quelque peu atteint, et puis le tsar ne se risquerait plus à ces escapades. Contrairement au proverbe russe qui dit: «Dieu est au ciel et le tsar à Pétersbourg», celui-ci ne vit plus guère dans la capitale et son temps se partage entre ses palais de Péterhof et de Tsarkoïé-Sélo. Mais quelle erreur ce serait de se l'imaginer en proie à la plus effroyable existence, tremblant dans la crainte d'attentats continuels et travaillant plus qu'un mercenaire! La réalité est beaucoup moins terrible, encore que nos lecteurs y puissent trouver des motifs de plaindre ce souverain tout-puissant par définition, mais presque impuissant dans la pratique.

Depuis la guerre russo-japonaise, le tsar n'a pas considérablement changé son plan de vie, ainsi qu'on serait tenté de le croire et la nécessité où il se trouve de rester à l'écart de Pétersbourg ne lui pèse guère. Le seul jour qu'il vint au Palais-d'Hiver, cette année, fut celui de l'ouverture de la Douma, où il prononça son discours du trône et dut, bien qu'il lui en coûtât, paraître abdiquer quelque chose de sa toute-puissance autocratique. Nous savons par ses intimes qu'il s'attendait à ce que son seul aspect fit tout rentrer dans l'ordre et qu'il conçut un grand dépit à constater l'inutilité de l'impériale intervention. Cette journée lui est donc un souvenir assez désagréable; il ne voit plus sa capitale d'un bon œil et laisse clairement entendre que, s'il n'y retourne plus, c'est afin de punir les Pétersbourgeois de leur manque de déférence.

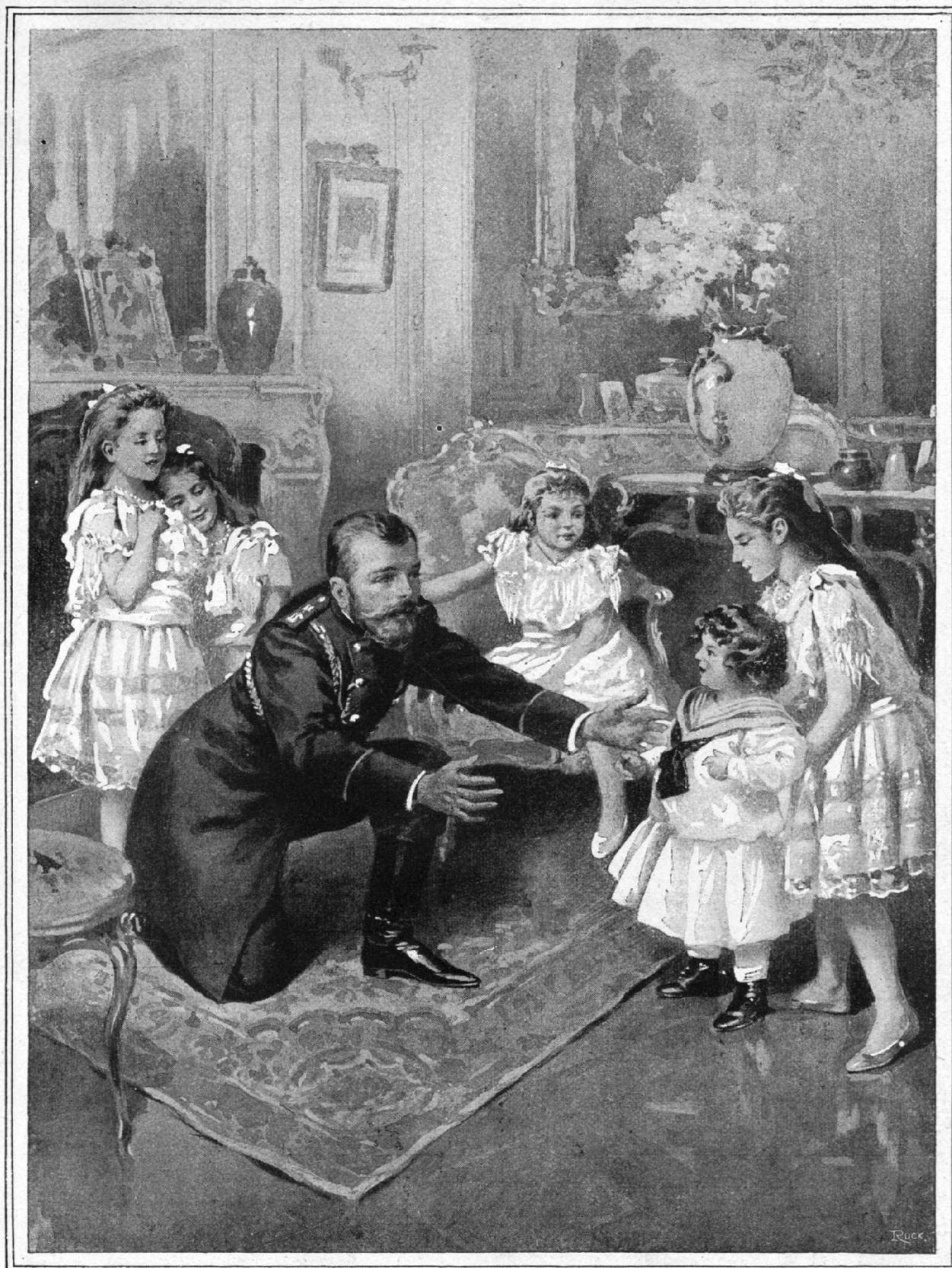
Car il est dans le tsar deux hommes fort différents : l'Empereur, tout pénétré de sa mission sacrée, qui veut sa personne entourée d'un respect religieux, et l'homme d'intérieur, une sorte de petit bourgeois

très doux en général, très aimable, vraiment sympathique. Vis-à-vis de ses familiers, sa mansuétude confine à la faiblesse, et, s'ils savent comme on dit, le prendre, ils en obtiennent toutes les concessions, lui font subir leurs exigences les plus tyranniques. Bien que nerveux et capable par moments d'accès d'irritation, il reçoit les suggestions des gens dont les manières le séduisent.

Or, les échos du monde extérieur ne lui parviennent que déformés à plaisir par le travail savant de son entourage et, telles rares journées d'émotion exceptées, son existence s'écoule dans le calme et l'insouciance, agrémentée de joies familiales, de jeux innocents, de petites farces dans le genre de celles que nous racontions plus haut. Quel contraste tragique, cette vie menue et puérile à l'abri des murs énormes et des gardes formidables qui séparent le souverain du reste de son pays autant qu'ils l'en défendent, cette impériale pot-bouille à deux pas de la marmite révolutionnaire! D'ailleurs, ministres, grands-ducs et autres courtisans en contact avec l'Empereur s'appliquent de toutes leurs forces à le persuader que tout va pour le mieux.

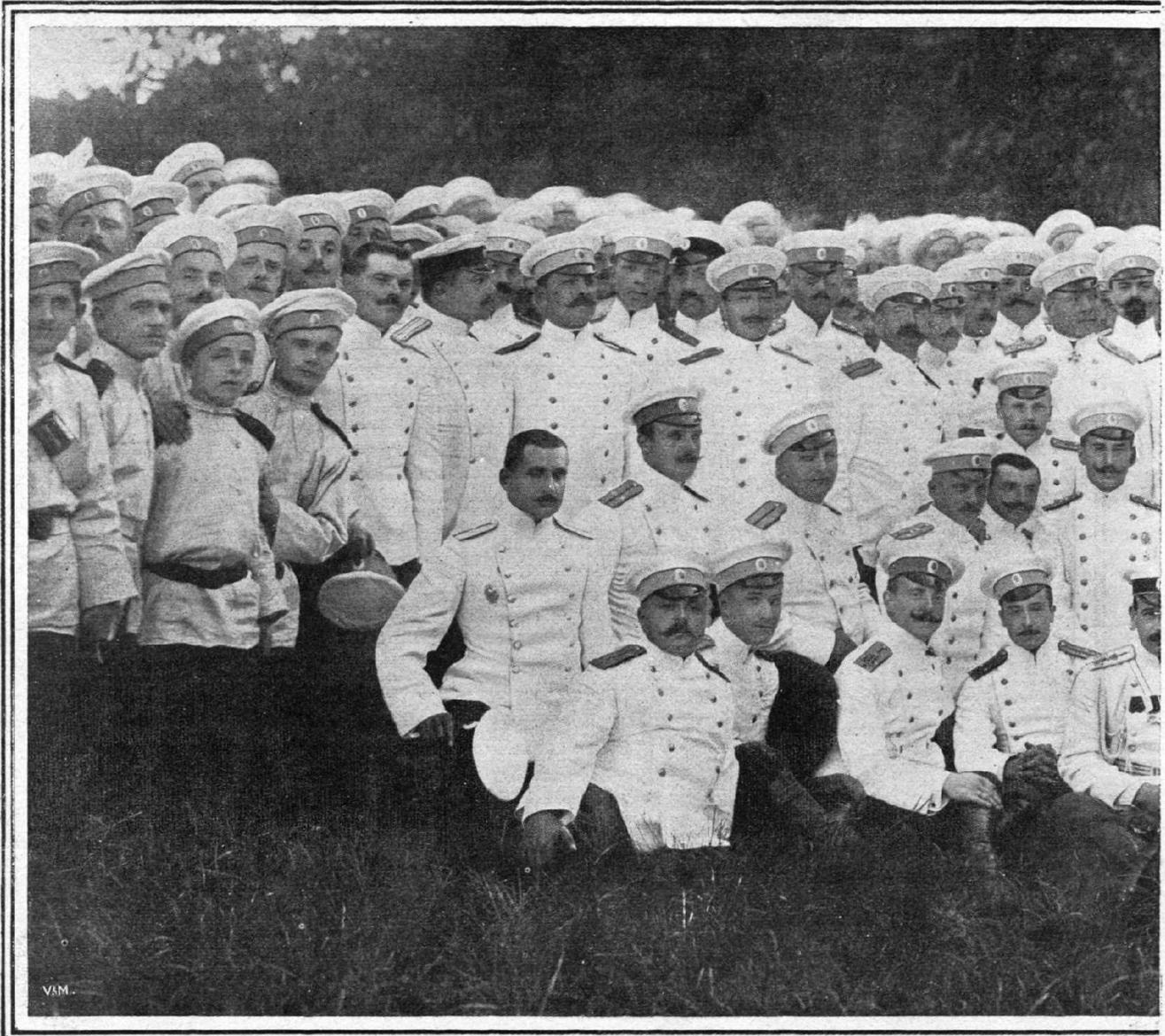
#### LES GRANDS ET LES PETITS MOYENS DE PROTÉGER UN EMPEREUR

Ainsi, quand, au mois de septembre dernier, la famille impériale s'en fut passer quinze jours en mer à bord de l'*Etoile Polaire*, l'Empereur ne voyait en cette manifestation qu'une façon de faire éclater à tous les yeux sa confiance dans le loyalisme des marins de la garde, de bien montrer que la révolte des matelots à Cronstad, n'avait été qu'une mutinerie, qu'un fait isolé et dépourvu d'importance. Or, c'était bien la raison au nom de laquelle on avait poussé Nicolas II à cette promenade en mer, mais le vrai motif en était que deux grands-ducs avaient comploté de créer à côté du tsar une dictature militaire et qu'il importait d'empêcher à tout prix que l'Empereur entrât en contact avec les conspirateurs. La croisière sur la côte de Finlande fut des plus brillantes. Le yacht naviguait au milieu d'une véritable escadre dont les bâtiments, sous prétexte de fêter leur chef suprême qui s'en montrait fort touché, passaient la nuit à tirer des feux d'artifices éclatants.... d'ailleurs uniquement destinés à éclairer la mer et à prévenir toute torpillade du yacht impérial par quelque embarcation révolutionnaire!



**JEUX DE PRINCES**

*Le Tsar n'aime rien tant que de se trouver au milieu de sa famille et de jouer puérilement avec ses enfants soit dans son cabinet de travail, soit dans les parcs de ses châteaux.*



LE TSAR ET SA FAMILLE

*Les divers régiments de la Garde sont alternativement chargés de veiller sur la sécurité de sa confiance qu'en se faisant photographier parmi ces fidèles en compagnie de sa famille. Le*

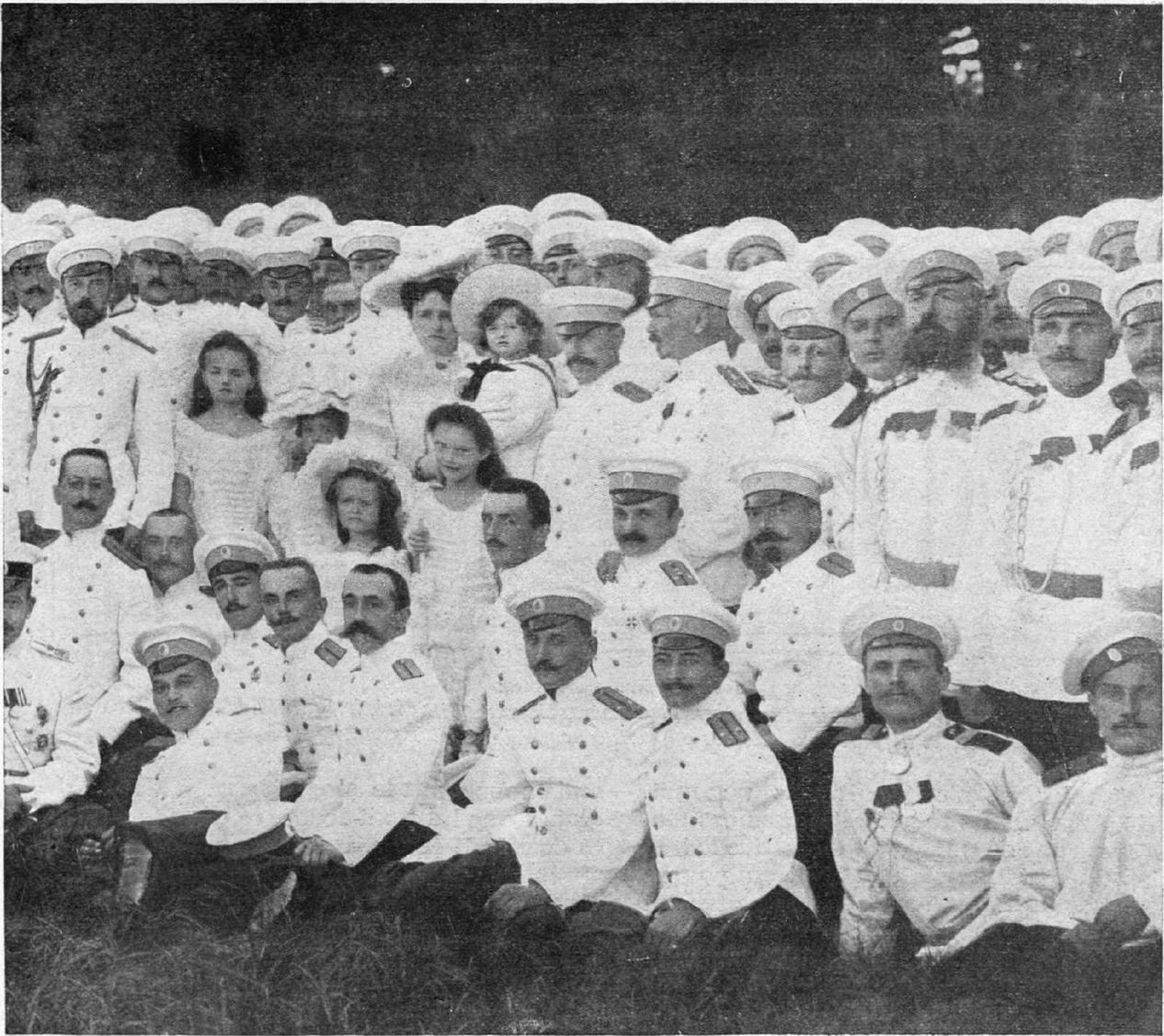
Il n'est pas de moyens qu'on n'emploie pour mieux rassurer l'Empereur. On lui présente des délégations de ligues loyalistes venant l'assurer, au nom de la nation, de tous leurs sentiments respectueux et obéissants. L'Empereur veut se montrer bienveillant et encourager ces bonnes dispositions, ce qui donne lieu parfois à des scènes assez amusantes. Par exemple, l'hiver dernier, on lui fit subir la harangue d'un groupe de gens qui avaient notoirement trempé dans certains désordres sanglants. Ils assurèrent l'Empereur de leur vénération et de leur dévouement, mais sans allusion aux susdites inquiétantes per-

formances et, fort touché, l'Empereur répondit textuellement :

— Merci de votre œuvre excellente. Avec l'aide d'hommes comme vous, je sauverai la patrie.

Une autre fois, il s'informa de ce qu'était un membre de la délégation qui se présentait à lui. L'homme se dit cocher de fiacre et heureux d'avoir pu empêcher une grève de ses collègues. Et le tsar de s'écrier, tandis que les assistants avaient peine à ne pas sourire :

— Je vous exprime ma reconnaissance impériale pour ce service rendu à la patrie!

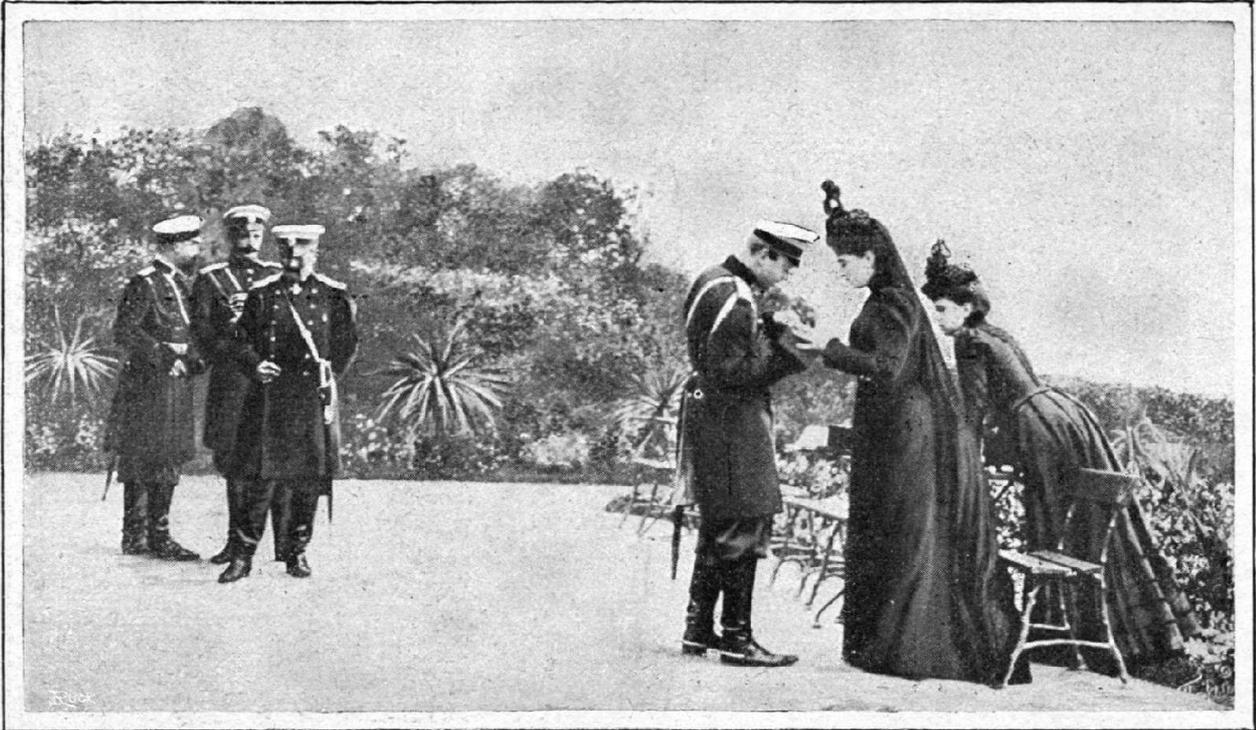


AU MILIEU DU RÉGIMENT SÉMÉNOWSKI

*l'Empereur et des siens. Nicolas II ne croit pas pouvoir leur donner une plus éclatante preuve de général Minn (à la droite du tsar) a été assassiné depuis par une révolutionnaire.*

Comment le tsar connaîtrait-il le véritable sens des événements? Par les soins de son entourage, les journaux et les revues ne lui parviennent qu'expurgés *ad usum imperatoris*. Une administration spéciale appelée « Expédition des Imprimés » les fait passer par cinq cribles successifs. Une première équipe de fonctionnaires parcourt les gazettes et marquent au crayon rouge ce qui leur paraît susceptible d'être lu sans inconvénient par le tsar de toutes les Russies. Une deuxième équipe découpe ces articles visés et, au moyen d'épingles, les fixe sur de grandes feuilles de papier. Une troisième équipe révisé ces feuilles, sup-

prime les coupures douteuses et remet le surplus au directeur, lequel biffe encore, puis soumet cette crème au Ministre des Affaires Étrangères et à celui de la Cour. Ce qui reste après cela est copié à la machine. Du temps que le général Trépoff commandait le Palais, il revoyait encore une fois le tout... et voilà ce que S. M. l'Empereur connaît de la Presse! Et l'effet de cette culture intellectuelle est tel que lorsqu'il arrive qu'un grand-duc ou une grande-duchesse — particulièrement sa sœur Xénia — soumet à l'Empereur quelque information grave dans la feuille même qui l'a lancée, le tsar lit, sourit, hausse



## PASSE-TEMPS IMPÉRIAUX

*La photographie tient une grande place parmi les distractions de l'impériale famille. L'Impératrice en raffole et quand elle a photographié ses enfants, elle photographie comme ici les grands-ducs.*

les épaules et n'en croit pas un mot.

Il faut au moins reconnaître que ces manœuvres ont eu pour effet de mettre le tsar dans un état de quiétude dont on pourra juger par le fait suivant. Cet été, pendant près de deux mois, il trouva chaque soir sous son oreiller (!) des lettres l'insultant, lui exposant en termes fort vifs les doléances du peuple, le menaçant de mort. L'une d'elles portait en caractères d'imprimerie : « Tu es un misérable et, dans quinze jours, tu seras mort » Une autre : « Nous sommes dans la place, tu ne nous échapperas pas ». Ou bien c'était des exemplaires de journaux terroristes. D'abord, le souverain se montra indigné et quelque peu inquiet. Mais, en dépit de toute vigilance, le manège continua, preuve certaine que les coupables étaient à chercher dans le palais même et que, par conséquent, ils ne voulaient par là que prouver à l'Empereur la complète impuissance des révolutionnaires. Peu à peu, sans y rien comprendre, le tsar se fit à ce jeu et même s'en amusa. A la fin, il disait chaque soir à l'un de ses valets de chambre : « Eh bien, Nicolas, si nous cherchions nos surprises ? » Au surplus, l'Empereur sait qu'il est bien gardé et il est fort difficile, même aux personnages les plus qualifiés, de pénétrer jusqu'à lui. Un de nos

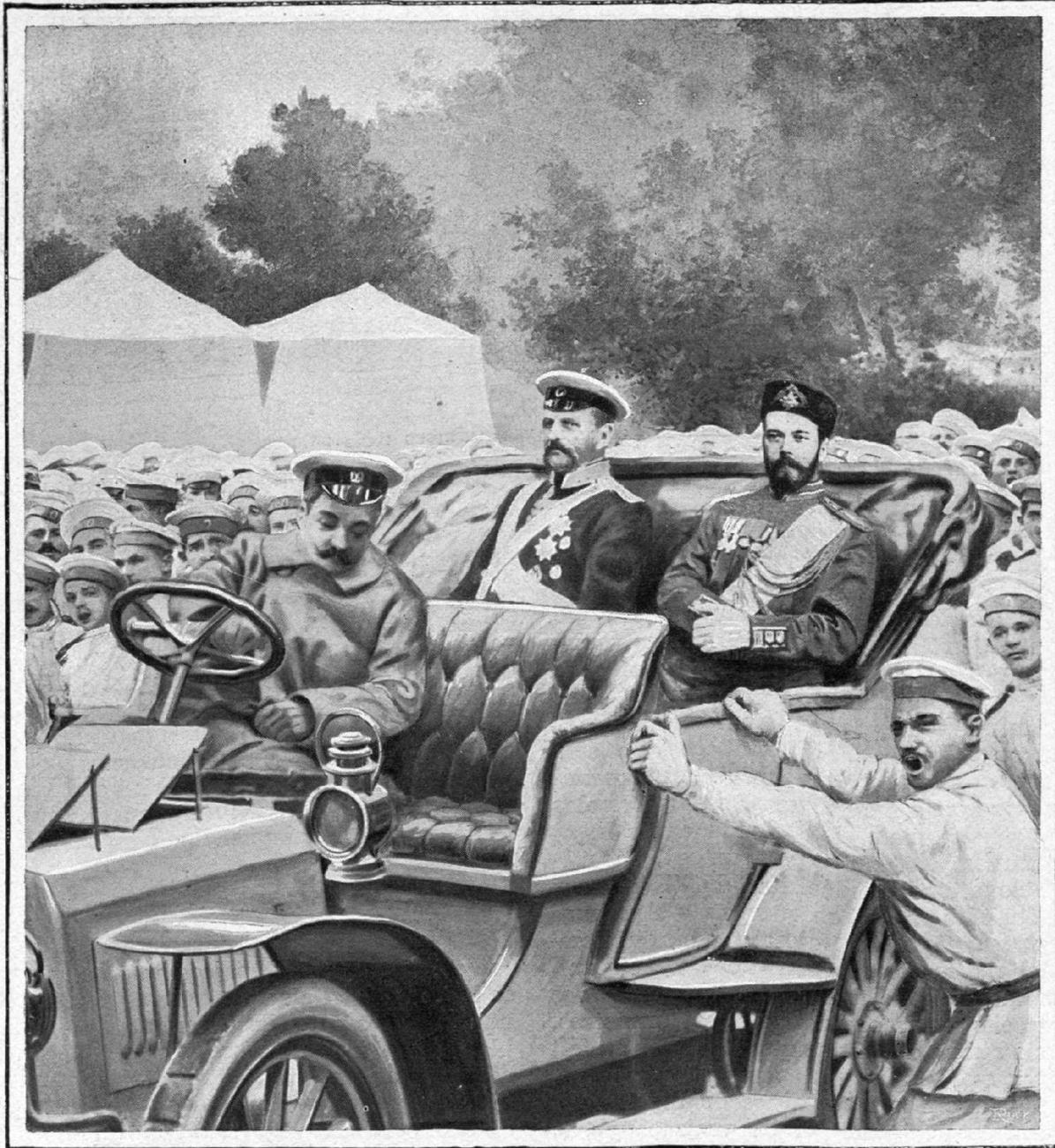
amis nous a fait le singulier récit de l'audience que lui avait accordée Nicolas II sur sa demande écrite. Parvenu dans le palais après avoir satisfait non sans peine, aux divers interrogatoires que lui infligèrent successivement quantité de gardes civils et militaires, il fut introduit dans un vestibule où un officier vint reconnaître sa lettre d'audience et l'emmena dans un autre salon où un officier supérieur le pria d'attendre, non sans l'avoir encore dévisagé et s'être assuré d'un geste expert que les poches étaient vides comme les mains.

### COMMENT L'EMPEREUR GOUVERNE TOUTES LES RUSSIES

L'officier revint et lui dit de venir, qu'on l'attendait. Alors on traversa encore bon nombre de salons et de corridors, puis, le mettant en présence d'un récepteur téléphonique, l'invita à exposer le motif qui l'amenait. Notre ami restait fort interloqué quand l'officier l'encouragea avec un sourire gracieux :

— Parlez, parlez sans crainte, S. M. écoute à l'autre bout du fil !

A Péterhof, palais d'été, la famille impériale n'habite point les magnifiques appartements dont la vaste et somptueuse or-



MANIFESTATION LOYALISTE

*Souvent, lorsqu'il passe en automobile, le tsar est enthousiastement acclamé par les soldats de la garde qui l'accompagnent en courant à perdre haleine.*

donnance rend la surveillance par trop difficile, mais le petit palais Alexandria, sorte de Trianon relativement exigu et aménagé avec la plus extrême simplicité où Nicolas II mène une vraie existence de bourgeois en villégiature. Les affaires de l'Etat l'y occupent à peine quelques heures par jour. Pas de conseils des ministres : chacun d'eux, entendu à part et à jour fixe, exprime ses vues hors de la présence de ses collègues,

ce qui supprime toute discussion. Il s'ensuit que, pour peu qu'une affaire des plus urgentes et concernant le ministère de la Guerre, survienne un jeudi, elle reste en suspens, jusqu'au mercredi suivant, jour consacré à ce ministre.

Par une précaution qui fera sourire, Nicolas II s'assoit dans l'ombre, comme dans les romans de Dumas père, et place le conseiller en pleine lumière dans l'es-



L'EMPEREUR ET LES DEUX IMPÉRATRICES DANS LA RUE

*Cet instantané a été pris après une des premières séances de la Douma. Le souverain quitte, accompagné de sa mère et de sa femme, le palais où siège l'Assemblée.*

poir de surprendre sur son visage, les secrets mouvements de son âme. On pense bien que des politiciens aussi retors que le sont les Russes ne se laissent pas prendre à ce piège enfantin. Au contraire, seul avec le *maître*, ils se livrent sans entrain à toutes les insinuations, à toutes les suggestions..... On voit ce que cela peut donner, chaque ministre ignorant ce que font ses collègues. De plus, Nicolas ne signe jamais rien. Après avoir lu et commenté tel ou tel document, le ministre attend la décision de l'Empereur et écrit lui-même en marge : « *Approuvé* ou *renvoyé* par Sa Majesté » ; mais qui l'empêche d'écrire ce qu'il veut ? Cependant, depuis quelque temps, il y a parfois des conseils extraordinaires des ministres, mais aucun des assistants n'est bien au fait de ce que veulent les autres. Il arrive que, de guerre lasse, l'Empereur résolve la question pendante par de vrais coups de tête comme on le vit au conseil où le général Trépoff tomba en disgrâce. Ce dernier avait terminé son discours par cette phrase maladroite en ce qu'elle blâmait ouvertement la conduite d'un Empereur convaincu de fort bien connaître les besoins du peuple et de l'Empire : « En somme, ce fut une vraie bévue de ne pas appeler au pouvoir quelques membres de la Douma. » Le tsar se leva sans mot dire et sortit de la salle. On sait le reste.

Les seules occupations agréables à l'Empereur sont ses causeries familières avec l'Impératrice et avec ses amis intimes, ceux qui constituent ce qu'on appelle le « parti de la cour » et dont le personnage le

plus influent n'est autre que le comte Poutiatine, en fait le véritable Empereur, car, s'il ne règne pas, c'est bien lui qui gouverne. C'est un homme fort élégant, qui dessine joliment et, connaissant à fond le style russe, a gagné les bonnes grâces de l'Impératrice, en lui enseignant la broderie sur canevas, genre vieux-russe, dont elle raffole. Il joue aussi fort bien au tennis et sait causer. D'où son influence très puissante en dépit de son intellectualité banale.

#### COMMENT ON PEUT SURPRENDRE DES SECRETS D'ÉTAT

C'est bien plutôt dans ces entretiens que se règlent les affaires du gouvernement, et non dans les conseils officiels. Le tsar se plaît aussi à jouer avec ses enfants qu'il adore, à se livrer au tennis et à l'automobilisme et rien ne lui est plus désagréable que d'en être dérangé par la politique. N'aimant rien tant que de voir auprès de lui toute sa petite famille, il est bien obligé d'admettre aussi les gouvernantes. C'est même cela qui permit une fois à la petite grande-duchesse Tatiana de sauver un peu la Russie à l'âge de huit ans, pendant la guerre russo-japonaise. L'Empereur avait dans son cabinet un coffre que lui seul pouvait ouvrir et dans lequel aboutissait une ligne télégraphique imprimant automatiquement les rapports directement transmis par le généralissime Kouropatkine à son maître. Nicolas ne fut pas peu étonné de constater après chaque dépêche que les Japonais ne manquaient jamais de prendre des dispositions évidemment dic-

tées par ces indications pourtant secrètes. Et, au jour le jour, il avait la mortification de retrouver mot pour mot dans un grand journal anglais le texte même des dépêches de Kouropatkine devenu, bien malgré lui, correspondant de guerre de la presse

parvienne pas à découvrir le coupable, Qui peut donc ouvrir ce coffre?

— Mais, s'écria la petite Tatiana, c'est miss qui l'ouvre; elle a la clef et elle y va tous les jours.

La gouvernante anglaise s'était fait faire



L'IMPÉRATRICE ET SON FILS

*L'Impératrice est la meilleure des mères. Elle s'occupe personnellement de l'éducation de ses enfants et surtout de celle du Grand-Duc Alexis, ce fils tant attendu, qui sera — peut-être! — un tsar.*

d'Albion. Les dépêches étaient donc surprises.

On fit une enquête, on ne trouva rien et, un jour, l'Empereur s'en indignait grandement en présence des petites grandes-duchesses.

— Il est pourtant inconcevable qu'on ne

une clef du coffre et, à la faveur des coudées franches que lui donnaient ses fonctions, elle prenait copie des dépêches et les adressait à un grand journal de son pays.

Inutile de dire si l'indiscreète fut reconduite à la frontière. Cet espionnage était rendu facile par cette habitude qu'a Ni-

colas II de recevoir constamment ses enfants dans son cabinet où ces chérubins jouent follement autour du bureau sur lequel se décide le sort de cent vingt millions d'hommes... quand l'empereur lui-même ne prend pas part à ces jeux, courant, se cachant, riant et criant.

## LES FAMILIERS DU TSAR

Nous disions que l'Empereur est bien gardé. Péterhof est entouré d'un mur de trois mètres de haut le long duquel, espacés de deux en deux mètres, des soldats des différents régiments de la garde restent en faction. Il en est de même à Tsarkoié-Sélo, résidence d'hiver. Le soir, quand l'Empereur s'est retiré, ses plus proches parents eux-mêmes ne sauraient l'approcher sans en référer à celui des valets de chambre qui est de semaine. Pour celui-là, la correspondance personnelle n'a pas de secret; il lit jusqu'aux plus confidentielles dépêches et, de dix heures du soir jusqu'au matin, il est l'homme le plus puissant de Russie, puisqu'en laissant l'Empereur dans l'ignorance de tel ou tel fait, il peut changer le cours de l'histoire. Ces vieux serviteurs, d'un dévouement à toute épreuve, sont au nombre de trois : Nicolas

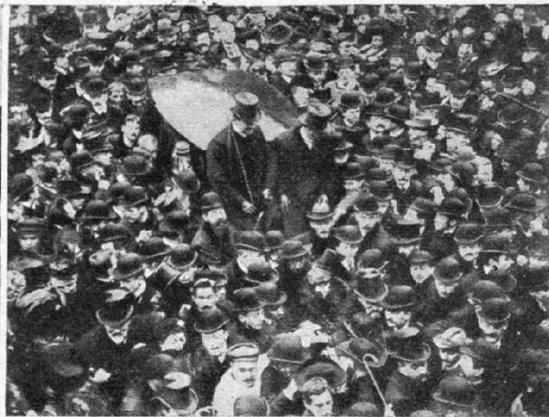
Ratzig, Nicolas Chalbéroff, et Pierre Katoff. Ce dernier a déjà servi les deux tsars précédents; les deux autres soignèrent Alexandre III, père de l'Empereur actuel. Voilà des hommes qui pourraient raconter bien des choses, bien de ces luttes ignorées, de ces grandes comédies et de ces petits drames qui se sont passés derrière la mystérieuse « muraille d'ouate » élevée entre l'Empereur Nicolas II et le monde extérieur. Il semble que leur fidélité soit à ce point connue que jamais personne n'ait songé à l'entamer. Aussi, le tsar les aime-t-il et les écoute-t-il volontiers. Et peut-être même ont-ils sur l'esprit de leur maître une influence plus grande que ce parti des grands-ducs dont la puissance est une pure légende.

Au contraire, ses familiers ont su convaincre Nicolas II que ses parents ne lui veulent que du mal pour des motifs égoïstes et, se sentant mal vus de lui, les grands-ducs voyagent beaucoup. Cependant, au fond de son palais, assez semblable au Fils du Ciel qui règne à Pékin, loin de son siècle, loin de son peuple, ignorant de l'esprit comme des événements de son temps, l'Empereur Nicolas II poursuit, à l'abri d'un formidable rempart de murailles et de poitrines, sa petite vie familiale et banale.



REPOS DE SENTINELLES

*Tout le long des murs du parc, les sentinelles s'échelonnent de deux en deux mètres. On les relève fréquemment et il ne serait pas facile d'entrer par surprise dans la résidence impériale.*



Premières conséquences des expulsions des prélats de leurs évêchés de par la Loi de Séparation.

MGR TURINAZ, évêque de Nancy, qui vient d'être condamné à 50 francs d'amende par le tribunal correctionnel de cette ville (27 déc.), pour « outrages par paroles et par gestes, commis envers un agent de la force publique. »

Le 17 déc., dans son coupé traîné par les manifestants catholiques, accompagnés d'une foule estimée à 30.000 personnes chantant des cantiques, le CARDINAL RICHARD, archevêque de Paris, quitte le palais de l'archevêché pour se rendre chez M. Denis Cochin, député de Paris, qui lui offre l'hospitalité.

Les événements politico-religieux français attirent l'attention sur Rome et les cardinaux de l'entourage du pape. Plusieurs viennent de mourir, entre autres le CARD. CAVAGNIS (28 déc.) qui était spécialement chargé des affaires de France.



LA MEHALLA DE SI GUEBBAS

La mehallo de Si Guebbas est arrivée le 28 déc. aux portes de Tanger où elle fut reçue solennellement par les autorités locales, le pacha en tête. Les troupes

du maghzen campèrent quelques jours dans la plaine Bouhana, inspirant à tous confiance dans une prompt solution de la situation énercée du pays.



Le fameux RAISSOULI, ex-caïd, aujourd'hui simple rebelle, quitte Tanger pour sa forteresse de Zinat.



SI MOHAMMED-EL-GUEBBAS, ministre de la Guerre du Maroc.



ZINAT, la forteresse de Raissouli qui vient d'être bombardée (3 janvier) puis rasée par les troupes de Si Guebbas.

ÇA ET LÀ. — M. Briand fait accepter par la Chambre (21 déc.), par 388 voix contre 146, une troisième refonte de la Loi de Séparation.

— Le Pape adresse à tous les évêques de France une troisième encyclique (11 janvier) par laquelle il rejette la Loi nouvelle de Séparation.



M. PHILIPPE CROZIER, ministre de France à Copenhague, est nommé ambassadeur à Vienne. Ce fut une silhouette bien parisienne lorsqu'il était directeur du protocole. Depuis il a laissé croître et blanchir sa barbe comme le révèle cette toute récente photographie.



M. JULES CAMBON, ambassadeur à Madrid, est nommé à Berlin. Ancien préfet, ancien gouverneur de l'Algérie, il entra dans la diplomatie en 1897 et débuta à Washington. Il remplit un rôle important dans les négociations du traité de Paris qui termina la guerre entre l'Espagne et les États-Unis.



M. ALAPETITE, préfet du Rhône, et qui a laissé les meilleurs souvenirs de fermeté et d'intelligence dans les préfectures où il a passé, entre autres celles de l'Indre et du Pas-de-Calais, est nommé résident général de Tunisie, par son prédécesseur, M. Stephen Pichon, ministre des Affaires étrangères. (Cl. E. Piron)



De nouveaux meurtres politiques se commettent en Russie. Après le comte Alexis Ignatieff (23 déc.), on vient d'assassiner (3 janvier), le préfet de Saint-Petersbourg, le général VON DEN LAUNITZ tandis qu'il sortait d'une église qu'on venait de consacrer.



LE CONSEIL DE GUERRE qui vient de condamner à mort l'amiral Nebogatoff. Soixante-dix-huit officiers étaient inculpés. Au cours du procès, l'amiral Rodjestvensky a fait une déposition sensationnelle, disant qu'il était absurde de poursuivre des officiers, que lui et Nebogatoff étaient seuls responsables de la reddition de la flotte (24 déc.).



Ministre des Voies et Communications depuis 1894, le PRINCE KILKOFF, un descendant du fameux Rurik, et qui se fit mécanicien en Amérique, est un des plus grands artisans du relèvement et de la modernisation de la Russie contemporaine. (Cl. Nadar)



Le 15 janv., les archevêques et évêques de France se sont réunis au château de la Muette, chez le Comte de FRANQUEVILLE, pour s'entendre sur les mesures à prendre à la suite de la troisième refonte de la Loi de Séparation. La foule attend le passage des prélats.

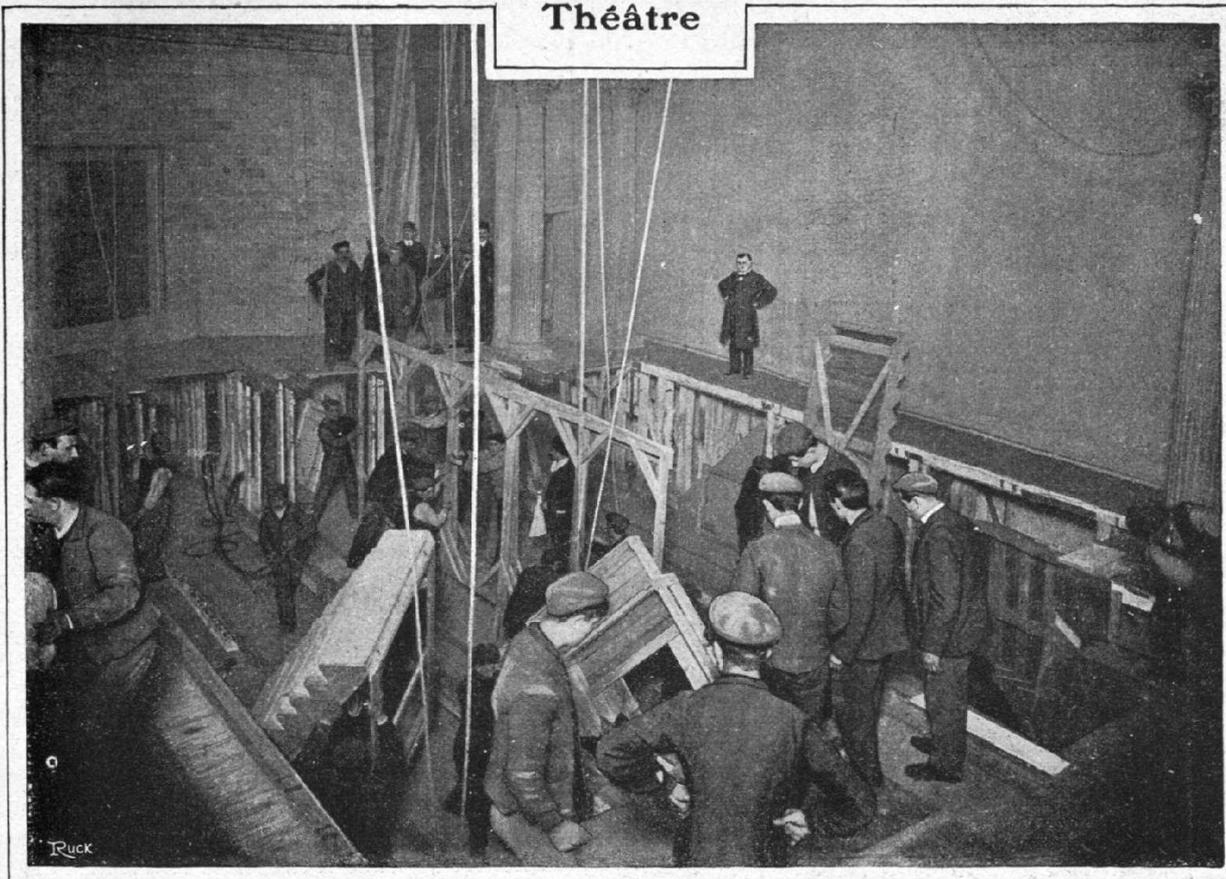
30 déc. — Le Sénat ratifie presque sans discuter, par 180 voix contre 90, la nouvelle Loi de Séparation. La Commission du rachat de l'Ouest entend les intéressés : chambre de commerce et employés.



L'industrie de la chaussure traversant une crise en France, les patrons des fabriques de Fougères ne peuvent plus s'entendre avec leurs ouvriers. D'où grève prolongée. Des enfants fougérais amenés à Paris (9 janv.) logent chez l'habitant.

9 janvier. — Née en 1818, la reine Marie de Hanovre est morte à Gmunden (Tyrol).

10 janvier. — Le Sénat réélit M. Dubost, président, et la Chambre des Députés, M. Henri Brisson.



LA POSE DES " PRATICABLES " DANS LA MISE EN SCÈNE DE « JULES CÉSAR »

*Le fond de la scène a été complètement déblayé et le plancher surbaissé de deux mètres. On apporte alors les « praticables » (pièces de décor sur lesquelles peuvent se tenir ou circuler les personnages), qui figureront le sol et les escaliers du Forum. M. Antoine qui a écrit l'article que l'on va lire et a dirigé le choix des photographies qui l'illustrent, surveille — le dos au rideau — les phases de cette opération qui demeurera légendaire dans les annales de la « machinerie ».*

## Les Coulisses des Coulisses

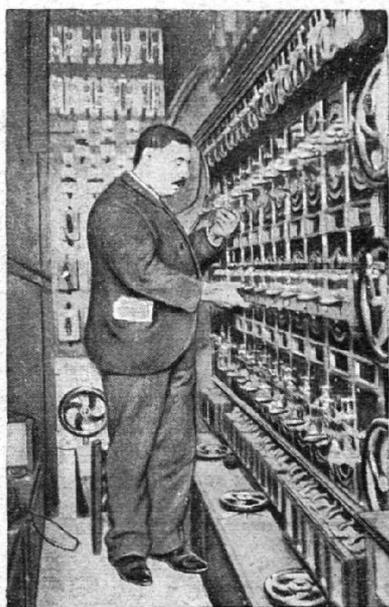
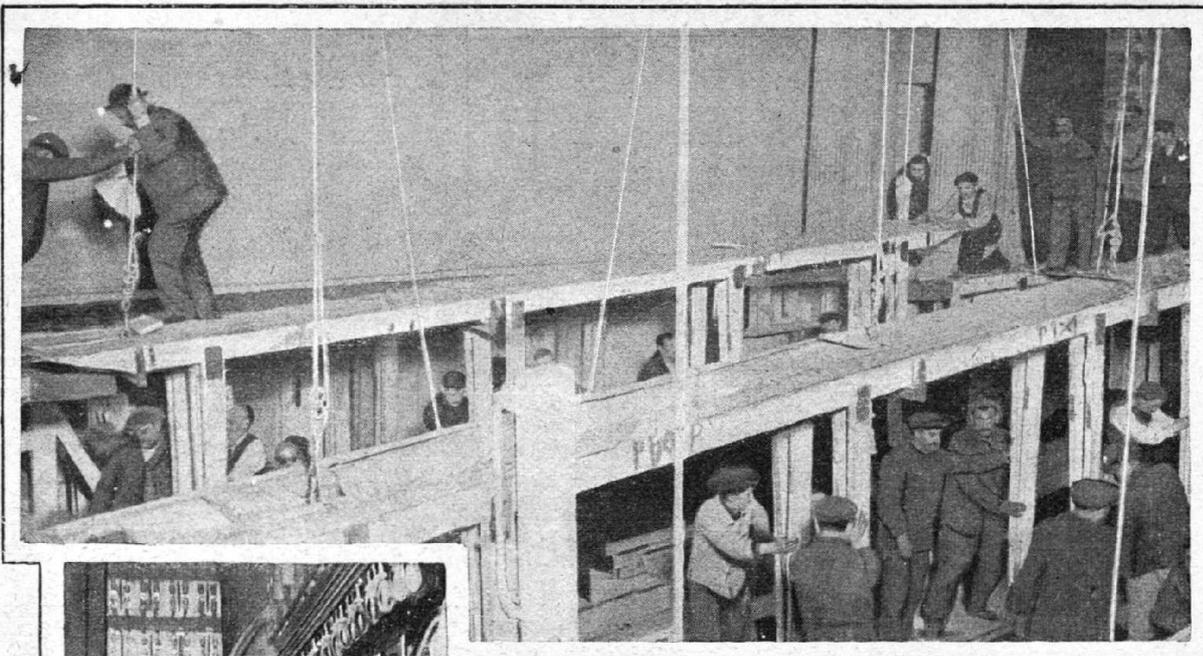
P A R A N T O I N E

Quand le rideau se lève sur une " première ", que de science et d'art ont été déjà dépensés pour " mettre en scène " la pièce représentée ! — Les initiés seuls se doutent de ce labeur considérable, compliqué et ingénieux, qui met en mouvement tout un monde d'artistes et d'ouvriers. — Grâce à l'article qu'un des maîtres de la mise en scène écrit ici pour eux, nos lecteurs n'auront rien à envier à ces initiés

**L**A direction de *Je sais tout* a pensé qu'il pourrait être intéressant pour le public d'être initié à la cuisine théâtrale d'une grande machine comme *Jules César* et m'a fait l'honneur de me demander, sous la forme la plus rapide et la moins ennuyeuse possible, l'exposé des différentes phases que traverse une pièce à mise en

scène, depuis le moment où l'auteur dépose son manuscrit sur le bureau du directeur jusqu'à la minute impressionnante où le régisseur appuie sur le bouton électrique qui fait lever le rideau.

J'ai bien souvent, dans nos causeries entre gens de théâtre, entendu faire la réflexion que, si le paisible spectateur qui se prélassait dans son fauteuil pouvait concevoir la somme d'efforts et de travail dont

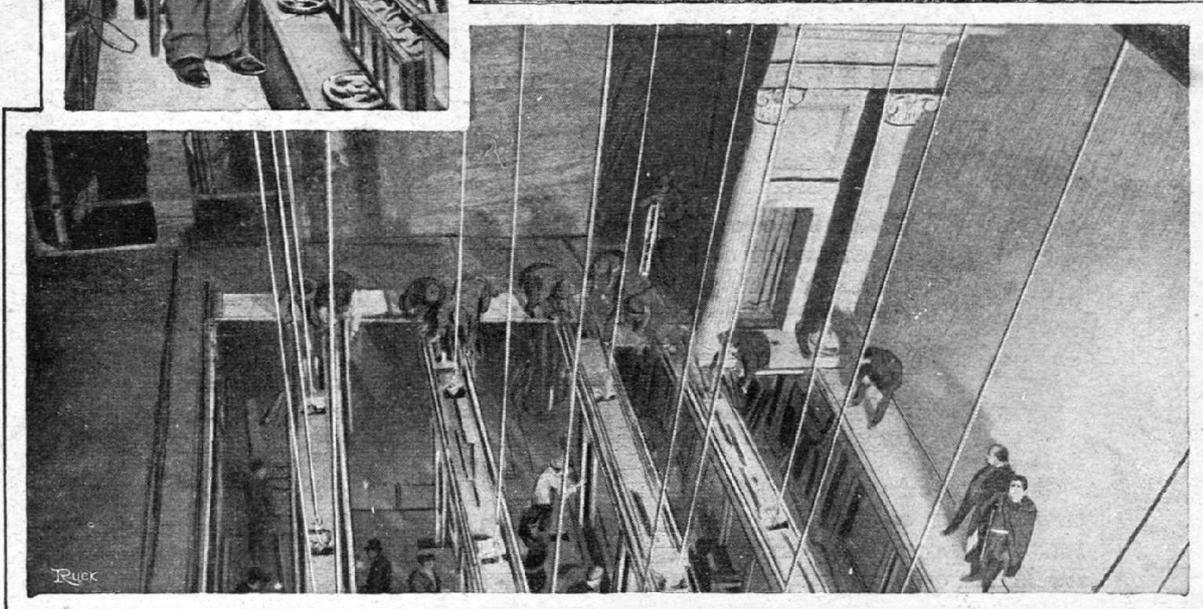


#### L'ENLÈVEMENT DU PLANCHER DE LA SCÈNE

Les « trappes », en l'espèce le plancher proprement dit, les « sablières », madriers qui le supportent avec les « fausses rues » sont enlevées. Il ne reste plus qu'à faire disparaître ces dernières, qui sont déboîtées et « foncées », portées par des « fils », dans le deuxième dessous.

#### “ LE JEU D'ORGUES ”, OÙ CONVERGENT TOUS LES FILS ÉLECTRIQUES

A l'Odéon, le chef électricien Max se tient constamment, pendant les répétitions et les représentations, devant le tableau électrique qu'il manie avec habileté et précision.

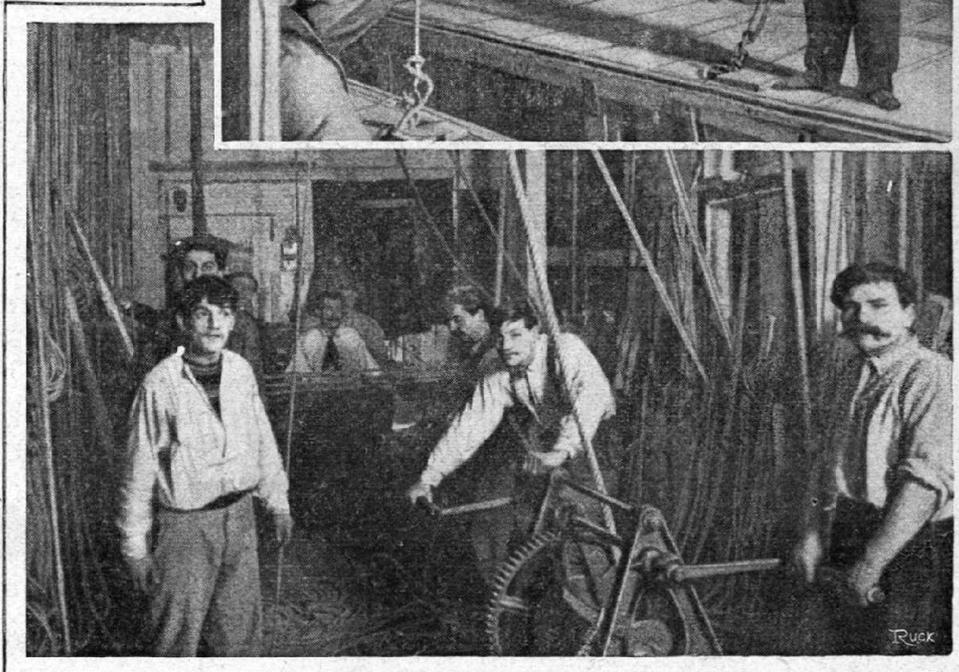
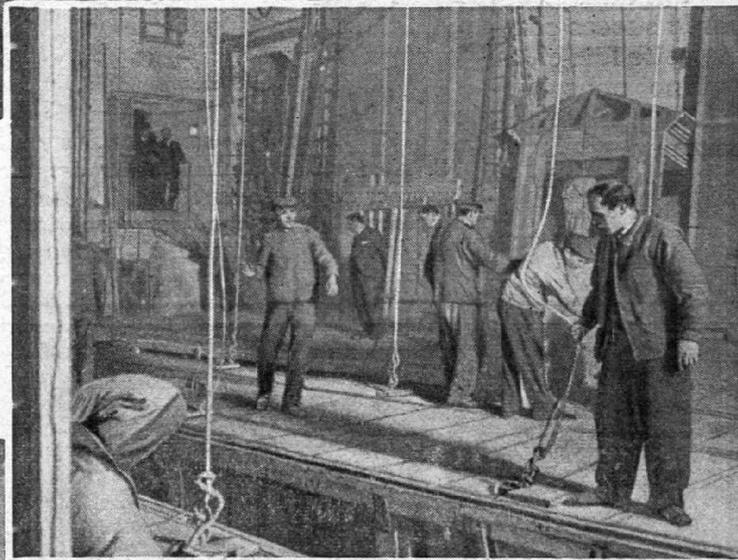
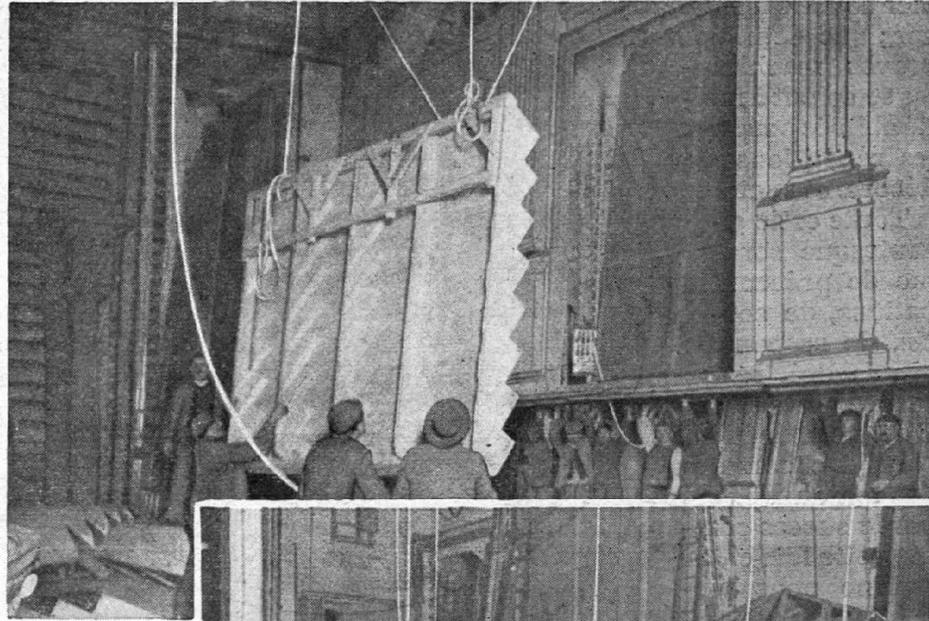


#### L'ACCROCHAGE DES “ FAUSSES RUES ” (SOLIVES QUI SUPPORTENT LA SCÈNE)

Pour soulever les fausses rues et les déboîter, des fils descendent du cintre et sont fixés aux fausses rues à l'aide de mousquetons solides, pouvant supporter 2.000 à 2.500 kilogs. Ces fils sont accouplés sur les tambours du cintre qui sont contrebalancés par des poids de 1.500 kilog.

il contemple à ce moment le résultat, il n'oserait plus élever la moindre critique ou traduire son mécontentement. Je pense, et je n'ai cessé d'affirmer, que le public avait parfaitement raison de ne pas s'occuper de cela, que le résultat seul devait l'intéresser.

Qu'importe au spectateur de *Jules César* que j'aie bavardé des nuits entières avec le décorateur Jusseume; que je sois allé deux fois à Rome; que j'aie risqué le mal de mer pour voir à Londres *Jules César* joué par Beerbon Tree; que, il y a quinze ans, je sois mort d'ennui pendant tout le mois de juin à Bruxelles où j'étais allé suivre les représentations des Meiningen à la Monnaie; que mon pauvre ami de Gramont ait attendu pendant dix ans avec sa traduction achevée dans un tiroir; que nous ayons, Desjardins et moi, finassé avec Hertz pour obtenir sa liberté; que de Max ait renoncé à d'autres beaux rôles pour la chance, encore incertaine à ce moment-là, de jouer Marc-Antoine; que Jusseume ait passé le torride Juillet de cette année, la tête sous un vitrage, au lieu de



LES " PRATICABLES " — LA REMISE EN PLACE DU PLANCHER DE LA SCÈNE — LES TREUILS

*Les praticables, solidement amarrés aux fils, se balancent dans le vide et sont dirigés à la main vers la place qu'ils doivent occuper. — Le tableau terminé, on remet les fausses rues, les glissières et les trappes et le plancher de la scène est rapidement rétabli. — Toute une équipe d'ouvriers manœuvrent des fils qui s'enroulent autour de treuils que tournent deux hommes solides.*

se promener au bord de la mer comme il le fait tous les ans; que deux de mes braves machinistes se soient à moitié abîmés pendant les répétitions de décors, etc., etc.

Toute cette gigantesque somme de préoccupations, de soucis, de responsabilités doit rester ignorée du public. C'est notre métier! Nous ne sommes pas toujours payés par le succès comme cette fois-ci, ce qui ne nous empêche pas de recommencer avec autant d'espoir et d'illusions.

Il est bien cer-



ANTOINE A SON BUREAU DIRECTORIAL

*Ce n'est pas seulement dans les coulisses qu'il faut s'occuper de la mise en scène. Celle-ci oblige également le directeur d'un théâtre à correspondre avec de nombreux fournisseurs et l'astreint à un long travail de bureau.*

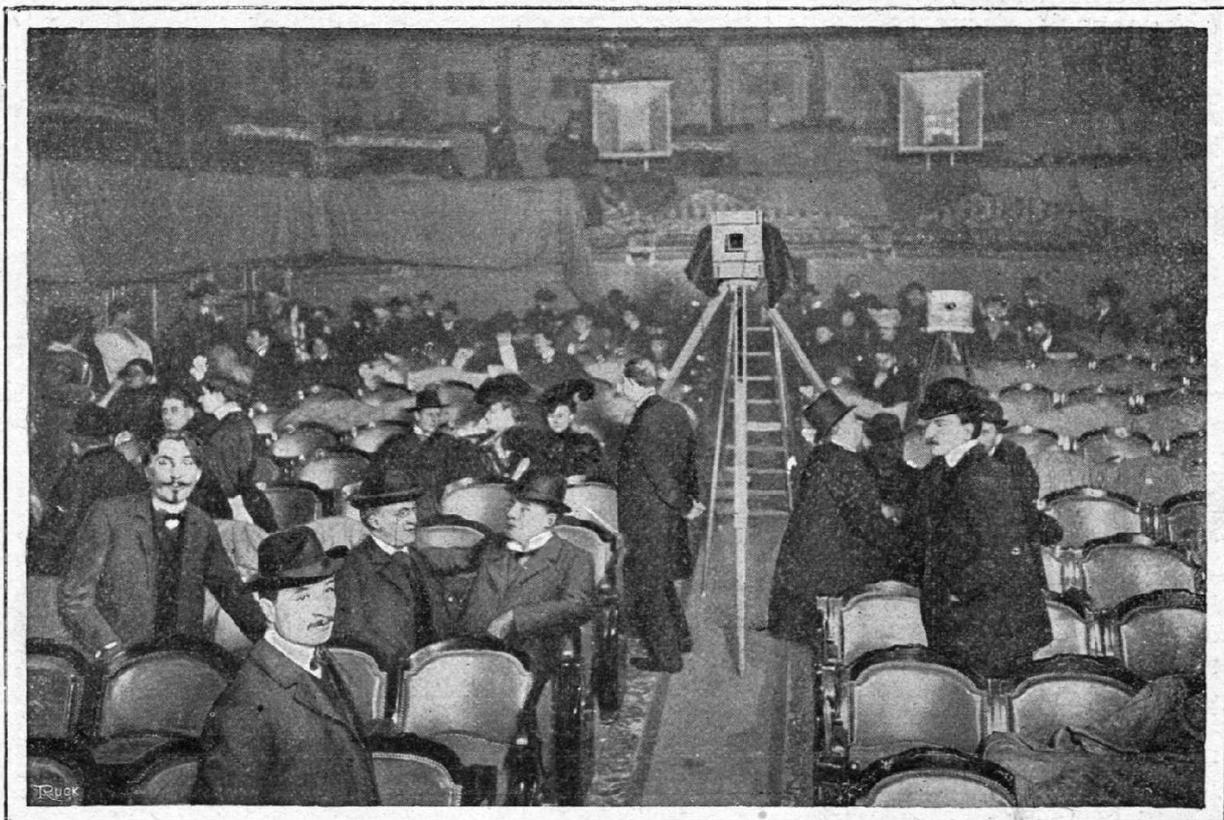
tain, que la belle pièce de Maindron donnée, il y a deux ans, boulevard de Strasbourg, nous avait coûté autant d'argent et de peines et n'en fut pas moins couronnée par le four le plus noir!

Veut-on savoir combien de personnes ont travaillé à *Jules César*?

Les décors ont employé vingt menuisiers pendant trois mois.

Le décorateur a bien occupé une vingtaine d'artistes, également pendant deux mois, pour la peinture.

Le marchand de



DANS LA SALLE PENDANT LES RÉPÉTITIONS

*Lorsque les répétitions sont assez avancées, le directeur et ses collaborateurs y assistent de la salle, se communiquant leurs impressions et cherchant à tirer le meilleur parti possible des « effets de scène ». Au second plan, assis dans les fauteuils, de gauche à droite, le décorateur Jusseaume, M. de Gramont, le traducteur de Jules César, et Antoine.*

toile en a fourni près de 4.500 mètres.

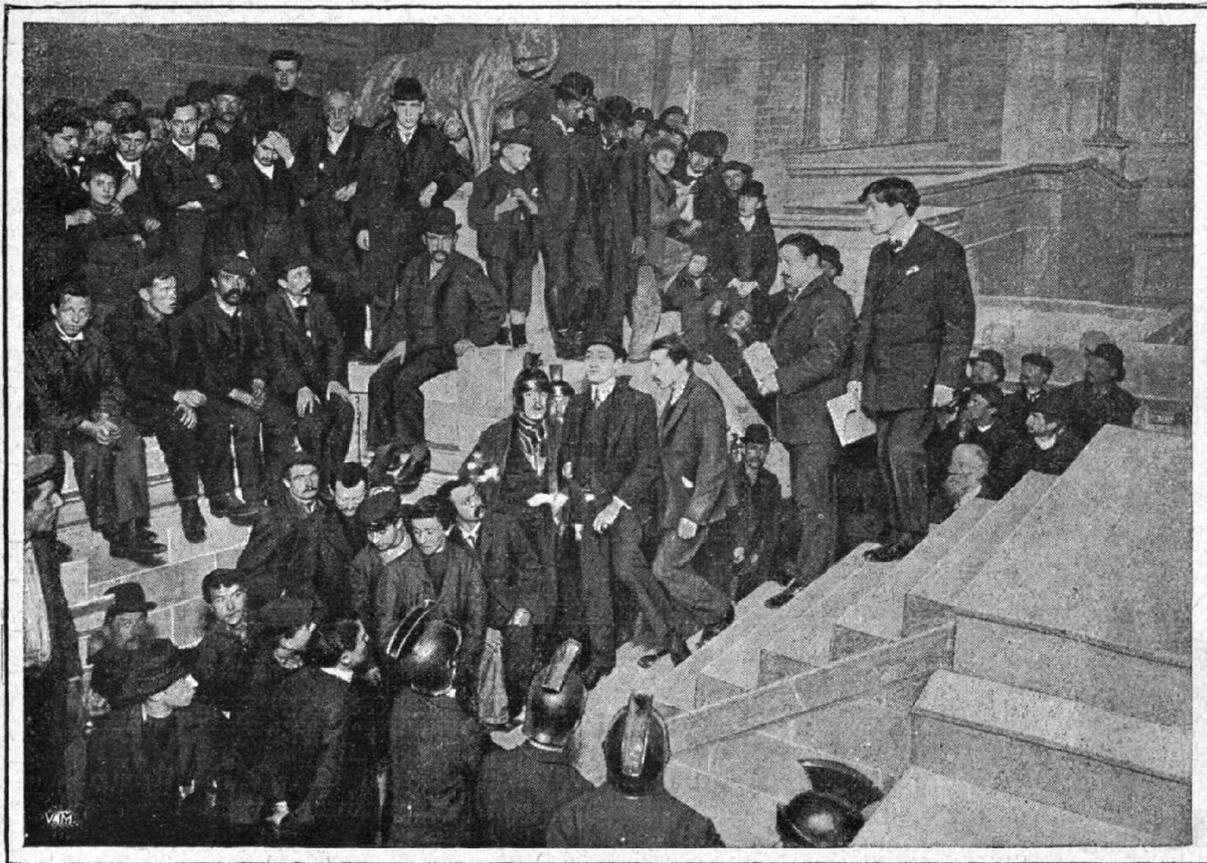
Le fournisseur des bois pour la construction a livré 2.000 mètres de madriers, c'est-à-dire de quoi construire une maison de campagne.

Les costumes ont nécessité le fonctionnement de nos ateliers occupant 25 ouvrières de juillet à septembre.

Il faut mentionner, pour mémoire, les perruquiers, les cordonniers, les armuriers,

(contrôleurs, régisseurs, habilleurs, ouvrières), on se rendra compte de l'importance d'une grande pièce et des intérêts multiples qu'elle met en mouvement.

Il était d'ailleurs tout à fait logique que, le jour où les circonstances me mettaient enfin un bel instrument de travail entre les mains, ma monomanie du théâtre me poussât irrésistiblement à mesurer mes



UNE RÉPÉTITION SANS COSTUMES

*Une fois le décor installé, les acteurs et la foule des figurants prennent les places qui leur ont été assignées. Tous sont en costume de ville, sauf certains figurants qui arborent déjà quelques accessoires des costumes qu'ils revêtiront dans la pièce. Cette photographie, prise à l'acte du Forum pendant les répétitions de Jules César, montre combien est difficile la tâche du metteur en scène qui doit faire tenir tranquilles tous ces figurants appartenant pour la plupart à un monde peu facile à manier.*

les brodeurs, les coiffeurs, et il n'est pas téméraire de dire que les fournitures effectuées par les différentes maisons représentent le labeur d'une centaine d'ouvriers pendant plusieurs semaines.

Pour les représentations journalières, si l'on veut bien songer que le théâtre de l'Odéon comporte tous les soirs où il donne *Jules César* un personnel de 45 artistes, de 250 figurants, de 60 musiciens de plus, de 70 machinistes et d'une centaine d'employés

forcés dans un grand ouvrage qui est, pour les vrais hommes de notre métier, un des exercices les plus passionnants et les plus hérissés de difficultés.

J'ai rapporté de mes nombreux séjours à l'étranger, la conviction que nos scènes françaises, malgré leur éclat et leur supériorité incontestables pour la moyenne, s'étriquent cependant dans une production un peu superficielle, et que nous ne conserverons notre supériorité sur l'étranger

qu'en faisant un grand et sincère effort pour nous élargir.

Il est courant en Allemagne, en Autriche, en Angleterre, en Russie et même en Amérique, qu'un homme de théâtre, acteur ou régisseur ne peut pas se classer s'il ne s'est pas mesuré avec le *Monstre*, avec Shakespeare. Notre grand Mounet-Sully lui-même n'est parvenu au plus haut sommet qu'en jouant Hamlet, après Œdipe.

L'ensemble des comédiens français est admirable, et impose incontestablement sa gloire dans le monde entier. Mais, si nous comptons des artistes incomparables, qu'il est inutile de nommer, combien, parmi nous, atteindront à la gloire de la Duse, de Salvini, de Rossi?

Que diraient les Parisiens si on leur révélait brusquement le grand Zacconi? Il suffit, pour le prévoir, de se rappeler l'accueil que nous avons fait à Novelli.

Je pourrais encore citer Emmanuel et Ferravilla, puis les merveilleux acteurs du théâtre impérial de Moscou, qui nous stupéfieraient, les deux frères Rosas en Portugal, le Hollandais Bowmeister, les grands artistes de la Burg à Vienne, Kainz.

S'il est ainsi possible de citer tout de suite, en Europe, une vingtaine d'artistes capables de nous donner la sensation de véritables grands acteurs, au sens puissant du mot, c'est qu'ils ont tous interprété Shakespeare et que chacun d'eux a couramment dans son répertoire trois ou quatre de ses grands rôles comme nous l'avons vu pour Novelli.

J'ai donc conscience, en entrant dans cette voie, de faire une besogne un peu plus haute et certainement aussi féconde que celle dont on a bien voulu m'attribuer le mérite autrefois.

Nos acteurs, nos machinistes, nos régisseurs ne peuvent que s'entraîner et se développer dans ces grands efforts qui, même méconnus ou infructueux, leur procureront la jouissance profonde d'avoir pénétré et étudié des choses immortelles.

Ce que je viens de dire laissera aisément croire aux gens qui s'intéressent de près à ces questions combien je me suis fait peu d'illusions sur les résultats que nous avons obtenus en montant *Le Roi Lear* et *Jules César*. J'ai reçu beaucoup de lettres enthousiastes et surtout quelques critiques qui m'ont touché et intéressé.

Je voudrais citer ici, si j'en avais le droit, la lettre d'un peintre distingué, applaudi au dernier Salon, qui relevait avec une minutie impitoyable tout ce qui, dans *Jules*

*César*, avait choqué sa vision d'ancien élève de Rome et son sens de la beauté.

Dans la conversation que j'ai voulu avoir avec lui, je n'ai pas eu de peine à lui démontrer que je savais par avance la plupart de ses critiques fondées et que si je n'avais pas fait mieux, c'est que nous n'avions pas pu pour cette fois.

Il est bien certain que si Jusseaume et moi avions voulu, comme on l'a cru et comme on l'a dit, ressusciter la Rome de César, nous aurions fait sourire le premier archéologue venu. Ainsi, nous savions parfaitement que la séance du Sénat romain dans laquelle César tomba se tint dans une toute petite salle : la Curie; nous savions encore que Jules César avait porté le nombre des Sénateurs à 900, que beaucoup d'entre eux appartenaient à des provinces conquises et que cette foule avait, dans la séance mémorable, un aspect beaucoup plus multicolore que le tableau présenté aux spectateurs de l'Odéon.

## LES NÉCESSITÉS DE LA MISE EN SCÈNE

Mais nous n'avons eu d'autre préoccupation que de donner, avec toutes les supercheries et les inexactitudes nécessaires autour des héros du vieux Will, une sensation de grandeur et de force. Voilà pourquoi nous avons fait un décor énorme, des gradins qui n'ont jamais existé. Voilà pourquoi encore nous avons cherché un effet de blanc sur blanc en habillant uniformément tous les membres du Sénat.

Ce procédé, appliqué à presque tous les tableaux de la pièce, et dont le succès a été incontestable, démontre que la vérité au théâtre est relative et qu'elle est parfaitement indifférente au public.

La vérité! A l'issue d'une représentation, Jusseaume et moi bavardions avec un de nos bons amis qui ne tarissait pas d'éloges très enthousiastes et très sincères. Il énumérait avec beaucoup d'admiration les plus beaux tableaux de *Jules César*. Arrivé à la terrasse des triumvirs il se répandit davantage sur le merveilleux coup d'œil de la rivière. Stupéfaits, Jusseaume et moi l'écouions vanter la couleur grise des eaux du Tibre. Celui-là voyait une rivière à la place d'un dallage éclairé par la lune; d'autres personnes avaient cru y reconnaître la voie Appia! Ils avaient été unanimes d'ailleurs à subir une impression voulue par l'artiste : le contraste du tumulte et du grouillement au tableau précédent avec le passage de



UNE LOGE  
DE FIGURANTS

*L'un après l'autre,  
les figurants défilent  
devant un « habil-  
leur » qui rectifie ce  
que leur tenue pour-  
rait ne pas avoir de  
rigoureusement  
exact.*



LES SÉNATEURS  
CHEZ EUX

*En attendant leur  
tour, les « Sénate-  
urs » de Jules Cé-  
sar devisent entre  
eux, se tenant prêts  
à se rendre à l'ap-  
pel du régisseur.*



LES FIGURANTES

*Assises devant des miroirs grands ou petits, les figurantes se hâtent d'achever leur toilette sous la surveillance d'une ou de plusieurs habilleuses. Encore un peu de poudre ou de rouge, et toutes seront prêtes également.*

calme devant lequel les trois généraux se partagent le monde endormi...

Dans une œuvre comme *Jules César* la figuration occupe le premier plan et c'était là un des gros problèmes à résoudre. À l'étranger, dans les centres où se trouvent de grandes scènes, le métier de figurant est une profession déterminée. Les théâtres parisiens, hélas ! n'ont pas cette ressource et il faut les recruter au jour le jour dans une population de gens momentanément sans travail, vagabonds ou rôdeurs de profession. Ce sont des gens dangereux lorsque les circonstances en agglomèrent 200 ou 300 dans des locaux restreints.

Il est à la fois triste et amusant de dépouiller un loqueteux de ses nippes pour le transformer un quart d'heure après devant 1.200 spectateurs attentifs et souvent narquois en un grave préteur romain aussi majestueux que réfléchi.

Ce qui complique encore les choses c'est que ce sont les apaches qui sont les plus délurés et les plus intelligents. — D'autre part, l'Odéon avait même, près de cette population spéciale, une si mauvaise réputation que les miséreux et les rôdeurs recrutés autour des asiles de nuit refusaient de s'aventurer si loin et qu'il a fallu doubler presque leurs salaires pour les décider à passer les ponts...

Si le spectateur reste avec raison assez indifférent au récit du labeur et des efforts accomplis pour préparer le spectacle, nous sommes cependant convaincus qu'il s'amuserait beaucoup s'il lui était possible d'assister dans la coulisse au curieux manège du personnel pendant la marche de la pièce.

Les curieuses photographies, prises sur le vif et intercalées ici, suggèrent plutôt l'idée d'un travail d'usine que la pensée d'une manœuvre de théâtre. Le cintre, avec ses fils multiples, a bien plus l'air du gréement d'un bateau. L'enlèvement du plancher de la scène pour l'acte du Forum fait songer à quelque échappée sur les travaux du Métropolitain.

Si l'on considère que tous ces amas de matériaux sont remués, tirés des cases, suspendus ou plantés, enfin guindés et garnis d'appareils mobiles d'éclairage, différents pour chaque tableau, on se rendra compte de l'effort journalier, du soin et de l'ordre nécessités.

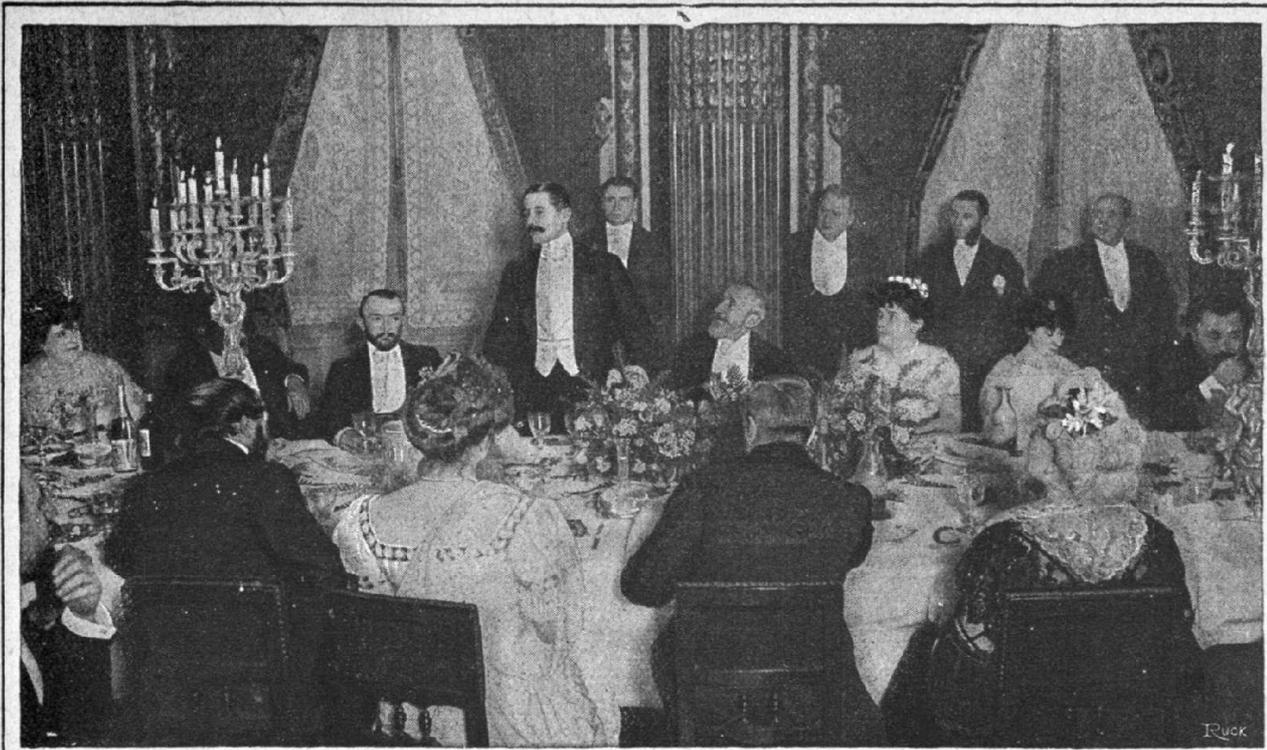
Il est bien certain qu'il serait plus facile dans les vingt minutes de l'entracte, de déménager complètement tout un grand appartement parisien que de planter le décor du Forum...

ANDRÉ ANTOINE.



JULES CÉSAR " JE SAIS TOUT "

*L'excellent acteur Duquesne, qui personnifiait Jules César, a bien voulu laisser prendre de lui un instantané qui le représente faisant le geste bien connu du Père Je sais tout.*



Viesse de Trédern M. H. Roujon M. Pierre Baudin M. Pierre Lafitte M. Jules Claretie M<sup>me</sup> D. Lesueur M<sup>me</sup> M. Tinayre M. C. Mendès

LE BANQUET PIERRE LAFITTE

UN COIN DE LA TABLE D'HONNEUR

M. Pierre Lafitte prononce quelques paroles de remerciement en réponse aux discours qui lui ont été adressés par M<sup>me</sup> Daniel Lesueur, MM. Jules Claretie, Adolphe Brisson, Hugues Le Roux et Marcel L'Heureux (10 janvier 1907).

## UNE FÊTE ARTISTIQUE & AMICALE

Au banquet offert à notre Directeur par ses amis et collaborateurs, à l'occasion de sa nomination dans l'ordre de la Légion d'honneur, et auquel assistaient plus de trois cents personnes appartenant au Tout-Paris artistique, littéraire et mondain, cinq discours remarquables ont été prononcés par M<sup>me</sup> Daniel Lesueur, M. Jules Claretie, de l'Académie française, M. Adolphe Brisson, directeur des *Annales politiques et littéraires*, M. Hugues le Roux et notre secrétaire général Marcel L'Heureux. M<sup>me</sup> Daniel Lesueur ayant parlé surtout de *Femina*, on ne s'étonnera pas de ne point trouver ici la reproduction de son délicieux discours. Mais nous avons pensé que les discours de MM. Jules Claretie et Adolphe Brisson intéresseraient nos lecteurs, car ils sortent des allocutions habituelles, autant par leur esprit que par les jolis détails littéraires dont ils fourmillent.



U discours de M. Jules Claretie nous extrayons les lignes suivantes :

Le <sup>xx</sup>e siècle qui sera peut-être celui du bonheur universel, sera certainement celui de l'universelle publicité. C'est le siècle du journalisme et comme l'or, le fer, la houille, l'électricité ont leurs souverains, le journalisme a ses rois. Il en a beaucoup, des rois très puissants, rois de l'opinion, rois de la pensée, rois des faubourgs, rois de la rue, dont les kiosques

sont des palais et de ces rois, mon cher chevalier, vous en êtes un des plus jeunes, un des plus brillants, un des plus célèbres, un des plus justement honorés et — vous le voyez ce soir par les sympathies si nombreuses que vous groupez autour de vous — un des plus sincèrement aimés. C'est que vous êtes un roi des barricades, vous aussi, comme le roi Louis-Philippe qui serait bien surpris de la publicité contemporaine et que vous êtes arrivé à cette royauté par une révolution. Vous

avez révolutionné le journalisme. Vous avez créé comme un monde nouveau. Vous avez popularisé les faits, les inventions, les images, tout ce qui naît, tout ce qui surgit, tout ce qui vit, tout ce qui est l'entraînement, le charme et l'étonnement de notre vie moderne.

Le maître retrace ensuite la carrière de notre directeur et arrive à la fondation de *Je sais tout* :

Vous avez créé après la *Vie au grand air* pour les sports, après *Femina* pour la femme et la jeune fille, *Musica* pour toute la musique, *Je sais tout* pour toute la famille, *Fermes et Châteaux* pour la campagne et l'agriculture et, laissant venir à vous les petits enfants, *Jeunesse* pour les tout petits.

Votre volonté très lucide, ne laissant rien au hasard, allant droit au but — qui est un ensemble de publications reflétant la complexité même de notre vie moderne — cette volonté a, en cinq années, bouleversé, transformé le monde de l'édition. Etonnés d'abord, les rivaux se sont inclinés devant le succès. Aux objections ont succédé les imitations. Tout le journalisme contemporain a suivi, toute la presse illustrée et même la presse quotidienne. Vous avez ajouté le kodak à la plume, la photographie à l'étude littéraire, le portrait physique au portrait moral. Sainte-Beuve disait : « Je ne parle jamais d'un contemporain avant de l'avoir vu ». Vous ne parlez jamais, vous, d'un contemporain, d'une contemporaine sans l'avoir fait connaître.

Je tiens à vous traduire l'impression que, vieux journaliste, j'ai ressentie le jour où, entrant dans vos bureaux pour faire partie du jury d'un de vos concours, j'eus la sensation de me trouver dans un monde nouveau, en quelque rédaction de grand journal américain, où comme à bord d'un steamer où chacun est à son poste, va, vient, travaille, surveille, tandis que le bâtiment fait vivement route vers les terres neuves, par la haute mer. Reporters, rédacteurs, poètes ou romanciers, artichiers, photographes, tout le monde est là, suivant la direction du jeune capitaine qui rêve la construction de léviathans nouveaux, les cuirassés du journalisme.

M Jules Claretie parle ensuite du rôle du journaliste, de l'hôtel des Champs-Élysées, du théâtre qu'il contient et termine par une péro-

raison spirituelle et émue qui a été saluée par une salve d'applaudissements.

Puis notre éminent confrère Adolphe Brisson, directeur des *Annales Politiques et Littéraires*, a parlé en ces termes au nom de la presse périodique.

En vous, mon cher ami, nous saluons non seulement le brillant Parisien, averti de toutes choses, mais le confrère excellent qui sait apporter dans l'exercice de son métier, outre un très remarquable talent et un goût d'art délicieux, les plus solides, les plus séduisantes vertus professionnelles... Vous avez su maintenir les règles de bonne grâce et d'affabilité qui sont l'honneur et la tradition de l'ancien journalisme. Par là vous vous rattachez à la lignée de vos plus éminents prédécesseurs. Mais s'ils revivent en vous, à tant d'égards, il faut avouer, mon cher Lafitte, que vous les avez beaucoup étonnés. Ils vous considèrent comme un enfant terrible. Quand ils parlent de vous (j'ai reçu leurs confidences) c'est sur le ton affectueux et grondeur de l'oncle de comédie... qui gourmande son coquin de neveu. Cela ne les empêche pas de vous aimer, bien au contraire. Toutefois, leur sympathie est mêlée d'inquiétude. Songez que vous avez renversé toutes les notions qu'ils se faisaient de la presse et particulièrement de la presse illustrée !

Et M. Brisson parle des vieilles publications, parfois intéressantes, mais si mal habillées.

Vous arrivez. Et tout change. C'est une éblouissante orgie de couleurs, de gravures, d'encre, de papier couché — le papier couché, effroi des éditeurs économes ! D'agüichantes couvertures remplacent la page unie et sévère, vous mettez des roses aux fenêtres du logis, le luxe vous coûte cher, vous ne pouvez y subvenir qu'en ouvrant largement vos colonnes à la publicité. Et vos devanciers, stupéfaits de ces mœurs nouvelles, murmurent : — Il gâte le public. Il lui en donne trop. C'est de la folie !

Et M. Adolphe Brisson conclut en disant que si les publications Lafitte ont dérangé de vieilles habitudes, elles ont dû aussi, en secouant des paresseuses, en excitant des émulations, être d'un bon exemple pour la presse périodique française. Ce discours charmant a été couvert d'applaudissements, ainsi que l'improvisation chaude et brillante de M. Hugues Le Roux qui n'a pu malheureusement être sténographiée.



# ARDEUR

POÉSIE DE LA  
Comtesse Mathieu de Noailles

MUSIQUE DE  
Thérèse Wittmann

CHANT

Rire ou pleurer, mais que le cœur soit plein de par.

PIANO

Tea \* Tea \* Tea \* Tea \*

Rit.

.fums comme un va . se Et \_ contien.ne jusqu'à l'ex . ta . se La for.ce vive ou la langueur  
suivez

a Tempo

A . voir la de . leur ou la joi . e Pour . vu que le cœur soit pro . fond

a Tempo

Comme un ar . bre où des ai . les font trembler \_ le feuil . la . ge qui ploie

Tea \* Tea \* Tea \* Tea \*

*portez la voix*

S'en al.ler pensant ou ré . vant — Mais que le cœur donne sa sè . ve.

Et que l'a.me chante et se lè . ve Comme u . ne va . gue dans le

vent — Que le cœur s'é.claire ou se voi . le Qu'il soit sombre ou

vif tour à tour Mais que son ombre ou que son jour —

*Allarg.* Ait le so . leil — ou les é . toi les. *Rit.* *porter* *doleiss.* *ppp*

suivez



Scène de L'AMOUR AUX LARMES, comédie en 3 actes de M. Maurice Lefèvre, bien connu, il y a quelques années, comme conférencier. Interprètes : MM. Etiévant, Garry, M<sup>mes</sup> S. Munte (28 déc. au Théâtre des Arts). Presse favorable.



Dans un de ses meilleurs rôles, don Guritan, M. PIERRE LAUGIER, sociétaire de la Comédie-Française, mort le 11 janvier.



LES NUÉES d'Aristophane, adaptées par M. Sacha Guitry, musique de scène d'Emile Bonnamy. Théâtre des Arts (20 déc.). Bonne interprétation : MM. Cooper, Ch. Lamy, Dieudonné, M<sup>mes</sup> Nelly Cormon, Dehon, Janelly, etc. (Cl. Photo.)



M. GEORGES THURNER, qui, après quelques essais de levers de rideau, en collaboration avec son oncle, Alexandre Bisson, vient de donner seul (10 janv.) au Théâtre Antoine, *Le Bluff*, une sobre, nette et vigoureuse comédie dramatique, traitant d'un vice contemporain trop répandu. *Je sais tout* s'est acquis le droit de publier *Le Bluff* dans son prochain numéro. — Presse particulièrement sympathique. Interprétation excellente, M<sup>mes</sup> Even, Veniat, Acézat, MM. Valentin, Bouthors et surtout Janvier de premier ordre.



CHARLES BARET, le directeur des tournées célèbres dans le *Cultivateur de Chicago*. Affiche de la tournée par Huard.



M. VICTORIEN SARDOU est fait grand-croix de la Légion d'honneur (5 janv.). Né en 1831, il aborde le théâtre en 1853. Pièces principales : *M. Garat*, *les Pattes de Mouche*, *Nos Intimes*, *les Ganaches*, *la Famille Benoiton*, *Nos bons Villageois*, *Patrie*, *Rabagas*, *Les Merveilleuses*, *Daniel Rochat*, *Divorcés*, *Odette*, *La Marquise*, *Belle-Maman*, *la Haine*, *Théodora*, *la Tosca*, *L'Espionne* (que *Je sais tout* a publié), *Thermidor*, *Madame Sans-Gêne*, membre de l'Académie Française depuis 1877. (Cl. Cautin et Berger.)



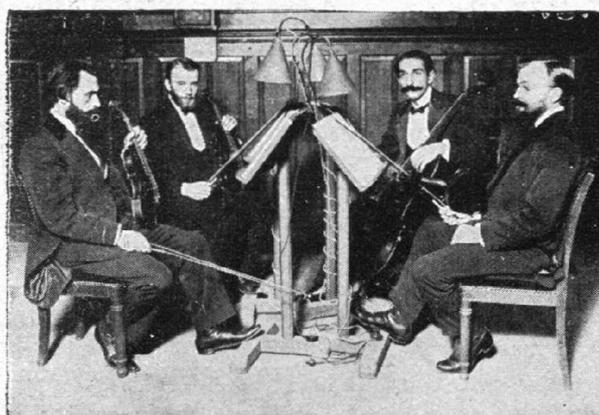
Une des scènes capitales de la *MÔME AUX BEAUX YEUX*, le nouveau succès à l'Ambigu (19 déc.) de M. Pierre Decourcelles, un des auteurs des *Deux Gosses*. Interprètes : MM. A. Calmettes, Décori, Caillard, M<sup>mes</sup> Vera Sergine, A. Tessandier, Noris, Suzanne Desroches. Presse très impressionnée par l'enchaînement du drame. 10 JANVIER. — A l'Odéon, très spirituelle conférence de Maurice Donnay, sur Marivaux. 5 JANVIER. — A la Salle d'Horticulture, *Notre Dame Guesclin*, poème dramatique de Botrel.



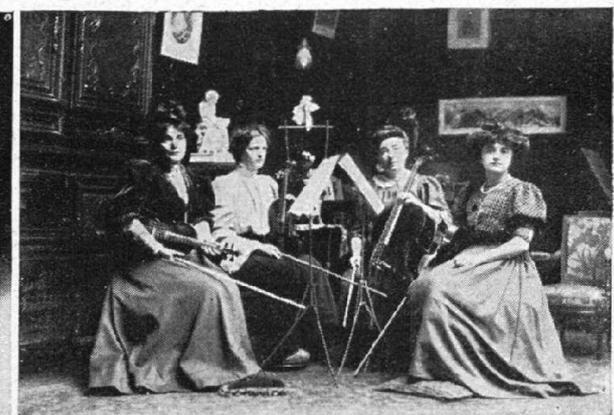
**MM. Joachim K. Halir E. Worth R. Haussmann**  
 « JOACHIM symbolise aux yeux du monde musical l'âme même de la grande école classique, son interprétation de Bach est le modèle des violonistes, mais c'est surtout sa traduction de Beethoven qui imprime dans le cœur et dans l'esprit des auditeurs une sensation profonde, inoubliable, à jamais dominante. »  
 (Courrier Musical.)



**MM. Parent Loiseau Vieux Fournier**  
 Fondé en 1892, le QUATUOR PARENT a donné environ onze cents séances de musique de chambre et fait connaître les œuvres de César Franck, Vincent d'Indy, Debussy, Leken, Ernest Chausson, Ravel, Ed. Malmherbe, Brahms. A fait entendre, en janvier, salle Ceolian, intégralement l'œuvre de Beethoven. M. Parent a été fait chevalier de la Légion d'honneur en juillet.



**MM. Capet Touret Hasselmans Bailly**  
 Le QUATUOR CAPEL a donné le 6 janvier, au Conservatoire, une merveilleuse audition des 3<sup>e</sup>, 10<sup>e</sup>, 12<sup>e</sup> quatuors de Beethoven. Mozart, Brahms, Schuman, Schubert auront leur tour dans les séances de janvier et d'avril pour la plus grande joie des amateurs de belle musique.  
 (Cl. Je sais tout)



**M<sup>mes</sup> Rimé-Saintel J. Lauru M. Gabry F. Desnoyers.**  
 Le QUATUOR FÉMININ RIMÉ-SAINTEL est un des plus répandus et des plus sûrs qu'il y ait à Paris. Ses séances à la salle des Agriculteurs sont très suivies. Il se compose de M<sup>me</sup> Rimé-Saintel -- la virtuose bien connue -- et M<sup>lles</sup> Jane Lauru, Fernande Desnoyers et Marie Gabry.  
 (Cl. Je sais tout)



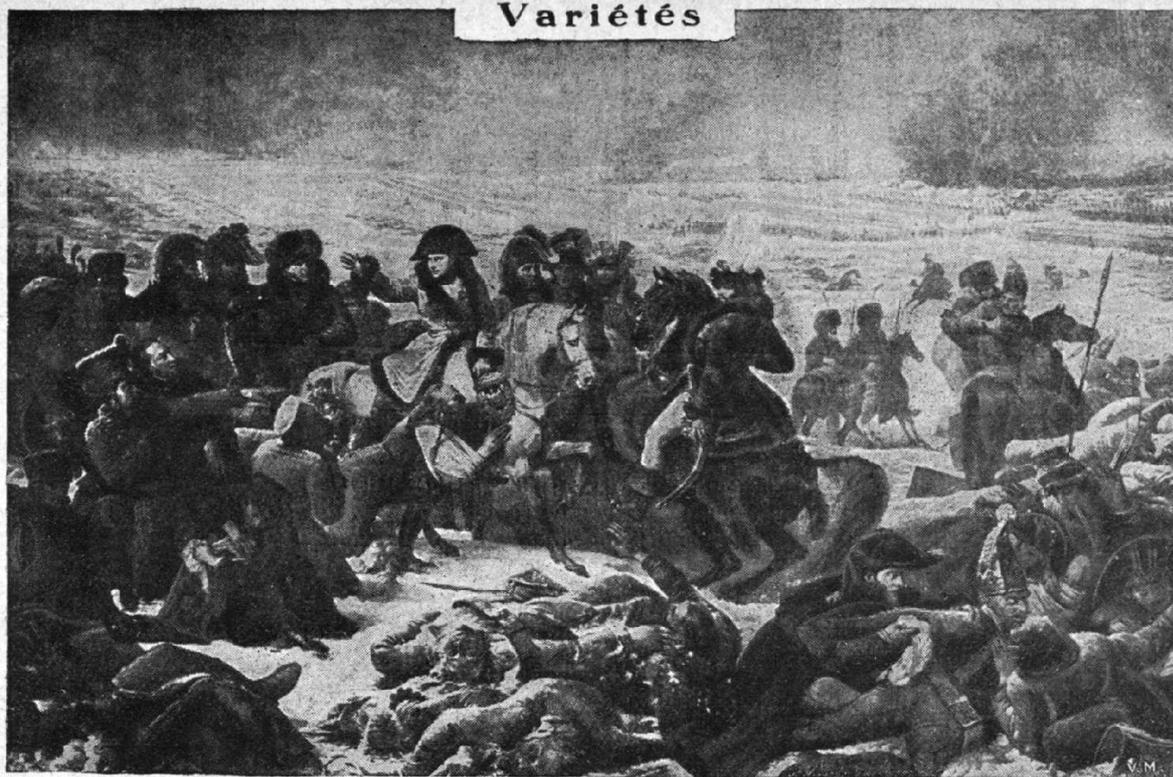
**Le Maître Puccini chez lui**  
 Le 28 déc. l'Opéra-Comique a donné la première de *Madame Butterfly*, tragédie japonaise en 3 actes de MM. Illica et Giacosa, traduction de M. Paul Ferrier, musique de Giacomo Puccini. Interprètes: M<sup>lles</sup> Marguerite Carré, B. Lamare, Beriza; MM. Ed. Clément, Jean Perrier, Cazeneuve, etc. Très bonne presse pour les décors de Jambon et Bailly, le drame et la vigoureuse musique de l'auteur de la *Vie de Bohème*. L'affiche que nous donnons a été communiquée par l'éditeur Ricordi.



**L'affiche de Madame Butterfly**



**Le Maître SAINT-SAËNS débarque de la Provence, au Havre (3 janvier), de retour d'un triomphal voyage aux Etats-Unis. « Mais non, je vous assure, a-t-il dit aux reporters, les Américains ne sont pas réfractaires à la musique. » Fuyant l'hiver, il ne fait que traverser Paris et part pour l'Egypte où il aime à se rencontrer avec le soleil.**



NAPOLÉON PARCOURANT LE CHAMP DE BATAILLE D'EYLAU (D'APRÈS LE TABLEAU DE GROS)  
 Napoléon I<sup>er</sup>, le lendemain d'Eylau, visite le champ de carnage où 55.000 hommes, Français, Prussiens et Russes ont succombé.

## DU SANG SUR LA NEIGE...

*Centenaire d'Eylau : 8 février 1807*

Il y a cent ans exactement que se livra, dans les plaines d'Eylau, la bataille la plus meurtrière du XIX<sup>e</sup> siècle. Cinquante cinq mille braves — Français, Prussiens et Russes — dorment leur dernier sommeil dans cette triste région de la Pologne. Rien ne saurait mieux honorer la mémoire de nos morts et la terrible victoire remportée par la Grande Armée que le simple récit de cette journée qu'aucune autre n'égala jamais en horreur et en bravoure ❧



LE 1<sup>er</sup> mars 1807, l'Empereur écrivait au Roi de Naples: « Depuis deux mois, officiers d'Etat-Major, colonels, officiers, ne se sont pas déshabillés, et quelques-uns depuis quatre (moi-même j'ai été quinze jours sans ôter mes bottes), au milieu de la neige et de la boue, sans vin, sans eau-de-vie, sans pain, mangeant des pommes de terre et de la viande, faisant de longues marches et contremarches, sans aucune espèce de douceurs, se battant à la baïonnette et sous

la mitraille, très souvent les blessés obligés de s'évacuer en traîneau, en plein air pendant cinquante lieues ».

Trois semaines auparavant, ces soldats avaient soutenu à Eylau la bataille la plus meurtrière qu'ait enregistrée l'histoire, et massacré les troupes russes et prussiennes, comme elles l'avaient fait à Austerlitz et à Iéna.

Après la victoire d'Auerstaedt, après l'entrée à Berlin, l'Empereur avait remonté, puis passé la Vistule, et, solidement établi en Pologne, songeait à prendre ses quar-

tiers d'hiver. Bien que les Prussiens et les Russes fussent cantonnés à peu de distance des troupes françaises, il pensait pouvoir passer le temps des neiges tranquillement. Mais le repos ne fut pas long. Les Russes voyant la terre couverte de glaçons, les rivières gelées, toute la nature morte, pensèrent que cette rigueur exceptionnelle de la saison donnerait aux hommes du Nord un grand avantage sur les hommes du Midi mal nourris, peu vêtus, et plus habitués à braver les chaleurs de l'été que les rigueurs d'un hiver implacable. Dès la fin de janvier, ils essayèrent donc d'attaquer les corps de Bernadotte et de Ney. Ils ne parvinrent pas à les enfoncer, mais il fallut lever les cantonnements et entrer en campagne le 1<sup>er</sup> février.

L'Empereur avec sa garde, Murat, Soult, Ney, Augereau, Davout se mirent donc en route. Pendant une semaine cette armée immense dut marcher et combattre sous les rafales, par un horrible froid, dormant sur la neige, n'ayant presque pas de vivres. Pour la première fois, l'Empereur ne cherchait pas la bataille, mais elle était devenue inévitable et, le 7 février, il s'établit à Landsberg, en face des deux villages d'Eylau.

On a dit que Napoléon voulant en finir au plus tôt résolut de s'emparer immédiatement d'Eylau. Marbot affirme dans ses *Mémoires* qu'il en fut autrement :

« J'ai entendu Napoléon dire à Augereau, sur le plateau qui dominait Landsberg :

« On me propose d'enlever Eylau ce soir, mais je n'aime pas les combats de nuit. Je vais donc attendre l'ennemi jusqu'à demain sur ce plateau bien garni d'artillerie. Puis, quand Ney et Davout seront en ligne, nous marcherons ensemble sur l'ennemi ».

Mais, les fourriers du palais chargés d'aménager le logement de l'Empereur, n'étant pas prévenus qu'ils se trouvaient à quelques pas des Russes, s'établirent tranquillement dans la maison de la poste aux chevaux d'Eylau, et se mirent à faire la cuisine. Surpris par une patrouille ennemie, ils se défendirent. Au bruit de la fusillade, les troupes du maréchal Soult accoururent, les Russes à leur tour envoyèrent des renforts : un combat sanglant eut lieu dans les rues de la ville qui resta enfin en notre pouvoir, et l'Empereur y établit son quartier général.

Lorsque le lendemain le soleil se leva sur les immenses plaines, deux armées formidables étaient face à face.

L'Empereur était soucieux. Les corps de Davout et de Ney n'avaient pas encore

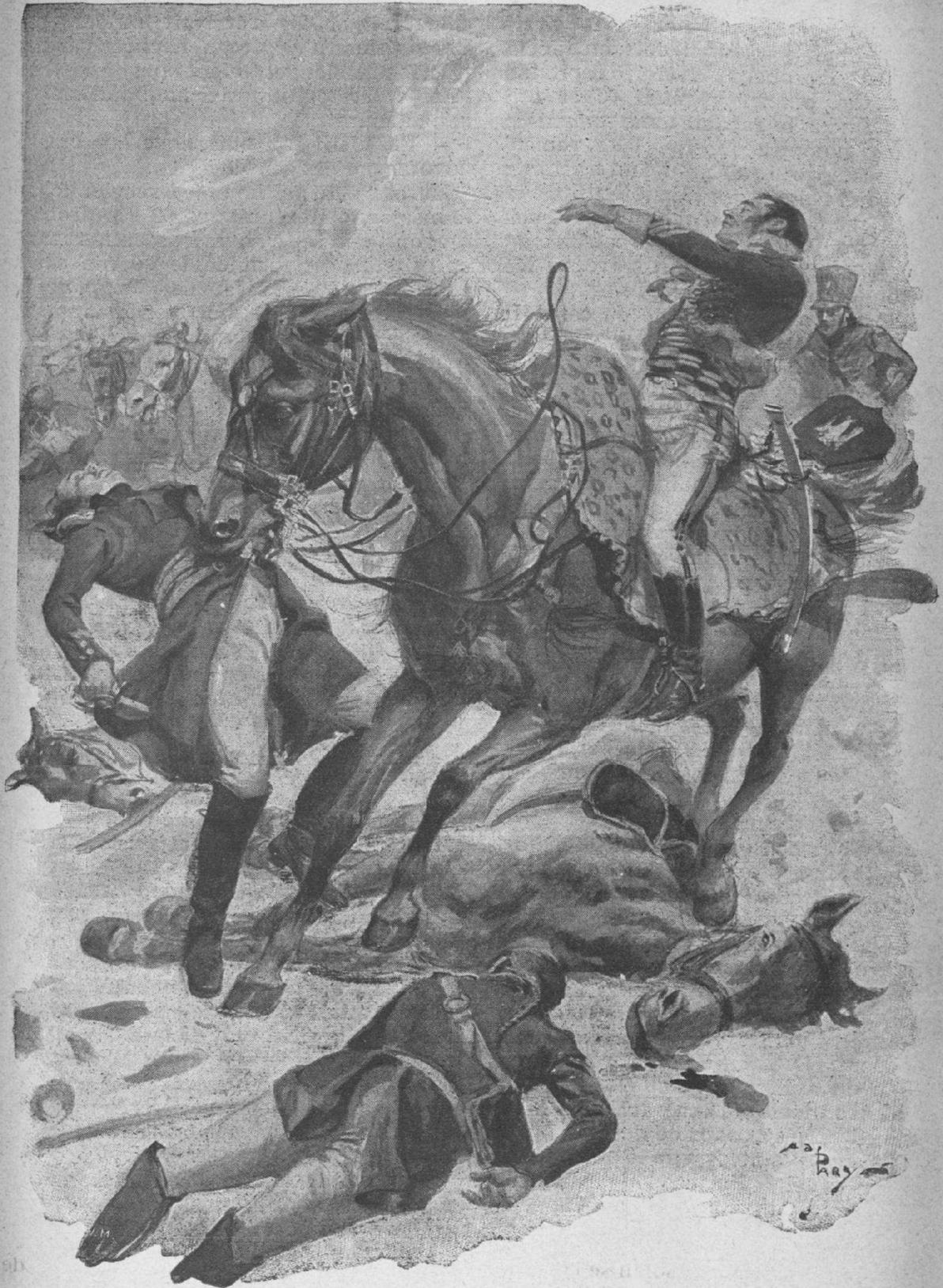
rejoint, et il se trouvait en état d'infériorité numérique vis à vis des Russes et des Prussiens. Cependant, à huit heures du matin, la canonnade commença, et tout de suite l'action s'engagea avec une extrême violence. Le corps de Davout retardé dans sa marche par la tourmente, arrivait cependant sur les Russes. La situation demeurait grave toutefois. Les ennemis entouraient presque l'armée française. Augereau fut chargé de les couper et de les défoncer.

## L'ANÉANTISSEMENT DU 14<sup>e</sup> DE LIGNE

Il partit avec ses deux divisions, le 14<sup>e</sup> de ligne en tête, mais, en un instant, elles furent broyées sous une pluie de fer. Soixante-douze bouches à feu les guettaient dans un défilé. La neige tombait avec une telle violence qu'on ne voyait pas à deux pas devant soi. Les hommes avançaient dans une nuit impénétrable, et des rangs entiers s'effondraient sans voir d'où venait l'attaque. Les Russes ayant le vent dans le dos pouvaient tirer. Les Français pris dans la tourmente, massacrés sans presque pouvoir se défendre, avançaient à l'aventure ; un désordre indescriptible se mettait dans les régiments. En un instant, plus de la moitié des deux divisions fut couchée dans la neige.

Le général Desjardins, commandant la 1<sup>re</sup>, était tué ; le général Hendelet, commandant la 2<sup>e</sup>, mortellement blessé. Augereau lui-même était atteint grièvement. Sur six mille hommes engagés, près de quatre mille saignaient dans la neige. Boucherie horrible, innommable, et que les rares survivants n'évoquaient, dans la suite, qu'en frémissant. Enfin, force fut de ramener les débris du corps d'armée auprès du cimetière d'Eylau. Mais à l'appel, un régiment manquait : le 14<sup>e</sup> de ligne qui, bien qu'entouré totalement par les ennemis, n'avait pas voulu abandonner le monticule que l'Empereur avait ordonné d'occuper ! La neige ayant cessé de tomber, on aperçut les débris de cet intrépide régiment. Un officier agitait son aigle en l'air pour montrer que le 14<sup>e</sup> tenait toujours. L'Empereur, touché du dévouement de ces braves, ordonna au maréchal Augereau d'envoyer vers eux un officier chargé de leur dire d'évacuer le monticule et de rejoindre le gros de l'armée.

Une nuée de Cosaques séparait le 14<sup>e</sup> de l'état-major impérial. Un officier du génie, le capitaine Froissard, partit le premier.



LA MANGEUSE D'HOMMES

*Lisette, jument du capitaine Marbot, saisit un officier russe par la peau du ventre, lui arrachant les entrailles à coups de dents, et lui broie le corps sous ses pieds.*

On ne le revit plus. Le 14<sup>e</sup> tenait encore. Un second officier, nommé David, eut le même sort que le premier : Le 14<sup>e</sup> tirait toujours ! Pour la troisième fois, on appela « l'officier à marcher » : c'était le capitaine Marbot. Cet officier montait (c'est lui-même qui nous le raconte) une jument de pur sang nommée Lisette, bête remarquable, mais qui avait un défaut terrible : elle mordait comme un dogue en furie et se jetait sur ceux qui n'avaient pas l'heur de lui plaire. Grâce à la vitesse extrême de sa monture, le capitaine put traverser les escadrons ennemis et joindre le 14<sup>e</sup>.

« Je le trouvai, dit-il, formé en carré. Il « était entouré par un cercle de cadavres « d'hommes, de chevaux et de dragons « russes, formant une espèce de rempart. « Malgré l'aide des fantassins, j'eus beau- « coup de peine à passer par-dessus ce san- « glant et affreux retranchement. » Quand il eut transmis à cette poignée de héros l'ordre de l'Empereur, l'officier qui commandait les restes du régiment lui répondit :

« — Je ne vois aucun moyen de sauver le « régiment. Retournez vers l'Empereur. « Faites-lui les adieux du 14<sup>e</sup> de ligne qui « a fidèlement exécuté ses ordres, et por- « tez-lui l'aigle qu'il nous avait donnée et « que nous ne pouvons plus défendre. Il « serait trop pénible en mourant de la voir « tomber aux mains des ennemis. »

Puis il remit son aigle à Marbot, tandis que les soldats hurlaient, en brandissant leurs armes :

« Vive l'Empereur ! »

Marbot s'élança donc vers l'état-major. Mais cette fois, entouré de toutes parts par les Russes, il allait succomber, quand sa jument Lisette, blessée à la cuisse, se précipita sur un fantassin ennemi, d'un seul coup de dents lui arracha le nez, les lèvres, les paupières, ainsi que toute la peau du visage et *en fit une tête de mort vivante et toute rouge*. Puis se jetant en avant, ruant et mordant, elle saisit un officier russe par la peau du ventre et l'emporta jusqu'au pied du monticule où, après lui avoir arraché les entrailles à coups de dents et broyé le corps sous ses pieds, elle le laissa mourant dans la neige. Ensuite, elle reprit son galop vers le cimetière d'Eylau. Là, épuisée, perdant le sang à flots par sa blessure, elle s'effondra, entraînant avec elle son cavalier qui ne reprit ses sens qu'à la nuit, sous un monceau de cadavres, complètement nu, n'ayant plus que sa botte droite qu'un soldat du train, le croyant mort, essayait de lui arracher!...

Le 14<sup>e</sup> achevait de mourir. Davout résistait et gagnait du terrain, mais le danger demeurait, et Ney n'arrivait toujours pas. Les divisions d'Augereau, hachées par l'artillerie prussienne, étaient hors de combat : l'Empereur voulut porter un grand coup et appela Murat.

— Eh bien ! lui dit-il, nous laisseras-tu dévorer par ces gens-là ?

Murat n'était pas homme à reculer devant le massacre. Il réunit ses 90 escadrons — dragons, chasseurs, hussards, cuirassiers — et cette masse formidable se rua sur le centre des Russes. Jamais charge ne fut plus meurtrière et plus vertigineuse. Le général d'Hautpoul, qui la veille s'était écrié, quand l'Empereur l'avait embrassé devant ses troupes pour sa belle conduite à l'affaire de Hoff :

— Pour me montrer digne d'un tel honneur, il faut que je me fasse tuer pour Votre Majesté !

Il tint la terrible promesse et fut tué à la tête de ses régiments, ainsi que le général Dahlmann. Les Russes défoncés, sabrés, s'enfuirent en désordre. Les dragons de Grouchy avaient chargé les premiers ; les cuirassiers d'Hautpoul achevèrent leur œuvre. Une panique si grande s'empara des ennemis qu'ils tiraient au hasard, mitraillant les leurs aussi bien que les Français.

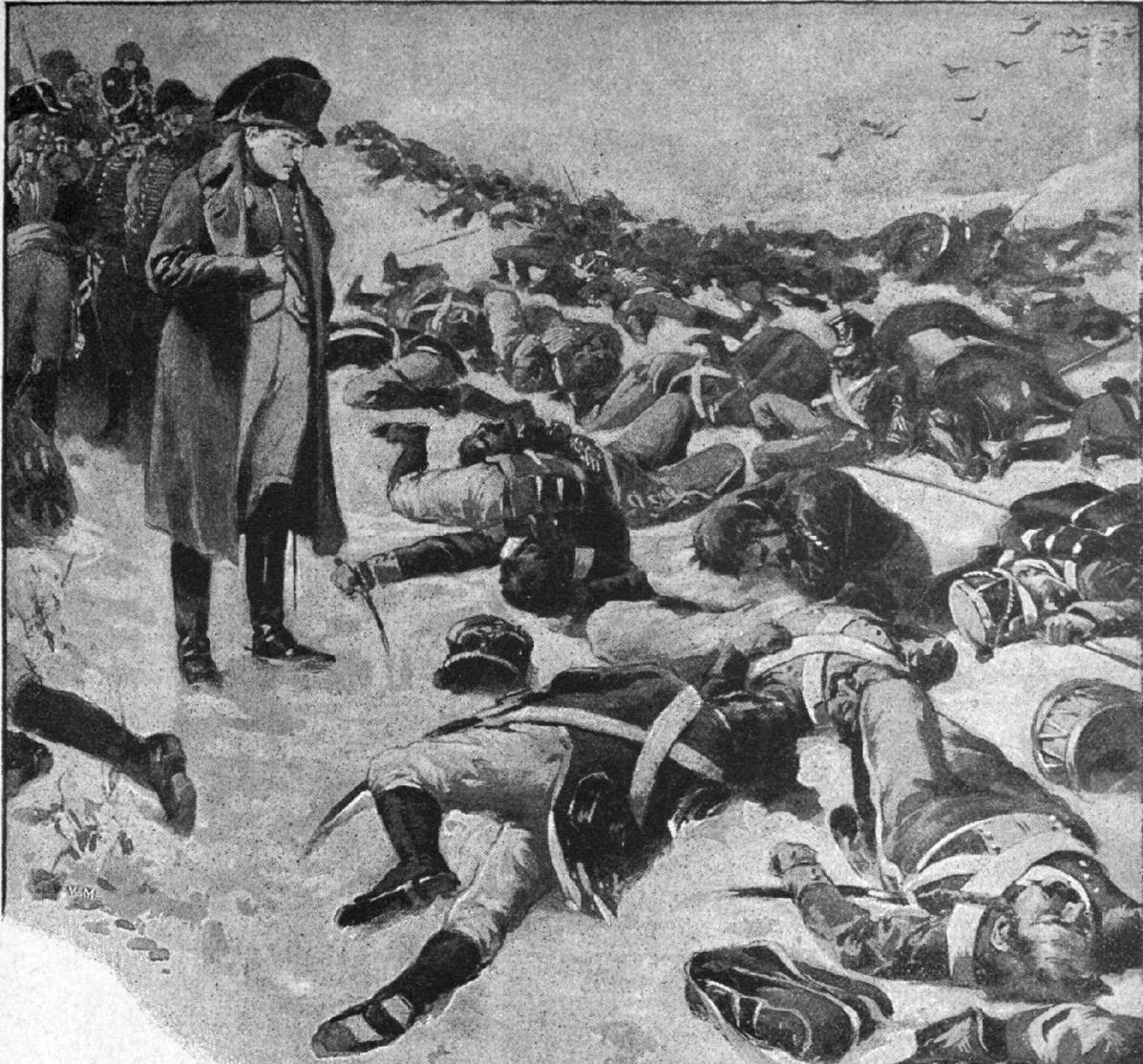
## L A GARDE « ENTRE DANS LA DANSE »

Et pourtant, l'attaque ne faiblissait pas. L'Empereur, immobile et triste dans le cimetière, suivait les phases de la bataille. La plaine était rouge comme un abattoir. Les régiments refoulés, écrasés, se reformaient en silence. Les blessés se relevaient pour combattre, et près de l'Empereur, la garde, l'arme au pied, attendait l'ordre de marcher. Les vieux grognards, ceux qui, depuis 92, avaient été sur tous les champs de bataille, se disaient, après la charge de Murat :

— C'est fini. Nous ne tirerons pas un coup de fusil. [Nous aurons regardé la victoire.

Mais cette bataille devait dépasser en acharnement, en horreur, tout ce qu'on avait vu jusque là.

Quatre mille grenadiers russes montèrent en colonne serrée vers le cimetière. Quand ils ne furent plus qu'à peu de distance de l'état-major, le général Dorsenne prit avec lui un bataillon et donna l'ordre de s'avancer. Alors on vit cette chose extraordinaire :



LE CHAMP  
DE CARNAGE

*Devant tant de corps étendus dans la neige, l'Empereur murmura : « Ce spectacle est fait pour inspirer aux princes l'amour de la paix et l'horreur de la guerre. »*

un bataillon aborder l'ennemi sans un cri, sans un mot, sans tirer un coup de fusil, le culbuter à la baïonnette et revenir à sa position dans le même ordre, dans le même silence !

Le jour commençait à diminuer. Les Russes, les Prussiens enfoncés de toutes parts, allaient enfin battre en retraite ? Non pas ! Le général prussien Lestocq arrive avec 8.000 hommes et la lutte reprend, plus furieuse. Depuis le matin on combat pied à pied : des milliers de cadavres sont étendus, le champ de bataille est horrible à voir, à entendre. Les râles des agonisants, les cris des blessés traversent le fracas de la

H. Atkinson

LE 14<sup>e</sup> DE LIGNE A EYLAU (TABLEAU DE M. LIONEL ROYER)

*Portez à l'Empereur l'aigle qu'il nous avait donnée et que nous ne pouvons plus défendre.*

fusillade et le grondement du canon. La neige un instant arrêtée se remet à tomber. Une folie descend sur les combattants. Des hommes hurlent de joie en sentant le sang de leurs blessures couler, chaud, sur leurs membres glacés. Des régiments entiers ont disparu. Il ne reste plus rien du 14<sup>e</sup>, et la nuit vient, une nuit fantastique que déchire les flammes des canons. — Et Ney n'arrive toujours pas. Les 8,000 Prussiens de Les-tocq se jettent sur les soldats épuisés de Davout. On se bat à coups de crosse, à coups de pied comme des forcenés; Davout, couvert de sang, hideux et sublime, risque cent fois sa vie. Le sort de la journée est entre ses mains. S'il fléchit, c'est la défaite, la déroute. Il sent bien que Ney ne peut tarder à venir, qu'il faut gagner quelques minutes, qu'il faut tenir jusqu'à la mort. Il bondit au devant de ses hommes, il les entraîne, les électrise par sa bravoure insensée, hurlant, le sabre haut :

— Les lâches iront mourir en Sibérie! Les braves mourront ici en gens d'honneur!

La mort n'existe plus. C'est une ivresse, une folie. Les hommes délirent, la cartouche aux dents. Et tout à coup un cri s'élève, immense, enthousiaste :

— Voici Ney et ses divisions!

### LE PRIX D'UNE VICTOIRE

Il fait presque nuit, mais on combat encore. Les Russes, les Prussiens enfoncés partout, hachés, broyés par la mitraille, battent en retraite et les Français demeurent enfin maîtres de cet affreux champ de carnage. « Depuis l'invention de la poudre, s'écrie Marbot, on n'avait rien vu d'aussi terrible ».

Ce soir-là, les vainqueurs goûtèrent mal la joie du triomphe. Trop de sang avait été répandu. Jamais la mort n'avait fait

autant de ravages, et les soldats, les officiers, les généraux demeuraient glacés d'épouvante devant l'œuvre effroyable accomplie. L'Empereur qui, tout le jour, était resté triste et songeur, baissait la tête en voyant défiler les soldats mutilés. Pourtant, les hommes, malgré la fatigue, malgré la faim, la soif et le froid, goûtaient l'ivresse de la victoire. Ils songeaient que plus tard on dirait d'eux :

Ils étaient à Eylau !

Ils ne voyaient dans la bataille qu'une terrible fête, et Davout racontait que deux de ses artilleurs, arrivés trop tard pour prendre part à l'action, avaient été brimés le soir comme des conscrits ayant manqué à l'appel.

Au maigre feu des bivouacs, des soldats de la Grande Armée virent défiler 4.000 prisonniers, 24 canons, 16 drapeaux pris à l'ennemi, mais la France payait cette victoire de près de 20.000 hommes ! A huit heures du matin, l'Empereur avait 53.000 combattants. Avec les divisions de Ney, son armée avait été de 60.000 hommes. Quarante mille à peine répondirent le soir à l'appel.

Les autres dormaient leur dernier sommeil dans le plaine glacée, pêle-mêle avec 35.000 Prussiens et Russes, presque la moitié de l'effectif ennemi qui était de 80.000 hommes !

Jamais armées n'avaient fourni un tel effort. Jamais pareil combat n'avait ensanglanté le monde. Mais pour la première

fois, la victoire décisive échappait à l'Empereur. Il avait perdu en quelques heures l'élite de ses troupes, et n'avait gagné en échange qu'une victoire précaire, et qui n'arrêtait rien.

Après le soleil d'Austerlitz, c'était la nuit d'Eylau, la nuit rouge, annonciatrice des désastres.

Au matin, les traits tirés, la face blême, il parcourut le champ de bataille où dormaient tant de braves. Autour de ce qui avait été le 14<sup>e</sup> de ligne, la neige était rouge, *comme si on avait jeté des baquets de sang*. Les cadavres figés par le froid avaient d'affreux visages, et sur les uniformes sombres, le sang s'était coagulé en plaques si épaisses qu'on ne distinguait plus ni les dorures ni les boutons.

Après Austerlitz, l'Empereur avait songé à modifier l'uniforme de ses armées. Il voulait remplacer le drap foncé par du drap blanc. Mais devant les morts d'Eylau il recula d'honneur et murmura :

— Pas de blanc ! Le sang y serait effroyable !...

Puis, se tournant vers son état-major, il ajouta :

« Ce spectacle est fait pour inspirer aux princes l'amour de la paix et l'horreur de la guerre. »

Parole prophétique et terrible, mais qui jusqu'à présent n'a pas encore empêché les hommes de s'entre déchirer !

MAURICE LEVEL.





## MON BONHEUR

Il faut toujours que l'homme achète son bonheur,  
Le riche avec son or, l'artiste avec sa fièvre,  
L'un avec un couteau, l'autre avec une fleur,  
Le pauvre avec sa main, l'amant avec ses lèvres.

On fait tout pour l'avoir; on le tient, mais il fuit.  
Des choses qu'on aimait le cercle diminue,  
Le plus gai compagnon nous cause de l'ennui,  
Le halo du bonheur décroît dans l'âme nue...

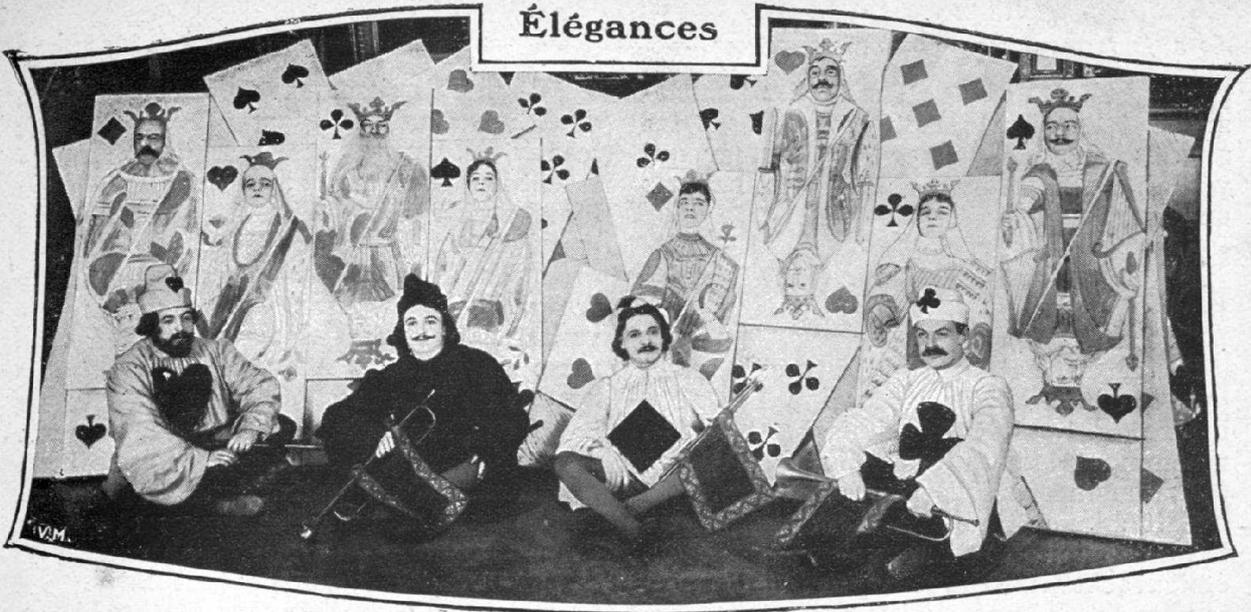
Qu'ai-je fait du trésor charmant et merveilleux?  
Je n'ai plus que les vers qui chantent dans les livres,  
Une femme qui passe et mon père aux yeux bleus,  
Et le secret orgueil qui me permet de vivre.

Pauvre bonheur, vêtu de la cendre des jours,  
Passant de plus en plus chétif et laid qui porte  
Des fragments de beauté, des parcelles d'amour,  
C'est pour toi que je suis debout devant ma porte.

Que m'offres-tu de neuf? Dévoile tes secrets:  
Un verre, une poupée, un bijou, une image?  
Tu fais semblant de me cacher d'autres objets,  
Mais je vois de la terre au fond de ton bagage...

MAURICE MAGRE.

*(1) M. MAURICE MAGRE, l'auteur de la Chanson des Hommes, est un très moderne écrivain, dont les œuvres poétiques et dramatiques ont toujours remporté à leur apparition, le suffrage des lettrés.*



LE BAL DES JEUX DE CARTES

*Très à la mode par ces temps de bridge, le bal des jeux de cartes est conforme à ce souci d'unité qui régit les bals travestis modernes; derrière le paravent, constitué par les cartes, se tiennent les maîtres de la maison et leurs intimes dont on voit apparaître les visages par les trous pratiqués à la place des têtes classiques; en bas, les quatre valets.*

## Le Costume est de rigueur!...

### M A S Q U E S E T T R A V E S T I S

**C'est le moment où les bals parés, masqués et travestis battent leur plein. Le bal costumé d'aujourd'hui ne ressemble guère à ceux de jadis, un coup d'oeil sur « ce qui s'est fait » et « ce qui se fait » le prouvera.**



DANS l'atelier de Mme Madeleine Lemaire, que M. Robert de Montesquiou-Fezensac appelle: « la reine des fleurs », se donnèrent les bals costumés modernes les plus réussis et les plus piquants. Écoutons donc Mme Madeleine Lemaire formuler le principe directeur d'une fête de ce genre, à une époque où l'Arlequin, la Pierrette, le Polichinelle et le Marquis Louis XV sont désuets:

— Je choisis d'abord une idée centrale, un thème autour duquel mes invités peuvent imaginer toutes les variations possibles. Il n'est pas inutile, à mon avis, de rechercher une harmonie d'ensemble. Ainsi, en 1900, cette idée était tout indiquée: nous étions en pleine Exposition. Ce fut donc à l'Exposition que j'empruntai le thème de mon bal, son décor et son caractère. Je priai mes amis de prendre autant que possible, des costumes inspirés par les

différentes attractions. L'Exposition offrait, d'ailleurs, une mine assez riche et variée pour que leur imagination ne fût pas entravée. Moi-même je me déguisai en « Porte Monumentale », ma fille représenta le « Palais de l'Electricité ».

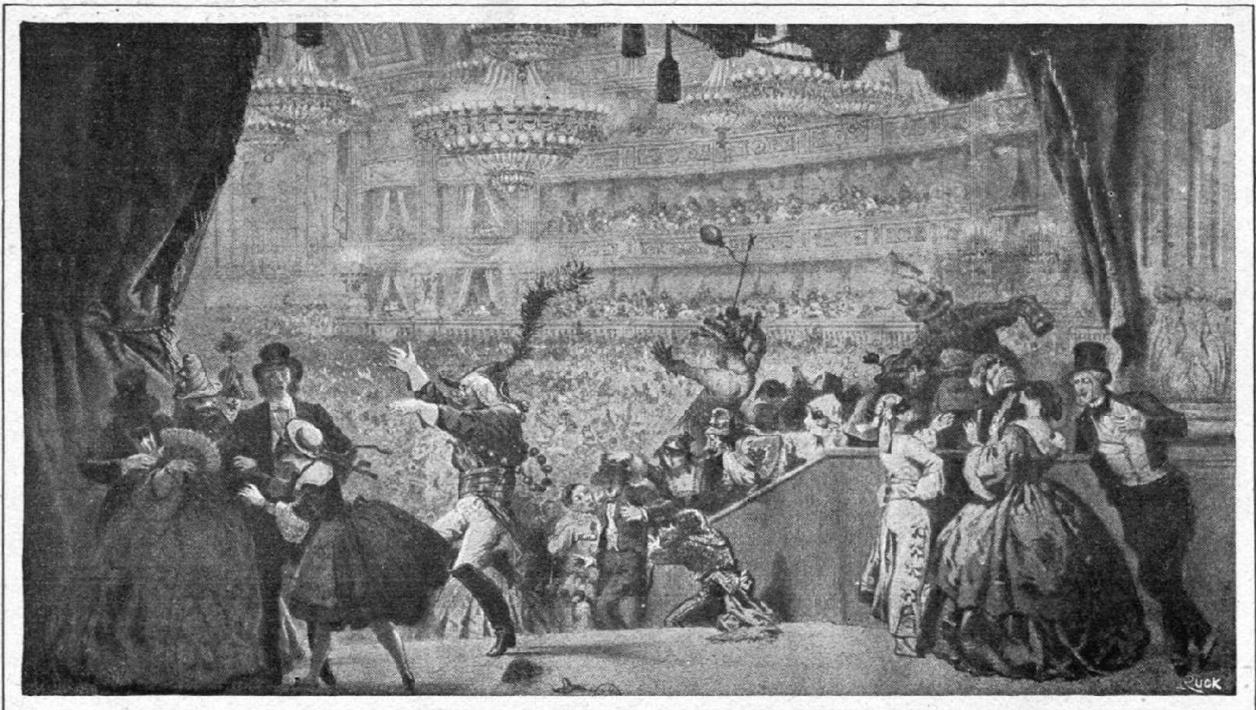
Se transporter dans ce dix-huitième siècle où l'on respirait la douceur de vivre, selon l'expression de M. de Talleyrand, ou bien dans un monde spécial, antithèse vivante de celui dans lequel on a l'habitude de vivre, voilà l'unique façon d'éviter la mélancolie inhérente à la fête travestie banale. Rien n'était plus navrant que les déguisements masculins genre Henri II, eût-on un mollet avantageux à faire valoir, ou les peaux de bête soi-disant comiques dans lesquelles les plaisantins gambadaient péniblement! Il y a une douzaine d'années un coiffeur machiavélique imagina la tête de coq: les plumes étaient collées soigneusement une à une à même la peau; la colle

provoquait des chatouilles et des tiraillements tels que le martyr arrachait les plumes avec une grimace de douleur qui voulait être un sourire, et les yeux baignés de larmes!

### C E QUI SE FAIT ACTUELLEMENT

Donc, de l'unité et de l'harmonie, ainsi que le conseille M<sup>me</sup> Madeleine Lemaire. Pierre Loti suivit cet exemple et donna récemment dans sa jolie maison de Rochefort, une merveilleuse fête chinoise. Nul n'était admis s'il ne portait un costume de la Chine ancienne ou nouvelle. Les invités étaient accourus de tous les points de France; je vous laisse à penser si la curiosité rochefortaise fut surexcitée. La foule, nous a raconté M<sup>me</sup> Judith Gautier, était bien décidée à voir quelque chose, « alors que les innombrables voitures attendaient, les curieux plongeaient leurs têtes dans les voitures, allumaient des allumettes ou des bougies, attrapaient une vision aussitôt replongée dans l'ombre ». Les agents de police se précipitaient pour éteindre les indiscrets flambeaux. Et dans les salons,

c'était un éblouissement : M<sup>me</sup> Pierre Loti, en belle robe de l'ancienne Chine recevait les invités. Des milliers de bougies éclairaient les costumes somptueux, les soies lourdes chargées de broderies. Un héraut précédé d'un soldat qui portait ces mots écrits en chinois : *Faites silence*, annonça l'Impératrice de Chine. La soi-disant souveraine, soutenue par un guerrier à cuirasse noire, s'avança dans une robe d'or brodée de faisans et de dragons avec sa haute coiffure faite d'un phénix d'or aux ailes éployées. Son cortège se composait de musiciens qui soufflaient dans des roseaux, de gardes vêtus de robes rouges et coiffés de casques en gaze noire, d'un maître de cérémonie, de soldats portant le parasol impérial et de deux gardes ayant à leur coiffure, de très longues plumes d'aigle. Une jeune fille en tunique verte semée de roses, portait dans ses bras le petit chien de l'impératrice, personnage important et précieux entre tous, appartenant à la race *Loo*, originaire du royaume de Tsi. Et les invités, dans la salle du Trône décorée de dragons d'or, s'inclinèrent en passant devant l'idole. Le lendemain, quand le train les ramena à Paris, l'un d'eux, un chinois au-



LE BAL DE L'OPÉRA SOUS LE SECOND EMPIRE

*L'époque florissante des bals de l'Opéra, sous le règne de Gavarni. On voit gambader le Chicard avec son plumet gigantesque, le Sauvage, le Pierrot qui faisaient florès alors; les costumes s'agitant dans la salle immense, sous les feux des lustres, produisaient un effet féérique.*

thentique, celui-là, Shin-Shun Shao disait gentiment, avec un sourire :

— Il me semble que je quitte la Chine pour la seconde fois.

La fête chinoise de Pierre Loti est une fantaisie d'artiste et de poète... et d'un poète à qui la faveur justifiée du public permet un aussi coûteux caprice, mais elle montre à quelles évocations prodigieuses on peut arriver avec une minutie passionnée dans le détail. Le maître de la maison a voulu revivre quelques heures d'Orient et les faire revivre surtout à des amis qui n'avaient vu la Chine qu'à travers les opérettes ou de vagues romans.

Il y eut — troublé par une révolte des domestiques — le bal des bêtes chez la princesse de Sagan; la fête Henri III organisée à un concert de la duchesse de Vendôme; M<sup>me</sup> Edmond Blanc organisa le bal des paysans. Les gentlemen avaient passé la blouse roide et empesée, l'habit démesuré du violoneux et du marié de village; de fraîches guimpes remplaçaient les luxueux corsages et les sabots, les fins escarpins. On soupa dans un décor approprié sur une nappe à carreaux, avec de solides miches de pain, des assiettes enluminées et des verres épais; seul le champagne mit une note citadine. Et l'on dansa la bourrée! Chez cette autre femme du monde fut donné le bal des Rois, où tous les rois



LE DERNIER BAL DE L'OPÉRA

*Comparée avec la gravure précédente, cette photographie du dernier bal de l'Opéra montre à quel point s'était assagie la folle gaieté de jadis; les habits noirs et les dominos y constituaient une immense et assez morne majorité; c'était le dernier soupir d'une institution parisienne!*

passés, présents et même à venir firent leur apparition; il y avait Edouard VII et Ménélick; là, les imaginations de faiseurs de calembours se donnèrent libre carrière: on vit le roi Maure qui était un roi mort; la reine Claude qui était déguisée en fruit; une reine de carreau... des Halles centrales; une reine de pic... des pics des Alpes neigeux. Et cela nous amène par transition naturelle aux bals de jeux de cartes. Chaque invité représentait une carte et était reçu à son arrivée par les quatre valets, de pique, de cœur, de trèfle



UN BAL DE PAYSANS

*Ce bal fut donné chez M<sup>me</sup> Edmond Blanc; de charmantes mondaines et de hautes personnalités parisiennes y soupèrent, déguisées en paysans, sur une nappe à carreaux couverte de pichets et d'une vaisselle grossière.*

et de carreau ; des valets s'arrêtaient à mi-chemin et sonnaient de la trompe, les deux autres accompagnaient le nouveau venu jusqu'à un salon vide, impressionnant orné seulement d'un paravent dans lequel les maîtres de maison et leurs invités avaient pratiqué des trous pour y passer la tête. Au souper, une galette montée sur un pivot, semblable à un tourniquet de foire, donnait un insigne de roi, de reine, d'échanson, de panetier et au souper par petites tables, chacun devait tenir son rôle.

Mon Dieu ! certainement ces innovations n'eussent point fait pâlir de jalousie Shakespeare. Mais il ne faut pas être difficile dans l'idée maîtresse du bal travesti. Aux personnes conviées à apporter l'esprit, l'imprévu, la collaboration ingénieuse qui fait le succès d'une fête. Si l'invité apporte une âme lugubre et un travestissement comique, il est évident que rien au monde n'est plus triste. Cette tristesse-là, Jean Lorrain l'a décrite jadis avec les couleurs

les plus violemment exactes, et Gavarni avec une plume trempée dans l'acide sulfurique. La plupart de ses légendes du *Carnaval à Paris* pourraient être réunies sous un titre amer et douloureux. On connaît le fameux déguisement en « un qui s'embête à mort » devenu célèbre. On connaît moins la légende d'où il est né : Deux masques taquinaient un Monsieur prostré :

- « C'est un diplomate !
- C'est un épicier !

— Non, Cabochet, mon ami, vous avez donc bu que vous ne voyez pas que ce Monsieur est un jeune homme farceur comme tout déguisé en un qui s'embête à mort... le roué masqué ! »

Ah ! les roués masqués de Gavarni. Ils sont habillés des costumes à la mode sous le Second Empire, en Turc, en Polichinelle, en débardeur, avec de bonnes têtes paisibles de pères de famille et d'ahurissantes lunettes sur le nez copieux de M. Prud'homme. On interpelle ces fourvoyés :



LA FÊTE CHINOISE CHEZ PIERRE LOTI

*La fête chinoise chez Pierre Loti, à Rochefort-sur-Mer, fut d'une splendeur incomparable; tous les invités avaient revêtu le costume chinois dont certains d'une richesse merveilleuse; on y fit l'entrée de l'Impératrice avec toute la pompe de l'Extrême-Orient.*

— Méfie toi, Cocardeau, si tu ne finis pas de t'amuser comme ça, on va te fiche au violon!

Mais les larmes ont toujours été près du

rire et certaines gens ne peuvent éprouver de plaisir qu'à des évocations macabres. Sous le second Empire, un Anglais se déguisa en cercueil: ses pieds disparaissaient sous

une draperie noire, son corps était enveloppé d'une bière au-dessus de laquelle apparaissait une tête livide, odieusement grimée; on lisait cette épitaphe : « *Les plaisirs du bal m'ont conduit là!* Les huées, l'indignation générale forcèrent l'Anglais à déguerpir. Il s'entêta et eut, ensuite, d'innombrables imitateurs: le titi, le chicard, le flambard, faillirent être détrônés par le cercueil! Il fit même une apparition scandaleuse au bal de l'Opéra, alors dans tout l'éclat de sa gloire, le bal de l'Opéra, défunt aujourd'hui et où Mylord l'Arsouille ne sachant plus quelle bêtise commettre, planta, un soir, son pied nu sur le rebord de la loge en hurlant aux gandins qui l'entouraient : « Faites-en autant! » Tout le monde venait au bal de l'Opéra, on était attiré beaucoup plus par le mystère, l'amusement de l'intrigue, que par le coup d'œil de la salle. Joies de l'intrigue et joies de l'incognito, voilà un des ragoûts les plus piquants des bals de jadis : Henri III courait les rues de Paris costumé en Pantalon de la comédie italienne, battait les passants, jetait dans la boue les chaperons des jeunes femmes, ou plaquait sur les manteaux noirs des vieilles des empreintes de craie figurant des rats et des souris, ou encore attachait à leur robe des torchons sales. Au xvii<sup>e</sup> siècle, les masques entraient dans les maisons et les bouleversaient de fond en comble; on faisait sortir en toute hâte les femmes et les jeunes filles et l'on se résignait à cette invasion rituelle. Joie de l'incognito aussi : le Régent recevant de copieux coups de pieds de l'abbé Dubois, Napoléon I<sup>er</sup> en domino de soie noire se mêlant aux groupes, essayant de savoir ce que l'on pensait de lui et y parvenant parfois, disant leur vérité aux femmes avec un manque de galanterie, une brièveté cassante qui le faisaient d'ailleurs bientôt reconnaître. Puis la série extraordinaire des fêtes du second Empire. Les grands organisaient de superbes bals travestis où chacun mettait du sien, dans un nivellement de tous les rangs, depuis l'Impératrice déguisée en bohémienne jusqu'à cette

intruse qui se glissait partout et que seule M<sup>me</sup> de Metternich eut le courage de chasser de chez elle en disant tout haut : « Qu'il a donc invitée? » Ceux qui se souviennent encore, pour y avoir assisté, du bal de l'Hotel d'Albe organisé par l'Impératrice aux Champs-Élysées, à l'angle de l'avenue de l'Alma, en parlent encore avec extase. Un magnifique escalier à deux rampes conduisait dans le parc. Les décorateurs de l'Opéra, Rubé et Chaperon avaient transformé les jardins : l'Impératrice avait prêté des tapisseries d'Orient; tout le long des bosquets des femmes formant des groupes ou isolées, représentaient des nymphes, des naïades aux cheveux poudrés d'argent et d'or. D'autres, déguisées en pages assuraient le service de la salle à manger pour les souverains et leurs amis intimes.

### L'INSUCCÈS D'UN COSTUME REND M<sup>me</sup> DE CASTIGLIONE MALADE

L'Impératrice avait choisi le costume de Diane, portait le carquois, et une ceinture d'or massif qui avait été commandée à un ciseleur célèbre, elle resta peu de temps dans ce costume et prit un domino blanc.

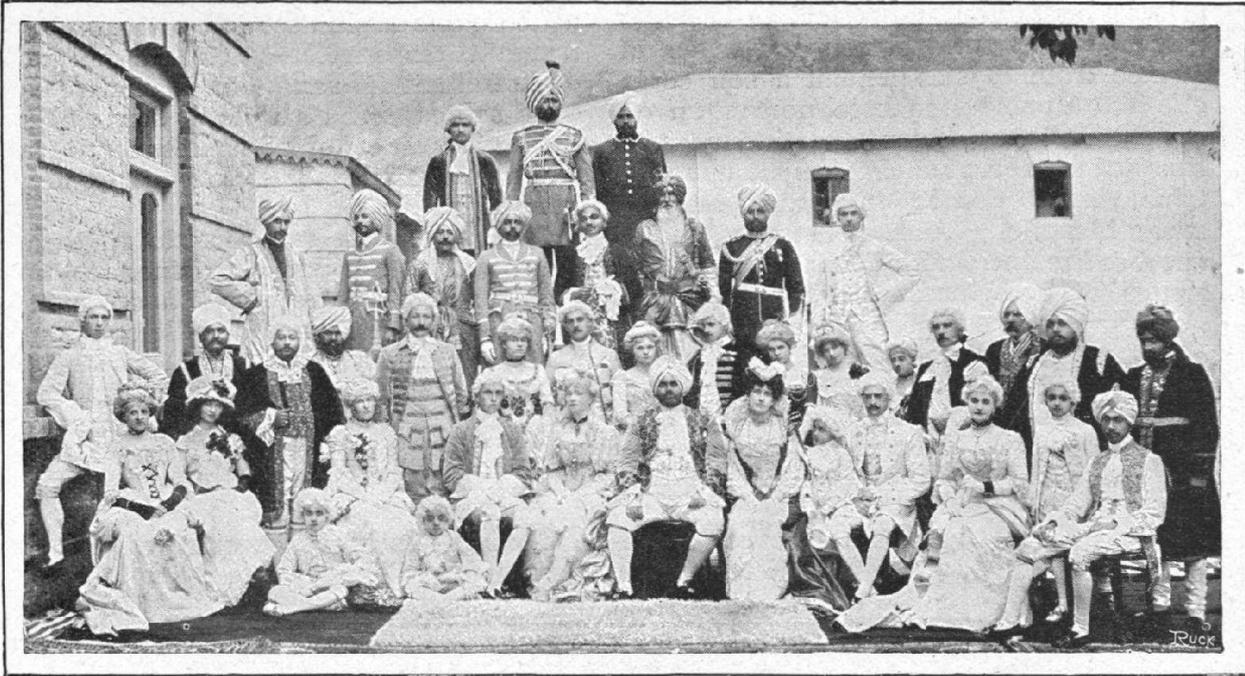
Le comte de Choiseul, en soubrette Louis XV, eut un vif succès. M<sup>me</sup> de Castiglione, après des costumes trop décolletés, jugea bon de répondre aux critiques en adop-

tant un costume de religieuse. Un coup de sifflet l'accueillit, net, injurieux, semblable à celui dont Louis XVI, de sa loge, gratifia Marie-Antoinette quand celle-ci parut sur le petit théâtre de Versailles. Mais M<sup>me</sup> de Castiglione en fut malade; pendant huit jours elle demeura dans sa maison de Passy, couchée dans des draps noirs ornements d'argent et éclairée par une veilleuse funéraire!



M<sup>me</sup> MADELEINE LEMAIRE

*Les bals costumés chez M<sup>me</sup> Madeleine Lemaire sont légendaires. Après l'Exposition de 1900, le célèbre peintre en donna un où tous les invités devaient prendre des costumes qui rappelaient le grand événement; M<sup>me</sup> Madeleine Lemaire y apparut, déguisée en Porte Monumentale de l'Exposition de 1900.*



UN BAL XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE CHEZ LE MAHARADJAH DE KAPURTHALA

Le maharadjah de Kapurthala, ce richissime grand seigneur de l'Inde, donna, dans son palais, un magnifique bal costumé où tous les invités revêtirent le costume Louis XV.

Quelques années après la guerre encore virent de somptueux bals travestis. Le costume de Merveilleuse fit florès, le voici selon la description d'un romancier : « La

jupe était un étroit fourreau de soie gorge-de-pigeon serré à la taille par une énorme ceinture à bouquets pompadour, d'un rose fondu; les pieds étaient chaussés de mules



LE BAL DES BÉBÉS

Un autre genre de bal travesti, toujours inspiré par le même souci d'unité, c'est le bal humoristique comme celui-ci où toutes les personnes présentes avaient pris un costume enfantin; rien de plus plaisant que de graves physionomies ramenées de nombreuses années en arrière par le col plat ou la blouse écolière.

grises à haut talon; un réticule à la haute monture d'or curieusement ouvragée et formée d'améthystes pendait à son côté; elle était à peine décolletée, portant un de ces exquis fichus de dentelle et de mousseline qui encadrent si chastement une poitrine vierge. Gantée de hauts gants de suède blanc, elle tenait de la main gauche une face à main d'écaille blonde incrusté de son chiffre en brillants; de la droite, elle s'appuyait sur une grande canne de jonc enrubannée, au pommeau d'or; sous un cabriolet de forme amusante chargé d'une guirlande de grosses roses et doublée de soie bleu de ciel, des boucles s'échappaient gaminement roulées et poudrées à frimas... »

Rien n'est plus louable que ce souci d'exactitude; se déguiser, aller au bal travesti, c'est désirer être pour quelques heures *autre chose que soi-même*. Napoléon I<sup>er</sup>, caché sous son loup, était ravi qu'on lui répondit brutalement. Ainsi, à un bal travesti qui se donnait chez lui, un maître de maison

avait eu une ingénieuse idée : tout d'abord il reçut ses invités, puis au moment où le bal battait son plein il alla trouver dans son cabinet de toilette son coiffeur qui l'attendait et qui lui rasa les moustaches en un clin d'œil, puis changea la forme de sa coiffure.

Cette opération terminée, le maître de maison fit le tour par la cuisine, s'installa derrière le buffet et servit à ses invités le champagne, l'orangeade et le café glacé, mêlé aux maîtres d'hôtels. Personne ne le reconnut; seule sa femme qui était dans la confidence savait qu'à un moment donné, par un lazzi et après avoir bien intrigué tout le monde, il dévoilerait son stratagème.

Dix minutes après, ce spirituel parisien revint près de sa femme, tout déconfit.

— Eh bien, lui dit-elle en riant, tu t'es fait reconnaître?

— Non!

— Pourquoi.

— Je ne pouvais plus! Ils avaient dit trop de mal de moi!

HENRI  
DUVERNOIS.



UN GAVARNI

*Terrible ce dessin de Gavarni qui pourrait être intitulé : la Tristesse du Carnaval et qui montre deux déguisés se rendant au bal et dont l'un est arrêté à la porte par un huissier, accompagné de deux recors qui vont conduire le joyeux pierrot à la prison, pour dettes.*



Le Prince AUGUSTE DE PRUSSE, quatrième fils de l'Empereur Guillaume, fiancé officiellement le 27 décembre, au château de Glücksbourg.



La Princesse ALEXANDRA DE SCHLESWIG-HOLSTEIN, la toute jeune et charmante fiancée du prince Auguste de Prusse. Le fiancé a dix-neuf ans.



Mlle MARGUERITE CLÉRY, peintre de talent, épousera, le mois prochain, le docteur Jean Charcot, qui, dit-on, ne renonce pas à ses voyages.



Le docteur JEAN CHARCOT, l'explorateur bien connu de nos lecteurs et qui publie, ce mois-ci, *Le Français au Pôle Sud*, est fiancé à Mlle Cléry.



TOILETTE DE PETITE SOIRÉE en liberty argent recouvert de mousseline de soie blanche. Manches à la juive. Ceinture de velours vert lumière.



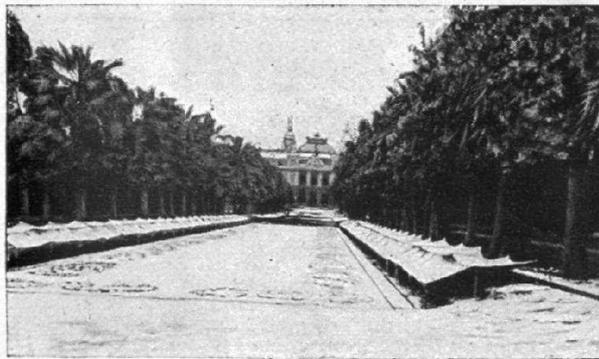
TOILETTE DE DRAP VIEUX ROSE. Corsage avec revers formant capuchon en velours de même ton reposant sur un empiècement de vieux Cluny. La ceinture, avec boucle ancienne, se porte plus haute derrière que devant.  
Cl. H. Manuel



POUR BÉBÉ DE DEUX ANS, robe de Valenciennes et broderie anglaise sur taffetas blanc. Petite jupe très bouffante et immense berthe. Le béguin toujours à la mode se porte en velours coulissé feuille de rose garni de choux de taffetas rose.  
Cl. H. Manuel



TOILETTE DE CACHEMIRE RAISIN DE CORINTHE, garni de biais de velours, de même ton. Empiècement et parements de drap blanc brodé, or et argent.



La neige n'a pas épargné les « paradis du luxe », et il était curieux de voir les parterres et les palmiers de Monte-Carlo sous une robe blanche imprévue.

ÇA ET LÀ. — Le roi Edouard, qui continue d'être l'arbitre des élégances, après avoir pris à parti, l'été dernier, le chapeau haut de forme, désire détrôner l'habit noir et le remplacer par l'habit à la française.



Jeunes « potaches » londonniens partant fêter la Christmas en vestes courtes et chapeaux de paille, malgré le brouillard et le froid.

La coiffure « à la grecque » se porte beaucoup cet hiver. Très seyante, avec son cercle de tête et ses fleurs symétriques, elle remplace avantageusement les « chapeaux de théâtre ».



Pasteur



Hugo



Gambetta



Napoléon I<sup>er</sup>



Thiers



Lazare Carnot

LES DIX FRANÇAIS LES PLUS CÉLÈBRES. — Notre confrère le *Petit Parisien* ayant demandé à ses lecteurs les noms des grands hommes « considérés comme les dix Français les plus illustres ayant vécu au XIX<sup>e</sup> siècle », voici la liste qui a été établie d'après les votes de la majorité. Pasteur, le grand savant dont la vie fut si digne (1.338.425 voix); Victor Hugo, le poète de génie (1.227.103 voix); Gambetta, le fameux tribun dont l'éloquence patriotique fut si utile

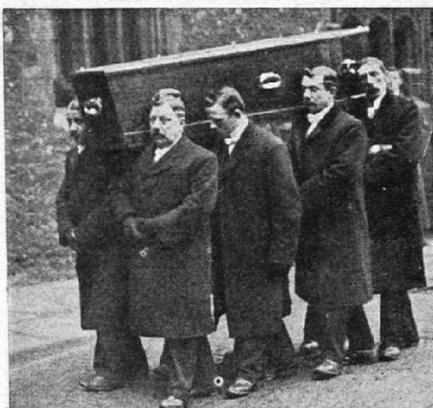
après nos défaites (1.155.672 voix); Napoléon I<sup>er</sup> le conquérant (1.118.034); Thiers, le premier des présidents de 3<sup>e</sup> République (1.039.453 voix); Lazare Carnot, l'organisateur de la victoire (950.772 voix); Curie, l'inventeur du radium (851.107 voix); Alexandre Dumas père, le conteur extraordinaire, créateur de types inoubliables (850.602 voix); docteur Roux, le guérisseur du croup (603.941 voix); Parmentier, l'introducteur en Europe de la pomme de terre (498.833 voix)



Après deux semaines de captivité dans la fameuse prison d'Holloway, les sept suffragettes anglaises qui, coupables d'injures aux agents, avaient préféré la prison à l'amende, sont remises en liberté.



M. PENNYPACKER, gouverneur de Pensylvanie, président du Congrès pour l'unification de la loi sur le divorce et les délégués des divers Etats, à Bellevue Stafford, où se tient le Congrès (décembre).



FUNÉRAILLES D'UNE GRANDE DAME ANGLAISE. — Les obsèques de la baronne Burdett-Coutts, amie de la reine Victoria et de Dickens, si connue pour son universelle charité, ont été remarquables par leur extrême simplicité: la défunte en avait exprimé le désir dans son testament. Le cercueil fut transporté dans l'intérieur de l'abbaye de Westminster par des employés de la banque Coutts, fondée par les ancêtres de la baronne. Selon une décision souveraine, elle repose à côté des soldats et des politiques, des poètes et des artistes qui ont fait honneur à leur peuple et à leur race.



CHASSE PRINCIFIÈRE. — Le président de la République a offert le 3 janvier une chasse dans les tirés de Rambouillet, en l'honneur du prince de Monaco. Parmi les invités, M. Clemenceau, président du Conseil; M. Stephen Pichon, le général Voyron, le professeur Pozzi, de l'Académie de médecine, etc.

ÇA ET LA. — Pour éviter tout incident le cardinal Richard annonce (19 déc.) qu'il supprime les messes de minuit.

Le village d'Onzons (Hautes-Pyrénées) est enseveli sous un éboulement.

Mgr. Péchenard, recteur de l'Institut catholique, est nommé (8 déc.) évêque de Soissons.

M. Clemenceau préside le banquet des commissaires de police (22 déc.) et se nomme lui-même « le premier des flies ».



LA RATION QUOTIDIENNE — BOISSONS ET ALIMENTS — D'UN GRAND NOMBRE D'OUVRIERS

*Le contenu des verres et les aliments déposés sur cette table, représentent, d'après l'enquête d'un savant, la ration d'un jour pour bon nombre d'ouvriers français : 3 gouttes, 1 café-eau-de-vie, 2 absinthes, 2 amers, 2 madères, 2 autres absinthes, 2 petits verres, vin, 1 café-eau-de-vie, 1 omelette, une tranche de pain et un morceau de fromage! Quelle funeste prédominance de la boisson et surtout de la boisson empoisonnée d'alcool.*

## L'ABSINTHE TUEUSE D'HOMMES ET D'ENERGIES

**Les forces vives, l'intelligence et l'énergie de notre race sont rongées par un terrible poison : l'alcool. Sous sa forme la plus pernicieuse, la plus abêtissante, la plus tuante — l'absinthe —, le fléau dissocie et dissout l'activité et l'individualité de la nation en y jetant des générations d'impuissants et de fous — Le Parlement s'en est ému. Puisse la nouvelle loi enrayer les ravages dont nous voulons donner ici quelque idée!**



ES jours derniers, il y avait un grand encombrement rue d Rivoli; les cochers échangeaient quelques-uns de ces compliments dépourvus d'aménité dont leur corporation s'est arrogé le redoutable monopole. L'un d'eux surtout se faisait remarquer par sa violence. Il bousculait les autres voitures, accrochait, lançait un torrent d'invectives. Ne pouvant s'expliquer cette hâte insolite par un excès d'ardeur au travail, l'un de ses collègues finit par lui crier :

— T'as donc peur d'être en retard pour la bleue?

Et, en effet, vers quel but ce citoyen français pouvait-il bien se dépêcher pareillement, sinon vers son apéro? La France est

un pays perpétuellement divisé par toutes sortes de querelles politiques ou religieuses, mais il est une heure où les Français de toutes les opinions se rencontrent dans la plus impressionnante unanimité, c'est l'heure de la bleue qui s'appelait précédemment la verte.

Dans toute l'étendue de la France et des colonies, en Algérie comme au Tonkin, que de rentiers, de fonctionnaires, d'artistes, d'artisans, d'ouvriers, d'officiers, de sous-officiers, caporaux et soldats ne vivent, ne travaillent, ne flânent que dans l'attente de cette heure damnée! Six heures sonnent; dociles comme à l'appel d'un muezzin, ces innombrables élus se pressent vers les sanctuaires où se célèbre cette Pâque quotidienne, cette communion sous les espèces

du poison, cet authentique meurtre rituel de toute une nation qui fut la première du monde, qui donna de grands exemples à l'univers et qui lui en donne actuellement un bien mauvais!

Cercles, cafés et bars sont pleins. De toutes parts, on *bat* sa purée, on « tasse » sa bleue, on se gorge de mominettes, on se régale de mort-aux-hommes. Et il faut voir les airs papelards et concentrés de tous ces imbéciles qui s'empoisonnent en s'assurant mutuellement que « cela ne fait pas de mal »! Ah! les Américains, lesquels, d'ailleurs, sont peut-être encore plus ivrognes que nous, les Américains ont bien raison, quand ils veulent offrir un apéritif, de s'informer: « *What is your coffin varnish?* (Quel est votre vernis de cercueil?) » Au moins ces gens-là savent-ils ce qu'ils font.

Mais chez nous, il est encore quantité de sots pour s'imaginer que l'absinthe fortifie, qu'elle donne appétit et gaieté, quantité d'empoisonneurs intéressés à les maintenir dans cette erreur absurde, enivreurs d'esclaves qu'il faut poursuivre jusqu'au fond de leurs repaires. Contre ces gens-là aucune raison ne prévaudra et rien ne saurait remplacer une bonne loi arrêtant les seconds dans leur macabre besogne et suppléant pour les premiers à leurs résolutions fragiles et à leurs volontés chancelantes, quand le délabrement de leur santé commence à les y contraindre.

Pour ceux qui vous offrent gentiment l'absinthe en jurant leurs grands dieux que ça n'a jamais fait de mal à personne, nous allons passer rapidement en revue les méfaits de la glauque liqueur où se combinent dans un saveur agréable les épiléptisants comme l'absinthe, l'hysope, le fenouil, les stupéfiants et les narcotiques, comme l'anis, la badiane, l'angélique, l'origan, la menthe. Les premiers engendrent des convulsions violentes, les seconds l'hébétude, le tremblement et des troubles de la vision. L'abus prolongé de l'absinthe a pour conséquence le dépérissement général de l'organisme et ouvre toutes grandes les portes à la tuberculose. C'est même ce qui fait que les statistiques de l'alcool et spécialement de l'absinthe sont certainement beaucoup au-dessous de la vérité, quantité de ses victimes étant mises au compte de la tuberculose qui n'a fait que donner le « coup de pouce ».

D'une façon générale, l'absinthe dilate, distend l'estomac, lui retire son élasticité, y tue l'appétit, y donne naissance à des ulcérations occasionnant des vomissements

de sang. Le foie se racornit — cirrhose du foie — et cet organe essentiel devient incapable d'accomplir ses fonctions nécessaires. Les artères deviennent dures et fragiles comme des tuyaux de pipes — artériosclérose — les poumons s'irritent et c'est, comme nous le disions plus haut, la tuberculose. 2.192 observations de tuberculeux recueillies par le Dr Lancereaux, se décomposent ainsi quant à leurs causes efficientes;

Alcoolisme. . . . .	1.229 cas
Misère, etc. . . . .	824 —
Hérédité probable . . . . .	93 —
Contagion . . . . .	46 —
	<hr/>
	2.192 cas

Sur ces 2.192 cas, 881 sont le résultat de l'absinthisme. Ou bien l'irritation envahit les reins et c'est la *néphrite*, ou l'*albuminurie*. Toutes ces maladies sont mortelles. Sur le nombre des aliénés (hommes), il y a 40 0/0 d'alcooliques, la plupart buveurs d'absinthe.

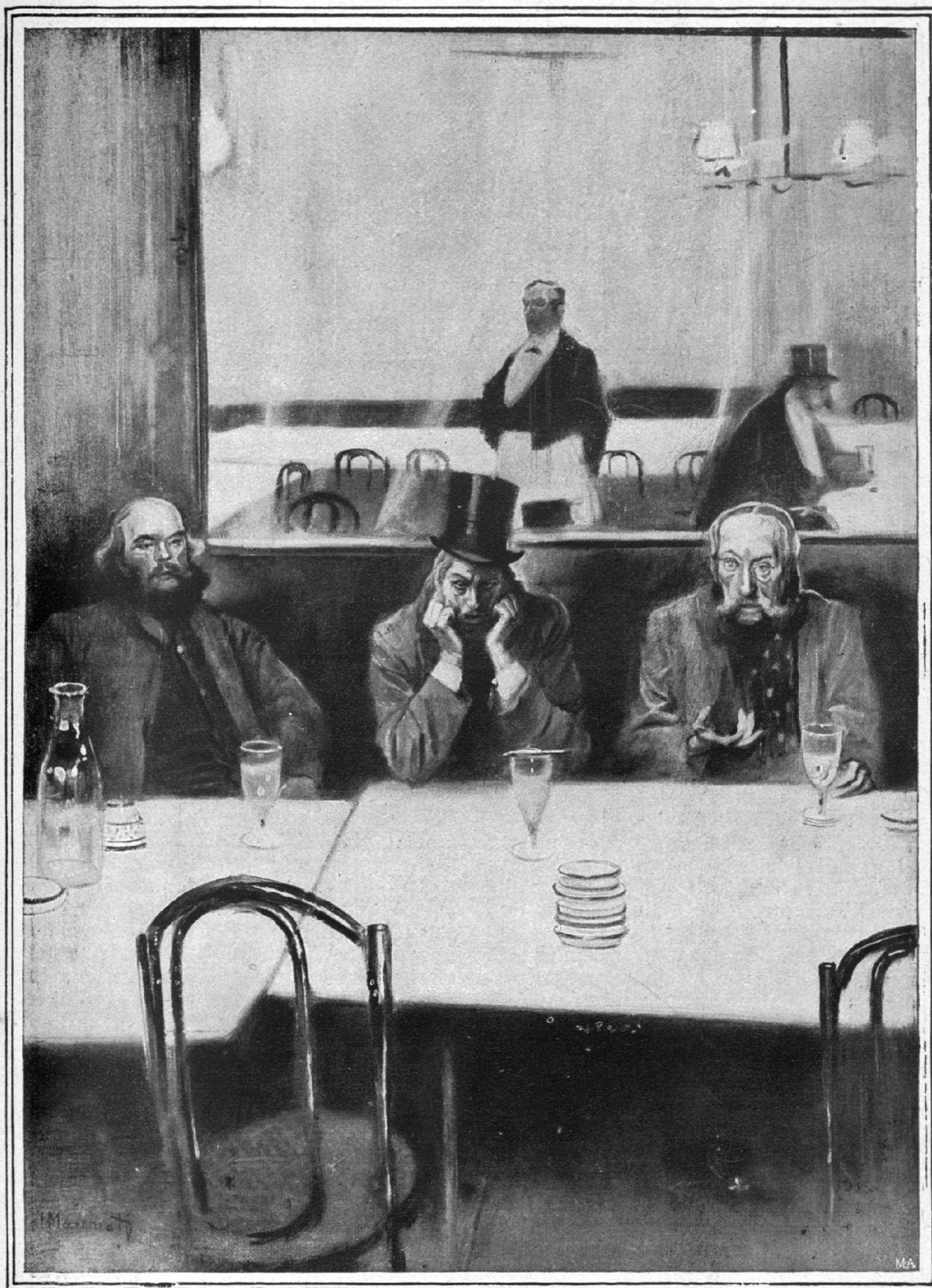
#### COMMENT L'ABSINTHE ABAT ET TUE SA PROIE

Ce n'est pas tout. Le buveur d'absinthe est mélancolique, en proie à des idées noires: sur cent suicidés, douze absinthiques. Il subit d'irrésistibles impulsions: sur cent individus condamnés par les tribunaux, soixante-sept intoxiqués d'absinthe! Ces êtres ont une physionomie caractéristique qu'il vous sera donné d'observer à l'heure verte, lorsque les malheureux, qui se figurent n'étrangler que le symbolique perroquet alors qu'ils étranglent du même coup et leur volonté et eux-mêmes, s'assemblent aux terrasses des cafés pour y passer le *meilleur moment* de la journée.

Suivant qu'ils en sont au début de leur intoxication ou qu'il y a longtemps qu'ils prennent, comme ils disent, leur tisane, ou bien l'œil est allumé et provocant, le visage congestionné, le verbe haut, le geste brusque, ou bien les yeux sont ternes, les lèvres et les mains agitées de tremblements, les gestes courts, étriés, le visage décoloré prend un air de tristesse, d'abattement, d'hébètement, en même temps que les profondes rides horizontales qui creusent le front lui communiquent une expression d'entêtement très singulière.

De même que l'absinthe ruine l'ouvrier avant de le tuer, l'entraînant à la paresse, au jeu, à la noce basse, au crime, on ne saurait énumérer les ruines que l'infâme

*L'Absinthe tueuse d'hommes et d'énergies*



L'ABSINTHE DES INTELLECTUELS

*Pour un génie dont la puissance et la beauté ont subsisté, malgré l'empoisonnement régulier de l'absinthe, que de belles intelligences, de talents, se sont noyés dans le vert poison!*



## OÙ MÈNE L'ABSINTHE

Cliché Braun Clément

*Telle est la saisissante peinture qu'a fait Jean Béraud de la cour d'une maison de fous. Et que l'on songe que, sur cent fous, il y a quarante alcooliques, et que plus des deux tiers des alcooliques finissent dans la démence.*

mixture a faites parmi les classes dites éclairées. Qui dira ce qu'eut pu être tel grand poète sans son crapuleux amour de la taverne et du poison qu'elle verse? Tel autre, fort bien doué et que Montmartre vit faire de lamentables métiers, implorait de ses amis, attendus dès le matin dans la rue, les quatre sous nécessaires pour entrer chez le mastroquet et dissoudre dans l'absinthe le malaise atroce qu'il ressentait à son réveil — quand il avait seulement pu dormir!

Et cet homme admirable, à la fois physicien, chimiste, poète de premier ordre, qui a écrit quelques-uns des plus beaux parmi les vers éclos au XIX<sup>e</sup> siècle, qui fut le précurseur, l'initiateur de ses plus extraordinaires découvertes et que l'absinthe tua quand il avait encore tant de grandes ou de jolies idées à nous donner! Et ce charmant musicien, être doux, bon, et spirituel, qui ne réussit jamais à faire autre chose que de conduire de douteux orchestres de bouis-bouis et de boire de

l'absinthe du matin au soir et du soir au matin! Il la buvait tantôt forte, tantôt faible, mais ne buvait que cela, sous prétexte qu'il est dangereux de mêler les breuvages. Il en buvait même en mangeant — il est vrai qu'il mangeait si peu! Y a-t-il si longtemps qu'expira, le foie racorni par la cirrhose, un autre poète à qui tous ses compagnons de jeunesse avaient prédit les plus belles destinées et qui avait fini par rédiger pour vivre — et boire! — le petit journal spécial d'on ne sait quelle officine financière.

Beaucoup de ces pauvres êtres ont une excuse. Ils sont des enfants d'absinthiques et vinrent au monde avec cette fatale passion déjà latente en eux. Les enfants d'absinthiques présentent invariablement quelque tare irrémédiable. Ce sont des crétins, des épileptiques, des rachitiques, des arriérés, des dégénérés malfaisants, des hommes parfois intelligents et doués, mais dépourvus de toute volonté, de tout contrôle sur eux-mêmes, voués le plus sou-

vent comme leurs parents à la fée aux yeux verts, ne pouvant se retenir de boire et en mourant presque toujours. Il me semble que j'entends encore la voix déchirante d'un de ces infortunés qui hurlait : « Dire que je peux pas m'en empêcher ! » Il savait se tuer et être un danger pour les siens qu'il aimait, mais la volonté était morte en lui, mort-née peut-être !

**U**NE STATISTIQUE QUI DONNE LE FRISSON

A Bicêtre, sur mille enfants arriérés, idiots, épileptiques, le Dr Bourneville a constaté 471 fois que le père était alcoolique, 84 fois ce fut la mère, et 65 fois les deux.

Le Dr Legrain suivit, pendant plusieurs gé-

53 nés avant terme ou morts-nés, soit : . . .	6 0/0
121 morts précoces (convulsions surtout). . .	15 0/0
38 cas de débilité physique . . . . .	} 18 0/0
65 cas de tuberculose . . . . .	
145 cas d'aliénation mentale . . . . .	
412	



Or, nous l'avons dit, la grande majorité des alcooliques est maintenant composée d'absinthiques que saisit tout à coup quelque transport d'affreuse fureur épileptiforme. Ils voient des serpents ramper vers eux, des oiseaux fantastiques et épouvantables, des bêtes immondes les menacer. Par instants, ils perdent toute conscience de leurs actes ou, pris d'une rage folle et bestiale, ils se précipitent soudainement sur leurs camarades, sur leur famille, et les massacrent sans savoir ce qu'ils font.

Ils ont horreur du maudit poison, mais ne peuvent s'en priver.

Parfois, leurs hallucinations sont plus douces mais non moins ridicules; dernièrement, on amena à l'infirmerie du Dépôt un homme qui se figurait la rue toute pleine de crevettes et, pour les ramasser, manquait sans cesse de se faire écraser. Un médecin de nos amis en soignait dernièrement un qui, la nuit, se figura que le plafond de sa chambre menaçait de s'effondrer. Comme il est emballé et ne man-

EN 1835

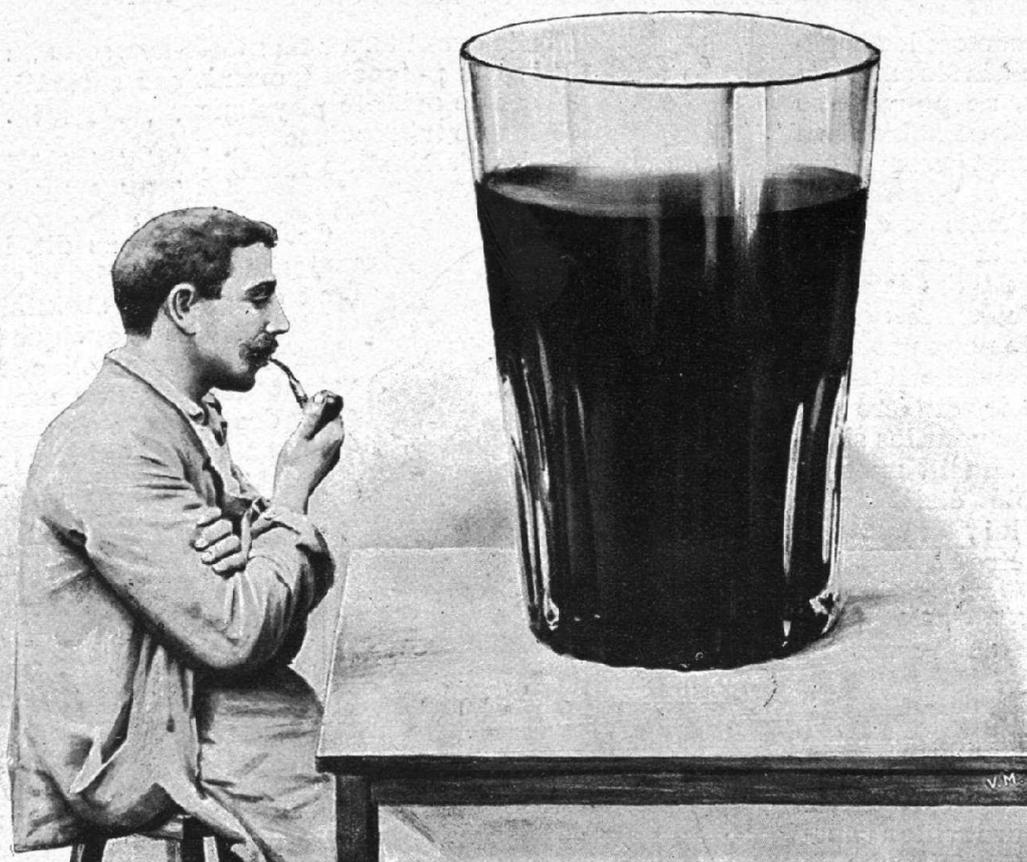
EN 1906

NOUS COURONS A LA FOLIE

En 1835, il y avait en France environ 10.000 fous. Actuellement, leur nombre a quintuplé pendant que la population n'augmentait que d'un sixième. On peut voir quelle menace constitue, pour l'avenir de notre pays, cette formidable progression.

nération, 215 familles d'alcooliques; sur 810 descendants de ces familles il y a eu :

que pas de bois, il descendit à sa réserve, en remonta des planches et des poutres et à



UN FRANÇAIS SUR DIX BOIT CENT LITRES D'ALCOOL PAR AN

*Les résultats rigoureux et indiscutables de la statistique semblent parfois la création d'imaginaires extravagantes. Se figure-t-on que près de 4 millions de personnes en France absorbent annuellement la ration de « poison » figurée sur ce dessin? Rien n'est plus vrai pourtant.*

grands coups de maillet, se mit à étayer le plafond parfaitement horizontal et solide. Sa femme ne put l'empêcher de terminer en quelques heures ce travail formidable et, quand il revint à lui, il ne s'en voulut jamais croire l'auteur et en fut tellement frappé qu'il resta pendant huit jours sans toucher à un verre. Après quoi, il se remit à boire avec assiduité. La prochaine crise ne sera peut-être pas aussi inoffensive.

Qu'on se rappelle cet ancien sergent de ville, brave homme, très bien noté, mais absinthique, qui voulut tuer son fils et sa belle-fille parce qu'il n'approuvait pas leur mariage et, sous l'influence de l'épileptisant, en était venu à le considérer comme une injure personnelle. Et ce jeune homme à qui ses amis avaient fait boire une douzaine d'absinthes : au milieu de la nuit, inconscient, il s'introduisit sans bruit chez l'un d'eux, le blessa d'un coup de couteau, blessa la mère et fut si effrayant qu'une jeune fille de seize ans, affolée, se jeta par la fenêtre. Le lendemain, il ne se souvenait de rien et, comme notre emballer, il

ne voulut jamais croire à son œuvre. Ne pouvant le condamner, on l'a enfermé dans un asile d'aliénés.

Selon un journal du matin, bon nombre d'ouvriers n'auraient d'autre budget journalier que le suivant :

3 gouttes . . . . .	0.30
Café et eau-de-vie . . . . .	0.55
2 absinthes . . . . .	0.50
2 amers . . . . .	0.50
2 madères . . . . .	0.40
boissons, café, eau-de-vie . . . . .	0.75
2 absinthes, 2 verres . . . . .	1 »
omelette, pain, fromage . . . . .	1 »
	5 »

C'est assez coquet.

Quand les absinthiques ne périssent point dans de terribles convulsions, quand ils ne succombent pas à quelque une des maladies plus haut énumérées, et qui leur sont habituelles, inévitables, il leur reste cette séduisante perspective de voir la gangrène les envahir peu à peu. L'un d'eux, que soi-



LES DRAMES DE L'ABSINTHE

Cl. Neurdein

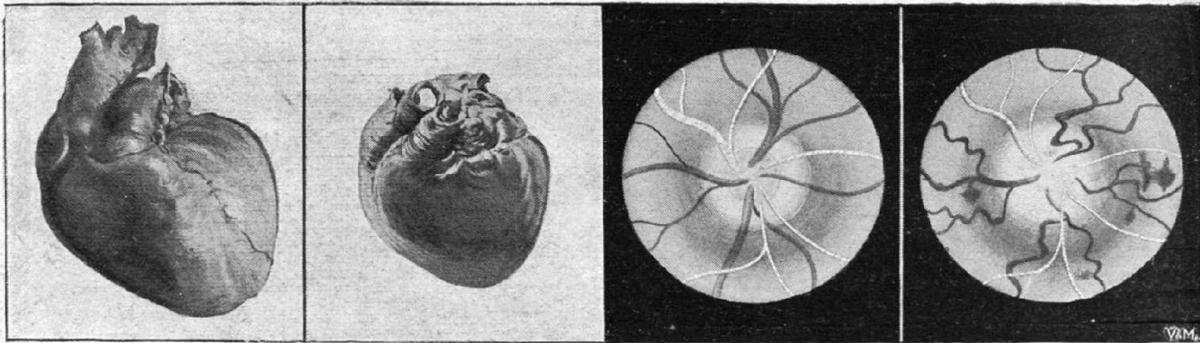
*Voilà un « Coup de la fin » qui se reproduit au moins une fois par quinzaine chez quelque mastroquet. Le peintre Rémy Coghe a rendu au naturel l'air de folie furieuse et hébétée de l'absinthique en crise. Demain, ce malheureux ne voudra jamais croire qu'il a commis un crime.*

gna le Dr Lancereaux vit tomber une à une les phalanges de ses doigts. A d'autres, on dut amputer des membres entiers gangrenés. D'autres se refroidissent dans la paralysie: leurs membres se déforment, leurs pieds se muent en des sortes de pieds-bots. Mais faut-il insister encore sur tant d'horreurs?

Rappelons seulement que l'absinthisme gagne les femmes de toutes conditions, qui s'en étaient longtemps tenues à l'écart et particulièrement celles de certaines corporations. Telles les blanchisseuses qui font un métier pénible et répugnant, que la grande chaleur où elles travaillent altère beaucoup et chez lesquelles on trouve maintenant des alcooliques de dix-sept ans. Or, quand l'homme boit, c'est un grand malheur pour une maison, mais quand la femme s'y met, le ménage est perdu, enfants compris! Et les gens sont à ce point stupides qu'on cite le cas d'un gendarme

qui mêlait de l'absinthe au lait du biberon de son petit enfant, pour le fortifier!

Qu'on vote sans scrupule et sans retard la loi prohibant la fabrication et la vente de l'absinthe et que se dissipe ce cauchemar de la France se changeant peu à peu en une population de fous, s'éteignant dans l'épilepsie, l'idiotisme et la tuberculose! Il n'est que temps. De 1885 à 1889, dans le seul département de la Seine, la consommation de l'absinthe avait presque triplé, passant de 10.755 hectolitres à 31.506 (chiffres officiels des octrois). En 1905, ce dernier chiffre est doublé. La France boit trente millions de litres d'absinthe par an. Si on en additionne le prix de vente avec la valeur des journées de chômage qu'ils ont valus à leurs consommateurs, qu'on y ajoute les frais de traitement des maladies et des cas d'aliénation mentale qui en sont résultés, plus les frais de justice qu'occasionne l'absinthisme, plus la valeur des 50.000 vies hu-



COMMENT L'ALCOOL TRAITE NOS ORGANES ESSENTIELS

*S'il ne les racornit pas, il les hypertrophie et les noie dans la graisse comme le cœur d'alcoolique photographié à gauche de notre dessin, à côté d'un cœur normal. A droite, œil normal et œil engorgé et taché d'alcoolique.*

maines qu'il nous coûte par an et qu'il est admis d'évaluer, en moyenne, à 4.000 francs l'une, on découvre que l'absinthe nous coûte en un an 713 millions. Sept cent treize millions gâchés pour nous tuer, pour nous diminuer de nombre et de valeur, sept cent treize millions qui suffiraient à équilibrer les budgets additionnés de la Guerre et de l'Agriculture!

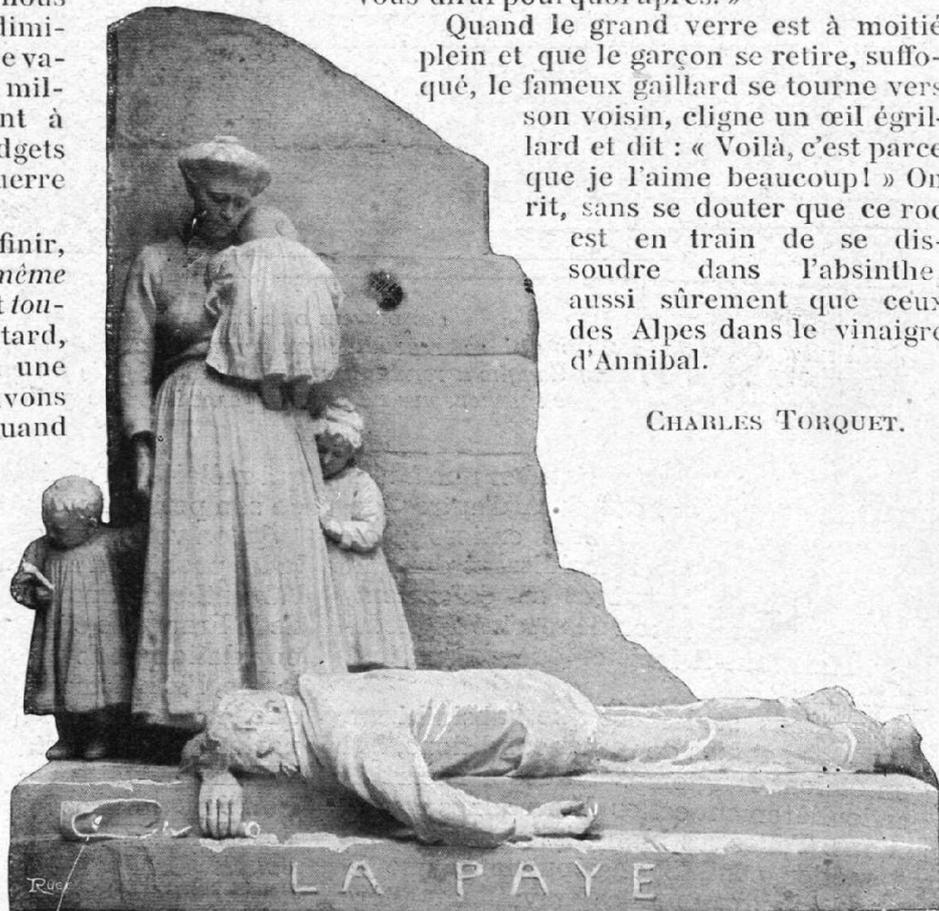
Ajoutons, pour finir, que l'absinthe, même prise modérément est toujours funeste, tôt ou tard, dès qu'on en a fait une habitude. Nous avons grand tort de rire quand

on nous raconte qu'il vient à tel café un gaillard solide comme un roc qui dit au garçon le servant :

« Encore, encore un peu d'absinthe, je vous dirai pourquoi après. »

Quand le grand verre est à moitié plein et que le garçon se retire, suffoqué, le fameux gaillard se tourne vers son voisin, cligne un œil égrillard et dit : « Voilà, c'est parce que je l'aime beaucoup! » On rit, sans se douter que ce roc est en train de se dissoudre dans l'absinthe, aussi sûrement que ceux des Alpes dans le vinaigre d'Annibal.

CHARLES TORQUET.



GROUPE DE M. A. JACOPIN, LAURÉAT DE L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS  
*C'est l'alcool, c'est l'absinthe qui déséquilibrent le budget de l'ouvrier. Quantité d'infortunés dépensent en consommations le double de ce qu'il faudrait pour les nourrir, eux et leurs familles. Bien heureux encore les enfants et les femmes quand l'homme ivre-mort n'a plus la force de les battre.*



Le C. PETTACCI, nommé archiâtre pontifical à la place du prof. Laponi, qui avait été médecin de Léon XIII et de Pie X.



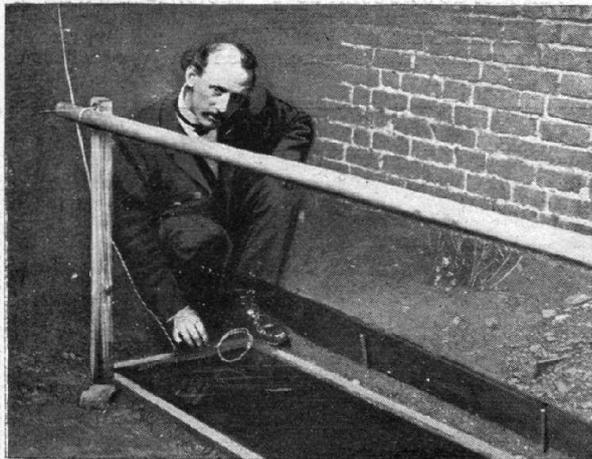
Le Dr A. GODLEWSKI, publie sur *Les Neurasthénies*, un livre, préfacé du Dr Huchard, pour les nerveux désireux de guérir.



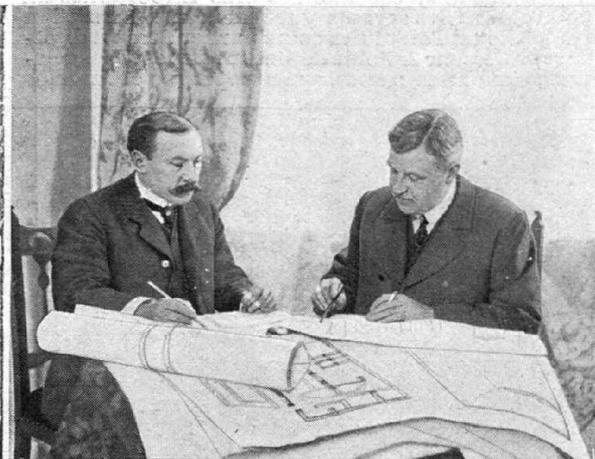
M. D'ARSONVAL, l'illustre physicien, à qui l'on doit maints ingénieux appareils, est fait commandeur de la Légion d'honneur.



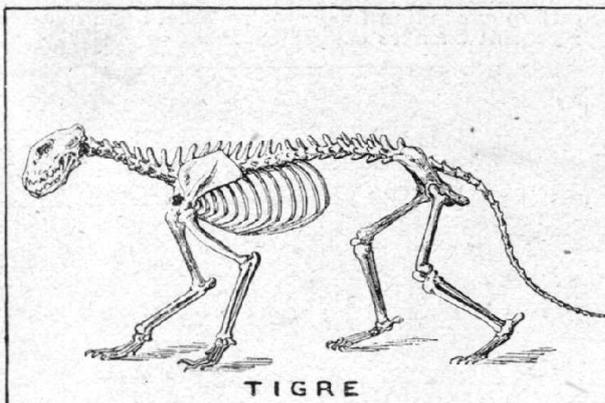
M. COMBEMALE  
Parmi les nouveaux chevaliers de la Légion d'honneur, il convient de citer ici, M. F. Combemale, doyen de la Faculté de Médecine de Lille, et M. Garbe, doyen de la Faculté des Sciences de Poitiers, hommes de haute valeur.



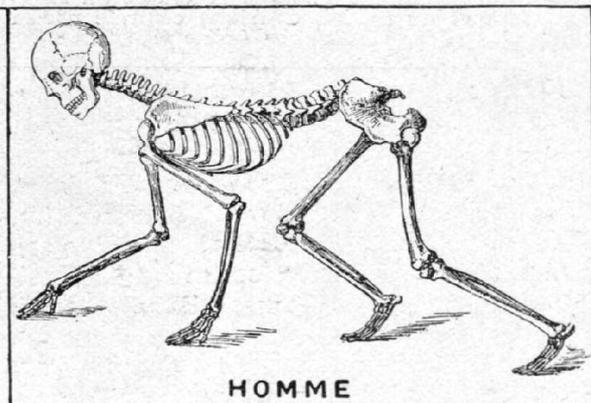
Le grand inconvénient de la télégraphie sans fil est que les dépêches peuvent être interceptées par des appareils auxquels elles n'étaient pas destinées. Un savant electricien anglais, M. A. T. Johnson, aurait trouvé un remède efficace. Grâce à son invention, les messages transmis par l'intermédiaire des ondes hertziennes ne pourraient plus se tromper de destinataire. Voici une des phases des essais.



M. G. B. AUSTIN est un australien qui vient d'inventer un appareil permettant de pointer les canons de gros calibre sur un but distant de 12 milles avec une exactitude absolue. Depuis deux ans, il est en butte aux persécutions des agents secrets de plusieurs puissances qui ont eu recours à toutes sortes de stratagèmes pour s'emparer de son secret, mais sans succès.



TIGRE



HOMME

Notre collaborateur le prof. Bonnier, publie une introduction à l'histoire naturelle, *L'Enchaînement des organismes*, avec 579 figures, dont celles-ci peuvent donner une idée. « En rédigeant ce petit ouvrage, dit

22 décembre. — Les professeurs d'Arsonval et G. Bonnier, dans leurs communications à l'Académie

l'auteur, j'ai supposé que le lecteur ne sait pas un mot d'histoire naturelle », mais le volume pourra être utile aussi à celui qui a déjà acquis une certaine connaissance des sciences de la nature.

des Sciences démontrent que la découverte du Dr Leduc n'est ni nouvelle ni capitale.



La pêche des variétés gélatineuses



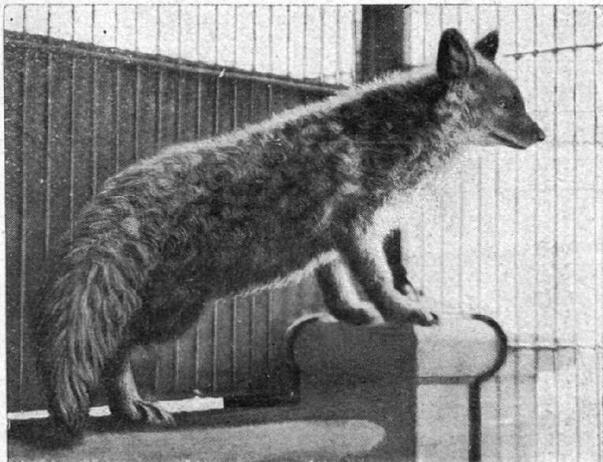
La drague à bord du « Johannes Muller »

STATION ZOOLOGIQUE DE NAPLES. — PÊCHE SCIENTIFIQUE

La station zoologique de Naples, fondée il y a quarante ans, est une des plus importantes du monde et tous les savants y fréquentent. La section de la pêche est l'objet des soins particuliers du directeur le professeur Antoine de Stettin. Les espèces gélatineuses (méduses, salpes, syphonophores et larves),

de plusieurs animaux de fond sont pêchés à l'aide d'un filet de soie conique (1<sup>re</sup> photo.) traîné à mi-profondeur, à force de rames. La drague (2<sup>me</sup> photo.) dont l'orifice est un lourd triangle de fer, recueille des coquilles qu'elle arrache de force aux rochers des profondeurs.

Cl. A. C. Abenjacar



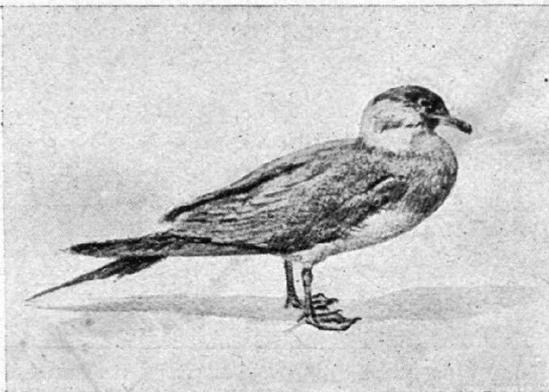
LE CHIEN SAUVAGE DE SIBÉRIE, dont le jardin zoologique de Londres possède depuis quelques jours un beau spécimen, appartient à la souche dite des *lupoides*, qui rappellent le loup. Il diffère du dingo d'Australie et du caberu d'Afrique centrale par sa forme plus allongée et par sa queue plus touffue.



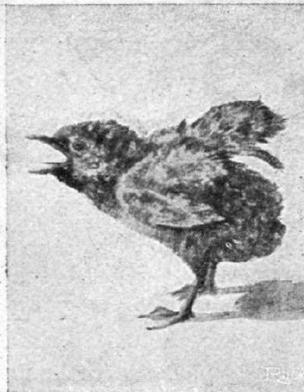
Certains naturalistes ont voulu voir dans le *Cape hunting dog* l'ANCÊTRE DE NOS CHIENS domestiques. Ce canidé se rencontre dans l'Afrique australe. Il chasse par meute et ne craint pas d'attaquer le féroce buffle du Cap que le lion lui-même redoute. On le voit très rarement dans les collections zoologiques.



Jeune sterne arctique



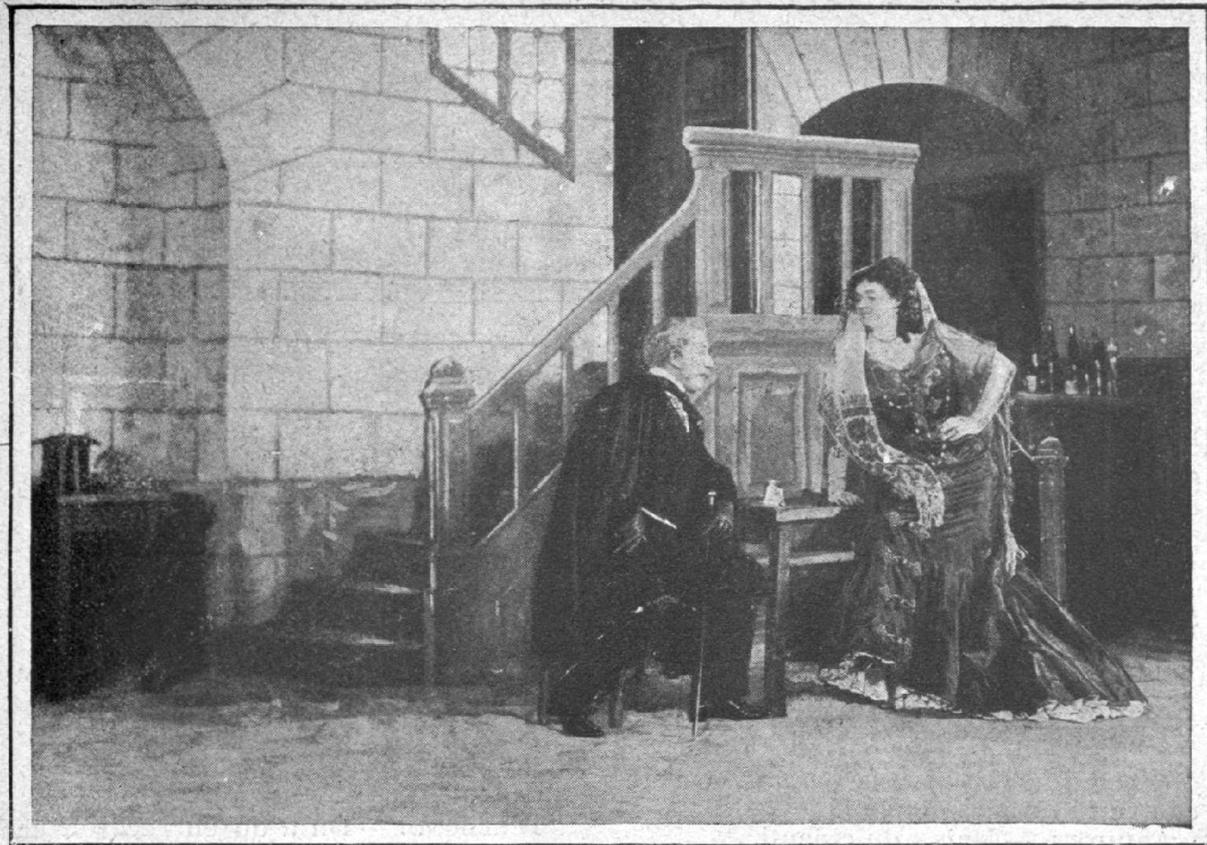
Stereoraire



Sterna Macrura (Naum.)

SPÉCIMENS DES OISEAUX CAPTURÉS par l'équipage de la *Belgica* au cours de l'exploration du duc d'Orléans sur les côtes orientales du Groenland dont nous avons déjà rendu compte à nos lecteurs. Un bel ouvrage A

travers la banquise (du S. itzberg au cap Philippe) par le duc d'Orléans vient (15 déc.) mettre en ordre les observations et les documents si nombreux recueillis par l'expédition. (Dessins de M. Merite.)



DANS UNE TAVERNE DE LONDRES

Cl. P. Boyer

LE PRINCE DE CARPEGNA. — *Pourtant, Rome est au pape.*

ROSINE SAVELLI. — *Rome est à l'Italie... mais vous me faites parler... Ça vous amuse, vous, d'interroger le monde?... (page 64, col. 1.)*

# LA SAVELLI

*Drame inédit en 4 actes et 6 tableaux, tiré du roman de M. Gilbert Augustin-Thierry*

PAR M. MAX MAUREY

L'inauguration du théâtre Réjane a été un des grands événements de la saison théâtrale. Le drame émouvant de M. Max Maurey, que nous donnons *in-extenso*, a fait revivre sous les yeux des spectateurs toute l'époque brillante, animée et parfois tragique du Second Empire à son aurore, en 1858

## DISTRIBUTION

LA SAVELLI. . . . .	Mmes RÉJANE	MARCEL BESNARD . MM.	PIERRE MAGNIER
DUCHESSÉ DE		BARON LA	
CASTORET. . . . .	DAYNES-GRASSOT	CHESNAYE. . . . .	NOIZEUX
MADAME DURAN. . .	LANTELME	L'EMPEREUR. . . . .	CHARLES BURGUET
		LE MINISTRE D'ÉTAT	DAUVILLIERS
LE PRINCE . . . . .	M. TARRIDE	ARDIOTTI . . . . .	ROBERT LISER
	DAMES DE LA COUR, DAMES D'HONNEUR		
	DIPLOMATES, AIDES DE CAMP, CARBONARI, POLICIERS, ETC.		

(1) Entered according to act of Congress, in the year 1907, by Gabriel Timmory in the office of the Librarian of Congress at Washington, all rights reserved.



## ACTE PREMIER

### PREMIER TABLEAU

*Une salle d'une taverne à Londres, chez Ardiotti.  
Une entrée à gauche, donnant sur une ruelle.  
Un escalier conduit au premier étage d'une salle qui a son entrée sur une autre rue.  
Au lever du rideau, des Italiens sont les uns assis, les autres debout, mangeant et buvant ;  
tous parlent, discutent.*

#### SCÈNE I

ARDIOTTI, GIACOMI, MASSARENTI, TERBOGNO,  
TIBALDI, BARTOLETTI, MARTINI.

GIACOMI (*à l'aubergiste Ardiotti*). — Qu'est-ce que tu nous as donné là ?

ARDIOTTI. — Mais... du chianti.

GIACOMI. — Je le trouve moins bon que de coutume.

ARDIOTTI. — Des idées ! C'est toujours le même, il m'arrive de Florence directement... Prends donc un biscuit.

GIACOMI. — J'ai l'horreur de ces biscuits anglais, ils sont secs.

ARDIOTTI. — Comme tous les biscuits, qu'ils soient anglais ou turcs.

BARTOLETTI (*voyant entrer Massarenti*). — Tiens ! Massarenti !... Bonjour !

MASSARENTI. — Ça va ?... Bonjour, Tibaldi... (*à Giacomi*) Du nouveau ?...

GIACOMI. — Non.

MASSARENTI. — Dans tous les cas, aujourd'hui nous serons fixés.

ARDIOTTI. — Probablement !

MASSARENTI. — Je prendrai bien une tasse de thé.

ARDIOTTI. — Bien !

GIACOMI. — Ah ! tu y viens aussi au thé ?

MASSARENTI. — Forcément !... Ce n'est pas que je raffole de cette eau chaude, mais puisqu'à Londres tout le monde en prend...

ARDIOTTI. — Tout le monde, sauf les Anglais... Ils préfèrent leur gin, leur whisky et leurs bières à votre tisane.

MASSARENTI. — Il paraît que c'est très bon, à cause du brouillard.

ARDIOTTI. — Ça ne l'a jamais dissipé.

MASSARENTI. — Dites donc... Et Traventi ?

TERBOGNO. — Pas encore là !

MASSARENTI. — Mais il va venir.

ARDIOTTI. — Sûrement !

GIACOMI. — Il doit être chez l'Excellence.

ARDIOTTI. — Oui !

TIBALDI. — Pas de dépêche de Paris depuis hier...

BARTOLETTI. — Jusqu'à présent, non.

TERBOGNO. — On a dû en recevoir une.

ARDIOTTI. — Nous en serons informés tout à l'heure... Il est entendu qu'aussitôt que l'Excellence aura reçu ce que nous attendons, elle nous le fera savoir par Traventi.

MASSARENTI. — Tu as parcouru les journaux ?

TERBOGNO. — Oui !

MASSARENTI. — Rien ?

TERBOGNO. — Non !

BARTOLETTI. — Que veux-tu qu'il y ait... déjà ?...

MASSARENTI. — Je ne parle pas de cela...

GIACOMI. — Oh ! si cela réussit... ils seront intéressants.

TERBOGNO (*voyant descendre le consommateur*). — Chut !

*Entre un personnage par la porte du haut. Les voix se taisent. Le personnage est visiblement gêné par tous les gens qui le regardent.*

ARDIOTTI. — Monsieur ?

LE CONSOMMATEUR. — Cette table est prise ?

BARTOLETTI. — Oui, Monsieur.

LE CONSOMMATEUR. — Et celle-ci ?

TIBALDI. — Celle-ci aussi.

LE CONSOMMATEUR. — Ah !

ARDIOTTI. — Pardon, Monsieur... vous désirez ?

LE CONSOMMATEUR. — Mais je désire manger.

ARDIOTTI. — En haut, Monsieur... en haut... Ici, c'est réservé.

LE CONSOMMATEUR. — Ah ! c'est réservé...

ARDIOTTI. — Oui... c'est un salon de société... ces Messieurs sont entre eux...

LE CONSOMMATEUR. — Ah! très bien!... Je ne savais pas!... Je vous demande pardon!...

ARDIOTTI. — Mais c'est moi qui vous demande pardon! (*appelant*) Martini! Martini!... On aurait dû vous prévenir.

MARTINI (*apparaissant*). — Signor Ardiotti?

ARDIOTTI. — Pourquoi laisses-tu descendre les clients?... Je t'avais pourtant dit que cette salle était réservée...

MARTINI. — Je n'avais pas vu descendre Monsieur...

ARDIOTTI. — C'est bien ce que je te reproche... Allons! Accompagne Monsieur!... Par ici, Monsieur! Et encore toutes mes excuses!...

LE CONSOMMATEUR. — C'est sans importance.

*Il remonte avec Martini.*

## SCÈNE II

LES MÊMES, moins LE CONSOMMATEUR  
et MARTINI

MASSARENTI. — Bonne tête de mouchard...

BARTOLETTI. — Tu crois?

GIACOMI. — Oh! c'est dans les choses possibles.

TERBOGNO. — Ardiotti nous attirera des ennuis.

ARDIOTTI. — Parce que?

BARTOLETTI. — Parce que, mon cher, on pénètre chez toi trop librement.

ARDIOTTI. — Tu dis des sottises. Je tiens un restaurant et un restaurant est un endroit public.

MASSARENTI. — Mais cette salle est à nous...

ARDIOTTI. — C'est entendu! Elle est à vous... elle vous est réservée, cette salle, parce qu'il est agréable, quant on vit à l'étranger, de se retrouver entre soi... Vous appréciez mieux, ainsi, notre cuisine italienne, et c'est avec plus de plaisir que vous parcourez cette gamme des pâtes, allant des *ravioli* aux *spaghetti*. Mais nous sommes en Angleterre, pays de la liberté, et je suis obligé de recevoir tous les clients qui se présentent.

GIACOMI. — Reçois-les, c'est entendu... Mais ne les reçois pas ici...

ARDIOTTI. — Que d'histoires!...

TERBOGNO. — Londres est en ce moment plein de policiers...

MASSARENTI. — Pourquoi diable ne pas nous enfermer?

ARDIOTTI. — Enfant!...

MASSARENTI. — Enfant!... Quand cette porte est fermée, on ne nous entend pas, et puisque ta maison a deux issues, profite-en pour nous mettre à l'abri des indiscretions.

ARDIOTTI. — Petit enfant que tu es!... Et, que diraient ces Anglais s'ils apprenaient que tous les jours, et deux fois par jour, une bande d'Italiens se réunissent au restaurant Marino Ardiotti, et s'y enferment... Leur curiosité éveillée les pousserait à se demander pourquoi ces enfants de l'Italie tiennent à entourer de tant de mystère les heures de leurs repas.

TIBALDI. — Ardiotti a cent fois raison...

GIACOMI. — D'accord... Mais il devient dangereux de parler...

ARDIOTTI. — Il est toujours dangereux de parler... Il vaut mieux penser... Penser, c'est se conquérir. Parler, c'est se disperser... On parle pour éviter de penser... Le silence, c'est la concentration de ses forces...

TERBOGNO. — C'est vrai, ce que tu dis là, Ardiotti!... Malheureusement... c'est toi qui parles le plus!...

ARDIOTTI. — Je le sais. Mais moi, quand je parle le plus, c'est pour en dire le moins. Tout à l'heure, quand Traventi sera venu, on s'enfermera et l'on parlera utilement...

TERBOGNO. — Tu crois que ce sera pour aujourd'hui?

ARDIOTTI. — Oui?

BARTOLETTI. — C'est certain?

TERBOGNO. — Certain?... Au dernier moment il a peut-être remis son projet...

BARTOLETTI. — Je ne le crois pas.

TIBALDI. — Ardiotti, tu as vu l'Excellence?

ARDIOTTI. — Oui... J'ai fait ta commission.

TIBALDI. — Eh bien?

ARDIOTTI. — C'est entendu... Tu auras tes trois cents francs.

TIBALDI. — Tu remercieras l'Excellence.

ARDIOTTI. — Tu la remercieras toi-même.

TIBALDI. — Elle viendra?

ARDIOTTI. — Très probablement. Quant à toi, Giacomi, elle t'a trouvé un emploi de dessinateur.

MASSARENTI. — Et moi?

ARDIOTTI. — Toi!... ne t'inquiète pas de ce que tu me dois. Quant à ton loyer, je te remettrai la somme.

## SCÈNE II

LES MÊMES, TRAVENTI

GIACOMI. — Ah! Traventi...

*Traventi entre par la porte de gauche.*

TRAVENTI. — Bonjour!

TERBOGNO. — Du nouveau?

*Traventi fait oui de la tête et fait signe de se taire.*

TRAVENTI. — Oui!

ARDIOTTI (*monte et va fermer la porte*). — Attends!...

*Il va fermer la porte du haut.*

TRAVENTI. — J'ai vu l'Excellence.

ARDIOTTI. — Eh bien ?

TRAVENTI. — Elle a reçu de Paris la dépêche que Visconti devait lui envoyer avant.

BARTOLETTI. — Bravo !

TERBOGNO. — Enfin !

TRAVENTI. — L'œuvre de justice doit être maintenant accomplie !... Louis Bonaparte exécuté.

BARTOLETTI. — Ah ! tant mieux.

TRAVENTI. — Comment ?

GIACOMI. — Oui, tant mieux, mais puisses-tu dire vrai !... J'ai entendu tout cela, il y a quatre ans, quand nous lui avons envoyé Pianotti, et il y a deux mois, pour Orsini !...

TRAVENTI. — Si Napoléon III a pu échapper à Pianotti et à Orsini !... il ne peut échapper à Visconti.

GIACOMI. — Qui sait ?

TRAVENTI. — Comment ! Qui sait !

MASSARENTI. — Eh oui ! Giacomi a peut-être raison... Souvenez-vous de l'affaire d'Orsini. J'en étais, moi. Plus heureux que les autres, j'ai pu m'enfuir. Je puis vous certifier que toutes les précautions étaient prises ; nous avions préparé trois bombes, Orsini, Pieri, Rubbio et moi, toutes les trois purent être jetées, toutes les trois éclatèrent ; plus de cent cinquante personnes furent atteintes, blessées ou mortes... les chevaux furent crevés... la voiture de Napoléon fut brisée... mais lui... il n'eut rien.

TRAVENTI. — C'est pour cela que Visconti s'est dévoué... comme se dévouerait un autre... si Visconti échouait malheureusement cette fois...

BARTOLETTI. — Oui, les révolutionnaires, Mazzinini ou partisans de la jeune Italie, tous devraient comprendre qu'il faut, avant tout, supprimer cet Empereur qui s'est fait le défenseur du pape...

MASSARENTI. — Ils le comprennent, mais ils n'osent pas agir.

TRAVENTI. — C'est vrai !... Et ce sera notre gloire, à nous autres carbonari, d'avoir frappé Napoléon, le violateur de Rome.

TERBOGNO. — L'étrangleur de la liberté italienne.

MASSARENTI. — L'ancien carbonaro, parjure à ses serments !...

GIACOMI. — L'avoir reçu carbonaro, lui !... Lui avoir prêté l'appui de nos Sociétés !

TRAVENTI. — Est-ce qu'on pouvait prévoir ? C'était avant ses tentatives de Strasbourg et de Boulogne... Il nous avait juré que si on l'aidait à renverser le gouvernement de Louis-Philippe, ce serait la liberté en France et la République à Rome.

TERBOGNO. — Oui, et quand il fut au pou-

voir, il étrangla la liberté en France et la République à Rome.

ARDIOTTI. — Et les persécuteurs suivirent.

GIACOMI. — Républicains de France et patriotes italiens, tous ruinés, chassés, déportés, fusillés...

TRAVENTI. — Et c'est pour cela que nous l'avons condamné...

TIBALDI. — Ecoutez donc ?

*On entend au loin la voix de crieurs de journaux.*

TRAVENTI. — On dirait des journaux.

VOIX. — Journaux du soir... Un attentat contre l'Empereur des Français...

ARDIOTTI. — Ce sont des journaux que l'on crie.

BARTOLETTI. — A cette heure-ci !...

PLUSIEURS. — Chut !...

*On entend : « Complot contre l'Empereur des Français ! »*

TRAVENTI. — Un complot.

PLUSIEURS. — Oui !...

LES VOIX *augmentent, on entend.* — Complot contre l'Empereur des Français !...

GIACOMI. — Vite !... Vite le journal !...

ARDIOTTI. — J'y vais.

*Ardiotti est sorti par la porte de gauche. Les phrases suivantes sont dites en même temps.*

TERBOGNO. — Tu vois, ça y est !...

TRAVENTI. — Cette fois, je l'avais dit !...

DES VOIX. — Ah ! le bandit !...

ARDIOTTI, *rentrant et fermant la porte.* Tenez !...

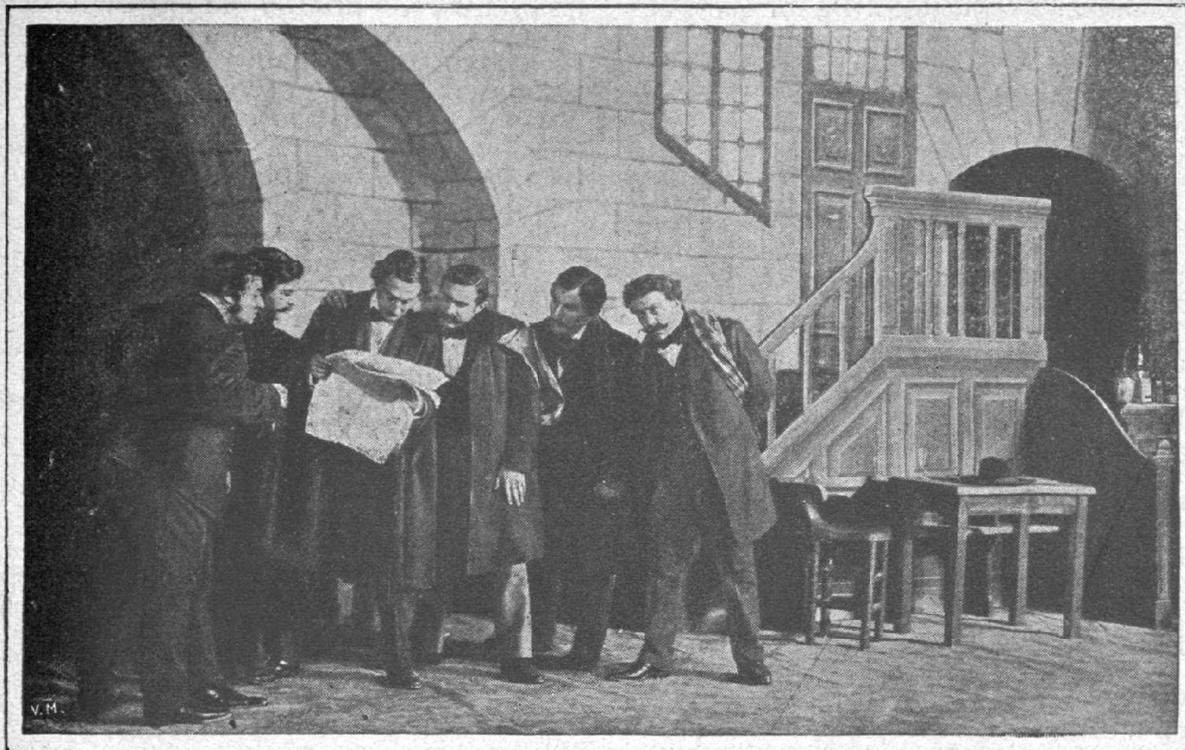
MASSARENTI. — Ça y est ?

ARDIOTTI. — Lisez !...

*Il passe le journal à Giacomi.*

BARTOLETTI (*à Giacomi*). — Traduis-nous cela...

GIACOMI (*lisant*). — « Un complot contre l'Empereur des Français. » « Nous recevons de Paris la dépêche suivante : « La police impériale vient de découvrir un complot contre S. M. l'Empereur. Un certain Visconti, un italien entré depuis peu comme valet de pied dans la maison de l'Empereur, devait assassiner Sa Majesté. Un heureux concours de circonstances a, Dieu merci, permis au souverain d'échapper... » (*Cris. Il continue*). Ecoutez ! Ecoutez ! « Ce Visconti était filé depuis quelques jours et l'on a trouvé, dans une chambre, qu'il avait louée, rue d'Amsterdam, des papiers de la plus haute importance. La police a acquis ainsi la certitude que Visconti, carbonaro lui-même, était un émissaire des carbonari réfugiés à Londres et qu'il ne s'était fait engager au service de S. M. que pour être à même d'accomplir sa détestable mission. On dit que les pouvoirs publics



LES CONJURÉS

(Cl. P. Boyer)

GIACOMI, lisant. — « Un complot contre l'Empereur des Français. » « Nous recevons de Paris la dépêche suivante .. (page 60, col. 2).

« vont prendre des mesures d'une sévérité  
« exceptionnelle, qui empêcheront à jamais  
« de pareilles tentatives... »

MASSARENTI. — Ah!... misère!...

TRAVENTI. — Comment a-t-il pu se laisser  
prendre?

TERBOGNO. — Il n'a pu être que trahi.

GIACOMI et plusieurs — C'est certain!

Les trois phrases suivantes sont dites en même  
temps.

GIACOMI. — La police a été avertie.

TRAVENTI. — Mais par qui?

MASSARENTI. — Tous les complots ourdis  
à Londres avortent... et de la même façon.

TERBOGNO. — Il y a deux mois, après  
Orsini... nous décidons d'envoyer Gregori.  
Gregori est arrêté. Puis c'est Padovani. Pa-  
dovani est arrêté. Aujourd'hui, c'est Vis-  
conti... Si tous, maintenant, sont arrêtés  
avant d'avoir pu rien accomplir, c'est que  
tous sont dénoncés...

PLUSIEURS. — Mais par qui?

TERBOGNO. — Oh! par qui?... Il y a un  
homme... qui après tout... n'a rien à  
gagner à la liberté... il est riche, noble,  
apparenté aux plus grandes familles d'Ita-  
lie. Ses intérêts, ses habitudes, ses goûts,  
tout l'enchaîne au passé d'esclavage que  
nous abhorrons, nous, les pauvres, les  
humbles, les opprimés. Cet homme qui  
prétend nous diriger...

Tous. — L'Excellence!

TERBOGNO. — Oui, l'Excellence. Nous  
autres, qu'avons-nous laissé derrière nous?  
Le souvenir de nos souffrances et de notre  
misère!... Ce qu'il a abandonné, lui, ce sont  
des charges à la Cour papale, des palais à  
Rome et des terres en Romagne...

TRAVENTI. — Sacrifice plus grand!

TERBOGNO. — Trop grand pour être du-  
rable. Un mot de regret et il rentrerait en  
grâce... Eh bien! ce mot, qu'on lui deman-  
dait comme rançon, il l'a peut-être pro-  
noncé: c'est le nom de nos frères dénoncés  
à Bonaparte, qui plaidera sa cause auprès  
des prêtres de Rome.

ARDIOTTI. — Tu es fou... l'Excellence, un  
traître?

MASSARENTI. — Tu accuses vite et à la  
légère.

TRAVENTI. — Il a été pour nous une véri-  
table providence... Depuis deux ans c'est  
lui qui nous soutient.

MASSARENTI. — Qui nous héberge... qui  
nous nourrit...

TERBOGNO. — Et qui nous livre.

(Le prince entre par la porte de gauche, bruit).

LE PRINCE. — Ne parlez donc pas si fort,  
ou vous écoutez.

PLUSIEURS VOIX. — Qui donc?

LE PRINCE. — Moi! (à Terbogno) De qui  
parlais-tu donc?

TERBOGNO. — De toi!... De toi que j'accuse.

ARDIOTTI. — Excellence, il est fou!

TIBALDI. — Ne l'écoutez pas!

MASSARENTI. — Vous êtes au-dessus du soupçon.

TERBOGNO. — Pardon, qu'il s'explique...

LE PRINCE (*à Terbogno*). — Accuse-moi, si tu veux, c'est ton droit, mais ne crie pas, c'est inutile!

ARDIOTTI. — Mais non!...

TRAVENTI. — Ne l'écoutez pas!... Vous avez toute notre confiance. L'Excellence est notre chef.

LE PRINCE. — Je ne suis pas votre chef: Les proscrits n'ont pas de chef. Nous sommes tous égaux dans l'exil, comme nous le sommes devant les fusillades et la guillotine.

GIACOMI. — C'est vrai!

TERBOGNO. — Des mots... des mots, tout cela.

LE PRINCE. — Allons, explique-toi. Qu'est-ce que tu disais.

TERBOGNO. — La proscription qui pèse trop lourdement à tes épaules, tu as peut-être voulu la faire lever.

LE PRINCE. — En vous trahissant, n'est-ce pas? Il te faut donc un traître absolument?

TERBOGNO. — Mais comment expliquer autrement?... N'est-il pas extraordinaire?

LE PRINCE. — Extraordinaire. — Voilà le grand mot lâché... Les petites âmes ont un étrange besoin d'extraordinaire... Et ton âme à toi est vraiment petite.

TERBOGNO. — Parce que je t'accuse?

LE PRINCE. — Non!... Parce que tu accuses... Parce que, en un pareil moment, quand notre espoir vient une fois de plus de s'effondrer, quand un des nôtres vient d'être arrêté, ton cœur ne t'inspire que des pensées de doute et des soupçons.

TRAVENTI. — C'est vrai! C'est juste! On n'accuse pas ainsi...

LE PRINCE. — Ce qui te paraît étrange et suspect, c'est, en somme, que moi je sois ici, à Londres, vivant une existence pitoyable de proscrit et conspirant sans relâche avec vous contre Napoléon III. Cela doit te sembler bien extraordinaire, en effet. Tu ne conçois pas que, sans une arrière-pensée d'intérêt personnel, on puisse de gaieté de cœur renoncer à la vie douce des gens ayant dignités et fortune... Eh bien! sache-le: Il est des hommes, et dans toutes les classes, qui placent au-dessus de tout l'amour de leur pays Italien, je veux l'Italie libre, unie et grande...

TERBOGNO. — Je ne t'accuse pas de ne pas aimer l'Italie.

LE PRINCE. — Mais tu m'accuses de la trahir, puisque tu m'accuses de trahir ceux qui la défendent, ceux qui veulent chasser

les prêtres, les princes qui ont amoindri, morcelé, mutilé notre pays, ceux enfin qui veulent abattre cet Empereur par surprise, ce renégat...

GIACOMI. — Ce parjure...

LE PRINCE. — Louis Bonaparte, dont j'ai reçu, moi, le serment quand il se fit recevoir des nôtres.

TRAVENTI. — A bas Napoléon!

LE PRINCE. — Oui, à bas Napoléon!... Car, Napoléon à bas, c'est la révolution qui s'allume, des bords de la Seine aux lagunes de l'Adriatique; c'est la France reprenant sa mission libératrice, c'est l'empire d'Autriche croulant sous l'effort de ses peuples soulevés; c'est Rome et l'Italie définitivement affranchies.

TRAVENTI, GIACOMI (*Ensemble*). — A bas Napoléon!... Et à mort!...

LE PRINCE. — Il a échappé à Pianori, à Orsini, à Pieri; il vient encore d'échapper à Visconti; mais un autre se lèvera, auquel il n'échappera pas. Et je vous demande que, le premier qui barrera la route au parjure, ce soit moi,... moi que tu accuses.

MASSARENTI. — Pas plutôt vous qu'un autre.

GIACOMI. — Seul, le sort doit nous désigner.

LE PRINCE. — Je vous demande que ce soit moi!

GIACOMI. — Comment t'y prendras-tu?

LE PRINCE. — En toute occasion, l'Empereur est admirablement gardé. Tous les attentats qui se produiront au palais, au théâtre ou dans la rue, échoueront. Il faut donc trouver autre chose...

GIACOMI. — Quoi?

LE PRINCE. — Je l'ignore encore. Laissez-moi faire. Je vous le répète, il faut agir tout autrement. Ce qu'il importe, c'est de ne pas jeter la discorde parmi nous. Nos pires ennemis n'auraient pas agi d'autre façon que toi, Terbogno.

ARDIOTTI. — C'est absolument vrai.

LE PRINCE. — Écoutez-moi: Je pensais célébrer aujourd'hui avec vous une victoire. Il n'en est malheureusement pas ainsi et, après cet échec, la police impériale redoublera d'énergie. Il faut tout craindre... Londres, qui était pour nous un asile, est devenu une souricière.

PLUSIEURS. — Alors, que faut-il faire?

LE PRINCE. — Ne plus se réunir. Restons unis par la même pensée, la même volonté, le même amour. Aux heures tristes, comme celles que nous traversons, que notre serment nous retrempe et nous encourage... (*Il se lève, tout le monde se découvre*). Au nom des martyrs de la sainte Cause italienne, par la mémoire de la grandeur passée et par la conscience de l'abjection présente, je jure de me consacrer entièrement et pour tou-

jours à la cause de la rédemption et de la liberté.

TERBOGNO. — Je te demande pardon, oublie mes paroles.

LE PRINCE. — C'est à toi de les oublier. Séparons-nous. Et dites à ceux que vous représentez ici, à tous nos frères proscrits en ce moment à Londres, d'avoir confiance, de ne pas se laisser décourager par l'échec d'aujourd'hui. Ta maison, Ardiotti, nous sera plus utile que jamais. Quand nous aurons une nouvelle à nous communiquer, c'est Ardiotti qui nous prévendra par l'entremise de Traventi. Toi, Massarenti et toi, Tibaldi, demeurez en relations avec le représentant de Mazzini à Londres. Toi, Giacomi, continue ta collaboration à l'*Indépendant*.

GIACOMI. — C'est entendu!... Et je te remercie de l'emploi que tu m'as trouvé.

TIBALDI. — Et moi aussi.

MASSARENTI. — Merci, Excellence.

LE PRINCE. — Comptez sur moi.

TERBOGNO. — Encore pardon.

*Ardiotti indique aux Italiens qui sortent la porte du haut et la porte du rez-de-chaussée; les uns s'en vont par la porte du bas, les autres par l'escalier montant au premier.*

#### SCÈNE IV

ARDIOTTI, LE PRINCE DE CARPEGNA, TRAVENTI

TRAVENTI. — Excellence, comptez-vous rester à Londres?

LE PRINCE. — Je ne sais pas encore... En tous cas, si je m'absentais, je te laisserais de quoi subvenir à leurs besoins.

TRAVENTI. — Ah! j'ai là une nouvelle demande de secours.

LE PRINCE. — Montre..

TRAVENTI. — Il s'agit d'Italiens...

LE PRINCE (*à Ardiotti*). — Oui, je vois... Eh! mais, tu as un concert.

ARDIOTTI. — Ah! nom de nom!.. Encore des musiciens de trottoir!.. Je leur défends pourtant d'entrer...

LE PRINCE. — Laisse donc... pauvres diables!..

ARDIOTTI. — Ah! mais, c'est de la vermine, tout cela, Monseigneur!

LE PRINCE. — Ecoute... « Le brindisi de la Traviata ».

TRAVENTI. — Oui... c'est à hurler!

LA VIEILLE (*apparaissant en haut de l'escalier*). — Buona sera, à la compagnie!

ARDIOTTI. — Qu'est-ce que tu veux, toi?

LA VIEILLE. — Pasienza, padrone!.. Vous ne voulez pas entendre une chanson : *Le Panache du Vésuve... Santa Lucia... La Rondinella*?

ARDIOTTI. — Mais non, mais non!.. Ouste!.. Veux-tu filer?

LA VIEILLE. — Si c'est possible, de traiter ainsi des artistes!.. Moi, une ancienne prima dona!

LE PRINCE (*lui donnant une pièce*). — Allons, tiens!

LA VIEILLE (*lui baisant la main*). — Oh! gratia, illustrissimo!... (*elle regarde la pièce*). Dites, vous ne voulez pas la voir?

LE PRINCE. — Qui?

LA VIEILLE. — Ma fille... celle qui chante!

LE PRINCE. — Mais non.

LA VIEILLE. — Elle est si charmante...

#### SCÈNE V

LES MÊMES, ROSINE

ROSINE SAVELLI (*apparaissant en haut de l'escalier conduisant à la salle du premier*). — Eh bien! qu'est-ce que tu fiches, toi?.. Faut encore venir te chercher.

LA VIEILLE. — Voilà, voilà!.. (*au prince*) Tenez, c'est elle.

ROSINE. — Eh bien!

LA VIEILLE. — Viens, *piccina mia*. Ces Messieurs ont trouvé que tu as une belle voix. Descends donc, veux-tu?

ARDIOTTI. — Mais non, mais non... Laissez-nous la paix.

ROSINE. — Tu es d'une galanterie!.. (*elle descend*). Faut-il dire aux musiciens de descendre?

LE PRINCE. — Inutile...

ROSINE. — Alors quoi!.. Qu'est-ce que vous voulez?..

LE PRINCE. — Mais rien!.. Veux-tu un verre de malvoisie?..

ROSINE. — Oui, s'il est bon...

ARDIOTTI. — Comment, s'il est bon!

TRAVENTI. — Eh bien? on t'en donnera du malvoisie comme celui-là.

ARDIOTTI. — Quelle audace!

TRAVENTI. — Tiens, goûte s'il est bon...

LA VIEILLE. — Buonissimo! (*au prince*) Vous permettez... un petit verre pour l'orchestre!

LE PRINCE. — Mais oui, va.

ARDIOTTI. — C'est bon, je vais t'en monter...

LA VIEILLE. — Gratia!

TRAVENTI. — Adieu, Excellence. Je passerai chez vous demain.

LE PRINCE. — Adieu, Traventi.

*La vieille remonte en faisant des signes à Ardiotti comme pour lui dire de s'en aller.*

#### SCÈNE VI

LES MÊMES, moins LA VIEILLE

ROSINE (*au prince*). — Eh bien! vous ne buvez pas?...

LE PRINCE. — Merci!...

ARDIOTTI. — Monseigneur, je vais monter ceci aux musiciens.

Il sort.

ROSINE. — Salute Ardiotti; le pain que tu donnes est dur, mais le vin que tu vends est doux... (au Prince) A votre santé, et à votre sainte, si vous en avez une.

SCÈNE VII

LE PRINCE, ROSINE

LE PRINCE. — Tu es Napolitaine?

ROSINE. — Et vous, qu'est-ce que vous êtes?

LE PRINCE. — Je suis Italien.

ROSINE. — Compatriote, alors... Je suis née à Rome.

LE PRINCE. — Ah!

ROSINE. — Eh oui!... à Rome. Seulement, je dis que je suis Napolitaine: cela donne de la valeur à mon répertoire ..

LE PRINCE. — Et tu t'appelles?...

ROSINE. — Bella.

LE PRINCE. — Bella! C'est ton nom de guerre?

ROSINE (montrant ses chiffons). — Et de défaite.

LE PRINCE. — Mais l'autre, le vrai, celui du Bon Dieu!

ROSINE. — Oh! le Bon Dieu!

LE PRINCE. — Quoi! le Bon Dieu!... Tu n'y crois pas?

ROSINE. — Non!

LE PRINCE. — Diable!

ROSINE. — Audiable, non plus!

LE PRINCE. — Libre penseuse?...

ROSINE. — Et libre chanteuse, et libre danseuse...

LE PRINCE. — Libre penseuse, une romaine, une sujette du pape?

ROSINE. — Je ne suis pas sujette du pape.

LE PRINCE. — Pourtant, Rome est au pape.

ROSINE. — Rome est à l'Italie... mais vous me faites parler... Ca vous amuse, vous, d'interroger le monde?...

LE PRINCE. — Non... pas tout le monde.

ROSINE. — Merci!

LE PRINCE. — Tu as de beaux yeux.

ROSINE. — Je le sais.

LE PRINCE. — Gais et intelligents... on doit bien voir avec de pareils yeux.

ROSINE. — Oui, surtout quand je les ferme.

LE PRINCE. — Et alors, qu'est-ce que tu vois?

ROSINE. — Je ne sais... Des choses lointaines, des ombres, un beau ciel, des oliviers, des ruines, des fleurs... Rome... où je n'irai plus...

LE PRINCE. — Pourquoi?

ROSINE. — Parce qu'on a fait de Rome la cité dolente, celle où l'on souffre, où l'on se tait, où l'on se soumet.

LE PRINCE. — Où l'on se soumet!... pas tout le monde?

ROSINE. — Mais si... maintenant, il n'y a qu'une vertu pour les Italiens, la soumission au pape, ou à son défenseur, Napoléon.

LE PRINCE. — Pourtant, on vient encore de découvrir un complot contre l'Empereur, et l'individu que l'on a arrêté est un Italien.

ROSINE. — L'individu, dites-vous? Eh bien, cet individu, c'est un homme.

LE PRINCE. — Sa Majesté Louis-Napoléon n'est pas un de vos amis?

ROSINE. — Sa Majesté Louis-Napoléon a fait assassiner mon père.

LE PRINCE. — Ah!

ROSINE. — C'est une raison, n'est-ce pas?

LE PRINCE. — Qui était-ce donc votre père?

ROSINE. — En quoi ça vous intéresse-t-il?...

LE PRINCE. — Qui était-ce?

ROSINE. — Savelli... Ça ne vous dit rien.

LE PRINCE. — J'ai connu autrefois un Savelli... pendant le siège de Rome, Scipione Savelli.

ROSINE. — C'était lui.

LE PRINCE. — Pardon!... Mais je me souviens parfaitement... il fut blessé au bastion Saint-Portèse.

ROSINE. — Oui!

LE PRINCE. — Et plus tard... il s'est réfugié... en France... à Marseille?

ROSINE. — Oui!

LE PRINCE. — Et après le coup d'Etat... il fut pris sur une barricade et condamné?

ROSINE. — Oui!

LE PRINCE. — Mais est-ce qu'il ne fut pas...

ROSINE. — Fusillé? Oui, et deux fois...

LE PRINCE. — Comment?

ROSINE. — Il fut assassiné deux fois! Ce n'est pas ordinaire, n'est-ce pas? Il fut pris sur une barricade, et aussitôt passé par les armes... Mais il ne fut que blessé; troué de balles, on le jeta dans une ambulance, on pansa ses blessures. Oh! pas par humanité. Par ordre de Besnard, du procureur Besnard, du boucher blanc, comme on l'appelait, on porta mon père mourant devant un conseil de guerre et les bandits le fusillèrent pour la seconde fois... Oh! les bandits!...

LE PRINCE. — Oui... les bandits... et lui, ce Besnard, ce président des commissions mixtes... vit heureux maintenant. Il a famille, fortune, c'est un des grands dignitaires de l'Empire...

ROSINE. — Ah! si ces mains pouvaient l'atteindre...

LE PRINCE. — Et vous n'avez rien fait, rien tenté pour ça?...

ROSINE. — Que pouvais-je faire... On m'a chassée de partout comme un chien. J'étais institutrice à Marseille, mais vous pensez bien que la fille d'un condamné, d'un fusillé, ne pouvait plus inspirer confiance...

LE PRINCE. — Et personne ne vous est venu en aide?

ROSINE. — Qui donc? des Italiens? Ah! bien oui!... Pendant que nous suons la douleur, cette bienheureuse Italie danse et chante. Alors, j'ai fait comme elle, mais dans le ruisseau...

LE PRINCE. — Et vous avez renoncé à la vengeance? Pour une Italienne!

ROSINE. — J'ai dû renoncer à ma vengeance, mais j'ai gardé ma haine.

LE PRINCE. — Oui... et cependant...

ROSINE. — Quoi?

LE PRINCE. — Vous avez de la séduction, de... comment dirais-je, de la race... quand on est ce que vous êtes, on peut être une force.

ROSINE. — Un attrait, tout au plus...

LE PRINCE. — Donc, une force...

ROSINE. — Bien inutile...

LE PRINCE. — Ça dépend... Voyons! Cette vie que vous menez ne vous est pas odieuse?

ROSINE. — On se fait à tout...

LE PRINCE. — Si je vous aidais à en sortir?

ROSINE. — Peuh! A quoi bon?

LE PRINCE. — ...A vous refaire une existence digne de ce que vous étiez.

ROSINE. — Et puis après?

LE PRINCE. — Si je vous aidais à vous venger...

ROSINE. — Vous!... Pourquoi?

LE PRINCE. — Si je vous aidais à atteindre le procureur Besnard...

ROSINE. — Je ne vous crois pas... Ce n'est pas possible...

LE PRINCE. — Si je vous le promettais... si j'en prenais l'engagement.

ROSINE. — Oh! Alors!...

LE PRINCE. — Alors...

ROSINE. — Oh! alors, la vie que vous voulez me refaire serait à vous entièrement, profondément... Oui, vous avez raison! Je suis peut-être une force parce que j'ai souffert, parce que je souffre, parce que je hais... Eh bien, dirigez-la, cette force... si vous en avez le pouvoir.

LE PRINCE. — Peut-être... Venez donc me voir.

ROSINE. — Quel jour?...

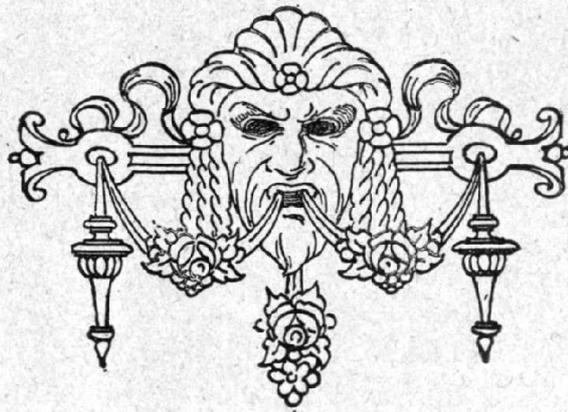
LE PRINCE. — Demain, chez moi, Graevenon Place...

ROSINE. — Et qui demanderai-je?

LE PRINCE. — Le Prince de Carpegna...

ROSINE. — Bien!...

*Elle remonte l'escalier pendant que le rideau baisse.*





ACTE DEUXIÈME

DEUXIÈME TABLEAU

*Les Tuileries à un mercredi de l'Empereur.*

*La salle des Maréchaux. A gauche, grande porte donnant sur la galerie des fêtes. Va et vient de brillants uniformes et d'élégantes toilettes. Costumes de ministres, d'ambassadeurs, de maréchaux.*

*L'orchestre de Strauss se fait entendre par intervalles.*

*Au lever du rideau, sur la droite, cinq ou six femmes très élégantes causent avec le chambellan La Chesnaye et plusieurs hommes, maréchaux, conseillers d'Etat, officiers de la Garde.*

SCÈNE I

LA COMTESSE WOROMSKA, MADAME DE TERNIS, MADAME DE GRÉVILLE, MADAME DE KERSIGNY, LA CHESNAYE, LE PRÉFET, LE MINISTRE, LADY EDINGTON, M. DE RIVAS, MADAME DE RALLANE, LA DUCHESSE, MADAME DE LA BÉDOYÈRE, DE CAUX, GRAVÉNOIRE, PREMIER ATTACHÉ, DEUXIÈME ATTACHÉ, MADAME DURAN, PREMIER MONSIEUR, DEUXIÈME MONSIEUR, UNE DAME, MADAME DE GRAND-MESNIL, LE PRINCE, LA PRINCESSE DE CARPEGNA, BESNARD, M. DURAN.

COMTESSE WOROMSKA. — La Princesse est furieuse.

MADAME DE TERNIS. — Dame ! Aussi ce Nieukerque est extraordinaire.

MADAME DE GRÉVILLE. — Il est si bel homme !

MADAME DE KERSIGNY. — Cette idée de se promener sur les toits du Louvre avec Mme de Castiglione.

MADAME DE TERNIS. — C'est dangereux !

COMTESSE WOROMSKA. — Et fatigant... Nieukerque n'en pouvait plus.

LE PRÉFET. — Et c'est arrivé quand ?

LE MINISTRE. — Mais il y a cinq jours.

LADY EDINGTON. — Le 1<sup>er</sup> janvier ?

LE MINISTRE. — Oui, Milady, à la réception du Corps diplomatique ; mais vous ne le saviez pas ?

LADY EDINGTON. — Non !

LE MINISTRE. — C'est extraordinaire.

*La Chesnaye entre.*

LE PRÉFET. — Les journaux ont dû exagérer, comme toujours.

LE MINISTRE. — Mais non, mais non... Je me trouvais précisément à côté de M. de Hubener, et je n'ai pas perdu un mot de ce que lui a dit Sa Majesté...

MONSIEUR DE RIVAS. — Et l'Empereur lui a dit que nos relations...

LE MINISTRE. — L'Empereur s'est avancé vers l'ambassadeur d'Autriche et lui a dit textuellement ceci : « Je regrette que nos relations avec votre gouvernement ne soient pas aussi bonnes que par le passé, mais je vous prie de dire à votre souverain que mes sentiments personnels pour lui ne sont pas changés. »

LADY EDINGTON. — C'est grave !

LE PRÉFET DE POLICE. — C'est sûrement la guerre.

LE MINISTRE. — Pas forcément.

MONSIEUR DE RIVAS. — Mais non... D'ailleurs pour qui ferions-nous la guerre ?

LE PRÉFET. — Comment ! pour qui ?... mais pour l'Italie.

MONSIEUR DE RIVAS. — C'est entendu ! C'est ce que désire M. de Cavour depuis longtemps, mais enfin, ce n'est peut-être pas notre intérêt.

LE MINISTRE. — Dans tous les cas, il serait chevaleresque de notre part de donner l'indépendance à l'Italie.

MONSIEUR DE RIVAS. — Oh ! donner l'indépendance à un pays, c'est lui faire changer de maître !

LE PRÉFET. — Vous êtes contre la guerre, vous, Monsieur de Rivas ?

MONSIEUR DE RIVAS. — Non, mais je



LE PREMIER ENTRETIEN

Cl. P. Boyer

LA PRINCESSE. — *Voici bientôt six mois que je suis à Paris, et c'est la première fois que j'ai l'occasion de causer avec vous.*

BESNARD. — *C'est vrai... je sors très peu, pourtant je vous avais déjà vue, princesse (page 74 col. 2).*

trouve que nous avons assez à faire en France, et que nous devrions d'abord nous débarrasser des partis d'opposition.

LE MINISTRE. — Vous êtes bon, vous ! mais il ne resterait plus personne. L'opposition, mais tout le monde en fait, depuis les Orléanistes, les républicains, les rouges, jusqu'à l'Empereur lui-même qui est un libéral.

LADY EDINGTON. — Et dites-moi, l'Empereur a dit ces paroles devant tout le Corps diplomatique ?

LE MINISTRE. — Mais oui, Milady.

LADY EDINGTON. — Alors, c'est tout à fait grave !

LE MINISTRE. — Non !... il ne faut pas s'alarmer.

LADY EDINGTON. — Oh ! ce n'est pas pour la guerre, mais c'est pour mon mari !

LE MINISTRE. — Pour votre mari ?

LADY EDINGTON. — Oui, il m'avait assuré qu'il était à cette réception, et il ne m'a pas soufflé mot de cet incident.

LE MINISTRE. — Discrétion de diplomate.

LADY EDINGTON. — Mais non... mais non...

c'est qu'il n'y était pas !... Où était-il ? Voilà ?...

COMTESSE WOROMSKA (*s'avancant avec La Chesnaye*). — Qu'il est méchant, ce La Chesnaye !

LA CHESNAYE. — Je vous jure, Mesdames, que je n'invente rien. L'histoire m'a été contée avant-hier, au lundi de l'Impératrice.

COMTESSE WOROMSKA. — Vous disiez tout à l'heure que c'était à Compiègne.

LA CHESNAYE. — Pas celle-là !

MADAME DE TERNIS. — Il y en a donc une autre, ô chambellan de mon cœur ! Fi donc ! Vieux libertin !

LA CHESNAYE. — Libertin, peut-être... mais vieux, non.

LA DUCHESSE. — Ah ! mon cher La Chesnaye, que ces plaisanteries sont donc peu drôles !

LA CHESNAYE. — Je suis tout à fait de votre avis.

LA DUCHESSE. — Et qu'il est regrettable de les répéter... Autrefois... de notre temps...

LA CHESNAYE. — Comment ! de notre temps...

LA DUCHESSE. — Eh ! oui, nous sommes contemporains.

LA CHESNAYE (*vexé*). — Vous me flattez !

LA DUCHESSE. — Pas tant que ça... Eh bien ! de notre temps... sous...

MADAME DE TERNIS (*à mi-voix*). — Charles X.

LA DUCHESSE. — Eh oui ! sous Charles X... et même sous Louis XVIII... il y avait dans le ton des conversations une retenue que l'on retrouve difficilement aujourd'hui.

MADAME DE LA BÉDOYÈRE. — Tant mieux !

LA CHESNAYE. — Mais oui... tant mieux ! Cette liberté qui vous étonne, mais n'est-ce pas un des charmes de la Cour impériale ?

LA DUCHESSE. — Oh ! vous, c'est entendu ! Vous êtes enthousiaste de Napoléon III, comme vous le fûtes de Louis XVIII et de Charles X et de Louis-Philippe.

LA CHESNAYE. — Je suis attaché à mes souverains.

LA DUCHESSE. — Vous êtes le modèle des chambellans.

MONSIEUR DE RIVAS. — Ne faites pas enrager ce pauvre La Chesnaye.

DE CAUX. — Tiens, bonjour, Gravenoire.

GRAVENOIRE (*jeune homme très élégant*). — Mesdames.

*Salutations.*

GRAVENOIRE. — Ce n'est pas sans peine que je suis arrivé jusqu'à vous... il y a un monde..

MADAME DE GRÉVILLE. — Oui, on m'a dit qu'il y avait plus de deux mille invitations ce soir.

LA DUCHESSE. — Toute la bourgeoisie. La fine fleur de la Cour impériale...

GRAVENOIRE (*à la duchesse*). — Vous êtes toujours aussi royaliste.

LA CHESNAYE. — De plus en plus.

LA DUCHESSE. — Non, autant.

LA CHESNAYE. — Mais qu'est-ce que vous nous reprochez ?

LA DUCHESSE. — Vos invités.

MONSIEUR DE CAUX. — Il faut bien se rendre populaire.

PREMIER ATTACHÉ. — Pas à ce point. Dans la galerie, c'est une cohue...

MONSIEUR DE RIVES. — Comme toujours.

PREMIER ATTACHÉ. — Moindre pourtant que mercredi dernier.

LA DUCHESSE. — C'était scandaleux.

MADAME DE BELLANE. — Epouvantable.

COMTESSE WOROMSKA (*à de Caux*). — Vous y étiez ?

DE CAUX. — Mais oui.

MADAME DE TERNIS. — Pensez donc ! Le jour de la présentation de la princesse de Carpegna.

DEUXIÈME ATTACHÉ. — Elle a eu un succès !

GRAVENOIRE. — Je vous crois, on montait sur les banquettes pour la voir passer.

MADAME DE GRÉVILLE. — Sur les banquettes... quelle tenue !

LA DUCHESSE. — La tenue impériale.

LA CHESNAYE. — Voyons, duchesse, vous-même avez reconnu que la princesse était infiniment séduisante.

LA DUCHESSE. — Je ne m'en dédis pas... Mais je ne monte pas pour ça sur les banquettes.

COMTESSE WOROMSKA. — Ah ! cette princesse de Carpegna... mais qu'est-ce que c'est que cette femme ?

MADAME DE TERNIS. — C'est la femme du prince de Carpegna.

MADAME DE GRÉVILLE. — La seconde femme. Il était veuf, et il a épousé celle-ci, il n'y a pas longtemps.

PREMIER ATTACHÉ. — Elle a du piquant.

MADAME DE TERNIS. — Si l'on veut.

MADAME DE GRÉVILLE. — Elle fait de l'effet.

LA DUCHESSE. — Ce n'est pas difficile avec les toilettes qu'elle a.

COMTESSE WOROMSKA. — Vous les trouvez jolies ?

LA DUCHESSE. — Moi, oh ! pas du tout.

MADAME DE GRÉVILLE. — Il paraît qu'elle était danseuse à Rome.

COMTESSE WOROMSKA. — Tiens ! on m'avait dit à Londres.

MADAME DE TERNIS. — A Rome ou à Londres, peu importe. Ce qui est extraordinaire, c'est qu'une pareille femme soit venue ici.

LA CHESNAYE. — Que vous êtes méchantes, Mesdames... La Princesse est une femme délicieuse.

COMTESSE WOROMSKA. — Et d'où sort votre divinité ?

LA CHESNAYE. — La princesse de Carpegna ? Je ne sais qu'une chose, c'est que les Carpegna Montefelto ont jadis gouverné la Romagne. Dante a même placé un Carpegna dans son Enfer.

MONSIEUR DE RIVAS. — Qu'il est savant ce La Chesnaye.

LA CHESNAYE. — Oh ! j'ai lu ça ce matin dans le *Moniteur*.

DEUXIÈME ATTACHÉ. — A quel propos ?

LA CHESNAYE. — A propos de la Princesse.

MADAME DE TERNIS. — Naturellement, on ne parle que d'elle !

MONSIEUR DE RIVAS. — Il y a de quoi... la femme d'un carbonaro.

LA CHESNAYE. — Repenti !... Repenti !... il a fait sa soumission complète... Le pape

lui a rendu ses biens et Sa Majesté a daigné l'accueillir.

MONSIEUR DE CAUX. — Sa Majesté est bien bonne...

PREMIER ATTACHÉ. — Un an après l'attentat de ce misérable Orsini, accueillir un ancien carbonaro!

LA CHESNAYE. — La prince a pleinement reconnu ses erreurs. D'ailleurs, il n'a jamais fait d'opposition directe à l'Empire. Il appartenait, en Italie, à un parti qui est en désaccord avec Pie IX. Or, comme l'Empereur a soutenu, et très sagement, Sa Sainteté, alors, vous comprenez... Mais il n'y a rien eu de plus... Au contraire, le Prince admire beaucoup l'Empereur et il ne s'en cache pas.

MADAME DE TERNIS. — Monsieur, vous qui avez séjourné longtemps en Italie, vous avez dû connaître les Carpegna.

MONSIEUR DE CAUX. — Le Prince, un peu mais je ne connais pas la Princesse.

COMTESSE WOROMSKA. — En tout cas, vous avez dû la voir depuis votre retour à Paris.

MONSIEUR DE CAUX. — Je n'ai pas encore eu cette bonne fortune.

MADAME DE TERNIS. — C'est extraordinaire... On la voit partout. C'est la reine du jour.

MADAME DE GRÉVILLE. — On la dit très sage... et fidèle à son mari.

MADAME DE TERNIS. — Hum! On dit aussi qu'elle a de grandes ambitions... ambitions à la Dubarry.

MADAME DE KERSIGNY. — Une chasse à l'Empereur.

LA DUCHESSE. — Elle aussi!

COMTESSE WOROMSKA. — Elle surtout. Une chasse indécente, le poursuivant partout, au Bois, à l'Opéra, aux Français, aux Italiens; le lorgnant avec effronterie et s'en faisant lorgner.

MONSIEUR DE RIVAS. — Je connais mon souverain, la chasse réussira.

MADAME DE TERNIS. — Peut-être pas. Il y a le mari.

GRAVENOIRE. — Il y a aussi La Chesnaye qui fait le rabatteur.

LA DUCHESSE. — C'est une honte... Je vous assure qu'il faut y être forcée pour venir ici et voir tout cela.

MADAME DE TERNIS. — Qu'est-ce qui vous oblige à y venir, vous, duchesse?

LA DUCHESSE. — Je m'ennuie chez moi.

MADAME DE TERNIS. — Vous avez le faubourg.

LA DUCHESSE. — Je m'y ennue encore plus. Ici, au moins, il y a du bruit.

COMTESSE WOROMSKA. — Trop! Comme je préfère l'intimité de Compiègne!

MADAME DE TERNIS. — Ou les lundis de l'Impératrice.

MADAME DE GRÉVILLE. — Le dernier a été délicieux.

MADAME DE KERSIGNY. — Bah! Ici l'on n'est pas bousculé.

MADAME DE TERNIS. — Non, *mais le seul ennui*, c'est l'orchestre... Cette idée de l'avoir



L'EMPEREUR NAPOLÉON III (M. BURGUET)

*C'est la première fois que sur une de nos grandes scènes, l'Empereur Napoléon III figure parmi les personnages représentés.* Cl. P. Boyer

placé juste au-dessus de la salle des Maréchaux.

GRAVENOIRE. — Plaignez-vous!... l'orchestre de Strauss, mais il est délicieux!

MADAME DE TERNIS. — Délicieux! Mais trop rapproché... J'aime la musique un peu lointaine. Et vous, La Chesnaye?

LA CHESNAYE. — Oh! moi ce que j'aime dans la musique, ce sont les femmes qui l'écoutent.

MADAME DE TERNIS. — Gravenoire?

GRAVENOIRE. — Comtesse?

MADAME DE TERNIS. — Quelle est donc cette petite personne... assise là?

GRAVENOIRE. — Là?

MADAME DE TERNIS. — Oui.

GRAVENOIRE. — Ma foi, je ne sais pas.

MADAME DE GRÉVILLE. — Gentille!

MADAME DE KERSIGNY. — Amusante!

LA DUCHESSE. — Peuh!...

MADAME DE GRÉVILLE. — Voyons, duchesse, elle est gentille!

COMTESSE WOROMSKA. — Elle rougit. Elle a vu qu'on la regardait.

MADAME DE TERNIS. — Eh bien! La Chesnaye... Voyons, vous ne savez pas qui c'est...

LA CHESNAYE. — Mais non! C'est la première fois.

LA DUCHESSE. — Renseignez-vous.

GRAVENOIRE. — Quelque femme d'officier.

LA CHESNAYE (*se dirigeant vers la petite femme*). — Madame!

MADAME DURAN. — Monsieur!

LA CHESNAYE. — Permettez-moi de me présenter : le baron La Chesnaye, chambellan de Sa Majesté l'Empereur.

MADAME DURAN. — Ah! Monsieur le chambellan!

LA CHESNAYE. — Vous êtes toute seule...

MADAME DURAN. — Mon Dieu, Monsieur... ce qui m'arrive est très fâcheux...

LA CHESNAYE. — Quoi donc, Madame?

MADAME DURAN. — Je viens de perdre mon mari.

LA CHESNAYE. — Comment cela... ici!...

MADAME DURAN. — Oui, je crois... C'est la première fois que je viens aux Tuileries... et tout à l'heure, dans la foule... dans cette grande galerie... j'ai quitté malheureusement le bras de mon mari... le monde nous a séparés... je l'ai cherché... je ne l'ai plus revu... je suis entrée ici, j'espère qu'il me retrouvera.

LA CHESNAYE. — Pardon, Madame, Monsieur votre mari est... officier?

MADAME DURAN. — Non, Monsieur, fonctionnaire... M. Duran, sous-préfet...

LA CHESNAYE. — Ah! sous-préfet... mais alors, il ne vous retrouvera jamais ici...

MADAME DURAN. — Ah!

LA CHESNAYE. — Ici, Madame, c'est la salle des Maréchaux, ... salle réservée à Leurs Majestés, aux officiers généraux, aux ministres ou dignitaires de l'Empire.

MADAME DURAN. — Ah! Monsieur... je vous demande pardon... je ne savais pas... je vais me retirer...

LA CHESNAYE. — Mais non, Madame, faites-nous, au contraire, la grâce de rester ici.

MADAME DURAN. — Mais, mon mari...

LA CHESNAYE. — S'il se présente, nous le laisserons entrer, et s'il ne se présente pas... nous le chercherons ensemble... Venez que je vous présente.

MADAME DURAN. — C'est que je n'ose pas.

LA CHESNAYE. — Venez donc!... Jolie que vous êtes... Mesdames, permettez-moi de vous présenter M<sup>me</sup> Duran, sous-préfète;... la duchesse de Pastoret... la comtesse Woromska... M<sup>me</sup> de Ternis... la duchesse de Kersigny... M<sup>me</sup> de Gréville... M<sup>me</sup> de La Bédoyère... la duchesse de Rivas... (*Salutations*). C'est la première fois que Madame Duran vient aux Tuileries et elle a égaré son mari...

MADAME DE TERNIS. — C'est charmant!

MADAME DE GRÉVILLE. — Mais, venez vous asseoir...

LA DUCHESSE. — Un mari se retrouve toujours. Vous amusez-vous, Madame?

MADAME DURAN. — Mais oui, duchesse...

*Elles se mettent à parler à voix basse.*

*Entre M<sup>me</sup> de Grand-Mesnil, accompagnée d'un officier. Elle se dirige vers le groupe des femmes.*

*Salutations* : — Bonjour, comtesse. — Baronne! — Bonjour, ma belle, vous avez une robe délicieuse.

MADAME DE GRAND-MESNIL. — Vous trouvez?

COMTESSE WOROMSKA. — C'est d'une beauté sans pareille.

LA DUCHESSE. — Vous ne la reconnaissez pas?

MADAME DE GRAND-MESNIL ( *vexée* ). — Vous la reconnaissez, vous?

LA DUCHESSE. — Mais oui... Vous ne vous rappelez pas à Compiègne, le mois dernier, la petite pièce que donnait la Comédie-Française... Comment donc, déjà?

GRAVENOIRE. — *Les suites d'un bal masqué*?

MADAME DE TERNIS. — Non, une autre, dans laquelle paraît M<sup>lle</sup> Arnould Plessis... Voyons, La Chesnaye, vous qui savez tout!

LA CHESNAYE. — *Le Bougeoir*, comédie en un acte de Clément Caraguel.

MADAME DE LA BÉDOYÈRE. — C'est cela.

LA CHESNAYE. — Joué par M<sup>lle</sup> Arnould Plessis, MM. Bressant et Delaunay.

MADAME DE GRÉVILLE. — Quel talent, ce Bressant!

MADAME DE KERSIGNY. — Je préfère De-launay.

MADAME DE GRÉVILLE. — Ah ! Je ne suis pas de votre avis.

LA DUCHESSE. — Eh bien ! M<sup>lle</sup> Plessis y avait une robe que Sa Majesté l'Empereur a daigné trouver de son goût, et dont M<sup>me</sup> de Grand-Mesnil a dû s'inspirer.

MADAME DE GRAND-MESNIL (*s'éloignant*). — Mais non, je vous assure.

LA DUCHESSE. — Alors, je me trompe.

COMTESSE WOROMSKA. — Certainement. Elle ne s'en est pas inspirée. Elle l'a copiée.

MADAME DE TERNIS. — Vous êtes né-chante !

COMTESSE WOROMSKA. — Pas du tout ; mais cette petite a une façon de faire la cour à Sa Majesté, qui est choquante — car, c'est pour se faire remarquer, n'en doutez pas, qu'elle est venue habillée de la sorte.

MADAME DE TERNIS. — Oh ! mais voyez donc. Qu'est-ce qui se passe encore dans la galerie ? Mais on fait la haie... Allez voir, Gravenoire... moi, je ne bouge pas.

MADAME DE GRÉVILLE. — Peut-être Sa Majesté.

MADAME DURAN. — Sa Majesté !

LA CHESNAYE. — Ah non ! Pas encore... Sa Majesté ne traversera la galerie que tout à l'heure, et vous serez très bien ici, Madame, pour la voir.

MADAME DE TERNIS. — Eh bien ?

GRAVENOIRE (*revenant*). — Eh bien, Mesdames, je vous annonce l'arrivée de la princesse de Carpegna.

*La Chesnaye se lève brusquement et va à l'entrée du salon.*

LA DUCHESSE. — Ah ! voilà La Chesnaye qui commence à piaffer, regardez-le.

*La Chesnaye rentre à côté du prince et de la princesse.*

MADAME DE TERNIS. — Ah ! je n'aime pas sa toilette.

MADAME DE LA BÉDOYÈRE. — Moi non plus !

LA DUCHESSE. — Une...

COMTESSE WOROMSKA. — C'est tapageur !

MADAME DE GRÉVILLE. — C'est indiscret !

GRAVENOIRE *et plusieurs hommes*. — Elle est charmante, oui !

MONSIEUR DE CAUX. LE PREMIER ATTACHÉ. — Tout à fait !

LA CHESNAYE (*en même temps que les répliques précédentes*). — Vous le voyez, Princesse, vous serez ici plus à l'abri de la foule.

LA PRINCESSE. — Mais elle était très amusante, cette foule.

LE PRINCE. — J'ai assisté à bien des galas officiels en Italie, mais ils ne sauraient lutter avec les splendeurs de votre Cour !

LA CHESNAYE. — Splendeurs, prince...

que la présence de M<sup>me</sup> de Carpegna rend plus magnifiques encore.

LA PRINCESSE. — Vous êtes un flatteur, Monsieur de La Chesnaye.

LA CHESNAYE. — Moi, Princesse ! Mais je ne veux pour preuve de cette vérité que l'admiration des hommes et la mine de ces dames ! Voyez donc !

*Il lui désigne le groupe des femmes.*

LA PRINCESSE. — Pourquoi, elles sont si jolies !

LA CHESNAYE. — Vous les connaissez ?

LA PRINCESSE. — Pas toutes...

LA CHESNAYE (*présentant*). — La princesse de Carpegna.

LA PRINCESSE. — Bonjour, comtesse ! duchesse !...

MADAME DE TERNIS. — Princesse !... Nous vous admirons...

LA PRINCESSE. — Oh !

LA CHESNAYE (*présentant M<sup>me</sup> Duran*). — M<sup>me</sup> Duran.

MADAME DURAN. — Princesse !

LA PRINCESSE. — Madame !

LA CHESNAYE (*lui présentant les hommes*). — M. Gravenoire.

GRAVENOIRE. — J'ai eu l'honneur d'être présenté à la Princesse... au dernier mercredi...

LA PRINCESSE. — En effet, M. Gravenoire.

GRAVENOIRE (*va saluer le prince*). — Prince !

LE PRINCE. — M. Gravenoire !

LA CHESNAYE. — Le duc de Rivas !...

*Au fur et à mesure qu'ils sont présentés à la princesse, les hommes s'inclinent devant elle, lui baisent la main et vont serrer celle du prince.*

LA CHESNAYE. — M. de Ternis... M. Marcel Besnard...

BESNARD. — Princesse !

LA PRINCESSE. — Besnard. (*très émue*). N'êtes-vous pas, Monsieur, parent du comte Besnard ?

BESNARD. — Si, Madame, je suis son fils.

LA PRINCESSE. — Celui qui fut procureur en Provence ?

BESNARD. — Oui, Madame... Vous connaissez mon père ?

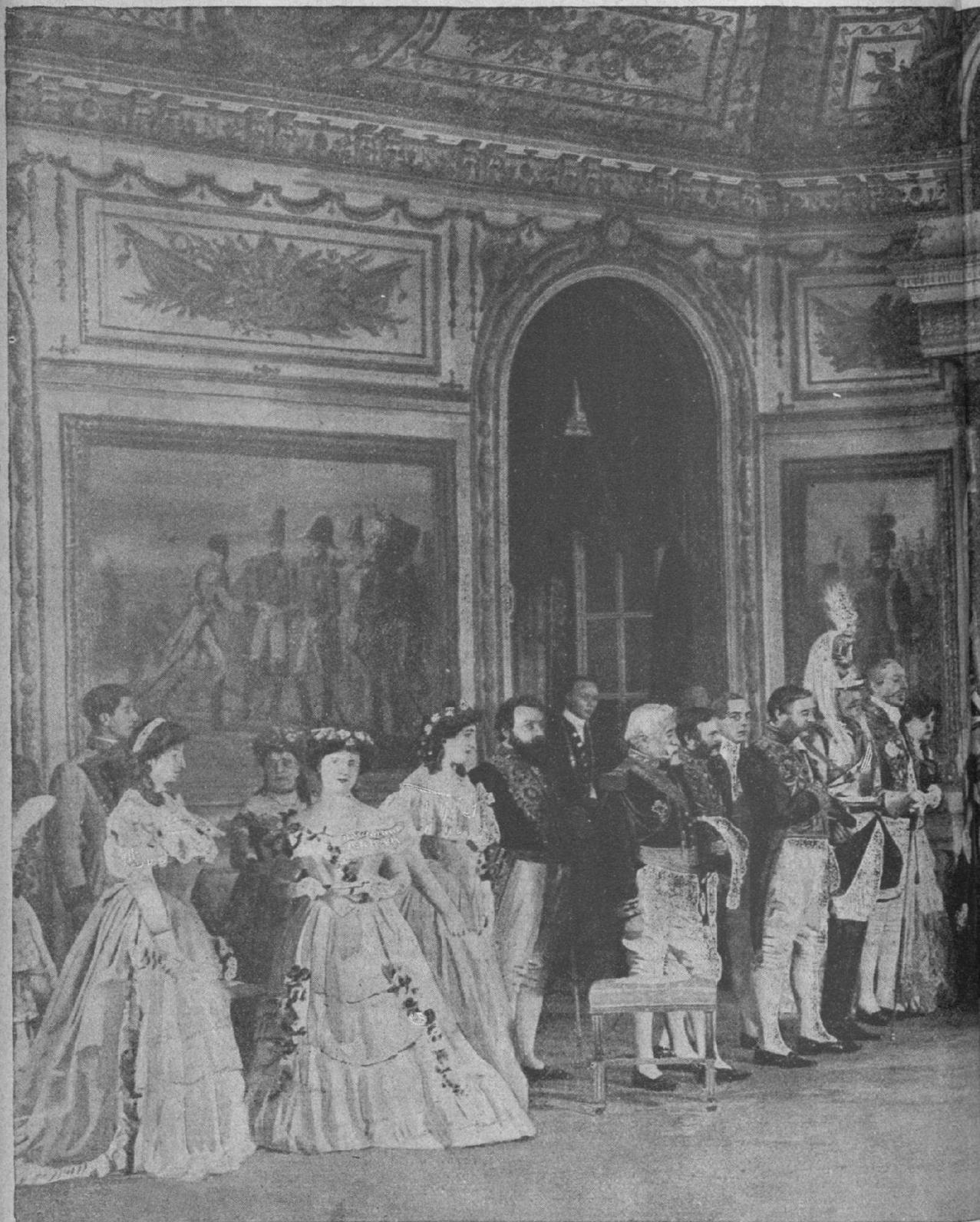
LE PRINCE. — La Princesse connaît Monsieur votre père, comme tous ceux qui connaissent l'histoire de l'Empire et qui l'aiment. M. Besnard est une des gloires du régime.

BESNARD. — Vous me permettez, Monsieur, de lui rapporter ces paroles. Il ne sera certainement très heureux.

LA PRINCESSE. — Et je vous prie, Monsieur, d'ajouter mes hommages à ceux de mon mari.

BESNARD. — Oh ! Princesse !

LA PRINCESSE. — Voulez-vous m'offrir le bras, Monsieur Besnard ?



Mlle Lantelme (Mme Duran) Mme Daynes-Grassot (La Duchesse)

M. Noisieux (La Chesnaye)

UNE SOIRÉE AUX TUILERIES

Ce tableau est une reconstitution minutieuse de la Salle des Maréchaux, aux Tuileries, lors d'une réception impériale. L'exactitude des costumes des dignitaires que l'on voit figurer dans cette scène a été scrupuleusement observée.



M. Burguet (L'Empereur)

Mme Réjane (La Princesse)

Pierre Magnier (Besnard)

LA SCÈNE DE L'ÉVENTAIL

*Au moment où l'Empereur Napoléon III, en uniforme de général de division, traverse lentement la salle des Maréchaux, la princesse de Carpegna (la Savelli), laisse tomber son éventail en jetant un petit cri d'effroi ou de surprise. Napoléon s'arrête, se courbe, ramasse l'éventail... (p. 75, col. 2),*

BESNARD. — Princesse...

*Tous deux s'éloignent.*

LE PRINCE (*à La Chesnaye.*) — Il est charmant, ce jeune homme!

LA CHESNAYE. — Et très sérieux, plein d'avenir... Tenez, le comte Walewski parle de lui confier un poste d'attaché d'ambassade à Saint-Pétersbourg.

LE PRINCE. — Dites donc... Walewski ne doit plus être très solide... lui qui soutenait le cabinet de Vienne.

LA CHESNAYE. — Ah! cette histoire d'Autriche?

LE PRINCE. — Dame!

LA CHESNAYE. — Vous y croyez?

LE PRINCE. — Et vous?

LA CHESNAYE. — Ah! moi j'ai un principe: Je ne donne mon opinion personnelle qu'après que Sa Majesté s'est prononcée.

LE PRINCE. — C'est plus sûr.

*A ce moment, par la grande porte donnant sur la galerie, entre en faisant de grands gestes, M. Duran.*

MONSIEUR DURAN (*entrant.*) — Eh bien, mais je te cherche!

MADAME DURAN (*allant à sa rencontre.*) — Moi aussi.

DURAN. — Qu'est-ce que tu fais ici... c'est défendu...

MADAME DURAN. — Je le sais bien (*appelant La Chesnaye*) Monsieur le chambellan!

DURAN. — Qu'est-ce que tu fais?

MADAME DURAN. — Tiens-toi tranquille... (*appelant*) Monsieur le chambellan!

LA CHESNAYE (*s'approchant.*) — Madame...

MADAME DURAN. — Je vous présente mon mari.

LA CHESNAYE. — Oh! Monsieur le sous-préfet... très heureux... et tous mes compliments. Vous avez une femme délicieuse, exquise!... Quelle est votre sous-préfecture?

DURAN. — Carpentras!

LA CHESNAYE. — C'est bien loin.

DURAN. — Oui.

MADAME DURAN (*soupirant et regardant le baron.*) — Oui...

LE BARON (*regardant M<sup>me</sup> Duran.*) — Oui. (*à M. Duran.*) Eh bien! venez donc me voir demain, nous causerons d'un déplacement possible.

DURAN. — Demain, bien, Monsieur le chambellan.

LA CHESNAYE (*saluant.*) — Madame.

DURAN (*saluant.*) — Monsieur le chambellan... (*en sortant*) Et dire que voilà six mois que je demande à être reçu par le ministre pour un déplacement!

*Ils sortent.*

LA PRINCESSE (*revenant au bras de Besnard.*) — Alors, je ne verrai pas ce soir Monsieur votre père?

BESNARD. — Ah! non, Madame. Mon père ne sort plus guère maintenant... et il ne paraît presque jamais à la Cour.

LA PRINCESSE. — Et pourquoi?

BESNARD. — L'âge, la fatigue et je ne sais quelle passion d'isolement qui augmente d'année en année...

LA PRINCESSE. — C'est dommage de voir une tel homme se confiner ainsi dans la retraite, lui qui fut, paraît-il, l'énergie même... On m'a cité de lui, des traits, comment dirais-je? de bravoure dans la répression, vraiment héroïques.

BESNARD. — Il fit son devoir, devoir parfois difficile, et qui lui valut bien des haines.

LA PRINCESSE. — Bah! il n'était pas homme à s'en émouvoir.

BESNARD. — Non, certes...

LA PRINCESSE. — Mais, vous-même, vous paraissez aussi très sauvage.

BESNARD. — Moi, Princesse!

LA PRINCESSE. — Voici bientôt six mois que je suis à Paris et c'est la première fois que j'ai l'occasion de causer avec vous.

BESNARD. — C'est vrai... je sors très peu, pourtant je vous avais déjà vue, Princesse...

LA PRINCESSE. — Et où donc?

BESNARD. — Ici, la semaine dernière.

LA PRINCESSE. — Pourquoi ne vous êtes-vous pas fait présenter?

BESNARD. — Je suis très timide et vous m'intimidez beaucoup.

LA PRINCESSE. — Les hommes commencent toujours par vous affirmer qu'ils sont timides.

BESNARD. — Ah!

LA PRINCESSE. — Oui.

BESNARD. — Alors, je ne suis pas que timide... je suis aussi banal...

LA PRINCESSE. — Vous ne l'êtes certainement pas.

BESNARD. — Qu'en savez-vous?

LA PRINCESSE. — Je sais ce que vous êtes et ce que vous valez... je suis renseignée.

BESNARD. — Sur moi?

LA PRINCESSE. — Sur vous, Monsieur Besnard.

BESNARD. — Princesse, mais à quel sujet?

LA PRINCESSE. — Ah! voilà... Je sais que vous êtes très sérieux.

BESNARD. — Vous vous moquez de moi.

LA PRINCESSE. — Pourquoi? C'est mal d'être sérieux?

BESNARD. — Non! mais de l'être trop, oui!

LA PRINCESSE. — Vous ne l'êtes pas trop puisque vous perdez votre temps à me tenir compagnie.

BESNARD. — Est-ce perdre son temps que de s'approcher de la perfection ?

LA PRINCESSE. — Voulez-vous bien vous taire; vous autres Français, vous ne pouvez être en présence d'une femme sans vous croire obligés de lui faire la cour.

BESNARD. — Ah! bien, je dois être un mauvais Français, car, jusqu'à présent, je n'ai jamais su faire la cour.

LA PRINCESSE. — Ne vous découragez pas... vous apprendrez très vite.

BESNARD. — Je ne me sens pas de dispositions, je n'ai pas cette gaieté d'esprit qui séduisent la femme. Je suis un triste, moi.

LA PRINCESSE. — C'est vrai! Je l'ai remarqué dès l'abord. Votre mélancolie m'a frappé, vous m'êtes apparu très différent des autres... C'est peut-être pour cela que vous m'êtes très sympathique.

BESNARD. — Oh! Princesse! Si vous saviez la joie que j'éprouve.

LA PRINCESSE. — Vraiment! Vous êtes heureux de cette sympathie.

BESNARD. — Infiniment.

LA PRINCESSE. — Alors, vous voulez bien me considérer un peu comme une amie...

BESNARD. — Ah! oui et de tout mon cœur...

LA PRINCESSE. — Je reçois tous les vendredis, vous viendrez me voir.

BESNARD. — Oui, Princesse.

LA PRINCESSE. — C'est une « viennoise » que l'on joue.

BESNARD. — Oui, les *Morgen blatter*.

LA PRINCESSE. — Vous dansez ?

BESNARD. — Très mal...

LA PRINCESSE. — Non... Je voudrais faire un tour de valse.

BESNARD. — Oh! Princesse.

*A ce moment, la musique de Strauss s'arrête au beau milieu d'une valse. Le chef d'orchestre frappe trois coups sur son pupitre et aussitôt la musique entonne l'hymne officiel de la reine Hortense.*

LA PRINCESSE. — Que se passe-t-il ?

BESNARD. — C'est l'Empereur !

*Brouhaha parmi les invités qui vont vite se ranger du côté des portes.*

LA PRINCESSE. — L'Empereur...

BESNARD. — Oui. Sa Majesté fait le tour du bal avant de rentrer dans ses appartements.

LA PRINCESSE. — Oh! vite! Vous n'oublierez pas, n'est-ce pas, je suis chez moi tous les vendredis...

BESNARD. — Je vous remercie, je ne l'oublierai pas.

VOIX DU PREMIER GRAND CHAMBELLAN. — L'Empereur !

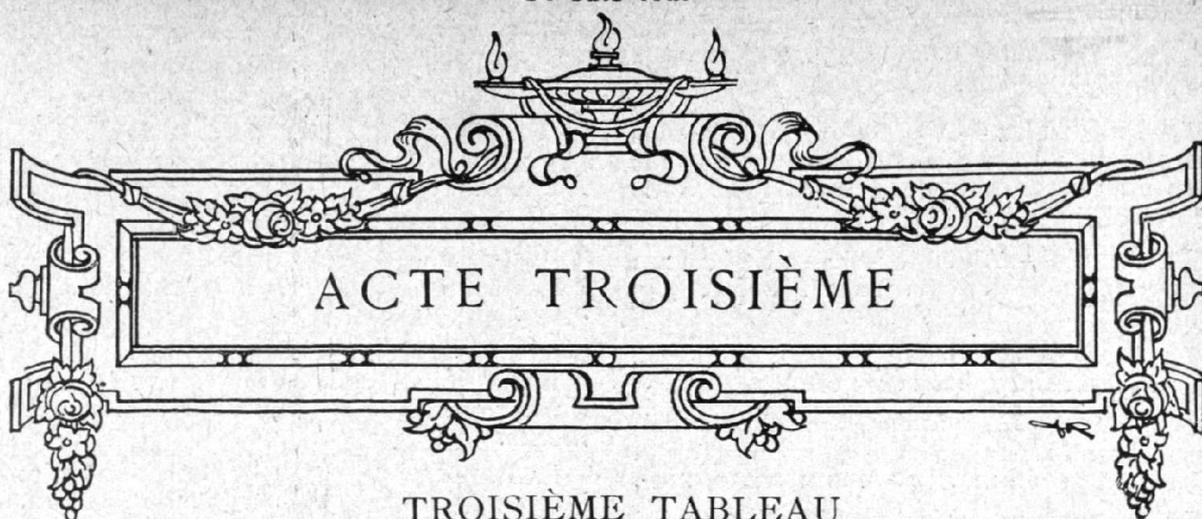
*Entrée du cortège impérial, par les portes de droite. En tête, les officiers des Cent-Gardes ayant la cuirasse nickelée et le casque d'acier à crinière blanche; les aides de camp, en frac bleu de ciel; les maîtres des cérémonies en violet; les écuyers aux couleurs des Bonaparte, or et vert; le grand chambellan dans son habit écarlate. L'Empereur Napoléon III, en uniforme de général de division, traverse lentement la scène. Au moment où il va passer devant la princesse de Carpegna, celle-ci allonge la tête, regarde le souverain bien en face, puis laisse tomber son éventail en jetant un petit cri d'effroi ou de surprise. Napoléon s'arrête, puis se courbe, ramasse l'éventail et le tend à la princesse. Il salue et reprend sa marche pendant que la musique continue.*

COMTESSE WOROMSKA. — Vlan! Ça y est! La séduction par l'éventail!... Quelle audace!

MADAME DE TERNIS. — Oh! ces étrangères!

*Le rideau baisse pendant que le cortège pénètre dans la galerie.*





*Le théâtre représente le cabinet de travail du Prince de Carpegna, à Paris.*

SCÈNE I

MARIETTE, FRANÇOIS

*Mariette est en scène; elle va et vient nerveusement. François entre.*

MARIETTE. — Ah!

FRANÇOIS. — Eh bien! quoi, Mademoiselle Mariette, vous avez eu peur?

MARIETTE. — Moi?... non!.. Qu'est-ce que vous voulez?

FRANÇOIS. — Rien! Le Prince vient de sonner.

MARIETTE. — Déjà?

FRANÇOIS. — Mais oui, Mademoiselle Mariette... Mais vous êtes matinale, vous aussi.

MARIETTE. — Oui.

FRANÇOIS. — La Princesse a dû rentrer tard des Tuileries...

MARIETTE. — Oui... *(On sonne)*. — Dépêchez-vous donc, vous allez vous faire attraper.

FRANÇOIS. — On y va.

*Mariette sort; au moment où François va sortir, entre le Prince.*

SCÈNE II

LE PRINCE, FRANÇOIS.

LE PRINCE. — Monsieur Lebrun n'est pas arrivé?

FRANÇOIS. — L'ancien secrétaire de Monseigneur?

LE PRINCE. — Oui.

FRANÇOIS. — Pas encore, Monseigneur! Mais il est de bonne heure.

LE PRINCE. — Je le sais, mais je l'avais prié de venir plus tôt que d'habitude.

Aussitôt qu'il arrivera, vous me préviendrez.

FRANÇOIS. — Bien, Monseigneur.

LE PRINCE. — Dites à Charles de m'apporter le courrier. *(François sort et rentre tout de suite)*. Qu'y a-t-il?

FRANÇOIS. — C'est Monsieur Lebrun.

LE PRINCE. — Faites entrer.

SCÈNE III

LE PRINCE, LEBRUN

LEBRUN. — Je vous demande pardon, Monseigneur, de venir à une heure aussi matinale. Je ne vous dérange pas?

LE PRINCE. — De quoi s'agit-il?

LEBRUN. — J'ai tenu à venir moi-même... Ce que vous m'avez demandé est presque chose faite.

LE PRINCE. — Vous avez pu placer mon protégé?

LEBRUN. — Oui, Monseigneur. J'ai su, ainsi d'ailleurs que vous me l'aviez dit, qu'il y avait un poste vacant dans les services qui dépendent de M. le général Fleury. Or, le choix du petit personnel appartient précisément au bureau auquel vous m'avez fait attacher. J'ai parlé de ce Durtal auquel vous vous intéressez, et on l'a accepté en principe.

LE PRINCE. — Quand pourrai-je être fixé à ce sujet?

LEBRUN. — Si Monseigneur pouvait passer aujourd'hui au ministère de l'Intérieur, il aurait sûrement la réponse.

LE PRINCE. — C'est bien, j'y passerai.

CHARLES *(entrant)*. — Monseigneur, voici les journaux.

LE PRINCE. — Posez cela... attendez un



L'AVEU

MARCEL. — *Mais vous ne me quitterez plus.*  
LA PRINCESSE. — *Non.* (Page 82, col. 1.)

moment. (*à Lebrun*) Ce Durtal, c'est un garçon très méritant, très intéressant. Je vous remercie beaucoup, Monsieur Lebrun.

LEBRUN. — Mais c'est moi, Monseigneur. C'est moi qui suis trop heureux de vous prouver ma gratitude. Je n'oublierai jamais que c'est à votre recommandation que je dois ma situation actuelle.

LE PRINCE. — N'importe, je vous suis obligé.

LEBRUN. — Monseigneur...

LE PRINCE. — Au revoir!...

*Lebrun sort par la gauche.*

#### SCÈNE IV

LE PRINCE, CHARLES.

CHARLES (*revenant et quittant le ton de domestique*). — Eh bien?

LE PRINCE. — Eh bien! j'ai sagement agi quand j'ai fait placer M. Lebrun dans le service du général Fleury. Grâce à lui, voilà notre compagnon, Giacomi, nommé cocher de Sa Majesté; le poste n'est pas très honorifique, mais l'emploi est utile.

CHARLES. — Quoi, ce Durtal...

LE PRINCE. — C'est mon compagnon Giacomi.

CHARLES. — Giacomi! mais je le croyais encore à Londres!

LE PRINCE. — Non! je l'ai fait venir à Paris quelques jours après t'avoir installé ici comme domestique.

CHARLES. — Bravo!

LE PRINCE. — Oui! bravo! Ardiotti... car maintenant que, dans l'entourage du souverain, nous avons un homme à nous, il est inutile de différer. Moi, je vais quitter Paris.

CHARLES. — Comment, vous allez...

LE PRINCE. — Je ferai semblant de quitter Paris, il est de toute nécessité que l'on me croie absent... Tant qu'aux Tuileries, on ne sera pas persuadé que le prince de Carpegna s'est éloigné, on ne se risquera pas à venir ici.

CHARLES. — Parfaitement!... Et ce départ aura lieu?

LE PRINCE. — Très prochainement... peut-être ce soir. Tout dépend d'un renseignement que doit me donner la Princesse tout à l'heure. Elle était cette nuit aux Tuileries.

CHARLES. — Vous ne l'y avez pas accompagnée?

LE PRINCE. — Non! pour lui laisser plus de liberté... elle a dû voir l'Empereur, causer avec lui.

CHARLES. — En tous cas, vous nous direz où nous pourrions vous rejoindre, s'il était besoin.

LE PRINCE. — Bien entendu... Traventi et toi recevrez mes instructions.

CHARLES. — Et c'est toujours moi qui frapperai?

LE PRINCE. — Oui!

CHARLES. — Merci.

*Il sort. Entre la Princesse.*

#### SCÈNE V

LE PRINCE, LA PRINCESSE

LE PRINCE. — Oh! laissez-moi vous admirer!... Vous êtes charmante... Vous attendez La Chesnaye.

LA PRINCESSE. — On n'attend pas La Chesnaye, on le subit quand il vient et il viendra aujourd'hui comme il le fait tous les jours... J'attends M. Marcel Besnard.

LE PRINCE. — Encore?

LA PRINCESSE. — Cela vous contrarie.

LE PRINCE. — Ne supposez pas un instant que je parle en jaloux! Il ne saurait être question de jalousie entre nous. Nous sommes mariés, c'est entendu! Mais nous ne sommes en réalité que deux associés. Tout ce que l'un a le droit d'exiger de l'autre, c'est qu'il ne fasse rien qui puisse nuire aux intérêts communs. Agissez donc comme bon vous semble, mais à la condition toutefois que cela ne porte pas atteinte à la réussite de nos projets.

LA PRINCESSE. — Croyez-vous que la présence de M. Besnard...

LE PRINCE. — Je trouve que vous jouez avec lui un jeu dangereux! Vous êtes certainement très coquette. Vous recherchez toutes les occasions de le voir... enfin vous faites tout pour qu'il tombe amoureux de vous... Est-ce vrai?

LA PRINCESSE. — Mais non, je vous assure... le nom seul de Besnard évoque en moi tout le drame d'autrefois...

LE PRINCE. — Soit! Mais il ne faudrait pas qu'il vous compromit... il ne faudrait pas, comment dirais-je, que sa présence pût contribuer à éloigner celui que nous voulons attirer ici...

LA PRINCESSE. — L'Empereur!...

LE PRINCE. — Oui...

LA PRINCESSE. — Je suis donc bien maladroite?

LE PRINCE. — Je compte précisément sur votre adresse pour tourner cette difficulté insignifiante, d'ailleurs à côté de toutes celles que vous avez surmontées...

LA PRINCESSE. — J'ai suivi vos recommandations.

LE PRINCE. — Avec un art infini... Certes!... malgré tout ce que j'avais deviné en vous d'intelligence et de finesse... je ne pouvais espérer qu'en si peu de temps, Mademoiselle Rosine Savelli serait deve-

nue la reine de Paris, et bientôt, peut-être, celle des Tuileries...

LA PRINCESSE. — Oh!

LE PRINCE. — La chute de l'éventail, l'autre soir, était une trouvaille. L'Empereur ne pouvait pas ne pas vous remarquer... Les assiduités de M. de La Chesnaye sont assez significatives...

LA PRINCESSE. — Croyez-vous?

LE PRINCE. — Quand ce chambellan se montre aussi empressé dans une maison qu'il l'est ici, c'est que son auguste maître l'y pousse.

LA PRINCESSE. — Et puis après?... L'Empereur n'est pas homme à se laisser mener.

LE PRINCE. — A se laisser mener, non! Mais à se laisser conduire là où nous voulons qu'il aille; oui, et cela suffira. Cet homme a du goût pour les aventures. Si donc, un jour, son caprice le conduit chez une personne qui aura eu le soin de faire cacher chez elle un de ceux qui ont juré sa perte, il y aura bien des chances pour que ce jour-là, Sa Majesté ne revienne pas vivante.

LA PRINCESSE. — Et ce sera ici?

LE PRINCE. — Oui!

UN DOMESTIQUE (*annonçant*). — M. le baron de La Chesnaye demande si M<sup>me</sup> la Princesse peut le recevoir?

LE PRINCE. — Recevez-le... J'ai à passer à l'Intérieur...

LA PRINCESSE. — Pour Giacomi?

LE PRINCE. — Oui! (*Il sort*).

## SCÈNE VI

LES MÊMES, LA CHESNAYE, MADAME DURAN puis BESNARD.

LE DOMESTIQUE. — M. le baron de La Chesnaye!

LA CHESNAYE. — Et M<sup>me</sup> Duran.

LA PRINCESSE. — Oh! Madame Duran, la jolie surprise...

LA CHESNAYE. — Princesse!...

MADAME DURAN. — Veuillez m'excuser, princesse. Je suis peut-être indiscreète, mais c'est de la faute à M. de La Chesnaye.

LA PRINCESSE. — C'est très gentil de votre part d'être venue. Veuillez donc vous asseoir.

LA CHESNAYE. — M<sup>me</sup> Duran en ce moment est seule à Paris.

LA PRINCESSE. — Vous avez encore perdu votre mari?... On m'a raconté l'histoire l'autre jour...

MADAME DURAN. — Non, mais il vient d'être nommé préfet.

LA PRINCESSE. — Tous mes compliments.

LA CHESNAYE. — Et M<sup>me</sup> Duran préfère demeurer à Paris jusqu'à ce que son mari soit définitivement installé.

LA PRINCESSE. — Oui, c'est plus sage!

MADAME DURAN. — Vous croyez?

LA CHESNAYE. — Certainement! certainement! D'autant plus que nous voudrions le voir passer tout de suite préfet de première classe.

MADAME DURAN. — Oui, pendant que nous y sommes, ma foi!

LA CHESNAYE. — Mais c'est entendu! C'est entendu! Seulement, ce sont quelques démarches à faire, et M<sup>me</sup> Duran a bien voulu me permettre de l'accompagner dans ces différentes visites.

LA PRINCESSE. — M<sup>me</sup> Duran ne peut avoir de meilleur cavalier.

MADAME DURAN. — N'est-ce pas?...

LA CHESNAYE. — Mesdames, ne vous moquez pas.

LE DOMESTIQUE (*annonçant*). — M. Marcel Besnard!

*Il entre.*

BESNARD. — Princesse, baron, madame!..

LA CHESNAYE. — Cher ami!

LA PRINCESSE. — Mais, asseyez-vous donc.

LA CHESNAYE. — Vous savez ce qui m'amène?

LA PRINCESSE. — Pas encore.

LA CHESNAYE. — Ah! Vous ne savez pas ce qui se passe. J'ai vu Sa Majesté,

LA PRINCESSE. — Eh bien?

LA CHESNAYE. — C'est effarant!

BESNARD. — De nouvelles complications extérieures?...

LA CHESNAYE. — Non. Il ne s'agit pas de cela... Figurez-vous qu'aux Tuileries, on a décrété que la prochaine charade serait de moi et de Mérimée... J'ai l'honneur d'organiser toute la représentation et de vous prier, princesse, de vouloir bien accepter un rôle.

LA PRINCESSE. — Moi?... mais je ne sais pas jouer.

LA CHESNAYE. — Oh! je vous en prie... Je vous en supplie... n'allez pas refuser... ce serait d'un effet déplorable. Sa Majesté tient beaucoup à ce que vous jouiez. C'est elle-même qui nous a désignée et c'est une faveur insigne.

LA PRINCESSE. — Je suis très flattée, et vous remercierez Sa Majesté... Et quelle sera cette charade?

LA CHESNAYE. — Délicieuse! Vous verrez, Le mot est de moi. N'est-ce pas? Nous étions ensemble quand je l'ai trouvé!

MADAME DURAN. — C'est peut-être moi qui vous ai inspiré...

LA CHESNAYE. — Peut-être!... C'est « Mirliton ». — C'est imprévu.

BESNARD. — Et charmant.

LA CHESNAYE. — N'est-ce pas? Trois actes, trois petits actes. Trois décors... Nous demanderons des vers au petit de Massa.

LA PRINCESSE. — Il est bien jeune!...

LA CHESNAYE. — Il est plein de talent!

LA PRINCESSE. — Et qu'est-ce que je jouerai?

LA CHESNAYE. — Ce qu'il vous plaira : 1<sup>er</sup> acte : « Mire ».

MADAME DURAN. — Une mire?

LA CHESNAYE. — Non, Mire, un médecin moyen-âge à cause de l'époque et des costumes pittoresques. — 2<sup>e</sup> tableau « Lit ».

MADAME DURAN. — La partie moderne.

LA CHESNAYE. — Oh! de tous les âges! Et troisième tableau... « Ton ». Là! j'hésite! Sera-ce « ton » musique, ou « thon » poisson? Enfin, nous verrons.

BESNARD. — Ce sera très amusant!

LA CHESNAYE. — Voulez-vous un rôle?

BESNARD. — Merci!

MADAME DURAN. — Et moi qui aimerais tant jouer la comédie.

LA PRINCESSE. — Vous devriez faire donner un rôle à M<sup>me</sup> Duran.

LA CHESNAYE. — Hélas! Pas cette fois! Il faudrait avoir été présenté à Sa Majesté.

MADAME DURAN. — Présentez-moi.

LA CHESNAYE. — Cela viendra! Laissez-moi faire! Il faut attendre un peu.

LA CHESNAYE. — Voyons... voyons... (Il se lève). N'oublions pas, chère Madame, que nous allons au ministère pour parler à M. Delangle de notre avancement.

BESNARD, (se lève aussi). — Moi aussi, Princesse!... Je vais me retirer.

LA PRINCESSE. — Mais non!... Voulez-vous bien rester...

LA CHESNAYE. — Princesse! Partons! Il se fait tard... Nous pourrions ne plus rencontrer le ministre... Cher ami!... (à Besnard). Mon cher ami...

LA PRINCESSE. — Madame!...

MADAME DURAN. — Princesse!

*Salutations.*

*Sortent La Chesnaye et M<sup>me</sup> Duran.*

## SCÈNE VII

LA PRINCESSE, MARCEL.

LA PRINCESSE. — Enfin! ils sont partis...

MARCEL. — Oh! oui... enfin!... je ne pouvais attendre le moment d'être seul avec vous, de vous revoir... Jamais ce La Chesnaye ne m'a paru plus ennuyeux...

LA PRINCESSE. — Pourtant, sa charade...

MARCEL. — Elle est stupide, sa charade... je craignais que le Prince ne revint... je désirais tant nous retrouver tous les deux. Si vous saviez comme je suis malheureux quand je ne vous vois pas...

LA PRINCESSE. — Mais vous me voyez tout le temps.

MARCEL. — Oh! Rosine...

LA PRINCESSE. — Osez dire que ça n'est pas vrai...

MARCEL. — Si, c'est vrai!...

LA PRINCESSE. — Vous m'avez vue ce matin et il a fallu que vous reveniez maintenant...

MARCEL. — Oui... il a fallu que je revienne maintenant, et ça ne me suffit pas. Oui, je vous ai vue ce matin... oui! je vous vois maintenant — et je vous verrai ce soir, mais...

LA PRINCESSE. — Ah! non, ce soir...

MARCEL. — Quoi?

LA PRINCESSE. — Pas ce soir, car il faut absolument que je retourne aux Tuileries.

MARCEL. — Ah! aux Tuileries... aux Tuileries... toujours aux Tuileries... mais, pourquoi? Voyons, tout à l'heure en nous quittant, vous me promettez votre soirée... et maintenant tout est changé.

LA PRINCESSE. — Vous savez bien que je ne suis pas libre.

MARCEL. — Pourquoi tout le temps ces Tuileries?... Je finirai par croire que tout ce que l'on chuchotte...

LA PRINCESSE. — Des mensonges...

MARCEL. — Oh! des mensonges! Peut-être... je ne sais pas.

LA PRINCESSE. — Marcel!

MARCEL. — Écoutez! Je vis dans une incertitude qui me torture... je me sens le héros d'une comédie absurde et douloureuse...

LA PRINCESSE. — Une comédie?

MARCEL. — Oui, une comédie... votre comédie... celle que vous semblez me jouer depuis que je vous connais.

LA PRINCESSE. — Une comédie!... Qu'est-ce que vous voulez dire... Vous m'accusez de jouer la comédie, mais c'est de la démence.

MARCEL. — Oui, c'est de la démence!... mais je suis aussi trop malheureux...

LA PRINCESSE. — Vous êtes surtout trop injuste...

MARCEL. — Mais non, mais non!... il ne fallait pas m'attirer.

LA PRINCESSE. — Vous me le reprochez?

MARCEL. — Oui!... car si je suis arrivé où j'en suis, si tout mon cœur, si tout mon cerveau, si tout mon être est à vous, c'est que vous l'avez voulu!... Eh bien, maintenant, pourquoi me faire souffrir? Ah! vous me trouvez injuste — eh bien! si vous ne comprenez pas ce que j'endure : c'est que vous ne m'aimez pas.

LA PRINCESSE. — Et si je ne peux pas vous répondre?

MARCEL. — Alors, votre silence me prouvera que tout ce que je pense, tout ce que je sens confusément existe, que l'atmos-

*La Savelli*



MADAME RÉJANE, DANS LE RÔLE DE LA SAVELLI

Cl. P. Boye

*Directrice avisée et dont le bon goût a fait de son nouveau théâtre un palais d'art et d'élégance, M<sup>me</sup> Réjane s'est montrée artiste admirable de naturel, de distinction et de passion dans la création du rôle de La Savelli.*

3<sup>e</sup> ANN. 1<sup>er</sup> SEMESTRE. I. — 6 bis



MADemoiselle LANTELME (M<sup>lle</sup> DURAN)

Cl. P. Boyer

*Exquise, dans son costume délicieusement suranné, M<sup>lle</sup> Lantelme, évoque avec sa jeune grâce moderne, les grâces d'une cour morte, il y a déjà plus d'un tiers de siècle.*

phère d'incertitude dans laquelle je me débats n'est pas l'effet de mon imagination, et que du mystère plane autour de nous.

LA PRINCESSE. — Du mystère! Mais non. Enfin! voyons! je suis mariée... Vous me traitez positivement comme si j'étais libre, seule au monde, maîtresse de moi...

MARCEL. — Eh bien! moi je vous aime trop pour continuer cette existence... Je vous aime trop pour supporter de ne pas vous voir parce qu'il vous plaît d'aller aux Tuileries.

LA PRINCESSE. — Mais c'est de l'enfantillage...

MARCEL. — Je ne sais pas... Vous êtes tout pour moi et moi je ferai n'importe quoi je quitterai tout pour ne jamais vous quitter.

LA PRINCESSE. — Mais vous, ce n'est pas la même chose... cela vous est facile certainement!... Mais moi... pensez donc, j'ai mille raisons... ma situation.

MARCEL. — Oui! Vous avez mille raisons et vous avez pour vous la raison même, mais moi, je vous aime...

LA PRINCESSE. — Si vous m'aimiez comme vous le dites, vous ne me demanderiez pas ce qui, vous le savez, est impossible.

MARCEL. — Peut-être! Ah! Comme je regrette de ne pas avoir la volonté robuste et tranquille de mon père... Je pourrais au moins me reconquérir, ne plus vous aimer!

LA PRINCESSE. — On n'a pas toujours la volonté que l'on devrait avoir.

MARCEL. — Vous avez eu dans tous les cas, celle qui a fait de moi ce que je suis!

LA PRINCESSE. — Un amoureux?

MARCEL. — Un désespéré!

LA PRINCESSE. — Un désespéré!

MARCEL. — Mais oui, un désespéré... car pour les quelques minutes où je vous vois, que vous me donnez, j'ai des jours interminables d'angoisse...

LA PRINCESSE. — Que voulez-vous de plus?...

MARCEL. — Je ne vous connais pas.

LA PRINCESSE. — Marcel!

MARCEL. — Non! Je ne vous connais pas!... Il y a tout un côté mystérieux qui m'échappe. Pourquoi tenez-vous tant à aller ce soir aux Tuileries?

LA PRINCESSE. — Mais quelle importance?

MARCEL. — Vous ne me répondez pas pourquoi? Il ne s'agit pas de votre mari... alors?

LA PRINCESSE. — Alors, c'est cruel de votre part d'insister.

MARCEL. — C'est donc qu'il y a quelque chose.

LA PRINCESSE. — La vérité! mais vous la connaissez...

MARCEL. — Alors, tant pis!... mais il faut que ce soit fini... il faut que j'arrive à vous arracher de moi et si je ne le peux pas, du moins, je ne vous reverrai plus.

LA PRINCESSE. — Serment d'amoureux!  
MARCEL. — Oui, serment d'amoureux, mais serment que je tiendrai, j'aurai la volonté de vous quitter, et je vous quitte, honteux de mes larmes et de mes souff-



MARCEL BESNARD

*M. Pierre Magnier a rempli avec une jougue et une émotion sincère le rôle du jeune amoureux que la fatalité et la passion ont jeté dans la plus tragique des aventures.*

frances, car vous, vous ne m'aimez pas!... Vous ne m'avez jamais aimé.

LA PRINCESSE. — Que dites-vous!

MARCEL. — Mais non, et je m'en veux de vous aimer encore; mais j'arriverai bien à vous chasser de mon cœur.

LA PRINCESSE. — Ah! finissez... c'est odieux!

MARCEL. — Vous avez raison... tout cela est odieux et inutile. Je partirai pour ne pas avoir malgré tout la lâcheté de vous revoir. Je partirai pour me sauver de vous... Je ne reviendrai plus... Vous ne me reverrez plus jamais!... Adieu!...

LA PRINCESSE. — Non!

MARCEL. — Vous ne voulez pas que je parte!

LA PRINCESSE. — Mais non, je ne veux pas que vous partiez.

MARCEL. — Rosine!

LA PRINCESSE. — Eh bien! oui, je vous aime!

MARCEL. — Ah! Rosine! Rosine! pardon! pardon!

LA PRINCESSE. — Qu'ai-je à vous pardonner?...

MARCEL. — Toutes mes paroles méchantes...

LA PRINCESSE. — C'est moi qui vous demande pardon, puisque vous avez souffert à cause de moi. Oui, vous aviez raison... j'ai lutté, je me suis défendue...

MARCEL. — Mais pourquoi! pourquoi!

LA PRINCESSE. — Ne m'interrogez pas, ne m'interrogez plus... Et quoi qu'on puisse vous dire et vous raconter — ne croyez qu'une chose, c'est que je vous aime. Ah! tout à l'heure, quand vous avez voulu partir, quand vous m'aviez dit que c'était fini... Ah! je ne sais pas trop ce que vous disiez... vous étiez en colère... vous n'écoutez que votre voix, et puis tout d'un coup j'ai entendu: vous ne me reverrez plus jamais... Oh! alors, il m'a semblé que mon cœur tout entier se déchirait, que ma raison s'en allait à la dérive...

MARCEL. — Rosine!

LA PRINCESSE. — Mais il n'y a que vous... que nous.

MARCEL. — Que nous seuls, n'est-ce pas?

LA PRINCESSE. — Oui.

MARCEL. — Et vous abandonneriez tout, car, voyez-vous, il nous est impossible de vivre...

LA PRINCESSE. — Mais oui... pour vous garder je quitterai tout, j'abandonnerai tout... il n'y a que vous qui existiez... Je vous aime, je vous aime, je vous aime et puis tant pis...

MARCEL. — Mais vous ne me quitterez plus.

LA PRINCESSE. — Non! vous me garderez avec vous.

MARCEL. — Toujours!

LA PRINCESSE. — Toujours! Vous m'emmenerez... nous nous sauverons... il n'y aura que nous deux et ce sera tout le monde.

## SCÈNE VI

LES MÊMES, LE PRINCE

LE PRINCE. — Tiens! M. Marcel Besnard.  
ROSINE. — Oui, M. Besnard prenait précisément congé...

MARCEL. — Prince... Princesse...

LE PRINCE. — Cher Monsieur...

ROSINE. — A bientôt!

Marcel sort.

## SCÈNE VII

LE PRINCE, LA PRINCESSE.

LE PRINCE. — J'avais hâte de vous revoir... Ce que j'espérais est chose faite : Giacomi est enfin placé auprès de Sa Majesté.

LA PRINCESSE. — Ah!

LE PRINCE. — Vous avez vu l'Empereur, hier soir.

LA PRINCESSE. — Oui.

LE PRINCE. — Il reste bien à Paris?

LA PRINCESSE. — Oui.

LE PRINCE. — Alors l'histoire de son voyage dans le Midi est fautive?

LA PRINCESSE. — Apparemment.

LE PRINCE. — Je partirai donc ce soir même!... Vous savez ce que cela signifie... Votre habileté vous a amené à un point tel, qu'il suffira maintenant de mon absence pour brusquer le dénouement... Le soir où vous aurez daigné accorder au personnage la faveur d'un entretien dans cette maison... Vous aurez eu soin de renvoyer toute la domesticité... à l'exception... Vous m'écoutez?...

LA PRINCESSE. — Oui.

LE PRINCE. — A l'exception, bien entendu, d'Ardiotti. C'est lui qui est désigné pour agir. Traventi et Giacomi qui seront au dehors faciliteront votre fuite... Voilà des années que moi et des milliers d'autres attendons la minute où nous jetterons bas cet homme!... Il dépend de vous maintenant, ma chère Rosine, que cette minute soit proche!... Vous avez vu La Chesnay tout à l'heure...

LA PRINCESSE. — Oui.

LE PRINCE. — Il ne vous a rien dit d'intéressant.

LA PRINCESSE. — Non.

LE PRINCE. — Il ne vous a pas parlé d'une charade où vous auriez un rôle?

LA PRINCESSE. — Ah! si!...

LE PRINCE. — Au ministère, on ne parlait que de cela. — Il ne vous a pas donné la date de la représentation?

LA PRINCESSE. — Non.

LE PRINCE. — Qu'est-ce que vous avez?

LA PRINCESSE. — Mais je n'ai rien!.. je...



LE BAL MABILLE

*Dans La Savelli, l'auteur a tenu à faire défiler ses principaux personnages dans le décor du célèbre Bal Mabille que fréquentaient aussi bien les gens du peuple que les puissants du jour.*

LE PRINCE. — Ah! à propos, avez-vous dit hier, à l'Empereur, que j'étais sur le point de m'absenter.

LA PRINCESSE. — Non!

LE PRINCE. — Pourquoi? C'était important, et je vous avais prié de le dire. Vous avez donc oublié.

LA PRINCESSE. — Oui!

LE PRINCE. — Je ne comprends pas, voyons! Pourquoi?

LA PRINCESSE. — Ah! Pourquoi? Pourquoi? Parce que je n'étais pas aux Tuileries hier, parce que je n'ai pas vu l'Empereur, parce que, parce que je ne peux plus être la créature docile, passive que vous voulez que je sois!

LE PRINCE. — Qu'est-ce que vous dites?

LA PRINCESSE. — Je dis que j'en ai assez,

que je ne peux plus lutter... il arrivera ce qu'il arrivera. Je dis que votre politique, vos projets, vos haines, mes promesses, tout cela n'existe plus. Je dis que j'ai voulu jouer de l'amour et que l'amour s'est joué de moi: qu'il m'a dévoré lentement, implacablement, que je ne m'appartiens plus, que j'aime pour la première fois de ma vie et que c'est Marcel Besnard que j'aime!

LE PRINCE. — Ah ça! vous êtes folle!

LA PRINCESSE. — Peut-être? Je ne sais pas. Je ne sais pas.

LE PRINCE. — Et c'est à moi... à moi que vous osez avouer cela?

LA PRINCESSE. — Je vous dois la vérité et non d'inutiles ménagements de parole.

LE PRINCE. — Vous portez mon nom!

LA PRINCESSE. — Vous ne m'avez prise que pour associée.

LE PRINCE. — Vous oubliez que pour avoir cette associée, j'ai dû faire litière de mon honneur d'homme en vous épousant... et ce serait pour en arriver là! Allons donc! Croyez-vous que j'aurais été ramasser sur les pavés de Londres Mademoiselle Rosine Savelli, que je l'aurais dégrasée, lavée de sa boue, que je l'aurais faite ce que vous êtes? Croyez-vous que j'aurais fait de vous ma confidente, que je vous aurais livré toutes mes pensées, confié mes desseins pour être un jour à votre merci? Votre démesure ferait crouler l'édifice de liberté auquel j'ai travaillé obstinément! farouchement! Tout serait anéanti pour un caprice!..

LA PRINCESSE. — Soit!... Cela m'est égal. Mais ce n'est pas un caprice, c'est l'amour de ma vie...

LE PRINCE. — Vraiment?

LA PRINCESSE. — Oui... Et pourtant, me suis-je assez défendue contre cette passion! Mais plus je me débattais, plus elle m'enserrait, plus elle m'envahissait! Je n'ai pu y échapper. J'ai dû la subir comme on subit sa destinée.

LE PRINCE. — Et c'est Besnard que vous aimez?

LA PRINCESSE. — Oui... Ah! Pourquoi faut-il précisément que ce soit lui!... Sait-on jamais la raison de ces choses-là!... Pourquoi? Parce qu'il y a des forces qui jettent les êtres l'un à l'autre. Parce que l'amour est une contagion qui ne pardonne jamais.. Parce que l'on vit, parce que l'on souffre, parce que l'on meurt... parce que, parce que je l'aime... et voilà tout.

LE PRINCE. — Et le père — le boucher blanc, comme vous l'appellez — le pourvoyeur des commissions mixtes, l'homme devant qui l'on traîne le malheureux Savelli, l'aimez-vous aussi?

LA PRINCESSE. — Oui, cet amour est abominable, mais il est plus fort que tout... Vingt fois j'ai hurlé dans mon cœur ce que vous venez de me dire... rien n'y a fait... Maintenant je suis brisée... je ne peux plus lutter. Et c'est pour cela qu'il faut que je parte.

LE PRINCE. — Vous voulez partir?

LA PRINCESSE. — Je ne peux vous être utile en rien, maintenant.

LE PRINCE. — Pardon! Vous m'êtes plus utile que jamais, vous le savez bien... Sans vous ce que je veux tenter est impossible. Sans vous, on ne peut attirer l'Empereur.

LA PRINCESSE. — Oui, mais, je ne le veux plus! Je ne le veux plus! Je n'ai plus la tête à me prêter à ce rôle.

LE PRINCE. — Vous le tiendrez pourtant et jusqu'au bout!

LA PRINCESSE. — Mais non!... Mais non!... Mais vous ne comprenez donc pas que je n'ai qu'une pensée... celle de mon amour.

LE PRINCE. — Votre amour! Aimez, n'aimez pas! Cela vous regarde et peu m'importe. Ce que je veux, c'est que rien ne soit changé à ce qui a été décidé. Après vous ferez ce que vous voudrez. Vous partirez, vous resterez, je m'en moque... mais d'abord, la mort de cet homme.

Ecoutez-moi bien! Souvenez-vous de ce que vous étiez. Voyez ce que vous êtes, maintenant. Comprenez ce que ma volonté peut accomplir! Vous aimez ce Besnard... eh bien! si vous ne faites pas tout ce qu'il faut que vous fassiez, je le considère comme un obstacle et je ne recule devant rien.

LA PRINCESSE. — Ce qui veut dire?

LE PRINCE. — Que je ferai disparaître cet obstacle!

LA PRINCESSE (*furieuse*). — Oh! ne tentez rien contre lui, je vous le conseille. Moi, je vous appartiens... mais mon amour, mon amour ne vous appartient pas... il est indépendant de vous et de moi-même. Je peux vous perdre, et je le ferai, si vous osez quoique ce soit contre Marcel.

LE PRINCE. — Le jour où vous partirez, le jour où vous ne marcherez pas droit dans le chemin que je vous ai tracé... vous l'aurez condamné à mort.

LA PRINCESSE. — Lui, à mort! Non, vraiment! Il faut que vous soyez fou! A mort, lui! à mort!... et...

#### SCÈNE VIII

LE PRINCE (*à Charles qui entre*). — Qu'est-ce que c'est?

CHARLES. — Monsieur le baron de La Chesnaye.

#### SCÈNE IX

LE PRINCE, LA PRINCESSE

LE PRINCE. — Faites entrer (*Charles sort*).  
(*À la princesse*) Rappelez-vous que je tiens toujours mes promesses. Je vous jure que si vous vous dérobez, si vous ne faites pas tout ce que j'ai décidé... Marcel Besnard est perdu.

#### SCÈNE X

LE PRINCE, LA PRINCESSE, LA CHESNAYE.

LA CHESNAYE. — Bonjour, Princesse. Excusez-moi de revenir... mais j'ai informé Sa Majesté de votre bonne réponse et elle vous remerciera elle-même ce soir.

LA PRINCESSE. — Non... En ce moment, ne comptez pas sur moi.

LA CHESNAYE. — Comment! Mais ce serait une catastrophe! Que dirait Sa Majesté?

LA PRINCESSE. — Vous m'excuserez auprès d'Elle.

LA CHESNAYE. — Mais pourquoi? Enfin qu'y a-t-il? Hier déjà, Sa Majesté pensait vous voir. Elle a demandé à plusieurs reprises de vos nouvelles.

LA PRINCESSE. — Sa Majesté est vraiment bonne!

LE PRINCE. — La Princesse était un peu souffrante.

LA CHESNAYE. — Rien de grave!

LE PRINCE. — Non.

LA CHESNAYE. — Alors! Voyons! Votre refus?... Cela n'est pas sérieux!

LE PRINCE. — Mais non... mais non!... La Princesse n'a jamais joué la comédie, alors, elle a un peu peur... mais, elle fera tout ce qu'elle a promis... absolument tout... la Princesse est comme moi... et je tiens, moi, toujours mes promesses, n'est-ce pas?

LA PRINCESSE. — Oui.

LA CHESNAYE. — Alors, il n'y a rien de changé?

LA PRINCESSE. — Non.

LA CHESNAYE. — Vous gardez votre rôle?

LA PRINCESSE. — Mais oui.

LA CHESNAYE. — D'autant plus que j'ai trouvé un effet charmant. Au troisième tableau qui est « ton » musique, toutes les puissances sont là, la France, l'Angleterre, etc. C'est le concert européen... seule l'Autriche arrive en retard.

LA PRINCESSE. — Oui.

LA CHESNAYE. — Et c'est à ce moment que vous chanterez un couplet. (*Il chante*). Madam' l'Autrich' vous n'êtes pas dans l'ton, Vous êtes triste alors que nous chantons.

(*Parlé*) Etc., etc... Vous comprenez?...

LA PRINCESSE. — Mais oui!

LA CHESNAYE. — Seulement, je vous le répète... si vous ne trouvez pas le couplet à votre goût, si cette scène ne vous paraît pas bonne?

LA PRINCESSE. — Mais non... Je vous dis que c'est beau, que c'est parfait... La France, l'Angleterre, tout! là!... L'Autriche arrive en retard... je la vois et je lui dis :

Madam' l'Autrich' vous n'êtes pas dans l'ton  
Vous êtes triste alors que nous chantons!

LA CHESNAYE. — Oui, mais plus gai... plus gai!

LA PRINCESSE (*énermée, avec des larmes dans la voix*). —

Madam' l'Autrich' vous n'êtes pas dans l'ton.  
Vous êtes triste alors que nous chantons!

(*Parlé*) Enfin, c'est ça, c'est bien ça que vous voulez!

LA CHESNAYE (*stupéfait*). — Mais oui.

LE PRINCE. — Ne faites pas attention... la Princesse est un peu nerveuse.

## QUATRIÈME TABLEAU

### LE BAL MABILLE

— Au lever du rideau on entend l'orchestre. Brouhaha.  
Tables, chaises à droite et à gauche. Au fond, à droite ou à gauche, des femmes sont assises. Elles parlent, rient toutes ensemble. Aux autres tables sont assis des consommateurs.  
A droite seul, assis à une table : Ardiotti.

### SCÈNE I

L'INSPECTEUR (*au groupe des femmes assises à gauche*). — Vous ne dansez pas?

PALMYRE. — Si! mais tout à l'heure.

ROSALBA. — On se repose.

OLYMPE. — Ben... quoi... on vient de s'agiter.

L'INSPECTEUR. — Allons! mes enfants, ne nous endormons pas, que diable! Du jarret! et de la tenue, hein... ici, c'est des gens distingués.

OLYMPE. — Ici, c'est un bastringue comme ailleurs.

PAULINE. — Mais non, ici, c'est les Tuileries... Pas, Monsieur?

L'INSPECTEUR. — C'est pas les Tuileries, Mademoiselle, mais c'est Mabille, un bal comme il faut...

CLOTILDE (*à son amie Césarine*). — Tu en connais des histoires au moins toi!

CÉSARINE. — Si tu fréquentais les marchandes à la toilette, tu en connaîtrais comme moi...

CLOTILDE. — Oh! moi... quand je n'en connais pas... j'en invente.

CÉSARINE. — Pourquoi faire?

CLOTILDE. — Pour faire plaisir à un de mes amis.

AMÉLIE. — Tiens! qu'est-ce qu'il est cet ami?

CLOTILDE. — C'est un diplomate. Il est tout le temps à me questionner : « Qui avez-vous vu? » « Qu'est-ce qu'ils ont dit? » Alors, moi, j'invente. J'ai vu le prince Potocki, Arsène Houssaye, le marquis de Caux, le duc de Morny; ça l'amuse, et puis moi, ça me pose.

CÉSARINE (*à une autre table*). — Vous savez que La Païva c'est pas son nom?

AURÉLIE. — Je vous demande pardon, Madame. Elle a épousé M. de Païva, un Portugais, il était très amoureux d'elle... mais pas le sou! « Vous m'aimez lui a-t-elle dit, prouvez-le, donnez-moi votre nom puisque vous n'avez que ça... » et il le lui a donné...

CLOTILDE. — C'est très chic!

AMÉLIE. — Seulement, le lendemain du mariage, elle l'a flanqué à la porte.

CLOTILDE (*montrant un Monsieur qui arrive.*) — Voilà mon diplomate!

AMÉLIE. — L'homme aux renseignements.

CLOTILDE. — Oui! (*Elle se lève.*) Bonsoir, bonsoir (*aux autres.*) Bonsoir, Mesdames... (*au Monsieur.*) Voulez-vous que je vous présente?

LE DIPLOMATE. — Non, inutile!... Vous me direz qui c'est.

CLOTILDE. — Mais oui (*aux autres*) A tout à l'heure!

LE DIPLOMATE. — Beaucoup de monde, n'est-ce pas, ce soir?

CLOTILDE. — Oui.

LE DIPLOMATE. — Qu'avez-vous vu?

CLOTILDE. — Eh bien!... j'ai vu Arsène Houssaye... Poniatowski.

LE DIPLOMATE. — Allons donc!

CLOTILDE. — Oui... et puis Emile de Girardin.

LE DIPLOMATE. — Il vous a parlé?

CLOTILDE. — Non, mais le général Leclerc m'a dit bonjour.

LE DIPLOMATE. — Ah! avec qui était-il.

CLOTILDE. — Tout seul... mais il a rencontré la comtesse de Pourtalès, et elle lui a dit : « Vous me croirez si vous voulez, mais moi, mon général, je trouve que le ministre a tort ».

LE DIPLOMATE. — Quel ministre?

CLOTILDE. — Le ministre de la Guerre.

*Entre Marcel Besnard avec Gravenoire. Ardiotti se lève et va à lui.*

## SCÈNE II

LES MÊMES, ARDIOTTI.

ARDIOTTI. — Monsieur Marcel Besnard.

MARCEL. — Vous désirez?

ARDIOTTI. — C'est moi, Monsieur, qui vous ai fait tenir un mot, ce matin... vous donnant rendez-vous ici.

MARCEL. — De la part de...?

ARDIOTTI. — Oui.

MARCEL. — Ah! (*à Gravenoire*). Tu permets?

GRAVENOIRE (*s'éloignant*). — Je t'en prie.

MARCEL. — Eh! bien?

ARDIOTTI. — C'est au sujet de la Princesse!...

MARCEL. — Mais je viens de la voir passer.

ARDIOTTI. — Oh! c'est par hasard... Voilà! Vous ne me remettez pas, Monsieur?

MARCEL. — Non.

ARDIOTTI. — J'étais, il y a quelque temps, au service du prince de Carpegna... Je vous ai souvent vu.

MARCEL. — Et puis?

ARDIOTTI. — Et puis... la Princesse m'a fait renvoyer injustement, méchamment.

MARCEL. — Et c'est pour me raconter ça, que vous m'avez écrit?

ARDIOTTI. — C'est aussi pour vous dire que pendant que j'étais chez le Prince, j'ai appris bien des choses, j'ai connu la situation de bien des gens. En agissant comme elle l'a fait avec moi, la Princesse s'est montrée fort imprudente.

MARCEL. — Cela suffit, n'est-ce pas?

ARDIOTTI. — Vous avez tort de ne pas m'écouter. Je sais très bien que cette besogne n'est pas propre, mais cela m'est égal : On m'a fait du mal, je veux en faire aussi!... Vous aimez la Princesse...

MARCEL. — Mais...

ARDIOTTI. — Oh! écoutez, Monsieur, je suis au courant de tout, de tout!... Vous l'aimez et elle se moque de vous.

MARCEL. — Ce que vous me dites n'a rien d'imprévu : C'est l'ordinaire petite lâcheté des domestiques renvoyés. Vous m'avez vu chez la Princesse, et vous supposez...

ARDIOTTI. — Je ne suppose pas... je sais, vous entendez. Je sais que l'on se moque de vous et de quelle façon. Vous êtes son fantoche, son éclat de rire.

MARCEL. — Vous allez vous taire!

ARDIOTTI. — Voulez-vous que ce soir même, tout à l'heure, je vous conduise là où vous verrez que tout ce que je dis est vrai... Ce n'est pas très loin... Si vous avez deux heures à perdre, cela en vaut la peine.

MARCEL. — Où donc voudriez-vous me conduire?

ARDIOTTI. — Chez elle, tout bonnement; j'ai gardé une clef, je vous la donnerai.

MARCEL. — Vous êtes un misérable!

ARDIOTTI. — Oui, peut-être! Et encore, cela dépend. Voulez-vous? Après tout, vous devriez me remercier. Je vous offre de vous guérir d'un amour mauvais, et pour rien. Je vous assure que depuis le départ du Prince, on ne s'est pas gêné... Ainsi, ce soir...

MARCEL. — Ce soir?

ARDIOTTI. — Oui.

MARCEL. — .... Conduisez-moi.

ARDIOTTI. — Gagnez la sortie, je vous rejoindrai.

MARCEL. — Soit!

ARDIOTTI. — Monsieur!

TRAVENTI (*allant rejoindre Ardiotti*). — Eh! bien?...

ARDIOTTI. — Ça y est.

TRAVENTI. — Il ira?

ARDIOTTI. — Oui, je vais le rejoindre tout de suite.

TRAVENTI. — Tu l'accompagnes jusque là-bas? Aussitôt qu'il sera entré, file!

ARDIOTTI. — Sois sans crainte.

TRAVENTI. — L'autre y sera dans une heure. Vas-y, ni trop tôt, ni trop tard.

ARDIOTTI. — Entendu!

*Tous deux s'éloignent.*



ACTE QUATRIÈME

CINQUIÈME TABLEAU

Tableau très court, presque en pantomime.

L'ATTENTAT

*Le jardin de l'hôtel de Carpegna, la nuit.*

*On voit entrer deux personnages dissimulés sous un manteau : l'un d'eux est l'Empereur. Il hésite, puis s'engage dans l'hôtel, suivi de son compagnon. Puis arrivent, comme s'ils montaient une faction, deux agents en bourgeois, qui causent à demi-voix.*

PREMIER AGENT. — C'est dangereux, tu sais, les intrigues... le patron n'aime pas beaucoup ça.

DEUXIÈME AGENT. — Le patron, le patron... En attendant, s'il m'a félicité comme il l'a fait hier matin, c'est grâce à cela... (*au premier Agent*). — Tu sais ce qu'il nous dit toujours, Piètri : Mes enfants, il ne suffit pas d'être de la police, faut de l'initiative ». Eh bien, j'en ai... Je connais une danseuse de Mabilie... mais tu sais, tout ce qu'il y a de plus chic... très bien... elle connaît tout le monde. Je ne sais pas comment elle fait, mais elle sait tout ce qui se passe... alors, moi pas bête, tu comprends, je la fais bavarder...

PREMIER AGENT. — Elle ne se doute pas ?

DEUXIÈME AGENT. — Rien du tout. Je lui ai dit que j'étais dans la diplomatie. Ainsi, ce soir à Mabilie, je sais qu'il y avait Arsène Houssaye, Nieukerque, Poniatowski, Emile de Girardin et le général Leclerc et Mme de Pourtalès... et tu ne sais pas ce qu'elle lui a dit, Mme de Pourtalès au général Leclerc?...

PREMIER AGENT. — Non.

DEUXIÈME AGENT. — Eh bien ! elle lui a dit — mais garde ça pour toi, parce que c'est consigné sur mon rapport — elle lui a dit : Vous me croirez si vous voulez, mais, moi, général, je trouve que le ministre a tort.

PREMIER AGENT. — Quel ministre ?

DEUXIÈME AGENT. — Ben ! le ministre de la Guerre.

PREMIER AGENT. — C'est intéressant, cela !

DEUXIÈME AGENT. — Tu vois que les femmes sont utiles. (*Il montre la maison.*)

PREMIER AGENT. — Oui... Elle était à Mabilie.

DEUXIÈME AGENT. — Oui.

PREMIER AGENT. — Tout à l'heure ?

DEUXIÈME AGENT. — Tout à l'heure.

PREMIER AGENT. — En voilà une idée... dis donc... si elle était venue en retard ?

DEUXIÈME AGENT. — Pas de danger... La Chesnaye était avec elle... qu'est-ce qui sonne ?

PREMIER AGENT. — Minuit et demi.

DEUXIÈME AGENT. — Ce qui est assomant, dans ce service, c'est de ne pas pouvoir fumer.

PREMIER AGENT. — Oui... ah ! c'est défendu.

*Ils s'éloignent.*

*La scène reste un instant vide. Puis la petite porte du mur donnant sur la rue, s'ouvre. Paraît Marcel Besnard. Il referme la porte, traverse la scène et se dirige vers la maison. Il s'arrête un moment, semble écouter... puis pénètre dans la maison.*

*Un temps.*

*On entend des éclats de voix et un coup de feu. La porte-fenêtre s'est brusquement ouverte. La maison se remplit de rumeurs, des hommes de police sortent Marcel par la porte-fenêtre. Tout cela rapide et dans un brouhaha continu.*

*Puis, dominant le tumulte, la voix du premier agent.*

PREMIER AGENT. — Et l'Empereur ?...

LA CHESNAYE. — L'Empereur n'est point blessé.

MARCEL (*à terre*). — L'Empereur !

LA CHESNAYE descend précipitamment les marches du perron, s'effaçant devant un personnage et se dirige avec lui vers la petite porte de droite, pendant que La Princesse, suivie d'hommes de police, sort de la maison ; elle se penche sur le meurtrier et pousse un cri :

LA PRINCESSE. — Toi !... Ah ! les bandits, c'est Marcel qu'ils m'ont envoyé !...

## SIXIÈME TABLEAU

Même décor qu'aux 2<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> actes

### SCÈNE I

LE MINISTRE D'ÉTAT, LE PRÉFET DE POLICE,  
LA CHESNAYE, UN AGENT.

LE PRÉFET. — Voici toutes les notes que nous avons pu recueillir sur Marcel Besnard.

LE MINISTRE. — Vous avez pénétré dans sa cellule à quelle heure, ce matin ?

LE PRÉFET. — A sept heures... Nous avons fait venir immédiatement un médecin qui a déclaré que la mort ne devait pas remonter à plus d'une heure.

LE MINISTRE. — Il était étranglé ?

LE PRÉFET. — Oui, Monsieur le ministre.

LE MINISTRE. — Et ceci ?

LE PRÉFET. — C'est une clef trouvée sur Besnard au moment de son arrestation. Cette clef, nous venons de nous en apercevoir, ouvre toutes les portes de l'hôtel.

### SCÈNE II

LE MINISTRE. — Et le prince de Carpegna ?

LE PRÉFET. — Il est, paraît-il, absent de Paris.

LA CHESNAYE. — Il a dû partir, il y a environ un mois.

LE MINISTRE. — Il est de la plus haute importance de retrouver Carpegna... Les paroles prononcées par la princesse prouvent qu'il y a eu complot.

LE PRÉFET. — C'est indéniable !

LE MINISTRE (à La Chesnaye). — Dites-moi, Monsieur le Chambellan, l'attentat s'est produit exactement à quelle heure cette nuit ?

LE CHAMBELLAN. — Entre minuit et demi et une heure du matin. J'attendais Sa Majesté dans le petit salon, à côté, quand j'entendis un coup de feu... Je me précipitai ici, dans cette chambre où se trouvait l'Empereur. Sa Majesté n'était heureusement pas blessée ! Très calme, très maître de lui, l'Empereur ne laissait paraître nulle émotion. Deux hommes de police m'avaient suivi et s'étaient emparés de Marcel Besnard.

LE MINISTRE. — Où se trouvait alors Marcel Besnard ?

LA CHESNAYE. — Là, dans cette petite serre : il y avait pénétré par la porte donnant sur le jardin.

LE MINISTRE. — Grâce à cette clef ?

LA CHESNAYE. — Probablement. Et c'est

à travers cette porte-fenêtre qu'il a tiré. Vous voyez d'ailleurs là le carreau brisé.

LE MINISTRE. — Le meurtrier a donc vu qu'il tirait sur l'Empereur ?

LA CHESNAYE. — Peut-être pas, car cette chambre n'était éclairée que par la lumière venant de la serre, de sorte que Besnard qui était, lui, en pleine lumière, a pu ne pas reconnaître Sa Majesté. Il a entendu un bruit de voix, il a voulu ouvrir cette porte dont le verrou était poussé intérieurement et a alors tiré.

LE MINISTRE. — Monsieur le préfet de



LE PRINCE DE CARPEGNA

— Ne faites pas attention, ... la Princesse est un peu nerveuse. (Page 87, col. 2.)

police, étant donnée la nature intime de l'attentat, je prends en personne toute la direction de cette affaire.

LE PRÉFET. — Bien.

LE MINISTRE. — Mme de Carpegna n'a communiqué avec personne depuis cette nuit ?

LE PRÉFET. — A part un interrogatoire sommaire que j'ai cru devoir lui faire subir à mon arrivée, elle n'a communiqué avec personne.

LE MINISTRE. — Bien... Faites-la venir. *(Le préfet s'incline et sort)*. Allons! Monsieur le chambellan.

LE CHAMBELLAN. — Excellence !

*Ils se saluent.*

*Sort le Chambellan, rentre le préfet.*

LE PRÉFET *(ouvre la porte et dit)*. — Entrez, Madame.

*Entre la Princesse.*

LE MINISTRE *(au préfet qui fait mine de s'en aller)*. — Restez, monsieur le préfet, asseyez-vous, Madame... Princesse, je vous ai souvent vue et admirée aux Tuileries. Je ne pensais pas vous revoir dans d'aussi pénibles circonstances. Voyons! Le prince de Carpegna est, paraît-il, absent de Paris.

LA PRINCESSE. — Oui!

LE MINISTRE. — Où est-il en ce moment?

LA PRINCESSE. — Je le crois en Italie.

LE MINISTRE. — Il ne vous écrit pas.

LA PRINCESSE. — Il ne m'a pas écrit depuis une huitaine de jours et sa dernière lettre venait de Rome.

LE MINISTRE. — L'homme arrêté ici



LA CHESNAYE. — *Oui, mais plus gai... plus gai!*

LA PRINCESSE *(énervée, avec des larmes dans la voix et après avoir chanté)*. — *Enfin, c'est ça, c'est bien ça que vous voulez!* (Page 87, col. 2.)



L'INTERROGATOIRE

LE MINISTRE. — Pourquoi ne voulez-vous pas répondre ?

LA PRINCESSE. — Je ne répondrai qu'en présence de l'Empereur. (Page 92, col. 1.)

cette nuit, vous le connaissez ? (Silence) Voyons, répondez ! Madame, vous connaissiez Marcel Besnard. (Silence) Il allait souvent chez vous. (Silence) Vous ne voulez pas répondre ?...

LA PRINCESSE. — Non !

LE MINISTRE. — Réfléchissez, Madame, il y a eu chez vous, cette nuit un attentat dirigé contre la personne de Sa Majesté, je vous somme, moi, ministre d'Etat, de répondre aux questions que je vous pose... Comment expliquez-vous l'arrivée de Marcel Besnard ici cette nuit ? (Silence) Pourquoi ne voulez-vous pas répondre ?...

LA PRINCESSE. — Je ne répondrai qu'en présence de l'Empereur.

LE MINISTRE (à un agent qui entre). — Qu'est-ce que c'est ?

L'AGENT (tendant une carte au préfet que celui-ci remet au ministre). — Cette personne demande instamment à être introduite.

LE MINISTRE. — Un instant... (à la Princesse) Réfléchissez, Madame ! Je vous interrogerai à nouveau tout à l'heure. Reconduisez madame, nous finirons toujours par savoir la vérité. Dans votre intérêt, je vous engage à parler.

LA PRINCESSE. — Je veux bien parler, mais devant l'Empereur.

LE MINISTRE. — Non, cela est impossible.

La Princesse sort, accompagnée du préfet.

LE MINISTRE (pendant ce temps, dit à l'agent). —

Faites entrer... (l'agent sort. Voyant entrer Carpegna) Entrez, Monsieur...

SCÈNE III

LE MINISTRE, LE PRÉFET, LE PRINCE DE CARPEGNA

Entre le prince de Carpegna.

LE PRINCE. — Monsieur le ministre d'Etat... Monsieur le préfet de police... Vous me voyez tout bouleversé... Mais que se passe-t-il donc ?

LE MINISTRE. — Pardon ! mais quand êtes-vous revenu ?

LE PRINCE. — A l'instant.

LE MINISTRE. — Et où étiez-vous ?

LE PRINCE. — En voyage... J'arrive d'Italie...

LE MINISTRE. — Et vous n'êtes rentré que ce matin.

LE PRINCE. — Mais oui, Monsieur, et je demeure confondu... Comment ! ma maison est gardée par la police et je vous trouve, vous, Monsieur le ministre, et vous, Monsieur le préfet, installés ici chez moi.

LE MINISTRE. — Monsieur de Carpegna... on a failli assassiner Sa Majesté ici cette nuit...

LE PRINCE. — Sa Majesté ?...

LE MINISTRE. — Oui, Monsieur.

LE PRINCE. — Ici, mais pardon ! l'Empereur était donc chez moi cette nuit...

LE MINISTRE. — Vous connaissez Marcel Besnard ?

LE PRINCE. — Oui.

LE MINISTRE. — C'est lui qui a tiré sur l'Empereur.

LE PRINCE. — Lui, le fils du procureur Besnard ? Mais pourquoi ?

LE MINISTRE. — C'est ce que j'allais vous demander... Voyons, Monsieur de Carpegna, vous êtes un ancien carbonaro, n'est-ce pas ?

LE PRINCE. — Oui, comme Sa Majesté elle-même.

LE MINISTRE. — Il ne s'agit pas pour l'instant de Sa Majesté. Nous avons tout lieu de croire que c'est un attentat dirigé par le parti auquel vous avez appartenu.

LE PRINCE. — Mais permettez-moi, Monsieur le ministre, de vous demander d'écarter, pour un instant, toute idée de complot ou de politique et de revenir au fait de la présence de l'Empereur, chez moi, cette nuit.

LE MINISTRE. — Je crois qu'il serait sage d'éviter tout scandale.

LE PRINCE. — C'est possible, mais je désire, je vous le répète, voir Mme de Carpegna.

LE MINISTRE. — Mme de Carpegna refuse de répondre à notre interrogatoire et jusqu'à nouvel ordre... je la garde à notre disposition... Il ne me paraît pas très utile que vous la voyiez maintenant.

LE PRINCE. — Il me paraît au contraire très utile que je la voie, précisément si vous voulez éviter un scandale.

LE MINISTRE. — Soit ! Monsieur le préfet, veuillez introduire Mme de Carpegna. (*Le préfet sort*) Mais ce qui me paraît absolument nécessaire, c'est que j'assiste à l'entrevue que vous désirez avoir avec votre femme.

LE PRINCE. — Comment ?

LE MINISTRE. — Ne voyez là ni indiscretion ni curiosité...

LE PRINCE. — Mais j'y vois un abus de pouvoir.

LE MINISTRE. — Non ! une mesure de pouvoir. Il y a eu certainement attentat, je ne vous accuse pas encore, mais je suis obligé d'user de certaines précautions.

LE PRINCE. — Ce que j'ai à dire à la princesse est d'un ordre tout privé...

LE MINISTRE. — Soyez assuré, Monsieur, que j'oublierai tout ce qui n'intéresse pas directement le guet-apens de cette nuit. (*Voyant entrer la Savelli*) Votre mari, Madame, désire vous parler... vous m'excuserez

d'assister à cet entretien... mais j'y suis obligé... Asseyez-vous, Madame. (*congéant le préfet*) C'est bien, Monsieur le préfet, et donnez les ordres pour qu'on nous laisse seuls.

LE PRÉFET. — C'est entendu, Monsieur le ministre.

*Le Préfet sort.*

LE PRINCE. — Princesse, je suis stupéfait d'apprendre ce qui s'est passé, et j'aurais désiré avoir avec vous un entretien particulier. J'aurais désiré vous demander l'explication de la présence de l'Empereur ici cette nuit.

LA PRINCESSE. — Je suis toute prête à vous répondre, si vous obtenez de monsieur de nous laisser seuls.

LE MINISTRE. — Madame, je le regrette, mais ma conscience m'oblige à demeurer ici.

LA PRINCESSE. — Votre conscience, Monsieur, vous pousse à abuser étrangement d'une situation...

LE MINISTRE. — Jugez ma conduite comme il vous plaira, mais je ne ferai que ce que j'ai décidé de faire...

LA PRINCESSE. — Je ne répondrai pas en votre présence.

LE MINISTRE. — Je vous répéterai ce que j'ai déjà dit à M. de Carpegna... J'oublierai tout ce qui n'intéresse pas le guet-apens de cette nuit.

LE PRINCE. — Mais rien ne prouve qu'il y a eu guet-apens ?...

LE MINISTRE. — Tout le prouve au contraire, Monsieur ; demandez à votre femme ce qu'elle a voulu dire par ces mots « Ah ! les bandits, c'est Marcel qu'ils m'ont envoyé... »

LE PRINCE. — Je ne m'explique pas en effet ces paroles...

LA PRINCESSE. — Pas plus que je n'ai compris la présence de M. Besnard ici.

LE PRINCE. — Moi non plus... Pourtant à la rigueur pourrait-on se l'expliquer.

LA PRINCESSE. — Ah !

LE PRINCE. — Ce sont là des choses qui me sont très pénibles à dire... mais monsieur Besnard vous faisait la cour.

LA PRINCESSE. — Et puis ?

LE PRINCE. — Et puis... sa jalousie l'a peut-être entraîné là où il croyait trouver sinon l'Empereur, du moins un rival.

*La princesse ne répond pas.*

LE MINISTRE (*au Prince*). — En somme, selon vous, l'acte déraisonné d'un jaloux... ! c'est possible mais on l'aurait donc prévenu... on aurait, à dessein, éveillé ses soupçons, n'est-ce pas ? (*A la Princesse*) Une lettre que l'on a trouvée sur lui et dans laquelle il me semble, vous lui donnez rendez-vous.

LA PRINCESSE. — Cette lettre ne vient pas de moi... je vous le jure... interrogez Marcel Besnard... Il faut savoir ce qu'on lui a dit... Jamais je ne le lui ai écrit... Parbleu, c'est certain, on l'a... on l'a envoyé... D'ailleurs jamais il ne serait venu ainsi chez moi.

LE MINISTRE. — Il n'avait pas une clef de votre hôtel?

LA PRINCESSE. — Jamais monsieur Besnard n'a eu une clef de cet hôtel... (au Prince). Allons! assez de comédie, hein? C'est vous qui l'avez envoyé ici!...

LE PRINCE. — Moi...

LA PRINCESSE. — Sur le premier moment, cela avait été ma pensée, mais cela m'apparaissait si monstrueux que je ne pouvais y croire... Toute cette nuit et sans y parvenir, j'ai cherché à deviner cette abominable énigme.

LE PRINCE. — Il n'y a pas d'énigme.

LA PRINCESSE. — C'est vous!... c'est vous!... c'est vous!... Cette lettre, ce rendez-vous, cette clef... il n'y a que vous qui puissiez avoir voulu cela...

LE PRINCE. — Et pourquoi?...

LA PRINCESSE. — Ah! Tant pis pour vous..... mais je vous ai prévenu... Vous avez voulu cela pour vous débarrasser de lui.

LE PRINCE. — Vous déraisonnez!

LA PRINCESSE. — Nullement.

LE PRINCE. — Il fallait d'abord savoir que vous receviez l'Empereur.

LA PRINCESSE. — Vous le saviez.

LE PRINCE. — Vous mentez.

LA PRINCESSE. — Je dis la vérité!

LE PRINCE. — Mais en admettant même cette absurdité que j'aie fait prévenir Marcel Besnard de votre rendez-vous avec l'Empereur, pouvais-je supposer qu'il tirerait sur lui?

LA PRINCESSE. — Je ne sais pas! Mais en tous cas, ce que vous avez voulu c'est qu'il y eût scandale.

LE PRINCE. — Pour étaler publiquement votre ignominie?

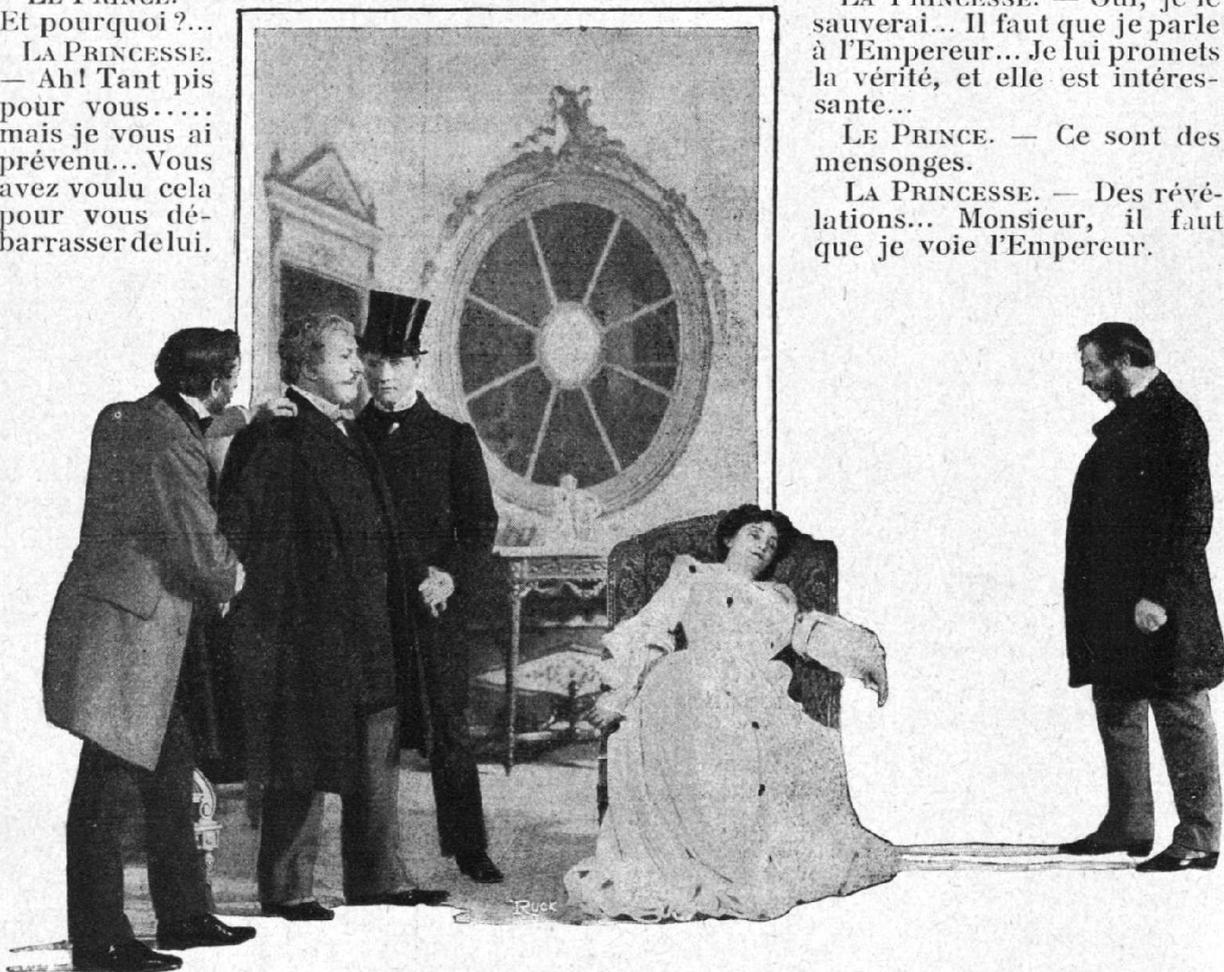
LA PRINCESSE. — Pour que Marcel Besnard fût arrêté... lui c'était l'obstacle. — Vous m'aviez menacée de le faire disparaître et vous aviez trouvé ce moyen louche...

LE PRINCE. — Je ne sais quelle fable vous voulez imaginer pour sauver cet homme.

LA PRINCESSE. — Oui, je le sauverai... Il faut que je parle à l'Empereur... Je lui promets la vérité, et elle est intéressante...

LE PRINCE. — Ce sont des mensonges.

LA PRINCESSE. — Des révélations... Monsieur, il faut que je voie l'Empereur.



LA MORT DE LA SAVELLI

LE MINISTRE. — Vous l'avez tuée...

LE PRINCE. — Vous pouvez m'arrêter, je ne crains pas le scandale. (Page 95, col. 2.)

LE MINISTRE. — Vous ne pouvez voir Sa Majesté, mais toutes vos paroles lui seront fidèlement rapportées... Il y a eu complot, n'est-ce pas?

LE PRINCE. — C'est une folle!

LA PRINCESSE. — Je ne suis pas folle. Je dirai tout pour sauver Marcel Besnard.

LE MINISTRE. — Parleriez-vous aussi pour le venger.

LA PRINCESSE. — Le venger?

LE MINISTRE. — Oui, Marcel Besnard s'est tué!

LA PRINCESSE. — Hein! Quoi?... Tué!... Mais ça n'est pas vrai, ça, hein?

LE MINISTRE. — Si, Madame, Marcel Besnard s'est tué ce matin dans sa prison.

LA PRINCESSE. — Ah! Mais non! ça n'est pas possible... Marcel!... Mais, j'avais consenti à tout pour que rien ne pût lui arriver et voilà!... et voilà!...

LE PRINCE. — S'il s'est tué, c'est qu'il était coupable.

LA PRINCESSE. — Misérable! Tu mens! (au Ministre.) Ecoutez! oui, là! il y a eu complot. On devait assassiner l'Empereur chez moi! Cet homme est un carbonaro; il était des affaires d'Orsini et de Pianori!...

LE PRINCE. — Gueuse!

LA PRINCESSE. — Il y a aussi Giacomi, un des cochers de l'Empereur et Ardiotti et Traventi, tous des carbonari, des assassins!... je sais où ils sont... vous pouvez les faire arrêter.

LE PRINCE. — Tais-toi... Mais tais-toi.

LA PRINCESSE. — Et puis tous ceux de Londres... Tibaldi.

LE PRINCE (se précipitant sur la Princesse et l'étranglant.) — Mais tais-toi!

LA PRINCESSE. — Ah!

LE MINISTRE. — Mais lâchez! lâchez-la.

Le prince lâche la Princesse.

LE MINISTRE va à la porte, l'ouvre et crie. — A moi! Vite!... (Le préfet et des agents se précipitent.) — Emparez-vous de cet homme!...

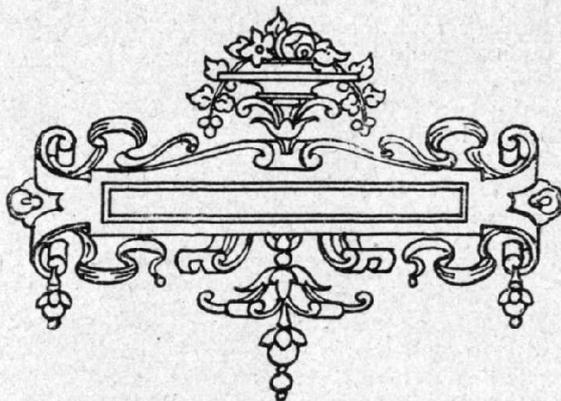
Le préfet arrête le Prince pendant que les hommes relèvent la princesse.

LE MINISTRE. — Vous l'avez tuée...

LE PRINCE. — J'ai voulu venger mon honneur de mari... Vous pouvez m'arrêter... Je ne crains pas le scandale...

LE MINISTRE. — C'est bien, Monsieur, vous êtes libre... mais vous avez quarante-huit heures pour gagner la frontière!

RIDEAU



## NOTES DES ÉDITEURS



Nous voilà définitivement installés dans notre Hôtel du 90 de l'avenue des Champs-Élysées, que nous allons inaugurer officiellement le mois prochain. C'est un véritable petit événement, qui marque une évolution dans l'orientation du commerce parisien. En effet, sauf les fabricants d'automobiles, qui depuis longtemps avaient dû adopter le quartier de l'Étoile, il n'y avait pas eu jusqu'à aujourd'hui de grandes administrations ayant osé une semblable décentralisation.

Il faut dire aussi que nos publications sont des revues mondaines, adoptées depuis longtemps dans tous les milieux élégants, et qu'il était tout naturel qu'obligés de nous agrandir nous allions nous installer dans l'arrondissement le plus moderne de Paris.

Notre Hôtel, rappelons-le, comprend, outre nos différents services d'administration et de rédaction, les dépendances suivantes :

1° Une Salle de Théâtre de 600 places (dont 16 loges), délicieusement décorée, avec scène machinée et éclairée de telle façon que l'on peut y jouer n'importe quel spectacle. Grâce à un plancher mobile, le Théâtre se transforme en une vaste salle de fêtes où l'on peut donner un bal de 600 à 800 personnes ou un banquet de 300 couverts. Une notice détaillée et illustrée est envoyée à toute personne qui en fait la demande, car le Théâtre peut être loué, soit pour des spectacles d'amateurs, soit pour des concerts, bals, banquets, conférences, fêtes, etc.

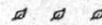
2° Une Galerie de Fêtes de 32 mètres de long sur 8 mètres de large, aménagée en salon moderne et permettant d'y organiser des fêtes (expositions, ventes de charité, conférences, cours, concours, etc.) d'une importance moindre que ceux donnés dans le Théâtre. La Galerie peut facilement contenir 400 personnes, mais avec 150 à 200 personnes elle donne déjà l'impression d'être remplie. La Galerie est également à la disposition du public pour la location.

3° Une Photographie d'Art, dont les ateliers et salons de pose seront les plus beaux de Paris et seront dirigés par M. Henri Manuel, le jeune maître déjà si apprécié

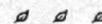
dans les milieux artistiques et mondains. M. Manuel se tient à la disposition de nos lecteurs et lectrices pour leur fournir tous renseignements sur les prix et les travaux de la *Photographie d'Art*. Nos abonnés bénéficieront d'une réduction :

On le voit, notre hôtel sera, est déjà une véritable ruche, car, en dehors de ces annexes, nos ateliers de photogravure, de composition, de reportage photographique, nos bureaux de rédaction et d'administration sont remplis d'un personnel laborieux et dévoué.

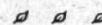
En un prochain numéro, *Je sais tout* promènera, du reste, ses lecteurs dans les plus petits recoins de l'Hôtel des Publications Pierre Lafitte et C<sup>ie</sup> et leur montrera ce que représente de travail et d'efforts un seul de nos volumes mensuels.



Nos numéros de téléphone sont désormais : 528-64—528-66—528-68. Notre adresse télégraphique : PÉHEL, PARIS.



Nous serions très reconnaissants à nos abonnés de bien vouloir nous indiquer, soit pour des demandes de renseignements, soit pour leur changement d'adresse, le titre de la publication qu'ils reçoivent et, de préférence, joindre leur étiquette d'abonnement. Cela nous faciliterait les recherches et nous permettrait de répondre le jour même de la réception de leur lettre.



Notre « Appel aux lecteurs » a été entendu. Nous avons reçu plus de 7.000 réponses. Ainsi que nous l'avons annoncé, nous publierons le résultat de cet intéressant plébiscite le 15 mars. Disons tout de suite que les appréciations élogieuses y dominent, et que nous sommes ainsi largement payés de nos efforts.



Nous avons fait figurer, parmi les ouvrages que *Je sais tout* se propose de publier, *La Dame qui a perdu son peintre*, par Paul Bourget. Le comité de rédaction ayant estimé que ce roman, bien que convenant à tous les publics, était plus particulièrement désigné pour paraître dans *Femina*, nous donnerons à la place une nouvelle inédite du maître écrivain.

PIERRE LAFITTE & C<sup>ie</sup>.



APRÈS LE VOL

*Le colon, dont les étables ont été sacca-  
gées pendant la nuit, regarde ce trou à  
peine suffisant pour loger le corps d'un  
homme et par où la moitié de son troupeau a passé.*

## LES PIRATES DU SABLE

L'attention générale est attirée en ce moment vers le Sud-Oranais où des événements graves n'ont cessé depuis quelque temps de se produire. Il est intéressant de voir quels dangers courent nos protégés, nos colons et nos soldats le long de cette immense frontière de 1.000 kilomètres qui va de la Méditerranée aux premières dunes du Sahara et quelles mesures la France a prises pour mettre un terme aux incursions des pillards marocains

**I**L y a quelques semaines, M. Etienne, alors ministre de la Guerre, disait :

« La mobilisation est certaine, mais toutes nos mesures sont prises, et ce merveilleux chef qu'est Lyautey a tout prévu. J'espère beaucoup que cela suffira pour arrêter le mouvement ».

Jusqu'ici, en effet, les troubles qui

s'étaient produits sur notre frontière algérienne avaient pu sembler des manifestations isolées, mais des renseignements précis montrèrent qu'il s'agissait cette fois d'une chose plus grave :

Depuis plusieurs mois, les Chorfa du Tafilet (noblesse religieuse qui fait remonter ses origines au prophète) pré-

chaient la guerre sainte contre les Français. Les tribus Berabers devaient se concentrer le 20 novembre (fin des fêtes religieuses du Ramadan) en un point situé à quelques centaines de kilomètres de Béchar, et de là, se jeter sur nos postes militaires de la frontière marocaine, entraînant avec elles d'autres tribus indécises et qu'une insurrection en masse pouvait arracher à leur torpeur.

Pour la première fois, depuis 1903, époque à laquelle nos troupes furent surprises dans les défilés d'El-Mongar, on avait des données précises et l'on pouvait se rendre un compte exact des mobiles qui armaient nos redoutables voisins.

La ligne qui sépare notre province d'Oran des tribus marocaines est assez peu marquée et sa longueur, de plus de 1.000 kilomètres, en rend la surveillance difficile. L'anarchie régnant au Maroc favorisait les projets des tribus rebelles; l'apathie du Sultan les laissait libres d'agir à leur guise : elles ne perdaient point une occasion si belle.

Des quantités de colons français s'étaient installés dans le Sud-Oranais, et bientôt, de place en place, au milieu des champs d'alfa, dans cette région qui longe le Tafilet, des fermes s'étaient élevées. Des Arabes groupés en tribus nomades se livraient à l'élevage des troupeaux; des échanges de moutons, de bœufs, se faisaient entre le Maroc et l'Oranie. Malgré le voisinage du désert, le commerce prospérait. Insensiblement, par une conquête, ou plutôt une occupation pacifique, nous avions gagné du terrain. Nous pensions que la possession des oasis sahariennes assurait la liberté du commerce de nos nationaux et des indigènes travaillant sous notre protection. En quelques mois, notre frontière avait reculé de 800 kilomètres environ, allant d'Aïn-Sefra jusqu'à Beni-Abbès, quand les premiers symptômes inquiétants se manifestèrent simultanément en plusieurs points.

Ce ne furent d'abord que des vols sans importance; quelques moutons, un bœuf de temps à autre, puis les raptés se répétèrent avec une telle régularité qu'on se mit sur ses gardes. Les colons inspectaient chaque jour leur bétail; on montait la garde à tour de rôle autour des fermes, les vols ne diminuaient pas. A quelques kilomètres du Kreider où nous avons un poste de soldats entraînés, en une nuit, on enlevait une dizaine de bœufs, trompant ainsi toute surveillance, grâce à un procédé

ingénieux et quelque peu barbare.

Voici, en effet, comment opèrent les pillards marocains, pour s'emparer des bêtes qu'ils convoitent. Si les troupeaux sont en plein air, et occupent un espace assez grand pour qu'on puisse, un moment, les perdre de vue, ils se cachent derrière une dune, ou dans un champ d'alfa, et lâchent deux ou trois chiens qui, sautant aux jambes des moutons ou des bœufs, les chassent très vite vers l'endroit où les voleurs les attendent. L'opération est rapide et relativement simple. Elle devient infiniment plus compliquée, quand il s'agit de s'emparer de troupeaux à l'étable, dans l'intérieur des propriétés. Dans ce cas, ils procèdent de la façon suivante :

Ils commencent par arroser largement d'acide chlorhydrique une région du mur d'enceinte, puis, quand l'acide a rongé le mortier de chaux qui maintient la maçonnerie, à l'aide d'une corne de gazelle, ils descellent les moellons un à un. Ce travail préparatoire, si long et délicat qu'il soit, se fait dans le plus grand silence, et les pillards ne perdent pas un temps précieux, à élargir l'orifice. Aussitôt qu'il est assez grand pour livrer passage à un corps d'homme, l'un d'eux se met complètement nu, s'enduit le corps de graisse de lion ou de panthère, (car le chien arabe sent l'odeur du fauve, et n'ose ni aboyer ni approcher), entre dans la ferme par la brèche, s'empare d'un bœuf et le conduit jusqu'au mur. La première partie du travail est achevée. Reste maintenant à faire sortir la bête qui peut crier, se débattre, refuser de passer par le trou juste assez large pour que sa tête y pénètre.

#### COMMENT LES BERABERS SAVENT SE RENDRE MAITRES DES BÊTES LES PLUS RÉTIVES

L'homme empoigne à pleine main la langue de l'animal, s'engage dans la brèche et tire de toutes ses forces. La bête la plus solide et la plus rétive, cède à un pareil supplice. La douleur est tellement forte qu'elle ne peut ni crier, ni mordre... et qu'elle suit le voleur. Il suffit que les cornes passent : le corps suivra.

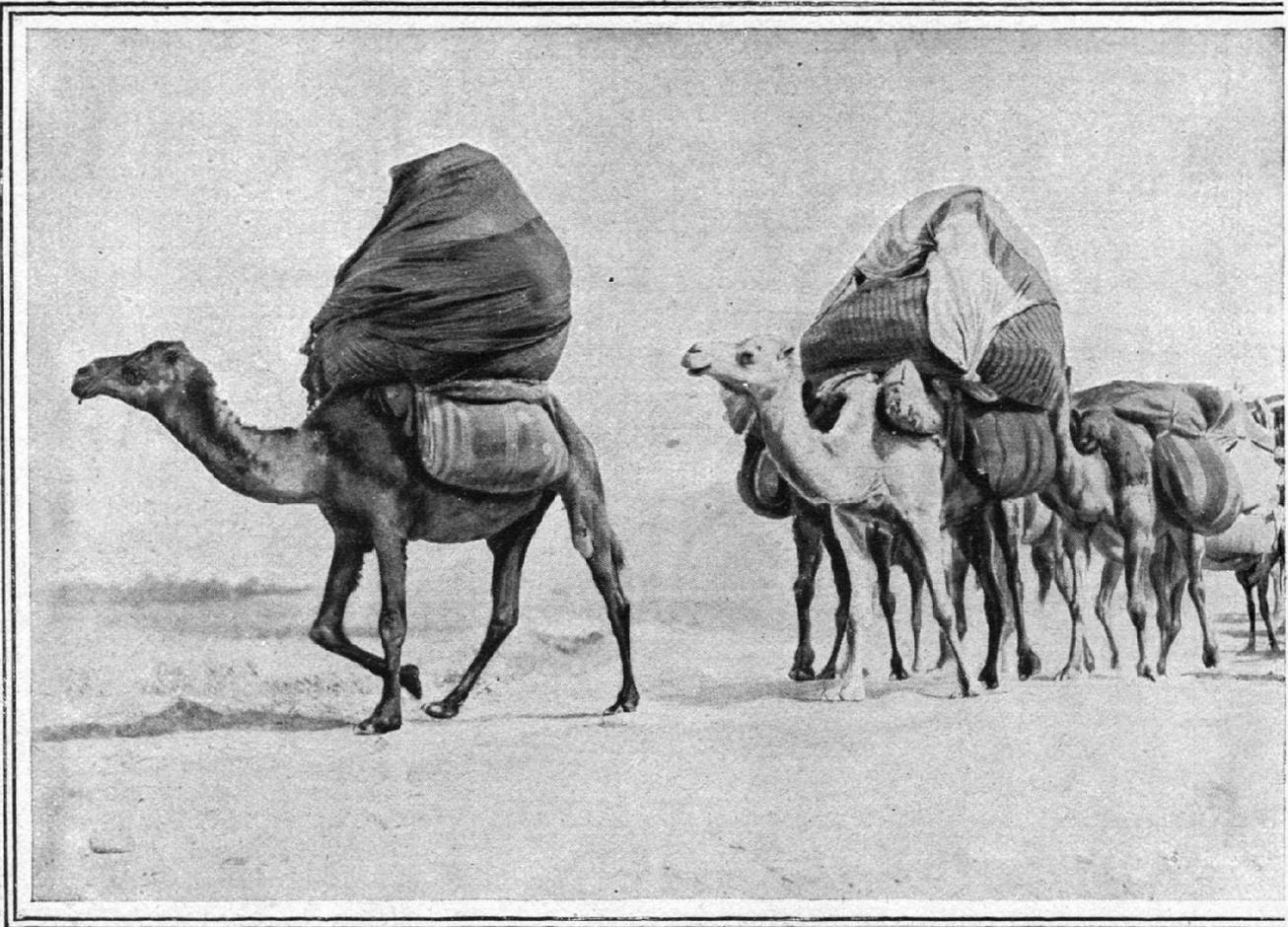
Sous la traction terrible que subit la langue, l'animal vaincu se fait petit, petit, se tord, s'allonge, glisse une jambe, puis une autre, se rétrécit, à demi-asphyxié, meurtri, et se laissant amener comme une loque, passe enfin...

Cela est fait sans bruit avec une rapidité



UNE ALERTE

*Non contents de s'en prendre aux voyageurs égarés, les pillards marocains s'attaquent parfois à des fermes habitées, et ce sont alors de véritables sièges qu'ont à soutenir les colons.*



## L'EXODE

*De longues files de chameaux remontent vers le Nord emportant tous les biens des tribus nomades, qui fuient devant les pillards marocains.*

surprenante; et, le lendemain à l'aube, une traînée de sang étalée sur le tranchant des pierres et quelques poils roux accrochés au mortier indiquent seuls que c'est par ce trou, à peine suffisant en apparence pour livrer passage à un homme, que la moitié d'un troupeau a été emmenée de l'autre côté de la frontière!...

Ces expéditions, que les indigènes appellent des « razzia », n'auraient guère inquiété les habitants si elles ne s'étaient répétées d'une façon continue et progressive, si elles n'avaient coïncidé surtout avec les difficultés de la Conférence d'Algésiras.

Notre occupation ruinait les bandes guerrières jadis maîtresses souveraines de la région, et dont la seule industrie était la piraterie. Elles faisaient, dans le Saoura et la Bousfana, une douane arbitraire assez semblable à celle que pratiquent les Touaregs de l'autre côté du désert, sur cette route immense et vague qui joint Tombouctou à l'Algérie.

Les tribus nomades, en butte chaque

jour aux exactions et aux rapines de ces dangereux voisins, abandonnaient les régions où ils avaient cru que notre présence leur assurerait une sécurité parfaite.

Avec une rapidité déconcertante, les nouvelles traversaient ce désert, nouvelles alarmantes, aggravées à dessin par des émissaires inconnus. Un caïd qui levait son camp, allant planter ses tentes vers le Nord, répondait à un Colon qui lui demandait pourquoi il fuyait ainsi :

— Li Français y fait pas la guerre. — Y laisse Maroc fout di lui! Marocains kif-kif chacals. — Si Français pas montrer son dent, y a plus tranquille ici. — Ti verras : ti prendront ti bêtes, ti femme, ti maison. — Chouia, Chouia! (Attends! Patience!). — Ki ki faire, moussi Loubet, moussi Fallières? Toi, ti feras couper le cou par Marocains, si ti restes. — Moi j'i m'en vais.

Sans doute, il y avait quelque exagération dans la parole de ce chef. Mais elle était bien l'expression des sentiments de toutes les tribus nomades. Comment s'étonner que



LE DÉSERT ENCOMBRÉ

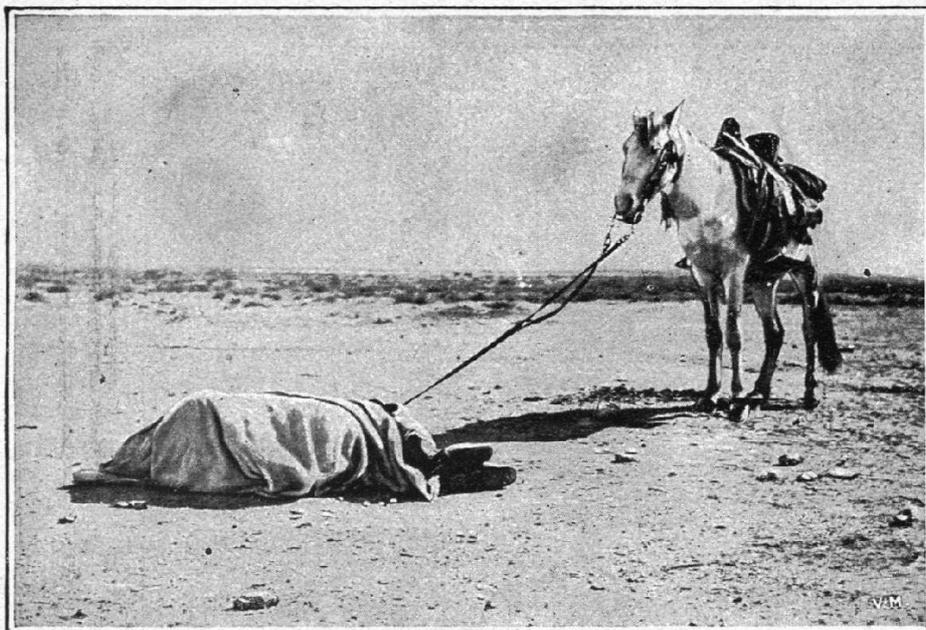
*Chameaux chargés, hommes menant les chevaux, femmes portant des ballots, enfants, troupeaux, suivent pêle-mêle la marche qui durera jusqu'à la halte du soir.*

des gens à l'esprit fruste, apprenant chaque jour les nouveaux excès impunis des Marocains, prennent peur? Là où l'Européen n'était plus en sécurité, ils n'étaient pas rassurés : M. Charbonnier est assassiné aux portes de Tanger; à Mogador, on pille le quartier juif; à quelques jours de là, un Français est blessé à Ma-El-Aïnin; un Allemand subit le même sort, et, bravant la colère des Européens, le Maghzen envoie l'ordre de laisser aux hommes de Ma-El-Aïnin, la plus complète liberté!

En quelques semaines, ce fut l'exode des tribus nomades. On voyait de longues files de chameaux s'allonger sur les routes, suivies de femmes portant des ballots, d'hommes poussant les maigres troupeaux. Cette panique représentait un danger bien plus grand que celui des incursions de pillards. L'Arabe, simpliste dans ses raisonnements, n'aurait pas manqué de déduire que le Français, ne pouvant venir à bout des Marocains, n'était plus redoutable, et l'insurrection menaçait de gagner l'Algérie.

C'est alors qu'on commença ou plutôt qu'on perfectionna ce travail gigantesque qui consistait à fortifier toute notre frontière, d'Aïn Sefra à Beni-Abbès, puisque la Conférence d'Algésiras avait reconnu que nous étions les maîtres sur notre frontière.

Tout d'abord, dès les premiers jours de novembre 1906, les troupes des postes du sud, qui devaient être relevées, furent maintenues et renforcées. A Béchar, point terminus de la voie ferrée, on réunit d'amples approvisionnements. Nos troupes furent pourvues d'artillerie légère, de ces pièces de canon qu'on peut transporter à dos de mulet, et on organisa l'infanterie montée. Dans un pays où les ravitaillements devenaient de jour en jour plus difficiles, près d'un ennemi presque insaisissable, il fallait trouver des armes et une tactique spéciale. Le général Lyautey organisa dans le Sud-Oranais des colonnes volantes composées de tirailleurs, de légionnaires, de « Joyeux », capables de se mouvoir aussi aisément et aussi vite que les Berabers,



LE SOMMEIL DU SPAHI

*Fatigué par une longue randonnée dans le désert, le spahi envoyé en éclaireur prend un peu de repos, couché dans le sable brûlant.*

vivant comme eux, et faisant la guerre comme eux.

A ces colonnes volantes, sans cesse sur le qui-vive, à qui l'on demandait un effort de tous les instants; à ces troupes patrouillant sans arrêt sur une frontière de plus de 1.000 kilomètres, empêchant les bandes marocaines de passer entre nos postes, il fallait des points d'appui sérieux. Nous avions à Aïn-Sefra, Beni-Ounif, Figuig, de véritables petits camps retranchés, bien pourvus en hommes et en munitions, desservis par une voie ferrée. Aïn-Sefra, bien fortifié, possédait des casernes, un arsenal, une poudrière, un hôpital, tout ce qui caractérise les garnisons frontières. Aïn-Sefra était à l'abri d'un coup de main et saurait, en cas d'alerte, repousser l'ennemi; A la rigueur, on pouvait en détacher quelques compagnies d'infanterie montée. Mais le danger réel était plus au Sud, vers Beni-Abbès, notre dernier poste sur le désert. Beni-Abbès à 200 kilomètres au Sud de Béchar, Beni-Abbès isolé devant ce Sahara.

Si voisin qu'il soit de l'océan de sable, ce poste n'est plus dans une région aride, et depuis 1901, époque à laquelle une compagnie du 2<sup>e</sup> tirailleurs l'occupa pour la première fois, il s'est considérablement transformé et il est intéressant de voir ce que nos troupes ont su en faire. A la place des gourbis (huttes) primitifs édifiés en hâte par les tirailleurs du 2<sup>e</sup>, se dressent aujourd'hui des constructions et une re-

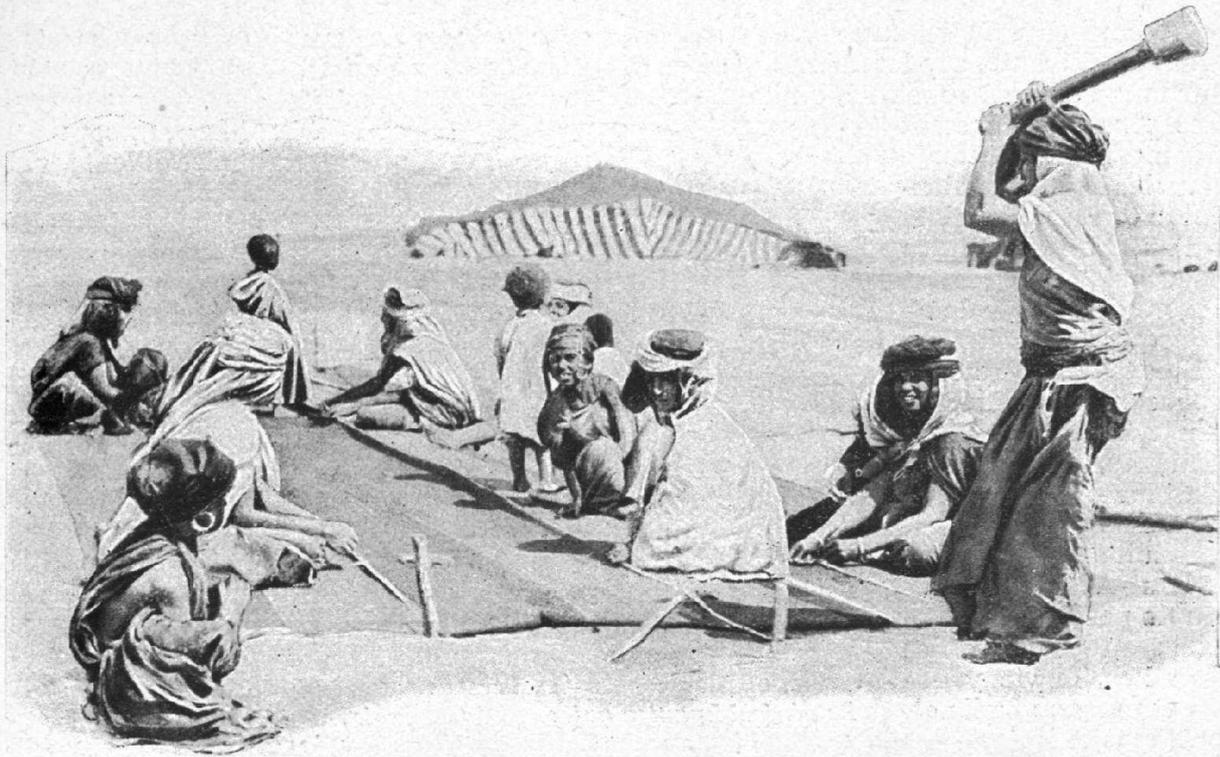
doute où les soldats sont installés presque confortablement, et ce n'était point un travail facile dans une région où le thermomètre atteint couramment 50 degrés à l'ombre! Les logements sont spacieux, munis de vérandas. Les officiers ont un cercle et tous les bâtiments sont entourés de terrasses d'où l'on contemple l'oasis et les grandes dunes du Sahara.

Beni-Abbès a maintenant sa garnison sédentaire :

une compagnie de tirailleurs algériens et une compagnie de tirailleurs recrutés parmi les tribus du désert ayant fait leur soumission; des détachements d'artillerie, du train, des subsistances. Cette petite armée toujours en mouvement fait chaque jour des reconnaissances et se tient constamment en rapport avec les garnisons voisines. On avait craint au début que la pauvreté des ressources jointe au surmenage des hommes, ne rendit l'occupation effective, difficile. Mais le troupière français livré à ses propres moyens devient *débrouillard*. La garnison de Beni-Abbès a su rendre son existence supportable. Au grand étonnement des indigènes qui ne récoltent que des dattes, des courges et du sorgho, les tirailleurs cultivent avec succès les pommes de terre, les carottes, les choux, les salades, les tomates..., et même la vigne, et c'est la récompense d'un travail énorme, ce sont les résultats merveilleux de la fixation des dunes.

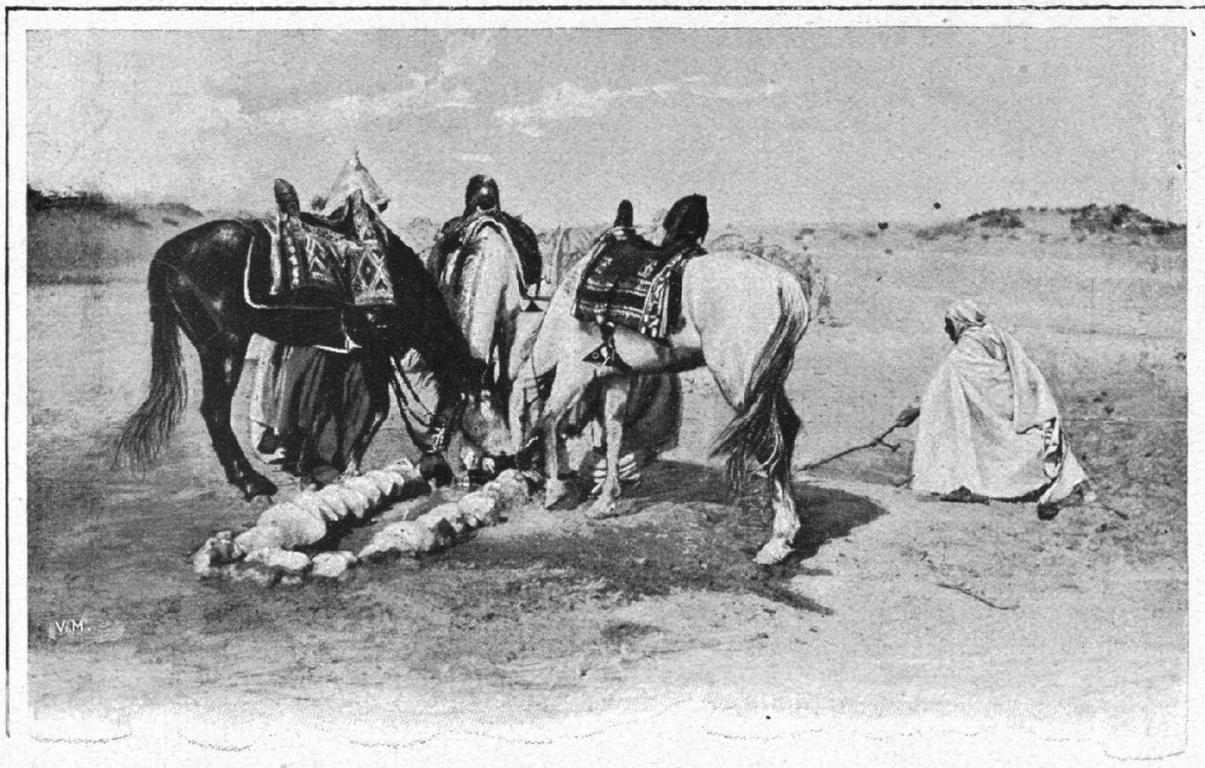
## DES JARDINS SUR LA DUNE

L'Arabe a pour le sable un mépris absolu; le sable est l'ennemi, c'est la poussière inutile, inféconde. Les Français, cependant, l'ont asservi! Des mulets cheminent en file indienne, portant le fumier des écuries qui répandu sur le sable y provoque immédiatement une végétation herbacée suffisante



LA FORMATION D'UN CAMP

*Tandis que les hommes soignent les chevaux, les femmes, esclaves laborieuses aidées par les enfants, dressent les lourdes tentes en poil de chameau, assez solides pour résister aux pires coups de vent.*



A L'ABREUVOIR

*Sobre, résistant, agile, le cheval du désert, ami indispensable de l'Arabe nomade, est l'objet de tous les soins de la tribu. Avant de s'occuper de sa propre nourriture, le cavalier lui prépare un abreuvoir qu'il remplit d'eau emportée dans des outres.*

pour empêcher le glissement des sables. L'année suivante, sur les débris végétaux, sur l'humus ainsi constitué, on ensemence des pins qui poussent à merveille, comme dans les Landes, et bientôt le terrain, si mobile qu'un coup de vent le saccageait, la dune, si légère qu'un jour de sirocco suffisait à changer l'aspect d'une plaine immense, désormais fixée, enrichie par les débris d'arbres, d'animaux et de plantes, arrête l'invasion des sables et produit à son tour!

Beni-Abbès est devenu un petit oasis artificiel; on y élève des volailles, la vie y devient presque facile et, entre les exercices, les reconnaissances, les raids, les tirs, les troupiers y pratiquent les sports physiques que l'on ignore encore dans bien des garnisons de la métropole.

Notre flotte à laquelle s'est jointe la flotte

espagnole croise devant les ports marocains pour assurer à nos nationaux le respect et la sécurité à laquelle ils ont droit. De Marma

à Beni-Abbès, nos postes renforcés veillent sur la frontière. Sans doute des pillards isolés enlèveront encore quelques bestiaux, troubleront la paresseuse sieste des tribus nomades, mais nous sommes en droit d'espérer que la tranquillité ne tardera pas à renaître, et qu'en tous cas, grâce aux troupes admirables de l'extrême Sud et à l'organisation conçue par le général Lyautey, nous sommes à l'abri de toute surprise.

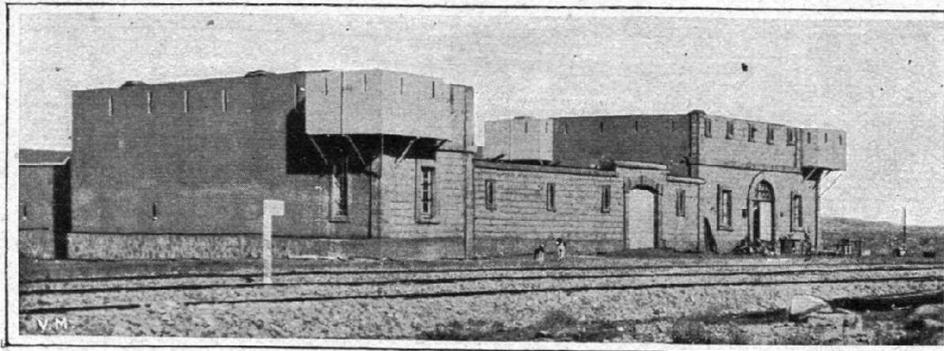
Qui sait même si les jardins et les petits champs, qui fleurissent et qui poussent

près des dunes de Beni-Abbès, grâce à nos troupiers, ne feront pas autant pour notre sécurité que la gloire de nos armes et la tristesse du sang répandu?...



L'ORGANISATEUR DE LA DÉFENSE

*Le général Lyautey qui, en quelques mois, a organisé toute notre ligne de défense sur une frontière de plus de 1.000 kilomètres.*

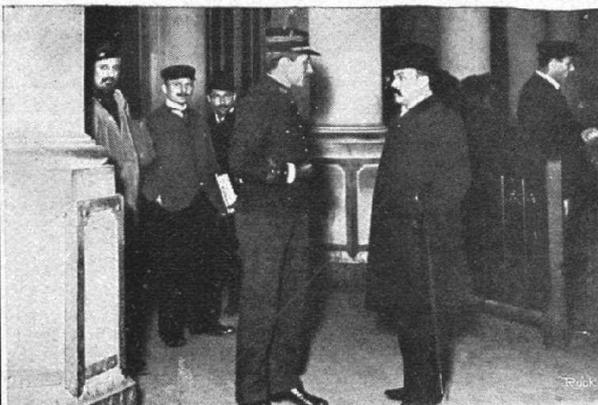


UNE GARE BLINDÉE

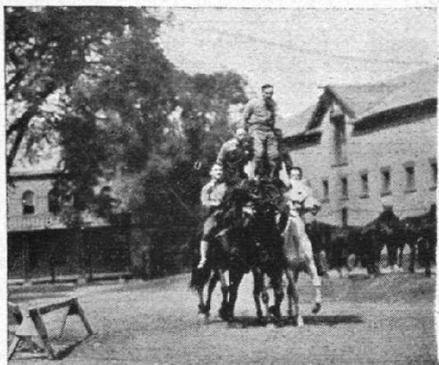
*A Aïn-Sefra, au point où s'arrête notre voie ferrée, le génie militaire a construit une gare blindée, qui constitue une véritable forteresse défiant toute attaque des Marocains.*



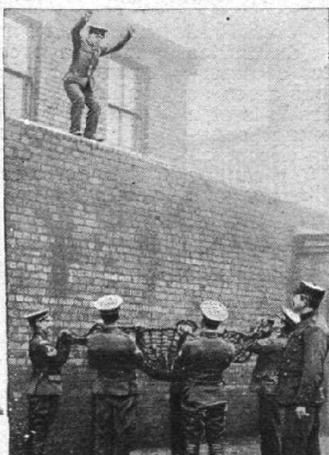
Le 10 janv. M. CHÉRON, sous-secrétaire d'Etat, a visité en détail, à Vincennes, le « Foyer du Soldat », fondé par M. Rocheron à qui il annonça qu'il était fait chevalier de la Légion d'honneur.



LE CAPITAINE COTTES, rentrant (14 janv.) de sa mission pour la délimitation entre le Cameroun allemand et notre Congo est reçu à la gare par M. François, délégué du ministre des Colonies.



West-Point est l'école américaine qui répond à la fois à Polytechnique et Saint-Cyr. Les élèves passent avec raison pour des CAVALIERS DE PREMIÈRE FORCE, et leurs fêtes équestres le prouvent chaque année.



Soldats du 16<sup>e</sup> hussards anglais poursuivant leur apprentissage comme pompiers : le saut du mur.



Les Américains sont fiers de leurs CORPS DE VOLONTAIRES qui rappellent, par leurs coiffures, notre ancienne Garde Nationale. Notre photographie montre une section des Volontaires de Pensylvanie.



Tous les régiments anglais ont leur ANIMAL FAVORI. Les Gardes Irlandais, en garnison à Londres, ont choisi pour « mascotte » un magnifique *wolf hound*, ou chien-loup, de pure race irlandaise.



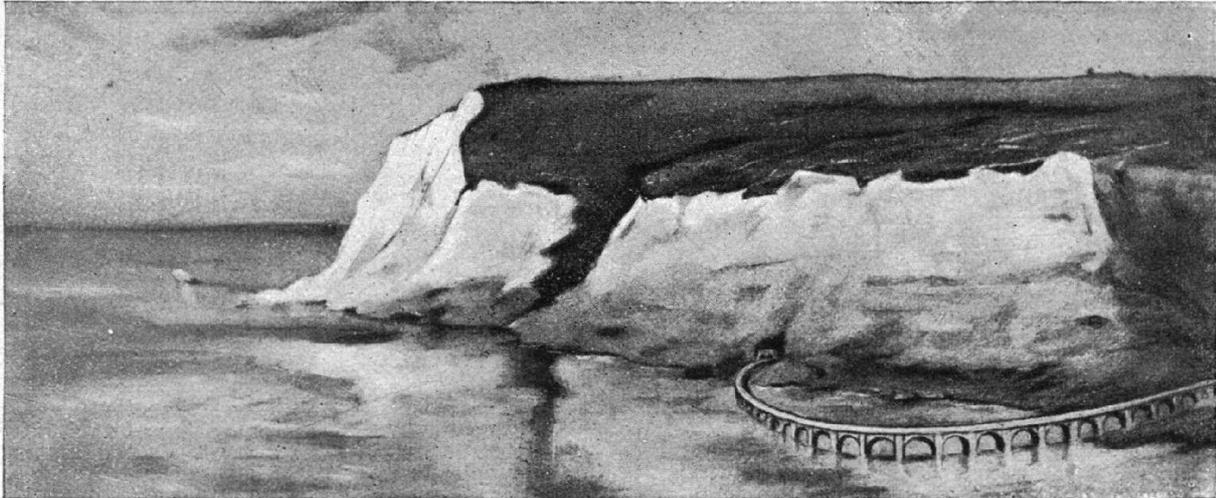
LE CONCOURS DES OFFICIERS DE L'ÉCOLE TOR DI QUINTO, PRÈS DE ROME. — Chaque année, a lieu, sous la présidence du Roi, le concours des officiers de cavalerie. Le capitaine Capelli, célèbre pour ses fameux sauts d'obstacles, a créé en Italie une élite d'officiers.



L'OISEAU FAVORI. — Dans un autre régiment — pompiers de Londres — c'est un perroquet, un bel ara blanc, qui est le favori des hommes et qui, les jours de parade, est porté sur le poing, ce dont il est très fier.

DU 3 AU 6 JANVIER. — Le général Picquart, ministre de la Guerre, voyageant incognito, a visité les ouvrages militaires de Bizerte, Tunis, Ain-Rhelal, Ferryviller et Sidi-Abdallah.

11 JANVIER. — Pour donner suite aux visites de M. Chéron, le gouvernement de Paris a ordonné de livrer aux hommes de garde une fourniture de couchage auxiliaire (paillasse, traversin, couverture).



**PROJET DE TUNNEL SOUS LA MANCHE.** — M. Paul Cambon, notre ambassadeur à Londres, a, devant les Chambres de commerce, constaté que les commerçants anglais et français ne pouvaient pas assez se faire connaître réciproquement leurs produits et a fait des vœux pour le percement du tunnel sous-marin. Un projet de loi a été déposé le 24 décembre à la Chambre des Communes tendant à réclamer l'autorisation de créer la compagnie du Tunnel sous

la Manche au capital de 400 millions de francs. At-  
sitôt la presse unioniste se mit à mener une campagne contre cette entreprise; *raison politique*: une alliance franco-allemande; *historique*: l'Angleterre n'a été sauvée que par sa situation isolée. — Notre illustration représente la ligne ferrée formant viaduc près des côtes françaises avant sa disparition sous terre ce qui permettrait à une flotte anglaise de couper toute communication en cas de guerre.



LES NOUVEAUX MEMBRES DE LA CHAMBRE DE COMMERCE (20 DÉC.)

M. Pulois  
(papiers)

M. Alasseur  
(Travaux publics)

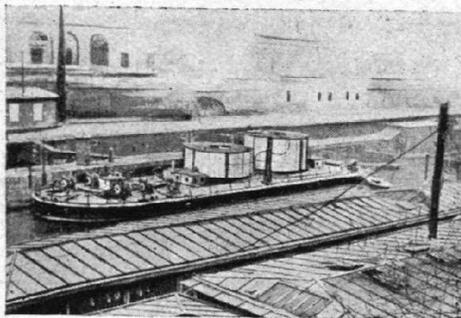
M. Capet  
(huiles)

M. Dupont  
(syndicat du  
bassin de la Villette)

M. EDMOND STASSE  
administr. de la Belle  
Jardinière promu officier  
de la Légion d'Honneur



Inauguration (3 janv.) à Sheppers' Bush, près de Londres, de l'emplacement de l'Exposition FRANCO-ANGLAISE de 1908, par M. le comte de Manneville.



Le BATEAU-CLOCHE qu'on peut voir amarré à l'Ecluse de la Monnaie (entre le Pont Neuf et le pont des Arts) et qui va servir à l'installation du tube Berlier dans lequel passera la ligne n° 7 du Métropolitain. Sur le pont de ce bateau sont disposées deux énormes cloches d'air comprimé dans lesquelles s'enfermeront les ouvriers ajusteurs.



Ce magnifique édifice est la future BOURSE DU COTON de Liverpool, ce qui donne une idée de l'importance de ce commerce dans ce grand port anglais.



YACHTING (D'APRÈS LE TABLEAU DE DU GARDIER)

Cl. Neurdein

La blancheur fugitive des mouettes éclate sur la mer bleue; pendant que la jeune femme contemple le spectacle magique, le propriétaire du yacht interroge un matelot sur quelque point de la manœuvre.

## Les Palais qui vont sur l'eau

PAR LE DUC DE CAZES

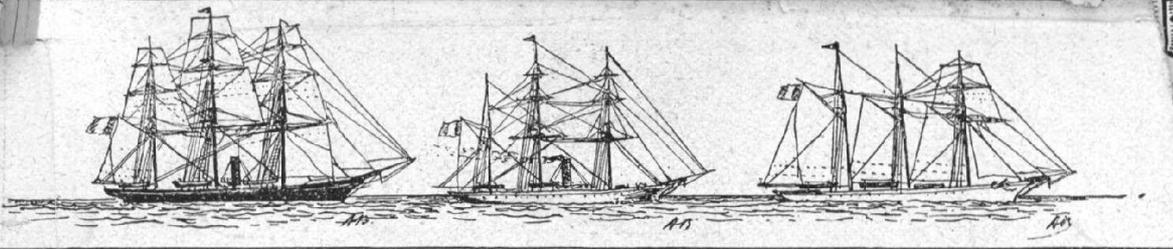
C'est l'époque où le yachting, le plus des sports, est en honneur sur les rives de la Méditerranée. Un des yachtmen les plus connus, le duc Decazes, vice-président du Yacht-Club de France, a bien voulu écrire pour *Je sais tout* l'intéressant article que l'on va lire

**N**ON, je ne me paierais pas une maison de campagne, je m'offrirais un yacht!

J'entendis cette réflexion un jour au Havre devant une rangée de yachts resplendissants, si neufs, si frais avec leurs cuivres qui éblouissaient, leur installation de nomades millionnaires et tout ce que suscite de rêve, de désirs de voyages, d'ambition d'errer sans fin, les coquets petits bâtiments, tout rayonnants de joie et de force. Et cette réflexion émanait d'un pauvre gamin de port, mal vêtu, s'adressant à un vieux mendiant qui hochait la tête en signe d'approbation!

Ce qu'est la vie sur un yacht en croi-

sière? Simple, saine et pleine d'instruction. Comme on se couche tôt — ô prodige! — on se lève de même. Cependant il y a une convention tacite qui veut que jamais une femme ne monte sur le pont avant six heures du matin sans en avoir précédemment accompagné d'autres passagers. Voici pour ceux qui aiment nager intrépides profiter des premières heures du matin pour prendre un bain de mer. Au saut du lit, on monte sur le pont à quatre et si l'allure du navire permet une petite folie, on pique une tête en pleine eau. Le timonier, indulgent, ralentit l'allure de son bateau de façon à permettre toujours de ramener le baigneur, certains prudents de ne pas s'éloigner et de pouvoir se relier à la maison flottante par



TYPES DE YACHTS

De gauche à droite : « trois-mâts carré », bâtiment ayant des vergues et des voiles carrées au troisième mât ; « trois-mâts barque » ; trois-mâts ordinaire n'ayant de voiles carrées qu'à un mât.

bout de filin. Sur certains yachts on observe la coutume des navires de guerre d'« envoyer les couleurs » à huit heures du matin en les appuyant d'un coup de fusil qui a ce double avantage de saluer comme il convient le drapeau de la France et de réveiller en sursaut les marmottes qui dorment encore. Petit déjeuner. La toilette

la plupart des hôtes du bâtiment arrivent leurs lettres qu'on mettra à la poste à la prochaine escale. Les uns écrivent leur journal de voyage, d'autres font des armes, d'autres enfin étudient pratiquement la manœuvre. A midi, déjeuner suivi d'un bridge pour les « cartonnières », d'un cigare sur le pont pour les rêveurs et, pour les bavards, de ces aimables causeries qui sont un des charmes les plus grands de la vie maritime. Pas de visites, pas de corvées, pas de travaux : les inquiétudes et les soucis sont restés là-bas à terre ; c'est le plaisir. A cinq heures, le thé. A huit heures, le dîner. Ceux qui n'ont pas dédaigné un coup de main à l'équipage pendant la manœuvre des écoutes, des drisses et des vergues sont pourvus d'un appétit gargantuesque.

On a passé la journée avec le complet en blanc ou en tenniss ou en molleton bleu, la chemise molle et les chaussures à semelle de caoutchouc. Si le yacht est intime, on dîne dans la même toilette. La politesse est respectée, on se conforme

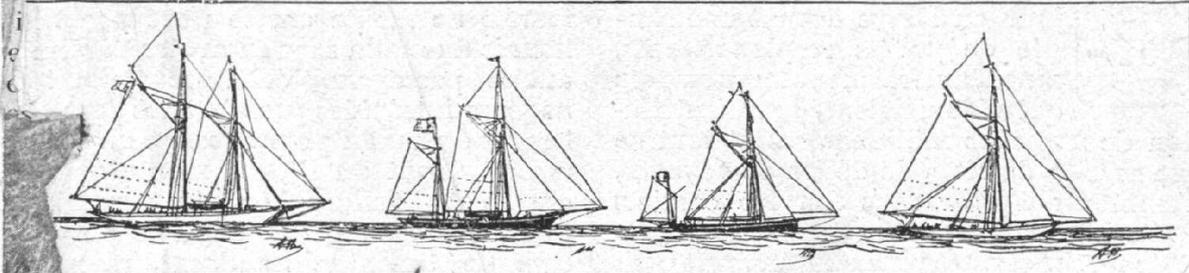
aux prescriptions du yacht-club que voici :

*Tenue de jour.* — Veston croisé de drap ou de serge bleu marine à deux rangs de boutons noirs. Gilet à un rang de boutons et pantalon assorti.

*Tenue de soirée.* — Smoking en étoffe bleu marine, avec revers en soie noire, portant sur les manches un galon de soie brodé, qui forment boucle sur le milieu. A chaque manche, trois petits boutons dorés. De chaque côté, cinq boutons moyens dorés, espacés de quatre à cinq centimètres, ceux du bas alignés sur le dernier bouton du gilet. — Gilet blanc à un rang de boutons dorés. — Pantalon assorti avec bande en soie noire brodée. — Cravate noire.

LE YACHTING N'EST PAS SEULEMENT RÉSERVÉ AUX SEULS MILLIONNAIRES

Le yachting est-il réservé aux seuls millionnaires? Les règlements du Yacht-Club de France s'expriment ainsi : « On appelle yacht tout bateau ponté ou demi-ponté, consacré d'une manière exclusive à la navigation de plaisance. Or, un bateau à voiles revient à environ 700 francs le tonneau. Si l'on veut devenir un vrai marin, il est bon de s'initier à la navigation sur un bâtiment de très faible tonnage, où l'on soit obligé de donner beaucoup de sa personne. Pour cinq mille francs on aura un yawl ou un cotre de huit tonneaux avec



TYPES DE YACHTS

Inauguration à droite : goélette, bâtiment à deux mâts, ayant dix voiles à chacun des mâts ; goélette ; yawl, bâtiment léger dont le mât d'arrière est réduit ; cotre, petit bâtiment d'un mât à flèche.

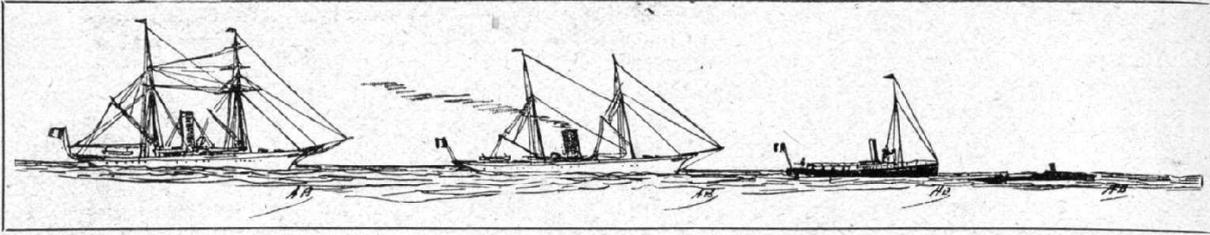
Inauguration  
pers' Bush  
l'emplacement  
FRANCO-AN  
le comte de

De... qui a...  
l'importance de ce  
ce grand port an



A BORD D'UN GRAND YACHT : LA RÉCEPTION DU MILLIARDAIRE

Le yacht est amarré dans quelque port de la Côte d'Azur. Sur le pont trop encombré pour une navigation très sérieuse, les tziganes ont pour accompagnement le bruit doux de la mer. Certains de ces grands yachts ont coûté jusqu'à trois millions et sont décorés de tapisseries et d'œuvres d'art inestimables.



TYPES DE YACHTS A VAPEUR

Ces yachts qui rappellent le brick, la goélette et le cotre possèdent des moteurs à hélice leur permettant de naviguer sans vent.

requel, s'il est de bonne et solide construction, on pourra tenir toutes les mers et aller partout.

Le yachting se divise en deux branches : le *racing* et le *cruising*. Le *racing* s'applique à la course et le *cruising* aux promenades et aux voyages.

En général, les racers sont de petit tonnage et d'une construction toute spéciale; on ne leur demande que des qualités de vitesse de telle sorte que leur tenue à la mer n'augmente pas en proportion de leur tonnage et encore moins leur habitabilité : celle-ci, qui est nulle dans les petites séries, n'est guère meilleure dans les grandes.

Leur prix est très élevé : le dernier challenger, ou « porteur du défi », de sir Thomas Lipton, pour la Coupe de l'Amérique, et dont le déplacement est d'environ 138 tonnes, a coûté, paraît-il, près de deux millions.

Je me hâte d'ajouter que nous n'avons jamais eu pareil *racer* chez nous, mais, toutes proportions gardées, nos racers sont très chers à construire. Ils deviennent à peu près inutilisables, leur carrière de course terminée : celle-ci est toujours éphémère, à cause des progrès incessants de l'architecture navale et de la déformation rapide des coques construites aussi légèrement que possible pour arriver au minimum de poids.

Pour remédier à ces inconvénients, les sociétés nautiques ont établi des courses de croiseurs, c'est-à-dire de bateaux cons-

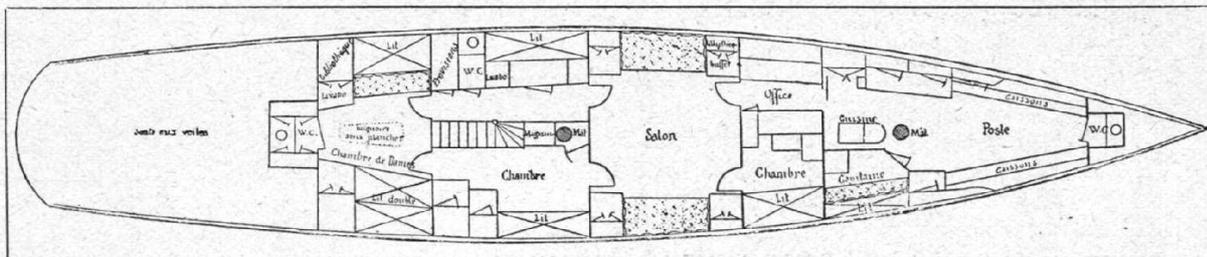
truits pour la promenade qui, occasionnellement, courent entre eux.

De plus, les sociétés d'encouragement des divers pays, désirant éviter qu'on continue à construire des sortes de monstres aptes à la course mais absolument inutilisables une fois leur carrière terminée, cherchent à se concerter pour trouver des règles de construction rendant possible la transformation des bateaux de course en bateaux de promenade.

Pour terminer ces quelques lignes sur les racers, je dirai qu'ils sont grésés en cotre, c'est-à-dire avec un mât vertical et un beaupré horizontal sur lesquels s'amarrent des voiles triangulaires appelées focs et trinquettes.

Maintenant, promenons-nous. Mais sera-ce sur un yacht à vapeur ou sur un yacht à voiles? Pour ma part, je n'hésiterais pas à faire la traversée d'Amérique sur un des bateaux pilotes de nos côtes, jaugeant environ une quarantaine de tonnes et j'hésiterai à la faire sur un navire quatre fois plus grand uniquement à vapeur.

Les inconvénients de cette navigation, c'est qu'elle dépend beaucoup plus des éléments et par conséquent les heures d'atterrissage sont moins faciles à prévoir. Je signale l'ennui du yachtman à voile, qui se trouvant retardé dans sa route, arrive dans un port à bassin, juste après les fermetures des portes, et est obligé de s'en retourner au large attendre la marée suivante. Les



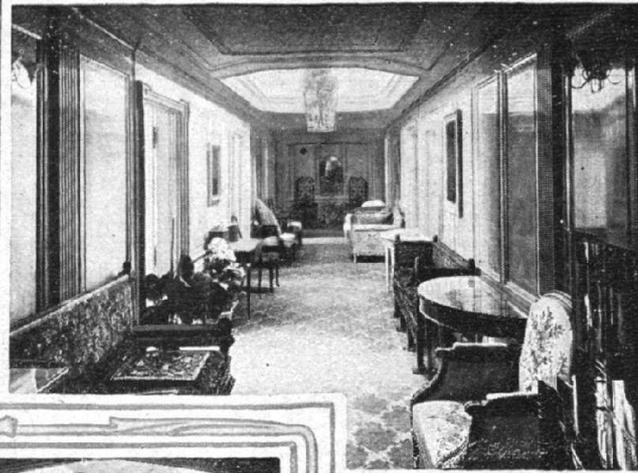
COUPE D'UN YACHT

Cette figure montre les dispositions d'un yacht moderne et comment les constructeurs ingénieurs tirent parti, pour obtenir tout le confort désirable, d'un si petit espace.

L'AMÉNAGEMENT

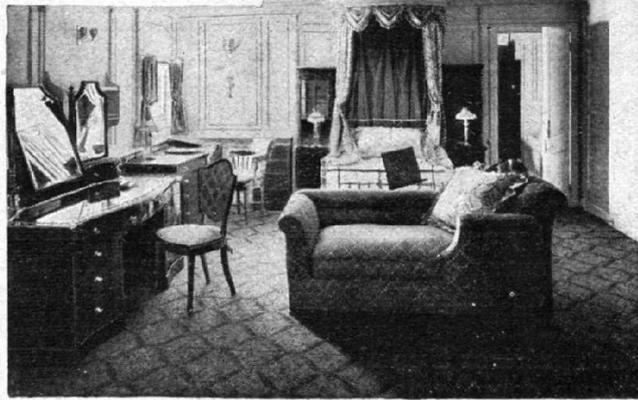
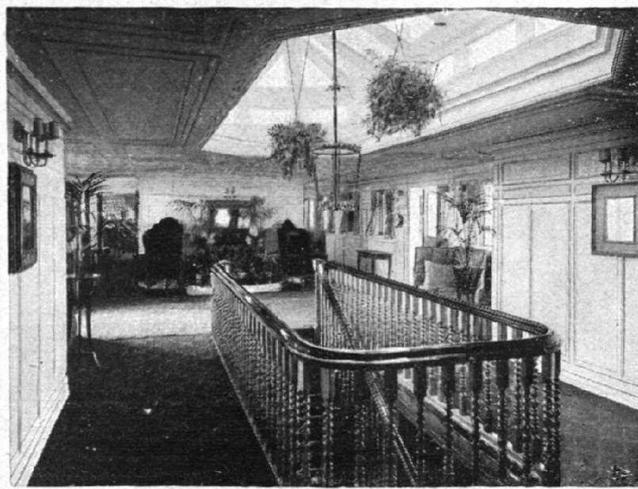
DES GRANDS YACHTS

*Certains grands yachts reçoivent un aménagement luxueux dont nous donnons ci-dessous quelques exemples caractéristiques.*



LE "VICTORIA AND ALBERT"

*C'est le yacht royal d'Angleterre sur lequel le roi Édouard VII entreprend fréquemment des croisières. On voit en haut le salon sobrement décoré de fort beaux meubles, à gauche l'escalier menant dans l'entrepont.*

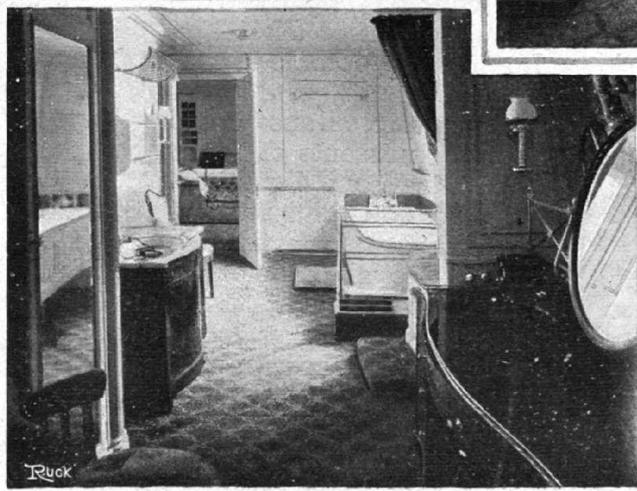


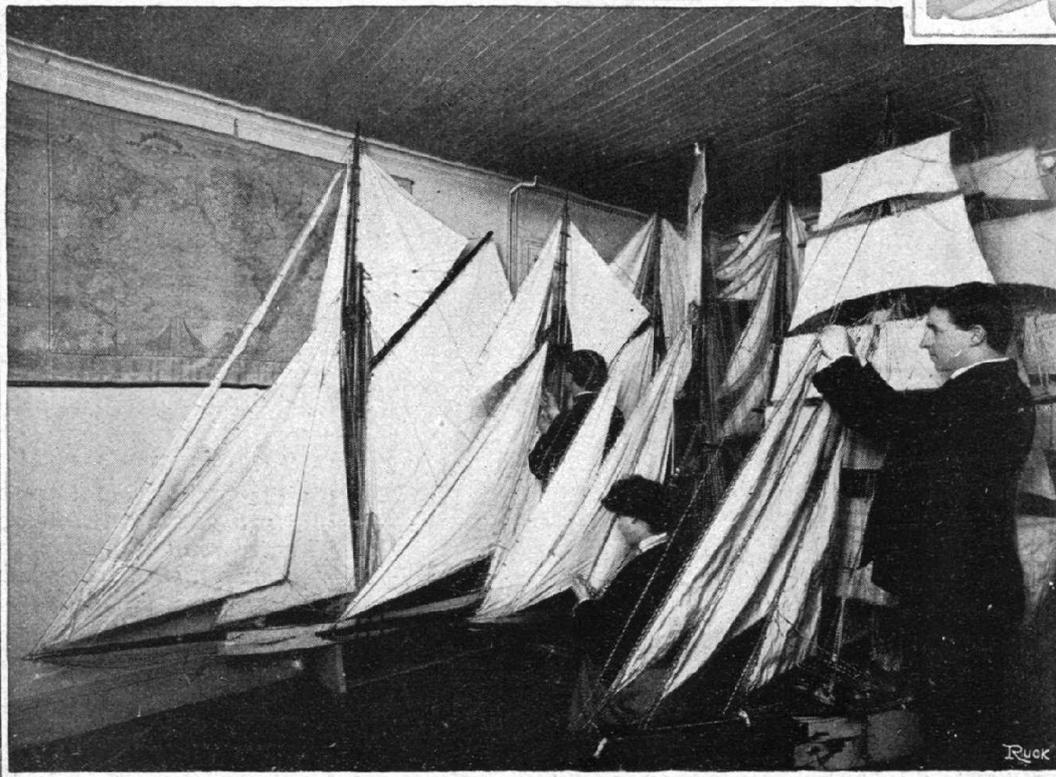
LA CHAMBRE A COUCHER

*Meublée à l'anglaise avec le même souci de sobriété élégante, S. M. Edouard VII y repose, loin des agitations de la Cour, dans ses croisières, trop courtes à son gré.*

LE CABINET DE TOILETTE  
DU « HOHENZOLLERN »

*L'Empereur Guillaume II fait de fréquentes fugues à bord du « Hohenzollern » disposé avec une rare science de confort.*





UNE ÉCOLE DE YACHTING EN AMÉRIQUE

*Il existe en Amérique une école de constructeurs de yachts où les jeunes gens apprennent la technique du métier de yachtman sur des modèles en miniature.*

manœuvres sont plus difficiles et nécessitent quelquefois l'aide d'un remorqueur qui n'est pas toujours à portée.

De plus, il y a un facteur que je signale à mes lecteurs, car il est étranger aux conditions de ces deux genres de navigation.

Si vous préférez à un plaisir solitaire une nombreuse compagnie, ce qui me paraît être le cas du possesseur d'un grand bateau avec de beaux aménagements, ne consultez pas votre goût personnel et prenez un vapeur.

Vous trouverez, en effet difficilement des compagnons et encore moins des compagnes, pour une longue croisière à voiles — *Times is money*. — Que de fois mes passagers m'ont-ils demandé presque à la sortie d'un port, à quelle heure nous arriverions à la relâche suivante. — Où sommes-nous? — Quand arriverons-nous? — Arriverons-nous bientôt?

Perpétuelles questions!

Ces navigateurs-là ne sont pas des sports-

men. Je les qualifierai, sans vouloir blesser leur amour-propre, de sybarites. Le yacht pour eux est le « home » flottant et confortable qui se déplace au gré de leur désir, leur permet d'être chez eux dans tous les pays sans s'y sentir étrangers — de tout voir sans être dépaysés, d'être autre chose qu'un colis en balade ou un numéro anonyme de chambre d'hôtel.

Le yachting, comme la marine de guerre a ses règlements, sa hiérarchie, son étiquette navale. Dans chaque pays des « clubs » puissants et hautement patronnés, centralisent l'administration de la navigation de plaisance. Ce sont : en Angleterre, avant tout, le Royal Yacht Squadron, le Royal Thames Yacht Club, le Royal Temple Yacht Club, etc. En Allemagne, le Kaiserlicher Yacht Club de Kiel, dont l'Empereur est président; en Italie, le Regio Yacht Club Italiano, patronné par S. M. Victor Emmanuel, et dont le duc des Abruzzes dirige les opérations; en Portugal, la Real Associação Naval de



A BORD DU YACHT DE M. GORDON-BENNETT

Cl. Braun Clément

Cette délicieuse peinture de Gerbex représente le pont du splendide yacht de M. Gordon-Bennett, lors d'une croisière sur l'archipel, il y a quelques années.

Lisbonne, présidée par le Roi Carlos, etc.

En France, notre grande société nautique est le Yacht-Club de France, dont le président est un de nos plus illustres marins, le vice-amiral Humann. Les vice-présidents sont : le duc Decazes, le marquis de Montaigu, le vicomte de Curzay, et M. Albert Glandaz. Il comprend cinq cents membres qui ont le droit d'arborer sur leurs yachts le « guidon » du Y. C. F., un guidon triangulaire aux couleurs françaises, avec une étoile blanche dans le bleu, et une étoile bleue dans le blanc.

Le nombre est grand, chez nous, des gens du monde qui, chaque été, viennent chercher le repos, la liberté et la cure d'air au vent du large. Parmi ceux-ci, qui ne séjournent jamais bien longtemps dans les ports, on peut citer M. Henri Ménier : sur ses yachts *Surirella* et *Velleda* auxquels a maintenant succédé la *Bacchant*, il accomplit de véritables voyages au long cours, visitant diverses parties du monde, la Mer Noire, le Spitzberg. Nous avons, par la pho-

tographie et par le texte, raconté la visite que fit, à bord du yacht de M. Gaston Ménier, l'Empereur d'Allemagne, M. Gaston Ménier dont les deux yachts *Julie* et *Ariane* sont attachés au port de Rouen ; M. Glandaz, vice-président du Yacht-Club, qui partage ses loisirs entre la navigation maritime sur son beau cotre de cent-vingt tonneaux, *Andrée*, attaché au port du Havre et la fluviale avec l'*Elsie II* et la *Mabelle*, à Nogent-sur-Marne, la *Gilda*, à Meulan : une vraie flottille, comme on voit ; c'est M. Sieber, dont le *Velox*, yacht mixte, marchant à la voile et à la vapeur, est un des plus marins qu'on ait jamais connus. M. Sieber possède aussi un voilier de 112 tonneaux, le *Vizir*, plus récent et pourvu de tous les derniers perfectionnements de la construction. Des navires comme l'*Atmah*, au baron Edouard de Rothschild, 1.555 tonneaux, 94 mètres de longueur, véritables transatlantiques munis de tout ce qu'a pu imaginer de confortable notre époque de sybarites : électricité, gouvernail à moteur, etc. Citons encore

l'*Hélène*, 538 tonneaux, 62 mètres, à M. Mirabaud; la *Gitana*, au comte de Cartagena; la *Louise-Alice*, à M. Hamelle; la *Sainte-Anne*, à M. Gicquel des Touches; la *Souvenance*, au baron de Brandois, ceux-ci parmi les voiliers; puis parmi les vapeurs: la *Fiorentina II*, au comte Vitali; le *Léon Pauilhac*, à M. G. Pauilhac; l'*Ophélie*, à M. Margueritte; la *Senta*, à M. Trousselle; l'*Yram II*, à M. G. Pottier, charmants steam-yachts d'environ 300 tonneaux et 50 mètres de longueur.

Mais beaucoup des plus beaux bateaux battant pavillon du Yacht-Club Français appartiennent à des étrangers. C'est ainsi que le superbe voilier *Espérance* et le vapeur *Dauntless* appartiennent à M. Singer, de New-York; l'*Aldébaran* et l'*Ellinor*, ce dernier de 593 tonneaux et de 70 mètres de longueur, à M. Chapman, de Londres; la *White-Lady*, 693 tonneaux, à M. Lawson Johnston; la *Namouna*, 740 tonneaux, à M. Gordon-Bennett; le *Valiant*, 2.184 tonneaux, à M. Vanderbilt. Ce dernier navire est une merveille de luxe et de confortable.

De nombreuses dames, à l'exemple de Mme de Brémond d'Ars et de Mme Rondet-Saint bravent l'Océan. On voit Mme la comtesse de Béarn se faire construire son magnifique *Nirvana*, et Mme Hériot qui déclare que, si elle le pouvait, elle navi-

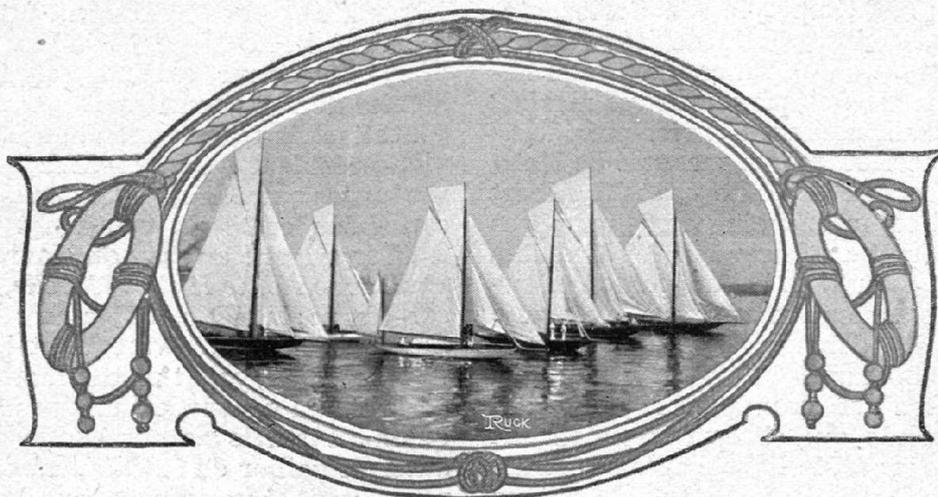
guerait toute l'année, possède un des plus beaux yachts de France: le *Salvator*.

Il n'est pas jusqu'à des artistes comme Mmes Réjane et Cora Laparcerie qui n'abandonnent joyeusement les pauvres mers des toiles de fond, les fils et les portants, pour les haubans, les misaines et la vaste scène des flots, à perte de vue.

— Le yacht, a déclaré une de ces enthousiastes, c'est un nouveau moyen d'émancipation de la femme.

Cela vaut bien même un petit mal de mer, n'est-ce pas? Et puis, pour ceux qui le craignent trop, n'est-il pas un moyen? Le yacht ne quitte pas le port! Et voilà le yachting des snobs, inquiétés par le tangage et le roulis. On choisit, bien entendu, un port mondain et on invite ses amis à visiter le gracieux navire à l'attache. Ce sont des *five o'clocks* délicieux, sans crainte et sans contrainte aucune (banquette sur les roufs, banquettes le long des bastingages, fauteuils d'osier, pliants ici et là, coussins partout). En avant, miroite la pleine lumière du jour qu'à l'arrière la tente tamise. En bas, dans le salon, c'est le jour du haut, incomparable pour mettre en valeur la beauté des femmes.

Le thé bu, on rejoint le casino, tandis que le patron et les novices se croisent les bras avec un sourire de philosophie...



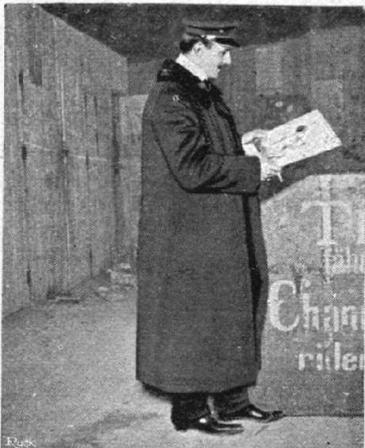
LES RÉGATES DE COWES

*Les régates de Cowes, en Angleterre, alignent chaque année les types de yachts de courses les plus fins et les plus rapides.*



Le 3 janvier, s'est disputé au Parc des Princes, un match de FOOTBALL-RUGBY entre l'équipe des Spring-Bocks, composée de joueurs sud-africains, et une équipe française, formée de joueurs du Racing-Club et du Stade. Les Français ont été battus par 54 points

à 6. Le public a été réellement émerveillé par la maîtrise des South-Afrikanders qui se sont joués de notre équipe comme ils l'avaient fait de tous les teams anglais, à l'exception de trois : deux fois ils furent battus, une fois ils firent match nul.



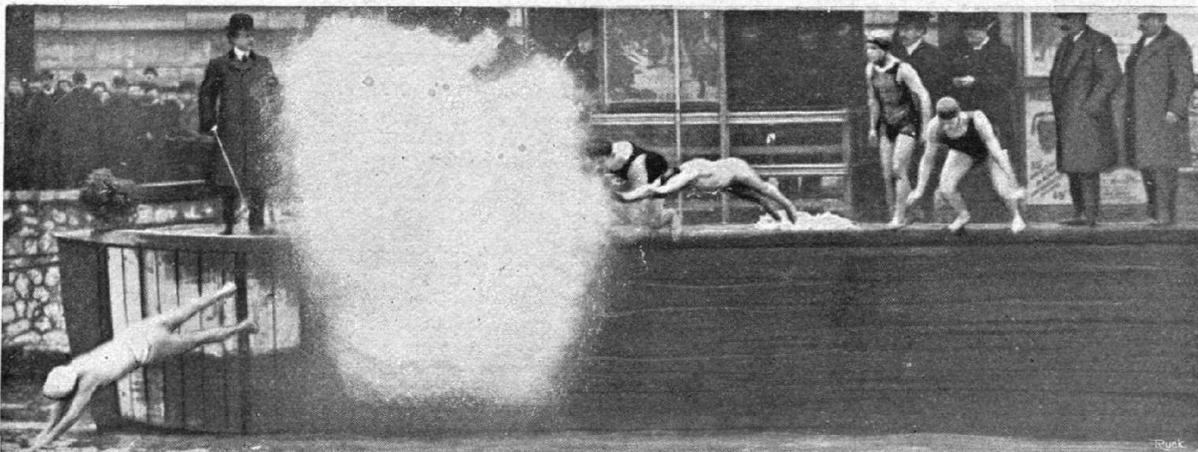
Le célèbre coureur allemand ROBL est venu courir à Paris. Habitué aux pistes allemandes et à l'entraînement derrière tandem, il n'a pas fait bonne figure devant les coureurs français.



Le sport hippique suspendu à Paris s'est réfugié dans le Midi. A Marseille le prix Massilia, steeple chase, 15.000 francs, a été gagné par ROUDU MONDE, à M. Pfizer (A. Carter) 6 janvier.



Le boxeur anglais MOORE s'est rencontré, le 4 janvier, à la Salle Wagram en un match de dix rounds avec le français Adolphe qui n'a pu mieux faire que de résister jusqu'à la fin.



Le jour de Noël, à l'exemple d'une course disputée depuis de longues années à Londres dans la Serpentine Rives, s'est courue une épreuve de la TRA-

VERSÉE DE LA SEINE, par 2° au-dessus de zéro. Le vainqueur, Meister, a couvert les 200 mètres en 2' 15", battant le champion Italien, l'Altieri.

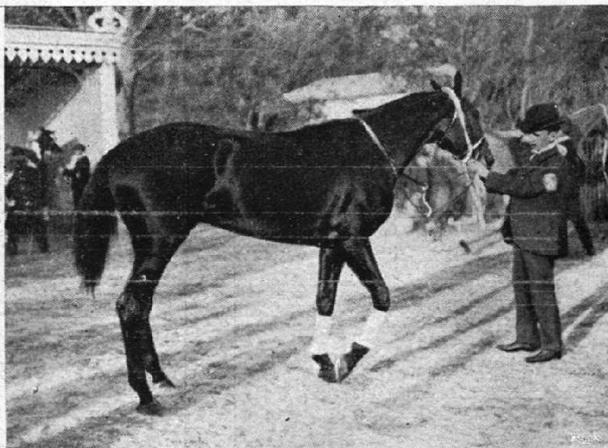


Une équipe française de FOOTBALL-RUGBY s'est rencontrée à Londres, le 5 janvier, avec l'équipe d'Angleterre. Après avoir fait jeu égal pendant la pre-

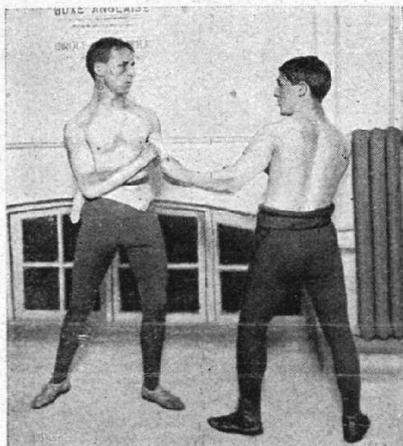
mière mi-temps (13 à 13), les Français ont été finalement battus par 41 points contre 13. Le match revanche se disputera à Paris le 1<sup>er</sup> janvier prochain.



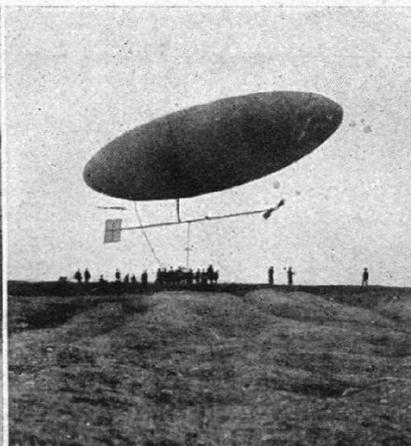
LES QUATRE PREMIERS du Prix Lemonnier (Versailles-Paris, en 46 m. 32 s.). De droite à gauche: Ragueneau, 1<sup>er</sup>, Renard, 2<sup>e</sup>; Ballon, 3<sup>e</sup>; Rax, 4<sup>e</sup> (13 janvier).



Le Grand Prix de Nice, steeple chase 100.000 fr., couru le 13 janvier, a été gagné par *Hanoi II*, à M. Vagliano, monté par Burgoyne devant *Tacosse II* à M. Ch. Liénart, et *Khasnadar* à M. de Boulart.



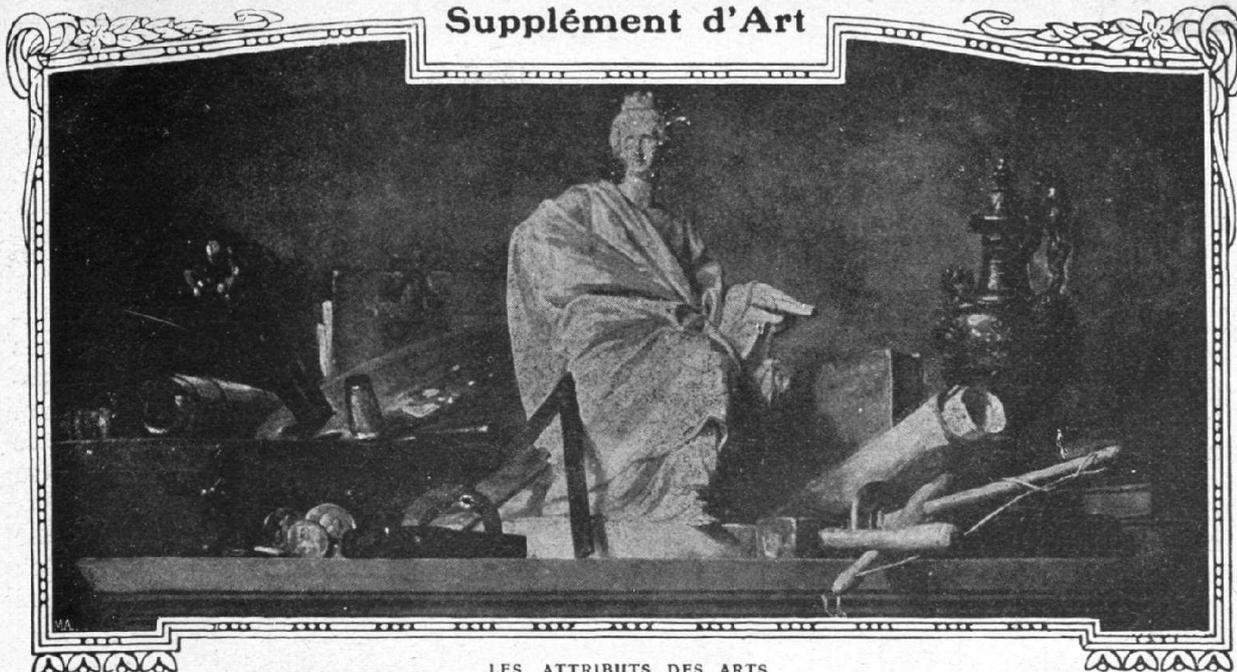
JOHNNY HUGHES et TED WARD se sont montrés les meilleurs dans le championnat de boxe anglaise, disputé au Cirque Métropole du 5 au 15 janvier.



L'AÉRONAT DE LA VAUX a fait, dans la première quinzaine de janvier, plusieurs sorties qui ont fort bien réussi. C'est un ballon de sport de 700 mètres cubes.



Root gagnant avec Figler de la course de six jours disputée à New-York du 10 au 15 décembre. C'est la troisième fois que Root gagne cette épreuve.



LES ATTRIBUTS DES ARTS

*Ou «souvent un beau désordre est un effet de l'art». . et l'on sait que l'art de Chardin, peintre de «natures mortes», est incomparable, et presque aussi parfait que l'art de Chardin, portraitiste, et que celui, tout à fait génial, de Chardin, peintre des intimités. (Cl. Braun)*

## Le Peintre de la Vie Quotidienne

C H A R D I N

**On prépare pour le printemps prochain une exposition générale de l'oeuvre de Chardin. Je sais tout a pensé devoir, par avance, offrir à ses lecteurs un choix des meilleurs tableaux de ce grand artiste et un aperçu de sa vie obscure et digne de grand laborieux** 🎨 🎨 🎨 🎨

**V** OICI un grand artiste qui venge les bourgeois des quolibets qu'on leur prodigue, car Jean-Baptiste-Siméon Chardin fut le plus bourgeois des peintres.

Il mena une vie si unie qu'il n'y aurait rien à en dire si elle n'avait été, pour lui, particulièrement prodigue de ces malheurs domestiques dont peu d'hommes sont exemptés par le sort. C'est l'histoire d'un homme simple, d'un brave homme que nous avons à esquisser ici.

Il naquit rue de la Seine, vécut rue Princesse, et mourut dans un de ces appartements du Louvre qu'on accordait aux grands artistes. Entre temps, il fit un

voyage à Fontainebleau. Tels sont les principaux épisodes extérieurs d'une vie de quatre-vingts ans (2 nov. 1699-6 déc. 1779).

Tout le dix-huitième siècle défila devant ses yeux attentifs, mais il n'était pas de ces esprits encyclopédiques qui désirent toucher à tout, sinon tout saisir; il se cantonna modestement dans l'art de traduire en peinture quelques «natures mortes» et les scènes de la vie quotidienne.

Son père, Jean Chardin, était menuisier des Menus Plaisirs du Roi. Baptisé à Saint-Sulpice, sa paroisse, Siméon eut, pour parrain, un menuisier et, pour marraine, la femme d'un autre menuisier. La Fée des Copeaux, pourrait-on dire, présidait à la cérémonie. Il ne faut donc pas s'étonner si

le père Chardin, syndic de sa corporation, et qui fit des billards pour Louis XIV, a tenté de faire de son fils un menuisier. C'est suivre une sage tradition que d'essayer de remplir avec soin la profession paternelle. Le corps et l'esprit héritent la plupart du temps des qualités qui conviennent pour y exceller.

Quoique Siméon marquât de curieuses dispositions pour la peinture, son père le mit à l'établi, désirant lui donner ainsi un métier qui l'empêchât de mourir de faim. Le jeune apprenti y gagna de devenir un ouvrier exact, mais il y perdit les bienfaits que procure l'instruction classique. Il sentit plus tard ce qui lui manquait et voulut donner à son fils ce qui lui avait été refusé. Ironie des choses d'ici-bas, Chardin l'ignorant devint un grand artiste et son fils, prix de Rome, un simple raté.

Le premier maître de Chardin fut Cazes, peintre de l'école historique et mythologique, dont les leçons ne plurent guère au jeune artiste, enchanté un jour, d'aller peindre des accessoires dans un tableau de son contemporain Nicolas Coypel qui lui donna sa première véritable leçon de nature et de peinture. Il s'agissait de faire un fusil dans le portrait d'un homme habillé en chasseur.

Chardin réussit si bien dans sa tâche qu'une seconde commande, plus importante, lui arriva. Jean-Baptiste Vanloo le choisit pour aller restaurer, avec quelques autres et lui-même, les peintures de la

grande Galerie du château de Fontainebleau.

## L'ENSEIGNE DE CHARDIN

On lui donnait cent sols par jour, une vraie aubaine pour l'époque...

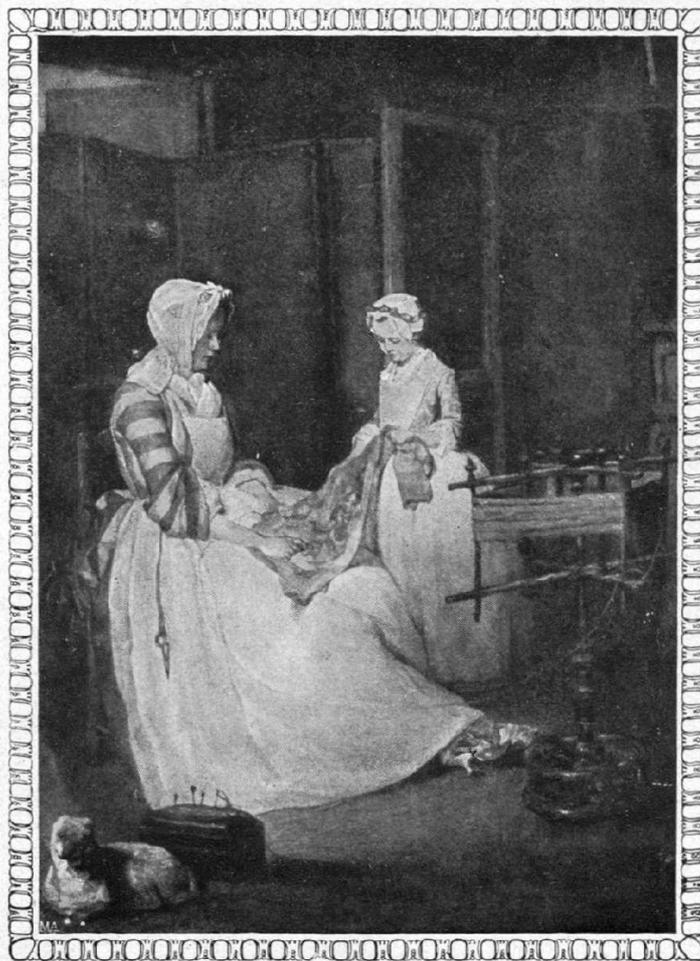
Au retour, Vanloo, satisfait, paya à Chardin et à ses jeunes compagnons, un bon dîner: honnêtes mœurs du temps.

C'est à cette époque qu'un chirurgien, ami de son père, lui commanda une enseigne. Dans la vie de Watteau, il y a aussi une tâche analogue, la fameuse enseigne de Gersaint.

Avant l'ordonnance de M. de Sartines, les enseignes, au lieu de s'appliquer aux murs, s'avançaient au-dessus de la chaussée, grinçantes menaces en temps de bourrasques. Il y en avait de si grandes qu'elles arrivaient à masquer la lumière des lanternes qui, elles aussi, se balançaient au-des-

sus de la tête des passants... Les peintres avaient donc là un petit débouché productif.

Chardin dut à ce chirurgien les premiers sons de trompette de sa renommée. On ne lui avait pas fixé de programme. Il ne voulut pas faire l'enseigne habituelle avec les instruments de la profession. S'inspirant peut-être de celle de Watteau, il fit une scène parlante qu'on pourrait appeler: « les suites d'un duel dans la rue. » Au milieu d'un rassemblement de gens du



LA MÈRE LABORIEUSE

*Avec la scène la plus simple, et les plus sobres détails, Chardin, grâce à son génie, évoque tout un siècle et toute une société.*

(Musée du Louvre)

(Cl. Braun)



LE BENEDICITE

*Ce tableau, le plus célèbre de Chardin eut, dès son apparition, un grand succès, et, pour faire pendant à un Teniers de son cabinet, M. de la Live de Jully en commanda une réplique en large avec un personnage ajoulé.*

(Musée du Louvre)

(Cl. Braun)

monde et de petites gens, on aperçoit, devant la boutique d'un chirurgien, un homme blessé qu'examine le maître de l'art... L'enseigne, dit-on, fut posée un

dimanche et eut, sur la chaussée, un gros succès de public. Le chirurgien de son côté était furieux. Ce n'était pas du tout cela qu'il avait désiré. On allait se moquer

de lui. Mais il entendit les propos qu'on tenait au-dessous de la peinture. Il fut bien vite rassuré et Chardin félicité.

On ne retrouve ensuite Chardin qu'en 1728, à l'Exposition de la Jeunesse, place Dauphine.

Louis XIV avait bien fondé les Salons, mais ils languissaient, alimentés par les seuls membres de l'Académie qui ne se souciaient pas toujours d'affronter les lazis de la foule. L'Exposition de la Jeunesse était le Salon des Indépendants de l'époque. Elle avait une origine religieuse comme la plupart de nos institutions.

Sur l'emplacement actuel du tribunal de Commerce, dans la Cité, il y avait alors une église qui joua un grand rôle dans les querelles religieuses : l'église Saint-Barthélemy. On y conservait d'ardentes et populaires traditions. Chaque année, le jour de la Fête-Dieu, une procession partait de la petite église, suivait les quais, autour de la pointe de l'Île et faisait une station place Dauphine, devant le plus beau reposoir de Paris.

Dressé au milieu de la place, ce reposoir était un vrai monument somptueusement décoré. Et, des maisons d'alentour, tombaient les plus précieuses tapisseries. C'est devant ces tentures que se balançaient, sans cadre, les tableaux de toute sorte, bons ou mauvais, au petit bonheur, — il n'y avait pas de jury — qui constituaient l'Exposition de la Jeunesse.

Elle ne durait qu'une seule matinée, mais la foule s'y ruait et aussi les fins ama-

teurs et ces quelques instants suffisaient à donner de la gloire. Le nom de Chardin vola bientôt de bouche en bouche. Cette année 1728, il exposait une dizaine de toiles, entre autres la Raie et le Buffet, qu'on peut voir au Louvre. Ce fut une révélation.

En bon timide qu'il était, il écouta les propos de ses amis et fit un coup d'audace.

Deux mois après sa première exposition, il se présenta à l'Académie de Peinture avec, pour unique recommandation, ses toiles.

Tout tremblant, il n'osa pas attendre le jury dans la salle même où ses œuvres étaient alignées. L'anecdote a été racontée par un des biographes de Chardin.

« M. de Largillière, l'un des meilleurs coloristes et des plus savants théoriciens de la lumière, arrive; frappé de ces tableaux, il s'arrête à les considérer : « Il y a là, dit-il, de très beaux tableaux et ils

sont assurément de quelques bons peintres flamands, et c'est une excellente école pour la couleur que celle de Flandre; à présent, voyons vos ouvrages, ajouta-t-il en se tournant du côté du jeune homme.

« — Monsieur, vous venez de les voir.

« — Quoi ! ce sont ces tableaux que...

« — Oui, Monsieur.

« — Oh ! dit Largillière ! présentez-vous, présentez-vous ?

« M. Cazes, son ancien maître, trompé par la même petite supercherie, accorda également un éloge des plus marqués, ne se doutant qu'ils fussent de son élève. On



LE CHATEAU DE CARTES

*Encore une de ces petites scènes familières que Chardin, homme de mœurs simples, préférait à toutes les complications et les fadeurs mythologiques que peignaient sans relâche ses contemporains.*

(Musée du Louvre)

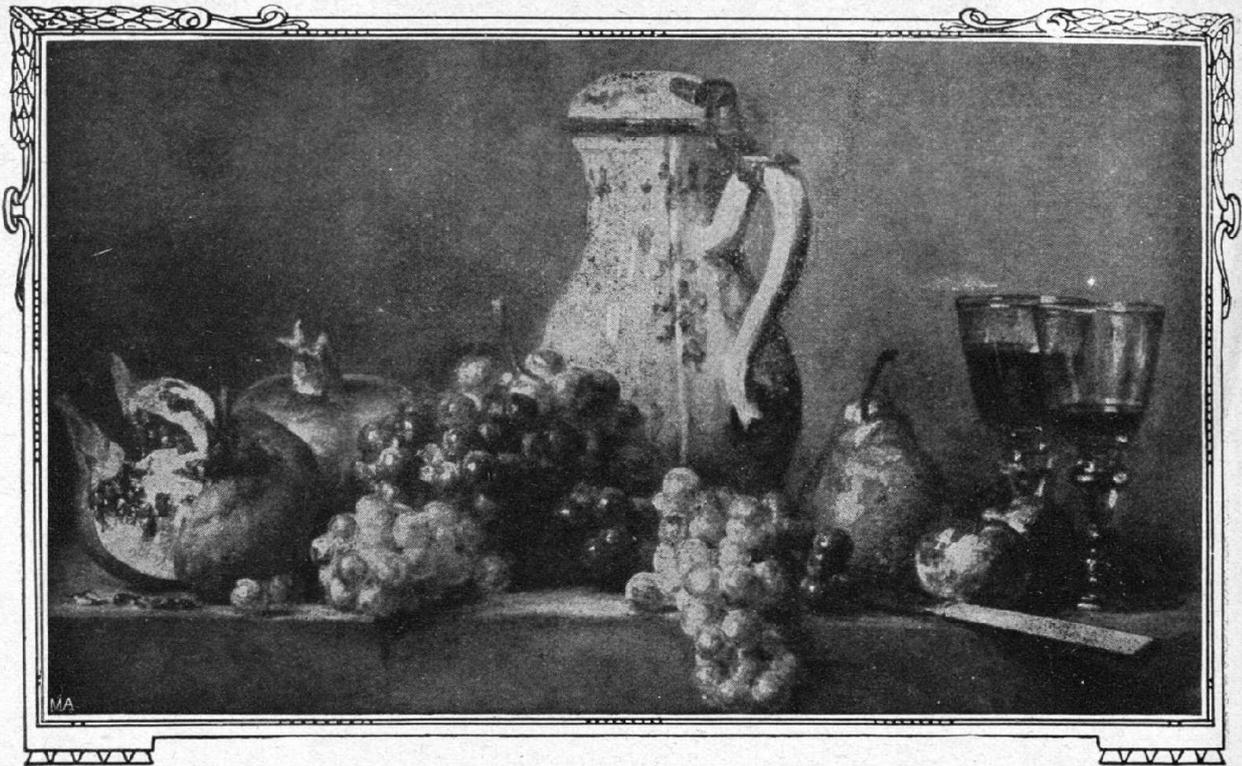
(Cl. Braun)

*Le Peintre de la Vie Quotidienne*



LE CHARDIN A L'ABAT-JOUR

*Ce pastel, qu'on peut voir au Louvre, est l'exact portrait de Chardin par lui-même, sur la fin de sa vie. Sa vue baissant, il avait été contraint d'abandonner la peinture pour le pastel, ce qui lui permit de produire des chefs-d'œuvre jusqu'à ses derniers moments. (Cl. Braun)*



DÉBRIS D'UN DÉJEUNER

*Peignant très lentement et dans le clair obscur de son petit appartement de la rue Princesse; Chardin, à tous les modèles, préférait une belle grappe de raisin et un broc de porcelaine.*  
(Musée du Louvre) Cl. Brauer

dit qu'il fut un peu blessé de ce tour, mais il lui pardonna aussitôt, l'encouragea et se chargea même de sa présentation. Ainsi, M. Chardin fut agréé avec un applaudissement général.

« Ce ne fut pas tout; comme M. Louis de Boulogne, directeur et peintre du Roi, entra à l'assemblée, M. Chardin lui observa que les dix ou douze tableaux qu'il exposait étaient à lui, et qu'ainsi l'Académie pouvait disposer de ceux dont elle serait contente. « Il n'est pas encore agréé et, déjà, il parle d'être reçu? Au reste, ajouta-t-il, tu as bien fait de m'en parler. » C'était une habitude qu'il avait de s'exprimer ainsi. Il rapporta, en effet, la proposition : elle fut saisie avec plaisir. »

Ce timide, ce modeste fut donc reçu académicien à trente ans, grâce à son énergie.

## S ON PREMIER MARIAGE FUT UN BEAU GESTE

C'est à sa fermeté qu'il dut de voir s'accomplir son mariage. Il avait rencontré, dans un petit bal bourgeois de son quartier, Marguerite Sainclar, dont les parents avaient un peu de bien. Ce détail avait plu au papa Chardin, menuisier pratique qui poussait à la conclusion. Mais Chardin ne vendait rien et les autres parents s'ef-

frayaient. Ils moururent et leur fortune s'évanouit. Ce fut le tour du père de Chardin de faire des difficultés. Notre peintre était un homme « de haute probité d'âme et d'exquise tendresse de cœur et de générosité, son parfait désintéressement, la haute consécration que l'Académie royale venait de donner à son génie le fit parler ferme; il somma son père de tenir sa parole et la parole fut tenue. »

Le mariage se fit à Saint-Sulpice et les jeunes époux allèrent habiter chez les parents de Chardin, 21, rue du Four, au coin de la rue Princesse. La maison existe encore et la petite cour obscure, qui certainement fut le cadre de la *Fontaine*, de la *Blanchisseuse*, de l'*Ecureuse*, est curieuse à revoir. On s'y rend compte du peu de jour et de bien-être qu'il faut à un véritable artiste pour faire œuvre qui dure.

C'est de cette union que naquit ce fils, Pierre Chardin, qui fut la joie, le tourment et la grande douleur du peintre. Il se noya dans un canal de Venise, à trente-cinq ans, peut-être par accident, peut-être aussi par dégoût de sa médiocrité.

Une fille naquit aussi, mais qui mourut à l'âge de deux ans, le même jour que sa mère. C'était en 1735.

Chardin était un dur travailleur, jamais satisfait de son œuvre. Son génie conscien-

cieux le consola. Il ne s'arrêta point de produire. Et ce furent, tour à tour, de merveilleuses natures mortes : *Débris d'un déjeuner*, la *Guitare*, *Gibier avec son fournement et une gibecière*, etc., et les délicieuses petites scènes de la vie journalière qui le font le premier peintre du genre : le fameux *Benedicite* (1740), le chef-d'œuvre, la *Mère laborieuse*, la *Gouvernante*, la *Râti-seuse de navets*, les *Aliments de la Convalescente*, la *Serinette ou Dame variant ses amusements*, la *Pourvoyeuse*, les *Amusements de la vie privée*, etc.

Les amateurs se disputent ses toiles, les ambassadeurs en emportent pour leurs souverains. Mais Chardin est trop modeste, il ne sait pas se faire payer « saoul de gloire », il reste à la façon de Corneille « affamé d'argent ». Aucun de ses tableaux ne lui fut payé plus de 1.500 livres et il travaillait fort lentement.

Après dix ans de veuvage, il se laissa remarier. Il épousa, toujours à Saint-Sulpice, en novembre 1744, Françoise-Marguerite Pouget, âgée de trente-sept ans, veuve d'un ancien mousquetaire. Elle habitait, 13, rue Princesse, comme Chardin. « Son portrait au pastel, dit M. Gaston Schéfer, à qui l'on doit une vie de Chardin très complète et vivante, son portrait au pastel, le plus beau qu'ait fait Chardin et qui peut-être ait été fait, confirme bien par son expression ce que nous savons de ses qualités de femme pratique. »

A partir de ce moment, il revint aux na-

tures mortes. Le public se détourna un peu de lui, mais ses confrères l'avaient en haute estime ; ils le nommèrent trésorier de l'Académie, le chargèrent du classement des Salons. Le roi le pensionna, puis lui accorda un appartement au Louvre, faveur fort ambitionnée et que Chardin obtint grâce à l'appui de son ami Cochin, ancêtre du député de Paris.

Il y continua sa vie patriarcale près de ménages amis. On voisinait, on s'invitait tour à tour à souper. On échangeait mille petits services. C'était Mme Chardin et Mme Deshayes qui, moyennant cotisation, entretenaient les lanternes des corridors.

Malgré ce bon abri, favorable au travail, malgré la présence d'une femme attentionnée et d'amis dévoués, Lepicié, Cochin, La Tour, Tocqué, la vieillesse de Chardin fut triste. La mort de son fils l'avait terriblement impressionné. Puis, il souffrait de la pierre, l'Académie lui donnait



LA POURVOYEUSE  
C'est au Salon de 1739 que parut cette toile si pittoresque, en même temps que le jeune écolier, grondé par sa gouvernante, pour avoir sali son chapeau : petits sujets, impérissables compositions.

(Musée du Louvre)

(Cl. Braun)

de perpétuels soucis, et sa vue baissait.

Mais son génie ne le quitta jamais, ni sa clairvoyance d'honnête homme. En 1778, il fit, au pastel, les fameux portraits de sa femme, de *Chardin aux béscicles*, et de *Chardin à l'abat-jour*, et il mourut le 6 décembre 1779. Pendant sa dernière maladie, il envisagea la mort avec la sérénité d'un philosophe chrétien. « Il l'accueillit, non pas avec la coquetterie d'une comtesse de Rebecque qui voulut mourir le rouge aux lèvres et la tête dans les dentelles, mais avec la décence et la propreté dont ne se

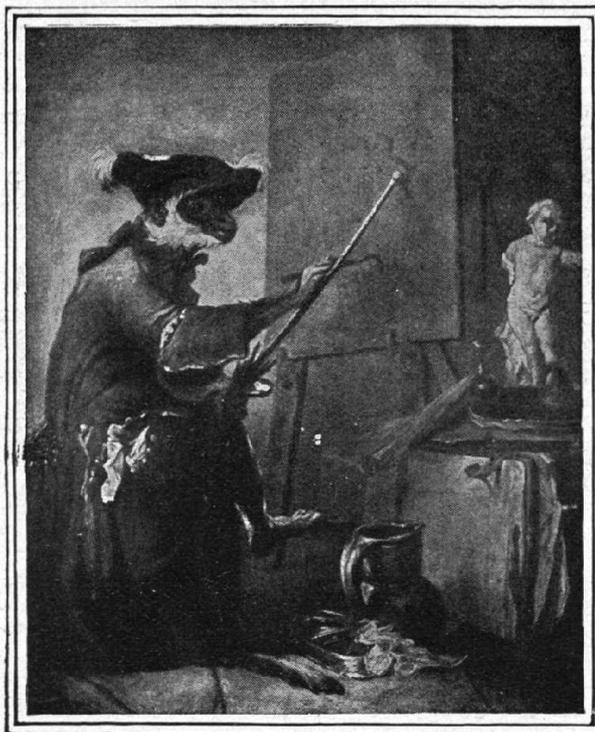
départirent jamais, dans les pires extrémités, les hommes de son temps. » Jusqu'à son dernier jour, il se fit raser, nous apprend Renou dans son *Eloge*, et il mourut avec le visage qu'on lui voit dans son dernier portrait.

Le convoi se fit à l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, paroisse du Louvre.

### CONSEILS AUX CRITIQUES

Chardin était bon, naturellement, et il aurait voulu inculquer la bonté à son temps. Que de gens du nôtre, avant de biffer, d'un trait de plume, une œuvre, un tableau, un homme, devraient relire la leçon de bienveillance que Chardin donnait à ses confrères et que Diderot nous a conservée (Salon de 1735).

« Messieurs, messieurs, de la douceur. Entre tous les tableaux qui sont ici, cherchez le plus mauvais; et sachez que deux mille malheureux ont brisé entre leurs dents le pinceau, de désespoir de faire jamais aussi mal... On nous met à l'âge de sept ou huit ans le porte-crayon à la main. Nous commençons à dessiner, d'après l'exemple, des yeux, des bouches, des nez, des oreilles,



LE SINGE PEINTRE

*Au temps de Chardin, le singe était un animal familier qui devait, avec ses gestes copiés d'après nature, inspirer le peintre de la nature.*

(Musée du Louvre)

(Cl. Braun)

vie... Le talent ne se décide pas en un moment... L'élève est âgé de dix-neuf à vingt ans lorsque, la palette lui tombant des mains, il reste sans état, sans ressources et sans mœurs... Ce que vous voyez est le fruit des travaux du petit nombre de ceux qui ont lutté! Et croyez que la plupart des hautes conditions de la société seraient vides si l'on n'y était admis qu'après un examen aussi sévère que celui que nous subissons.

«... Adieu, Messieurs, de la douceur, de la douceur.»

JACQUES DES GACHONS.



LE SINGE NUMISMATE

Musée du Louvre)

(Cl. Braun)



**M. Alexandre Ribot** et le Bureau de l'Académie qui le reçut. M. ALEXANDRE RIBOT, le grand orateur libéral a été reçu à l'Académie française le 20 décembre. Il fit un éloge très applaudi de son prédécesseur le duc d'Audiffret-Pasquier qui eut un grand rôle au lendemain de la guerre. — Le Bureau de l'Académie qui le reçut était composé de M. Gaston Boissier,

secrétaire perpétuel (à droite) de M. René Bazin, chancelier (à gauche) et de M. Paul Deschanel, (au milieu) qui fit, à son tour, un bel éloge du récipiendaire, son aîné dans la carrière politique. Au premier plan, au centre de notre photog., un habitué des séances académiques, M. Lépine, préfet de police.

M. LYON-CAEN, le nouveau doyen de la Faculté de droit, pour trois années. Agé de 63 ans, il est l'auteur d'un *Précis* et d'un *Traité de droit commercial* et d'une étude remarquable sur la *Condition des sociétés étrangères en France*. Il succède à M. Glasson qui occupait la charge de doyen depuis 1899 et qui est mort le 5 janvier. (Cl. Je sais tout)



M. CH. FOLEY publie trois romans, ce mois-ci, qui peuvent être mis entre toutes les mains. *Cœur de Roi*, *Les Mauvais Gars*, et *l'Histoire de la reine de Bohême et de ses sept Châteaux*, illustrée par Dutriac.

M. H. BARBUSSE M. C. MENDÈS M. AUG. DORCHAIN  
Le 23 décembre l'Association des critiques littéraires et biographes a nommé son *nouveau bureau*, composé de trois poètes: *Catalle Mendès*, l'auteur de la *Vierge d'Avila*, critique littéraire au *Journal*; *Henri Barbusse*, rédacteur en chef de *Je sais tout*, et *Auguste Dorchain*, l'auteur de *Conte d'Avril*, critique littéraire aux *Annales politiques et littéraires*.

M. JULES BOIS, l'auteur d'*Hippolyte couronné*, conférencier féministe et critique littéraire, à qui, le 17 décembre, la Société des Gens de Lettres a accordé le prix de 3.000 francs, sa plus haute récompense.



Deux nouveaux chevaliers (12 janv.)  
RENÉ BOYLESVE, auteur de *l'Enfant à la Balustrade*, du *Belavenir* et de tant de si charmants romans provinciaux.  
PIERRE VALDAIGNE, l'auteur de romans très parisiens et directeur littéraire d'une grande maison d'éditions.

M. FRANCIS CHARMES, sénateur et collaborateur des *Débats* est nommé directeur de la *Revue des Deux Mondes*. (Cl. E. Pirou)

M. CAMILLE LE SENNE, président de l'Association de la critique dramatique, est promu (12 janv.) officier de la Légion d'honneur.

EMILE BERR, l'auteur du *Journal de Sonia* qui intriguait tant et dont un 2<sup>e</sup> volume, *Le Journal d'une Étrangère*, vient de paraître.



MAQUETTE du monument que Valenciennes se prépare à élever à son glorieux fils, le sculpteur CARPEAUX, par Félix Desruelles. Lire sur Carpeaux, le livre de M. Léon Rictor qui vient de paraître.



Dans l'atelier du sculpteur Michel (à gauche), M. Dujardin-Beaumetz, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts (à droite) donne son avis sur le MONUMENT DE JULES FERRY en faveur duquel la Ligue de l'Enseignement vient d'ouvrir une souscription qui a beaucoup de succès.



Il existe encore des chefs-d'œuvre inconnus, témoin cette VIERGE DE LIPPI qu'on vient de découvrir dans la salle d'économat d'un asile de fous de Florence et qu'on va mettre dans une galerie publique.



« C'est au nom des honnêtes gens, Messieurs, que je monte à cette tribune... ». Réduction d'une des pages de VERSAILLES ET PARIS EN 1871, album de Gustave Doré qui vient d'être édité et qui évoque magistralement un « tournant dangereux » de notre histoire.



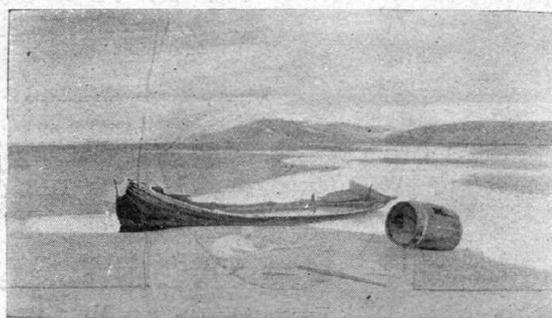
La Mémoire du Cœur, le nouveau roman très poignant de MICHEL CORDAY, traite du souvenir dans l'absence, de la responsabilité des fautes auxquelles peut entraîner la séparation. Il sera très discuté. Avant d'être édité en volume (15 janv.); il parut illustré par Simont, nous donnons ici l'un des plus charmants dessins (communiqué par l'Illustration).



« Messieurs, avant tout je suis pratique... », autre amusant croquis de Gustave Doré, dans son VERSAILLES ET PARIS EN 1871, que préface M. Hanotaux. « L'art est un témoin... Les œuvres artistiques ne sont-elles pas selon le mot de Victor Hugo, des choses vues. »



M. J. ADLER, peintre des mineurs, est fait chevalier de la Légion d'Honneur.



La Fin d'un Drame, un des tableaux les plus poignants de l'exposition du peintre russe Borisov. (Galerie des Artistes Modernes.)



M. PAUL SAÏN a exposé (8 déc.) un bel ensemble d'études de Corse et d'Algérie.

22 décembre. — L'Académie des Beaux-Arts, choisit comme sujet du concours Achille Leclère : une

station centrale pour un chemin de fer métropolitain. Dernier délai des envois, 6 mars 1907.



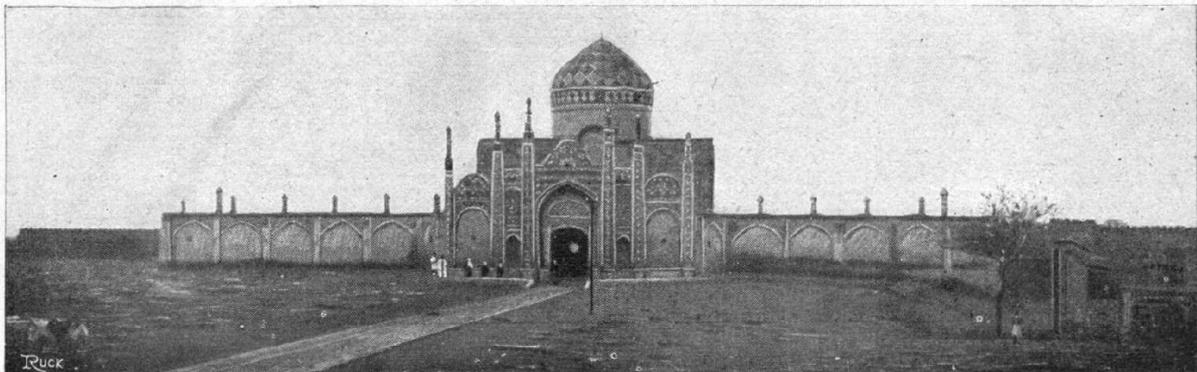
**MOHAMMED-ALI-SHAH**, le nouveau souverain de Perse, depuis le 9 janvier. Il est né en 1872. Il a épousé une de ses cousines, et son fils aîné, Hossein Ali Mirza, a une douzaine d'années.



Le fameux **TRÔNE DES PAONS**, en or massif, estimé plusieurs millions, et sur lequel va s'asseoir le nouveau shah, prince instruit et qui estime la franchise et l'activité. C'est le trône des Abbassides.



Le **PRINCE DE SIAM**, qui s'apprête à venir faire un séjour en Europe et qu'on verra en France, accompagné de ses musiciens favoris. On n'a pas oublié le voyage du roi Chu-la-longkorn, son aïeul.



Le **TOMBEAU DES SHAHS**. — A quelques kilomètres de Téhéran s'élève, au milieu d'une vaste plaine, le palais-tombeau des souverains de Perse. C'est là que vient d'être inhumé S. M. Mouzaffer-ed-Dine, mort

le 9 janvier, après un règne de dix ans à peine. Des trésors sont accumulés dans ce « Saint-Denis » persan et pourraient servir, dit-on, à reconstituer l'histoire complète de la Perse.



La **MISSION DU D<sup>r</sup> DYÉ** qui vient, accompagnée de plusieurs officiers, de dresser une carte hydrographique des côtes du Maroc, grâce à laquelle bien des accidents seront évités à l'avenir.



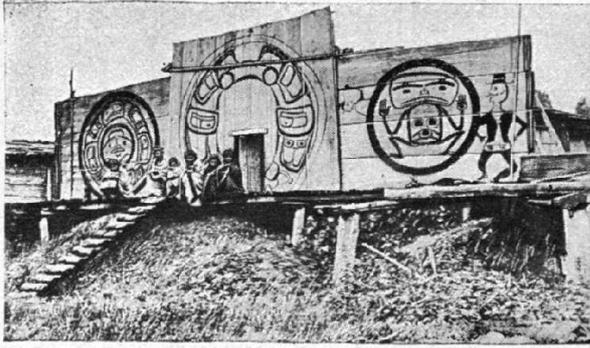
La fin du **PROCÈS DE SOUSSE**, dit de Kasserine-Thala (nov. déc.) qui ne comprenait pas moins de cinquante-sept accusés. Trois seulement, convaincus de meurtre, furent condamnés à mort.

24 décembre. — Un accord est signé entre l'Angleterre, l'Italie et la France relatif à l'intégrité de l'empire abyssin et à l'exploitation des chemins de fer.

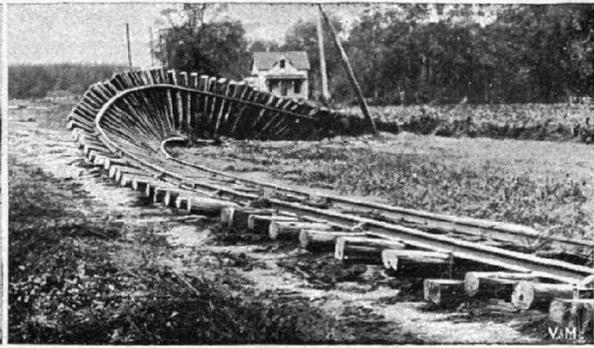
27 décembre. — L'Angleterre se déclare favorable à

une conférence internationale, qui aurait pour but d'examiner la situation de l'Etat libre du Congo.

10 janvier. — Le gouvernement japonais afin d'éviter des complications cherche à enrayer l'émigration de ses nationaux aux Etats-Unis.



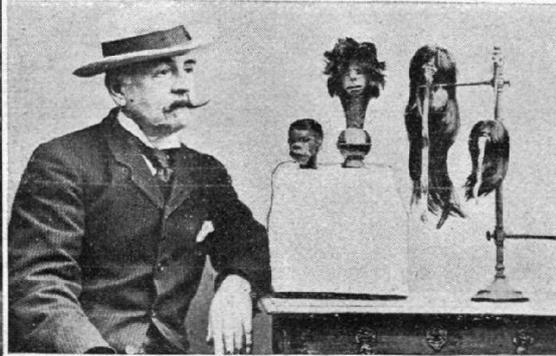
L'ART CHEZ LES PEUX-ROUGES. — Les indigènes de l'Alaska ne sont pas dénués d'imagination. Les façades de leurs misérables huttes, construites avec des matériaux provenant de navires naufragés, sont ornées parfois de dessins curieux, où la caricature trouve place. Telle, à droite du document qui veut représenter un Américain, un « visage pâle. »



LES MÉFAITS D'UNE INONDATION. — Une inondation, survenue dans le Nébraska (Etats-Unis), a causé de grands ravages dans la région. La ligne de la Compagnie Chicago-Milwankee-St-Paul a particulièrement souffert. Près de Ponca, les flots ont soulevé la voie d'une seule pièce, en lui imprimant l'angle que notre photographie permet de constater.



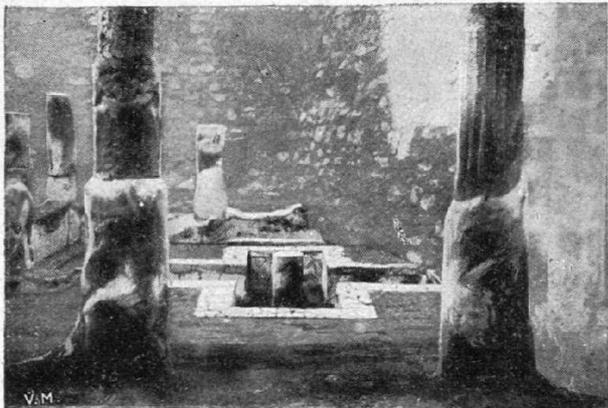
Au concours annuel de poupées dans la salle de l'Albert Hall à Londres plusieurs princesses exposent de jolies poupées qu'elles ont habillées. Celle-ci est l'œuvre d'une jeune princesse de la Maison de Saxe-Cobourg-Gotha qui a voulu personnifier l'année 1907.



MOMIES INDIENNES. — On a vendu récemment à Berlin des « têtes de momies minuscules » que plusieurs de nos confrères allemands ont présentées comme des têtes de Pygmées du Congo. C'était une erreur. Ces têtes provenaient de l'Ecuador où les Indiens ont un procédé d'embaumement qui rétrécit symétriquement les corps. Ils peuvent réduire à la grosseur du poing une tête normale presque sans changer l'expression des traits.



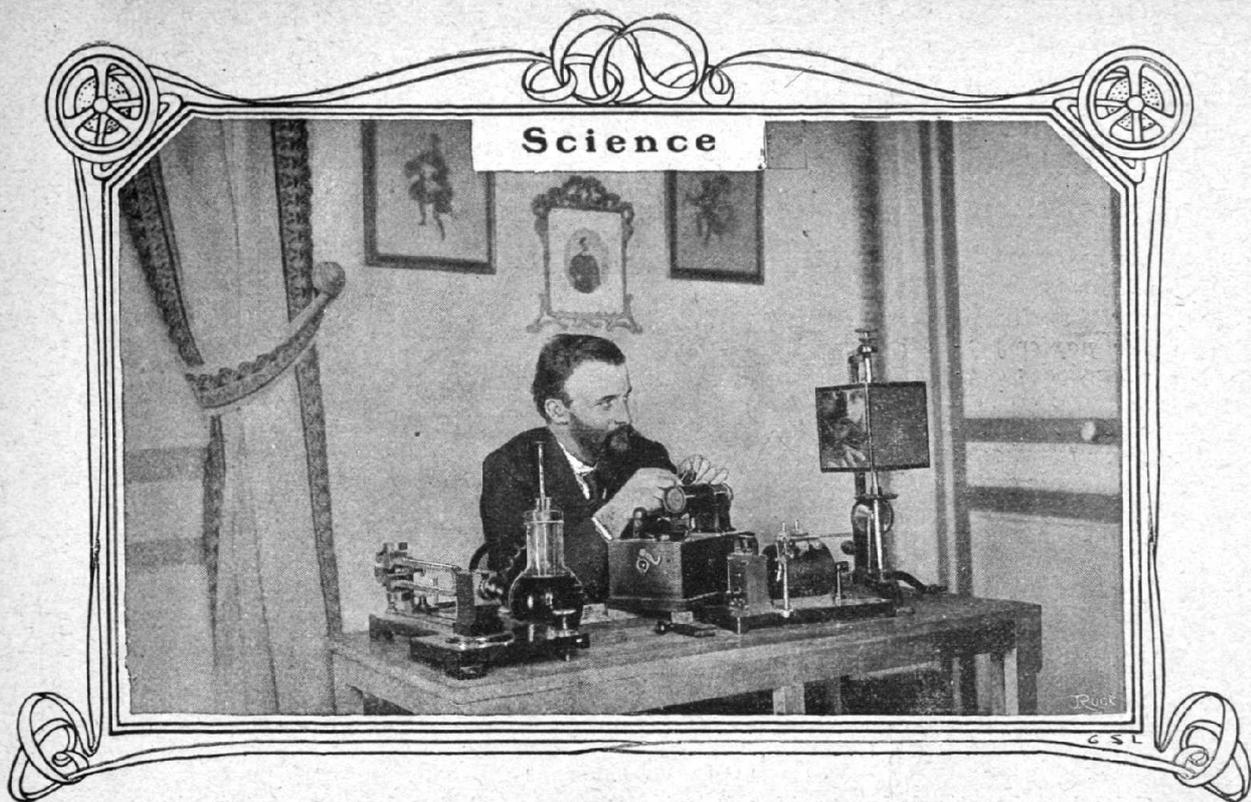
UN JOUET ALLEMAND « BIEN PARISIEN ». — Le major Kœpennik après avoir révolutionné Berlin par sa magistrale mystification (ce major n'était qu'un simple cordonnier-déguisé) amuse, en poupée, les petits enfants de tous les pays.



LA MAISON DE GALBA. — Dans les fouilles qui se poursuivent à Herculanium, on a récemment rendu à la lumière la maison de l'empereur Galba, avec, au centre, une fontaine en forme de croix grecque. Herculanium est moins célèbre que sa voisine Pompeï, les fouilles vont bientôt la faire passer au premier rang. En face des quartiers de Londres qu'on détruit, il est curieux de voir surgir des villes de jadis.



BESOGNE DE DÉMOLISSEUR. — Cet instantané qu nous vient de Londres, où l'on ouvre des rues nouvelles dans les vieux quartiers, nous fait assister à la chute d'un énorme pan de muraille, abattu d'une seule pièce. Le travail est si bien dirigé que les ouvriers peuvent impunément rester dans le chantier : la lourde masse tombe exactement dans la direction fixée d'avance par l'entrepreneur.



LE DOCTEUR MARAGE DANS SON LABORATOIRE

*Le docteur Marage, célèbre par ses travaux sur la phonation et l'audition, fait, « à ses moments perdus », des découvertes dont la dernière, la photographie de la parole, suffirait à la gloire et à la popularité du savant.*

## LES PAROLES RESTENT LA PHOTOGRAPHIE DES PAROLES

**Un savant français, M. le docteur Marage, professeur libre à la Sorbonne et otologiste distingué, vient de trouver le moyen de photographier les paroles, de les saisir au passage et de les fixer à jamais. D'une utilité immédiate pour l'enseignement du chant qu'elle rendra beaucoup plus facile, cette découverte, une fois perfectionnée, donnera aux engagements oraux une importance qu'ils n'ont pas. Plus de paroles en l'air** X X X X X X X X



**C**EUX qui passèrent l'été dernier dans un petit port de Bretagne situé non loin de Concarneau n'ont pas oublié la bisbille qui séparait le menuisier Le Bihan et le savetier Penndu ni les divers échanges de paroles véhémentes et de mauvais procédés qu'elle occasionna. Un jour, Penndu ayant commis l'impair d'écrire une lettre d'injures à son adversaire, eut la douleur de la voir affichée à la porte de la menuiserie, clouée de quatre clous à sabots, cependant que les

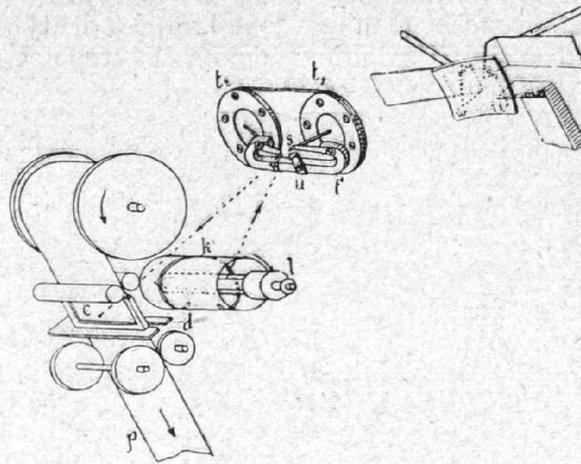
baigneurs et les indigènes se tenaient les côtes devant les cabrioles impayables de sa phraséologie vengeresse. Piqué au vif, il s'arrangea pour rencontrer Le Bihan dans la lande et là, loin des railleurs, il s'en donna de soulager son cœur. Son éloquence fut telle que Le Bihan dut se replier tandis que son ennemi concluait : « C'est ça, emporte tout ça chez toi, pour toi tout seul, mon bonhomme. Tu ne le cloueras pas sur une planche ! »

Avec bien d'autres choses, Penndu ignorait évidemment le phonographe qui enre-

gistre les paroles et les répète à satiété; il prévoyait encore moins la nouvelle et stupéfiante invention du docteur Marage

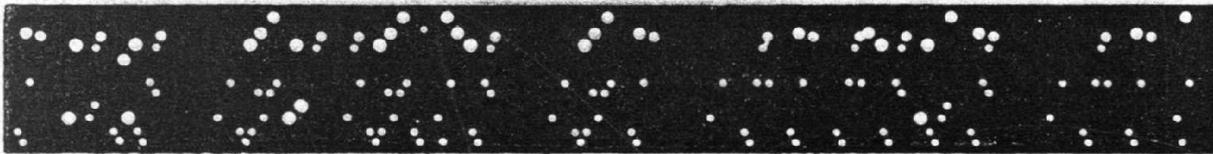
COMMENT FONCTIONNE LE MIROIR

En passant sur le cylindre k le papier perforé p a lancé des courants successifs qui, au poste récepteur, font vibrer les deux téléphones t, et tr. Le miroir est figuré à part, à droite. Il oscille sur le pivot u



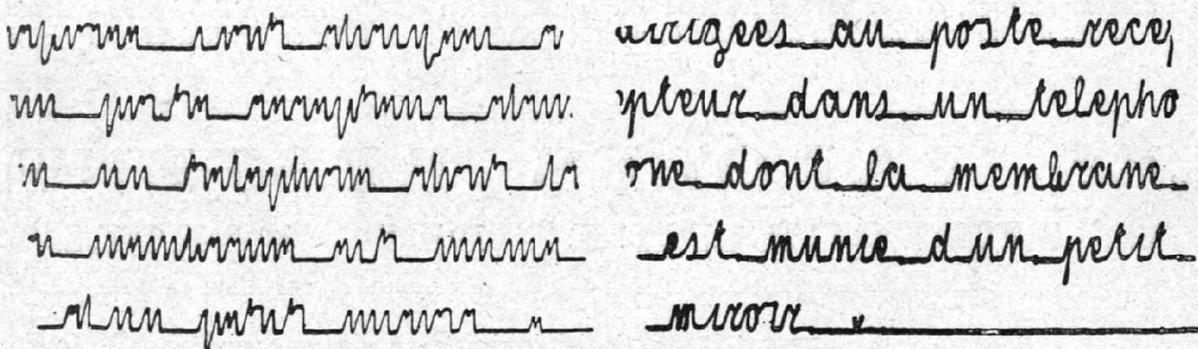
solennité. Il paraît trente-cinq ans tout au plus. Docteur en médecine, il est aussi docteur ès sciences. C'est à lui qu'on doit

de haut en bas sous l'action de la pointe s de l'électro-aimant, de droite à gauche sous celle de la pointe n. Le reflet d'une lampe s'y réfléchissant oscillera donc comme le miroir et, recueilli sur un papier sensible, y formera le tracé de l'écriture.



LA BANDE PERFORÉE

Tel est, au sortir de la machine à écrire, l'aspect de la bande portant, traduit en perforations, le texte du télégramme à transmettre.

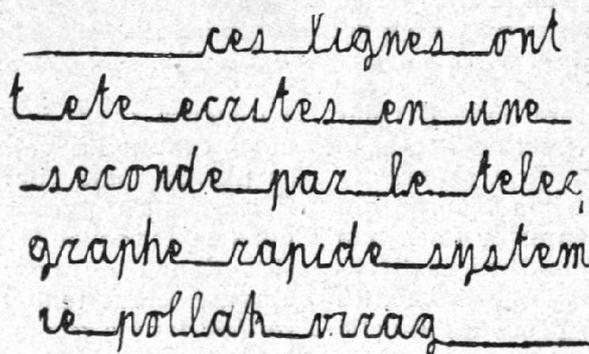


CE QUE LE REFLÈT INSCRIT SUR LE PAPIER SENSIBLE

On voit nettement ici comment les lettres se décomposent. A droite, un texte complet avec des composantes verticales et horizontales. A gauche, avec un peu d'attention, on peut lire le même texte réduit aux seules composantes verticales.

qui les photographie, si bien qu'une parole prononcée est saisie au vol et à jamais fixée, « clouée sur une planche », pauvre papillon qui ne s'envole plus, mais qui reste!

Le docteur Marage, l'homme qui arrête les paroles, comme Josué arrêta le soleil, est un jeune savant, simple, gai et dépourvu de toute



QUINZE MOTS A LA SECONDE!

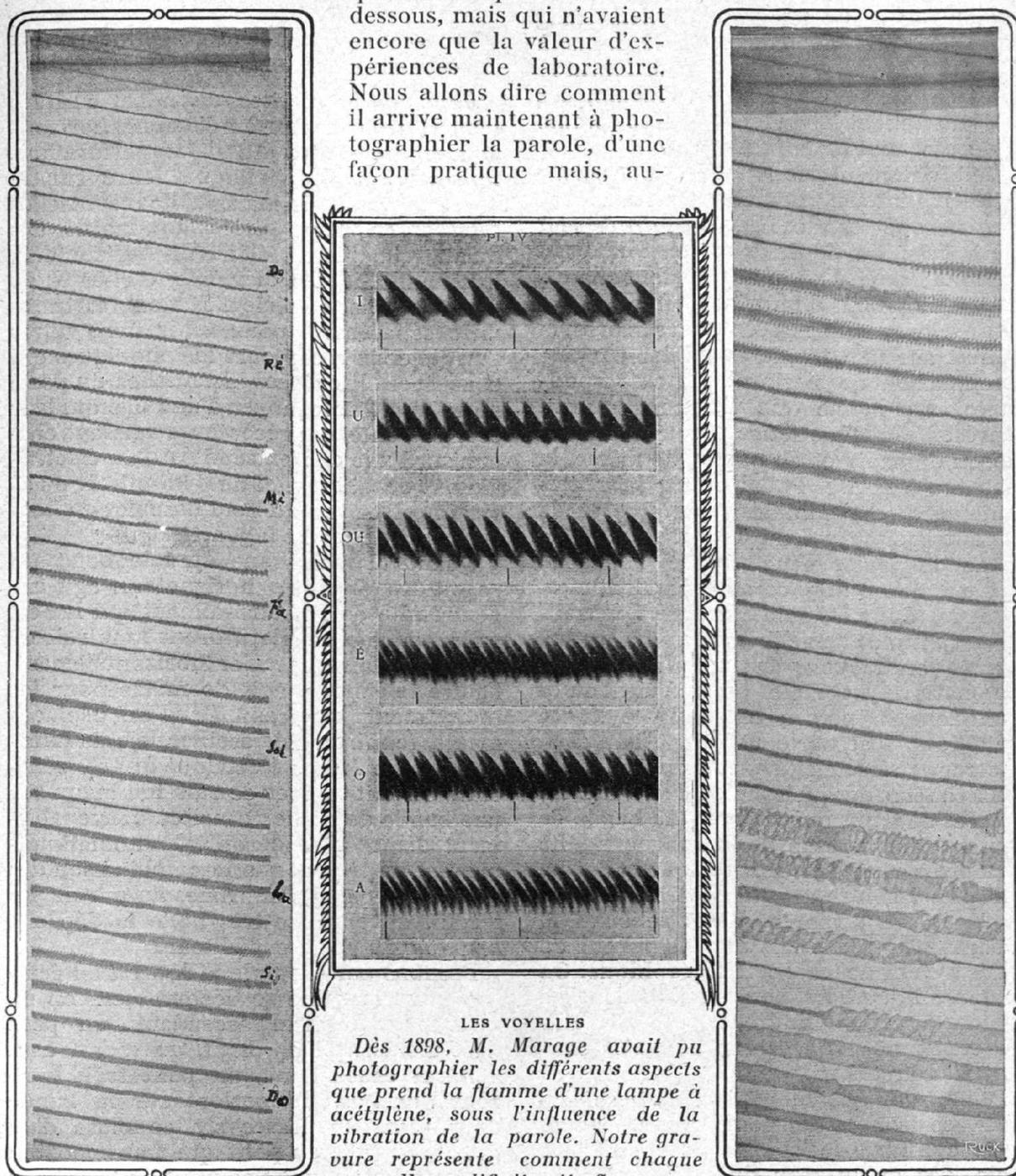
Une seconde ne s'est pas écoulée que le Pollak-Virag a déjà écrit ces quinze mots, tout prêts pour le destinataire.

un instrument extrêmement ingénieux qui prononce les diverses voyelles et permet, non seulement de vérifier le degré de surdité d'un malade et, conséquemment de diagnostiquer l'origine de cette surdité, mais encore de faire la rééducation plus ou moins parfaite de l'oreille.

Sa dernière découverte, le docteur Ma-

rage l'a annoncée ces jours derniers pendant son cours à l'amphithéâtre de physiologie de la Sorbonne. Notons que, dès 1898, M. Marage, avait pu photographier les différents aspects que prend la flamme d'une lampe à acétylène sous l'influence des vibrations de la parole. Il avait même obtenu des tracés très nets et très caractéristiques

que nous reproduisons ci-dessous, mais qui n'avaient encore que la valeur d'expériences de laboratoire. Nous allons dire comment il arrive maintenant à photographier la parole, d'une façon pratique mais, au-



LES VOYELLES

Dès 1898, M. Marage avait pu photographier les différents aspects que prend la flamme d'une lampe à acétylène, sous l'influence de la vibration de la parole. Notre gravure représente comment chaque voyelle modifiait cette flamme.

L'ENREGISTREMENT DES VIBRATIONS PRODUITES PAR UNE BONNE ET UNE MAUVAISE VOIX

Ces deux photographies ont été obtenues au moyen des vibrations produites par une voix montant la gamme de do majeur. Celle de gauche constate une voix bien posée, une émission correcte des sons; l'espacement régulier entre chaque note indique une respiration normale.

Dans l'épreuve de droite, au contraire, les vibrations enregistrées sont de plus en plus irrégulières, révélant un organe défectueux, un manque de mesure; le « chat », épouvante des chanteurs, s'y trouve nettement inscrit dans les dernières lignes.

paravant, il importe que nous parlions du nouveau et très remarquable appareil de télégraphie imaginé par MM. Pollak et Virag, car c'est par une simple modification à cet appareil que M. Marage l'emploie à fixer les sons. Le télégraphe Pollak-Virag peut transmettre jusqu'à 42.000 mots à l'heure au lieu des 400 qui constituent le débit du Morse, des 1.000 du Hugues, des 4.000 du Baudot jusqu'ici considéré comme le dernier mot de la perfection.

Voici comment il fonctionne. Pour suivre cette explication, nos lecteurs voudront bien se reporter aux figures qui illustrent cet article. La dépêche est tout d'abord écrite au moyen d'une machine dont chaque touche, au lieu d'imprimer une lettre, comme les machines à écrire ordinaires, la traduit sur une bande de papier par une combinaison de perforations correspondante. De même que l'alphabet Morse représente chaque lettre par une combinaison de traits et de points, de même, la machine à écrire Pollak-Virag la représente par une combinaison de gros et de petits trous. Quand il est ainsi perforé, ce ruban de papier pénètre dans l'appareil transmetteur où il jouera le rôle de l'interrompteur, du manipulateur des appareils télégraphiques actuellement en usage; ici, comme on le voit, la manipulation est automatique. Le papier perforé vient automatiquement passer entre un cylindre métallique — et, par conséquent, bon conducteur de l'électricité — et six petits balais sous chacun desquels défile l'une des six rangées de trous qui perforent la bande de papier (dans le sens de la longueur). Le cylindre tourne d'un mouvement uniforme et rapide à contre-sens de celui de l'arrivée de la bande perforée. Il est relié au fil venant de la pile tandis que les balais sont reliés à celui de la ligne télégraphique. On comprend que, lorsque les balais sont en contact avec le cylindre, le courant s'établit et que, ce contact interrompu, le courant est coupé.

Donc, tant que le papier, matière isolante, se trouve interposé entre les balais et le cylindre, le courant ne passe pas, mais, dès qu'un trou du papier vient se présenter sous l'un des balais, ce dernier entre en contact avec le cylindre et un courant s'établit, long ou bref selon que le trou est grand ou petit. Comme la disposition de ces trous a été calculée de manière que les contacts établis par les balais ne soient point simultanés, mais successifs, les balais, à mesure que les trous se

dévident sous eux, envoient une constante succession de courants longs ou brefs qui passent par le fil de la ligne et vont aboutir à un récepteur non moins ingénieux que le transmetteur.

### COMMENT ON ENREGISTRE ET COMMENT ON FIXE LES PAROLES

Chacune des lettres de notre écriture peut se décomposer en éléments horizontaux et verticaux. Aussi les perforations représentatives de chaque lettre sur la bande de papier du manipulateur sont-elles divisées en deux séries. La moitié des balais recueille les éléments horizontaux, l'autre moitié les éléments verticaux, de façon que chaque série d'éléments est transmise séparément pour venir faire vibrer l'un des deux récepteurs téléphoniques qui constituent les pièces essentielles du poste récepteur. Par le moyen d'une tige qui leur est adhérente, ces récepteurs agissent chacun sur l'une des extrémités d'un électro-aimant devant lequel un petit miroir placé sur un pivot central peut basculer de haut en bas et de droite à gauche.

Quand la membrane du téléphone qui reçoit les éléments horizontaux agit sur l'extrémité de l'électro-aimant qui lui est reliée, celle-ci recule, attirant le miroir de façon à le faire basculer horizontalement, l'autre téléphone agit de même pour les mouvements verticaux. Dans ces déplacements, le miroir fait osciller le rais lumineux d'une lampe électrique qui s'y réfléchit. On fait tomber ce rais lumineux sur une bande de papier sensible convenablement disposée se déroulant automatiquement et on trouve que la combinaison des deux mouvements imprimés au miroir y a traduit en anglaise très nette la dépêche perforée du poste expéditeur.

Prenons par exemple la lettre *l* en écriture anglaise. Elle se décomposera en un petit trait vertical ascendant, un petit trait horizontal en haut, un grand trait vertical descendant, un petit trait horizontal en bas. L'*l* perforé sur la bande de papier expéditrice s'y compose d'un gros trou et d'un petit qui transmettront un grand et un petit courant au téléphone récepteur des traits verticaux, puis de deux petits trous qui enverront deux petits courants au téléphone récepteur des traits horizontaux. Ces courants se combinent, empiètent un peu les uns sur les autres, de sorte qu'ils rendent très suffisamment les courbes de l'écriture.

De plus, les manipulations photographi-



**LA LEÇON DU MAÎTRE ABSENT**

*Avant d'entrer en scène, le ténor chante sa cavatine devant l'appareil Marage, qui l'enregistre, et fait passer devant les yeux du chanteur sur une bande de papier photographique, l'image de sa voix, exactement figurée par des lignes et des vibrations, avec toutes les fautes s'il y en a : notes fausses, mauvaises reprises, excès de vitesse ou de lenteur. L'artiste n'a qu'à comparer cette image de sa voix avec celle de la voix d'un chanteur célèbre, d'un maître, pour saisir sur le vif ses faiblesses et y remédier.*

ques sont supprimées. Une fois impressionnée, la pellicule continue de se dérouler, passe dans un bain de virage, puis dans un bain de fixage et, toujours automatiquement, avant même que le poste transmetteur ait terminé l'expédition du télégramme, on en voit apparaître le commencement en écriture claire à la sortie de l'appareil récepteur. On n'aura qu'à le porter tel que au destinataire.

**U**N TROUVAILLE AUSSI SIMPLE QU'ADMIRABLE

On le voit, cet appareil est une merveille d'ingéniosité. Voici maintenant comment M. Marage eut l'idée de le modifier de manière à pouvoir photographier les vibrations de la parole. Il remplace le papier perforé au départ par un microphone dont les vibrations transmises par le fil de la ligne viennent agir sur celui des deux téléphones récepteurs qui trace les traits verticaux et l'on obtient un tracé assez semblable à celui qui s'inscrit sur les rouleaux du phonographe. Comme les vibrations se superposent, se confondent légèrement, il suffirait pour les rendre bien apparentes, de déplacer le papier avec une vitesse quatre fois plus grande que la vitesse normale du Pollak-Virag, ce qui se ferait très facilement en augmentant le diamètre des deux cylindres qui entraînent le papier. Suivant une expression consacrée, c'est assez simple, mais encore fallait-il y penser. Il y a dix semaines, personne ne pensait à cela.

— Ce qui me conduisit à cette trouvaille, nous dit M. Marage, c'est le désir si souvent exprimé par les professeurs de chant et de diction de posséder un appareil leur permettant d'inscrire facilement les vibrations de la voix, de manière à faire voir et non plus à faire entendre aux élèves les fautes qu'ils commettent dans leur travail.

On s'en rendra compte en comparant le

tracé gamme d'un artiste habile (à gauche de la page 131) avec celui des quatre premières notes chantées — si l'on peut dire — par une voix superbe. Dans la première, on voit les notes égales, également espacées, homogènes et forcées. C'est tout le contraire dans la seconde qui se termine sur le *fa* par un *couac* épouvantable. Si, au lieu de chanter, on parle des phrases, on obtient des tracés tout à fait spéciaux. Arrivera-t-on à les lire aussi facilement que l'écriture ordinaire de manière à téléphoner une dépêche et à la recevoir écrite? C'est possible, c'est même probable, mais c'est encore le secret de l'avenir. En tout cas, l'enseignement de la musique retirera de cet appareil un grand bénéfice et en deviendra beaucoup plus facile. Vous me direz que les enregistreurs des phonographes recueillent aussi les paroles et les sons, mais leur grimoire est indéchiffrable à la lecture. Il ne permet même pas de reconnaître s'ils furent impressionnés par un discours, par un air chanté, par un ou plusieurs instruments de musique.

Comme toutes les inventions, celle de M. Marage n'éclorait pas sans tuer quelque vieil organisme de notre actuelle société. Ce serait la mort des sténographes si les paroles se trouvaient recueillies aussitôt prononcées, et traduites aux yeux de tous en écriture claire. Mais qu'y faire? De plus, pour peu que chaque personne adoptât un *mot de personnalité*, sorte de signature verbale, cela fixerait à jamais les engagements oraux et les rendrait impossibles à nier par les gens de mauvaise foi. Enfin, on pourrait recueillir leurs dernières volontés sur les lèvres mêmes des mourants et, vous voyez d'ici la scène : pendant que les aspirants-héritiers liraient le document les comblant ou les déshéritant, ils entendraient la voix auguste du mort revenir d'outre-tombe pour motiver ses sévérités ou ses largesses... et ce serait une nouvelle et bien belle *ficelle* pour les dramaturges!





UN CAVALIER MALADROIT

Le cheval d'un Monsieur, qui suivait l'allée cavalière située entre les deux chaussées de l'avenue, fit un écart et vint heurter le banc où ils étaient assis, en sorte que sa croupe effleura l'épaule de Sholmès (Page 137, col. 1.).

*Les Nouvelles Aventures d'Arsène Lupin* <sup>(1)</sup>  
 par Maurice LEBLANC  
**LA DAME BLONDE**

IV. — QUELQUES LUEURS DANS LES TÉNÈBRES

**L**E besoin de repos, l'achat de vêtements, et la préparation d'un plan de campagne mieux approprié à l'adversaire qu'il avait à combattre, tout cela entraîna, comme l'avait prévu Herlock Sholmès, la perte d'une journée complète. Ce n'est que

le lendemain qu'il commença ses opérations.

Il eut trois longues entrevues — avec M<sup>e</sup> Detinan d'abord, dont il étudia l'appartement dans ses moindres détails; avec la sœur Auguste, retirée au couvent des Visi-

(1) RÉSUMÉ DES PRÉCÉDENTES AVENTURES

(N<sup>os</sup> 6, 11, 12, 13, 15, 16, 17, 18, 22, 23 et 24)

Avec un talent d'invention qui fait de lui l'égal du grand romancier anglais Conan Doyle, Maurice Leblanc a narré dans Je sais tout la

« Vie extraordinaire d'Arsène Lupin », cet escroc de marque dont les audacieuses aventures ont émerveillé des centaines de milliers de lecteurs.

Published on 15 February 1907. Privilege of copyright in United States reserved under the act approved on March 1907 by Pierre Lafitte.

tandines; avec Suzanne Gerbois, enfin, qui se trouvait de passage à Paris et qu'il interrogea sur la Dame Blonde.

Puis il s'occupa des deux immeubles qui encadraient l'hôtel de l'avenue Henri-Martin. Aucun des locataires du 132 ne rentrant à Paris avant la fin d'octobre, il s'informa auprès de la concierge du 136, qui lui donna tous les renseignements nécessaires.

A la suite de cet entretien, Herlock monta au quatrième étage, et fut reçu par M. Dalbret, gros industriel de Saint-Denis, auquel il expliqua nettement l'objet de sa visite.

— En deux mots, Monsieur, conclut-il, reconnaissez-vous, comme vous ayant appartenu, cette bouteille de Château-Berliquet 1884 ?

M. Dalbret répondit :

— Je possède du Château-Berliquet 1884 dont les bouteilles sont identiques à celle-ci. Mais comment pourrais-je affirmer que celle-ci est une des miennes ?

— Vous n'en savez pas le compte ?

— Si, et c'est bien le hasard qui nous sert. Avant-hier, j'avais quelques amis à dîner, et j'ai monté moi-même trois bouteilles de Château-Berliquet. Il doit en rester deux dans le buffet de la salle à manger. Si vous voulez vous en assurer avec moi...

Sholmès l'accompagna. Dans le buffet se trouvaient les deux bouteilles. Après un examen minutieux, Sholmès déboucha

l'une d'elles, et remplit un verre à bordaux. M. Dalbret le dégusta et s'écria aussitôt :

— Il n'y a pas de doute, on a changé ce vin.

— Impossible, le bouchon était intact. C'est l'étiquette qu'on a changée. On a collé une étiquette « Château-Berliquet » sur la première bouteille venue.

— Qui ?

— Un de vos domestiques.

— J'ai la même cuisinière depuis cinq ans. Quant au valet de chambre, qui me servait depuis un an, j'en étais fort satisfait.

— Il vous a donc quitté ?

— Oui.

— Quand ?

— Hier.

— Ah ! et pour quelle raison ?

— Une dépêche qu'il a reçue... Sa mère est malade.

— Il vous a laissé son adresse ?

— Ma foi, non.

**W**ILSON FAIT LA DOULOUREUSE EXPÉRIENCE DES DANGERS DES RUES

Herlock prit congé de M. Dalbret. Dehors, Wilson l'attendait. Il lui dit, comme si Wilson avait assisté à l'entretien.

— L'indice est sérieux... cette bouteille, ce départ subit du domestique...

— L'indice est sérieux en effet, dit Wil-

#### RÉSUMÉ DES PRÉCÉDENTES AVENTURES (Suite)

On se rappelle qu'après avoir accompli les plus fantastiques exploits, Arsène Lupin resta quelque temps sans faire parler de lui. Mais Maurice Leblanc ayant retrouvé sa trace a entrepris de raconter les « Nouvelles Aventures » de son cynique héros. Elles sont plus extraordinaires encore que les premières.

Le début de La Dame Blonde — c'est le titre de cette deuxième série, qui formera un roman complet — nous fait assister (Je sais tout, n° 22) à l'une des affaires les plus hardies qu'ait conçues le cerveau fécond d'Arsène Lupin : le vol du billet gagnant de la Loterie de la Presse, qui lui procure un demi-million. Quand l'inspecteur Ganimard vient pour l'arrêter, il disparaît comme par enchantement avec la Dame Blonde, sa complice. L'assassinat d'un vieux général (Je sais tout, n° 23) suivi de la disparition du fameux diamant bleu acheté par la comtesse de Crazeon dans la vente des objets ayant appartenu à la victime, offre à la police une nouvelle occasion de s'occuper d'Arsène Lupin. Ganimard croit reconnaître dans cette affaire le génie maléfaisant de l'insaisissable Lupin, aidé par la Dame Blonde, mais il est obligé d'avouer qu'il n'est pas de taille à lutter contre un aussi redou-

table adversaire. C'est ce qui nécessite l'entrée en scène du célèbre détective amateur Herlock Sholmès contre lequel Arsène Lupin a déjà eu à se défendre.

Le policier anglais établit d'abord (Je sais tout n° 24) que le diamant, retourné à la comtesse est faux. Puis, après quelques feintes esquisses pour dépister Lupin, il se rend de nuit à la maison — toujours inoccupée — où a été assassiné le général. Quand, son inspection achevée, il se dispose à sortir, ô stupeur ! la grille extérieure qu'il croyait ouverte est fermée et le voilà emprisonné, avec son acolyte Wilson, jusqu'au lendemain matin. C'est Arsène Lupin qui a fait le coup pour prendre de l'avance et montrer sa supériorité. Il a même poussé l'ironie jusqu'à faire parvenir aux captifs de quoi souper. Mais quelle issue a donné passage à son envoyé ? Sholmès ne trouve aucune réponse à cette question. A part des indications topographiques et une bouteille de vin toute poussiéreuse, le réputé détective ne rapporte rien, absolument rien de cette ridicule excursion. Une autre surprise l'attend à l'hôtel : on est venu chercher sa valise et celle de son compagnon en se présentant en leur nom. Encore un tour d'Arsène Lupin !

son comme quelqu'un qui sait de quoi il s'agit.

— Mais n'oublions pas que l'appartement de M. Dalbret est situé au quatrième étage, c'est-à-dire plusieurs mètres au-dessus de l'hôtel du baron. Par conséquent, s'il existe un passage secret, et il en existe un, il ne peut être situé... que là où je le suppose.

— Evidemment, murmura Wilson, méditatif.

Ils s'en allèrent jusqu'à la rue Clapeyron, et tandis qu'il examinait la façade du numéro 25, Sholmès continuait :

— Quel motif a conduit Arsène Lupin à choisir la maison habitée par M<sup>e</sup> Detinan ? Quel rapport doit-on établir... ?

Au fond de lui, et pour la première fois, Wilson douta de la toute-puissance de son génial collaborateur. Pourquoi parlait-il tant et agissait-il si peu ?

— Pourquoi ? s'écria Sholmès, répondant aux pensées intimes de Wilson, parce que, avec ce diable de Lupin, on travaille dans le vide, au hasard, et qu'au lieu d'extraire la vérité de faits précis, on doit la tirer de son propre cerveau, pour vérifier ensuite si elle s'adapte bien aux événements. Vous comprenez ?

— Si je comprends ! répliqua Wilson, c'est-à-dire que vous êtes un peu désorienté.

Il n'avait pas achevé cette phrase qu'il recula, avec un cri. Quelque chose venait de tomber à leurs pieds, un sac à moitié rempli de sable, qui eut pu les blesser grièvement.

Sholmès leva la tête, au-dessus d'eux : des ouvriers travaillaient sur un échafaudage accroché au balcon du cinquième étage.

— Eh bien ! vrai, nous avons de la chance. s'écria-t-il, un pas de plus et nous recevions sur le crâne le sac d'un de ces maladroits.

Le lendemain, le programme ne varia pas. Ils s'assirent sur le même banc de l'avenue Henri-Martin, et ce fut, au grand désespoir de Wilson qui ne s'amusait nullement, une interminable station vis-à-vis des trois immeubles. Un seul incident en rompit la monotonie, mais de façon plutôt désagréable.

Le cheval d'un monsieur, qui suivait l'allée cavalière située entre les deux chaussées de l'avenue, fit un écart et vint heurter le banc où ils étaient assis, en sorte que sa croupe effleura l'épaule de Sholmès.

— Eh ! eh ! ricana celui-ci en regardant

le monsieur se débattre avec son cheval, puis s'en aller au galop, un peu plus j'avais l'épaule fracassée !

Cette petite alerte le laissa pensif. Au déjeuner il ne desserra pas les dents. Wilson eut beau lui soumettre quelques considérations générales sur l'affaire, rien ne le sortit de son mutisme.

Vers cinq heures, comme ils faisaient les cent pas dans la rue Clapeyron, Sholmès s'écria à brûle-pourpoint :

— Wilson, vous ne tirez aucune conclusion des deux... accidents auxquels nous venons d'échapper ?

— Certes.

— Laquelle ?

Wilson se gratta le front. Sholmès reprit :

— Hier, Wilson, le sac rempli de sable qui nous est presque tombé sur la tête a été lancé par un complice d'Arsène Lupin.

— Est-ce croyable ?

— Ce matin, Wilson, le cheval qui s'est écroulé presque sur nous était monté par un complice d'Arsène Lupin.

A ce moment, trois jeunes ouvriers qui chantaient et se tenaient par le bras, les heurtèrent et voulurent continuer leur chemin sans se désunir. Sholmès, qui était de mauvaise humeur, s'y opposa. Il y eut une courte bousculade. Sholmès repoussa vigoureusement deux des trois jeunes gens qui, sans insister davantage, s'éloignèrent, bientôt rejoints par leur compagnon.

Mais, apercevant Wilson appuyé contre le mur, il lui dit :

— Eh quoi ! qu'y a-t-il, vieux camarade, vous êtes tout pâle.

Le vieux camarade montra son bras qui pendait inerte, et balbutia :

— Je ne sais pas ce que j'ai... une douleur au bras.

Malgré tous ses efforts il ne parvenait pas à le remuer. Herlock le palpa, puis, assez inquiet, entra dans une pharmacie voisine où Wilson éprouva le besoin de s'évanouir.

Le pharmacien et ses aides s'empressèrent. On constata que le bras était cassé, et tout de suite il fut question de chirurgien, d'opération et de maison de santé. En attendant, on déshabilla le patient qui, secoué par la souffrance, se mit à pousser des hurlements.

— Bien... bien... parfait, disait Sholmès qui s'était chargé de tenir le bras... un peu de patience, mon vieux camarade... dans cinq ou six semaines, il n'y paraîtra plus...

Il s'interrompit brusquement, lâcha le

bras, ce qui causa à Wilson un tel sursaut de douleur que l'infortuné s'évanouit de nouveau... et, se frappant le front, il articula :

— Wilson, j'ai une idée... est-ce que par hasard?... mais oui, c'est cela... tout s'expliquerait...

Et laissant le vieux camarade en plan, il sauta dans la rue et courut jusqu'au numéro 25.

Au-dessus et à droite de la porte, il y avait, inscrit sur l'une des pierres : *Destange, architecte, 1875.*

Au 23, même inscription.

Une voiture passait.

— Cocher, avenue Henri-Martin, n° 134,

Une véritable angoisse l'envahit au détour de la rue de la Pompe. Avait-il raison logiquement ? Était-ce un peu de la vérité qu'il avait entrevu ?

Sur l'une des pierres de l'hôtel, ces mots étaient gravés : *Destange, architecte 1874.*

Sur les immeubles voisins, même inscription.

## **S**HOLMÈS A FAIT UN GRAND PAS DANS LA RECHERCHE DE LA VÉRITÉ

Le contre-coup de ces émotions fut tel qu'il s'affaissa quelques minutes au fond de sa voiture, tout frissonnant de joie. Enfin une petite lueur vacillait au milieu des ténèbres !

Dans un bureau de poste, il demanda la communication téléphonique avec le château de Crozon. La comtesse lui répondit elle-même. Le château de Crozon avait été construit en 1877 par Lucien Destange.

Destange ! Lucien Destange ! ce nom ne lui était pas inconnu. Ayant aperçu un cabinet de lecture, il consulta un dictionnaire de biographie moderne, et copia la note consacrée à « Lucien Destange, né en 1840, Grand-Prix de Rome, officier de la Légion d'honneur, auteur d'ouvrages très appréciés sur l'architecture..., etc. »

Il se rendit alors à la pharmacie, et, de là, à la maison de santé où l'on avait transporté Wilson. Sur son lit de torture, le bras emprisonné dans une gouttière, grelottant de fièvre, le vieux camarade divaguait :

— Victoire ! victoire ! s'écria Sholmès, je tiens une extrémité du fil.

— De quel fil ?

— Celui qui me mènera au but ! Je vais marcher sur un terrain solide, où il y aura des empreintes, des indices...

— De la cendre de cigarette ? demanda Wilson, que l'intérêt de la situation ranimait.

— Et bien d'autres choses ! Pensez donc, Wilson, j'ai dégagé le lien mystérieux qui unissait entre elles les différentes aventures de la Dame Blonde. Je sais que les trois demeures où elles se sont toutes trois dénouées ont été bâties par le même architecte ! Je sais que le même architecte, en combinant des plans analogues, a rendu possible l'accomplissement de trois actes, en apparence miraculeux, en réalité simples et faciles.

— Quel bonheur !

— Et il était temps, vieux camarade, je commençais à perdre patience... C'est que nous en sommes déjà au quatrième jour.

— Sur dix.

— Oh ! maintenant !...

Il ne tenait pas en place, exubérant et joyeux contre son habitude.

— Non, mais quand je pense que, tantôt, dans la rue, ces gredins-là auraient pu casser mon bras tout aussi bien que le vôtre. Qu'en dites-vous, Wilson ?

Wilson se contenta de frissonner à cette horrible supposition.

— Allons, reprit Sholmès, je vous quitte. Avant tout, il faut que j'échappe à la surveillance de Lupin. En plein jour, à visage découvert, je suis vaincu. Libre et dans l'ombre, j'ai l'avantage, quelles que soient ses forces.

— Ganimard pourrait vous aider.

— Jamais ! Le jour où il me sera permis de dire : Arsène Lupin est là, voici son gîte, et voici comme il faut s'emparer de lui, j'irai relancer Ganimard à l'une des deux adresses qu'il m'a données. D'ici là, j'agis seul.

Il s'approcha du lit, posa sa main sur l'épaule de Wilson — sur l'épaule malade naturellement — et il lui dit avec une grande affection :

— Soignez-vous, mon vieux camarade. Votre rôle consiste désormais à occuper deux ou trois des hommes d'Arsène Lupin, qui attendront vainement, pour retrouver ma trace, que je vienne prendre de vos nouvelles. C'est un rôle de confiance.

— Je vous en remercie, répliqua Wilson, pénétré de gratitude... Mais ne pourriez-vous me donner à boire ?

— Comment donc ! s'écria Sholmès, sans même entendre la prière de son ami.

Et il s'en alla, pendant que le vieux camarade tendait son unique bras vers un verre d'eau inaccessible.

Pour échapper à la surveillance de Lupin et pour pénétrer dans l'hôtel que Lucien Destange habitait avec sa fille Clotilde, au



UN PRÉCIEUX COLLABORATEUR

— M. Slickmann, mon secrétaire, m'annonce qu'il est malade et qu'il vous envoie pour continuer le catalogue général de mes livres qu'il a commencé sous ma direction, et plus spécialement le catalogue des livres allemands. Vous avez l'habitude de ces sortes de travaux? (Page 139, col. 1).

coin de la place Malesherbes et de la rue Montchanin, ce fut un véritable plongeon dans l'inconnu que dut faire Sholmès. Il en sortit, après quarante-huit heures de stratagèmes, d'investigations et de combinaisons, il en sortit méconnaissable, changé en M. Stickmann, bonhomme claudicant et contrefait, mal rasé et d'une propreté douteuse, qui se présenta un matin chez M. Destange avec une lettre d'introduction. L'architecte le manda dans une immense pièce en rotonde qui occupait une des ailes et où il a installé ses bibliothèques, et lui dit :

— M. Stickmann, mon secrétaire m'annonce qu'il est malade et qu'il vous envoie pour continuer le catalogue général de mes livres qu'il a commencé sous ma direction, et plus spécialement le catalogue des livres allemands. Vous avez l'habitude de ces sortes de travaux ?

— Oui, Monsieur, une longue habitude, répondit le sieur Stickmann avec un fort accent tudesque.

Tout de suite M. Destange le mit au courant et l'installa devant un pupitre.

Herlock Sholmès était dans la place. Comme renseignement il savait ceci : M. Destange, de santé médiocre, et désireux de repos, s'était retiré des affaires et vivait parmi les collections de livres qu'il a réunies sur l'architecture. Nul plaisir ne l'intéresse hors le spectacle et le maniement des vieux tomes poudreux.

Quant à sa fille Clotilde, elle passait pour originale. Toujours enfermée, comme son père, mais dans une autre partie de l'hôtel, elle ne sortait jamais. Herlock la vit une fois. C'était une femme d'une trentaine d'années, brune, de visage grave, et silencieuse. Elle sembla ne pas apercevoir Sholmès. A certains mots, il comprit qu'elle ignorait ce changement de secrétaire.

Le matin du deuxième jour, Herlock Sholmès n'avait encore fait aucune découverte intéressante. Mais, avec son flair prodigieux, avec cet instinct qui lui est si particulier, il sentait un mystère qui rôdait autour de lui. Que de problèmes passionnants ! M. Destange pouvait-il être le complice d'Arsène Lupin ? Et, en admettant cette complicité, comment avait-il pu prévoir, trente ans auparavant, les évasions d'Arsène Lupin, alors en nourrice ?

Or, l'après-midi, vers cinq heures, M. Destange annonça qu'il sortait. Sholmès resta seul sur la galerie circulaire accrochée à mi-hauteur de la rotonde. Le jour s'atténua. Il se disposait, lui aussi, à partir,

quand un craquement se fit entendre, et, en même temps, il eut la sensation qu'il y avait quelqu'un dans la pièce. De fait, le bruit se précisa du côté d'une grande armoire de chêne qu'il s'était déjà proposé d'explorer.

Dissimulé derrière des étoffes qui pendaient à la rampe de la galerie, à genoux, il regarda : un homme fouillait parmi des papiers qui encombraient l'armoire. Et cet homme, il lui sembla — mais ce fut plutôt un pressentiment qu'une certitude — il lui sembla que c'était Arsène Lupin. Même silhouette, même décision de gestes. Que cherchait-il ?

Cela dura environ dix minutes, et voilà soudain que la porte s'ouvrit et que M<sup>lle</sup> Destange entra vivement, en disant à quelqu'un qui la suivait :

— Alors tu ne sors pas, père?... En ce cas, j'allume... Une seconde...

## S HOLMÈS VOIT DES CHOSES QUI L'INTÉRESSENT

L'homme repoussa les battants de l'armoire et se cacha dans l'embrasure d'une large fenêtre dont il tira les rideaux sur lui. Comment M<sup>lle</sup> Destange ne le vit-elle pas ? Comment ne l'entendit-elle pas ? Très calmement, elle tourna le bouton de l'électricité et livra passage à son père. Ils s'assirent l'un près de l'autre. Elle prit un volume qu'elle avait apporté et se mit à lire.

Au bout d'un moment la tête de M. Destange ballotta de droite et de gauche. Il dormait.

Les rideaux s'écartèrent. L'homme — Arsène Lupin, Sholmès le reconnut — se glissa le long du mur, vers la porte, mouvement qui le faisait passer derrière M. Destange, mais juste en face de Clotilde. Elle ne bougea pas. Cependant était-il admissible qu'elle ne remarquât rien ?

Lupin arriva près de la porte. Mais un objet tomba d'une table, frôlé par lui. M. Destange se réveilla en sursaut. Arsène Lupin était déjà devant lui, le chapeau à la main, et souriant.

— Maxime Bermond, s'écria M. Destange avec joie... ce cher Maxime !... Quel bon vent vous amène ?

— Le désir de vous voir, ainsi que M<sup>lle</sup> Destange.

— Vous êtes donc revenu de voyage ?

— Hier.

— Et vous nous restez à dîner ?

— Non, je dîne au restaurant avec des amis.

— Demain, alors. Clotilde, insiste pour qu'il vienne demain. Ah! ce bon Maxime... Justement je pensais à vous, ces jours-ci.

— C'est vrai ?

— Oui, je rangeais mes papiers d'autrefois, dans cette armoire, et j'ai retrouvé notre dernier compte.

— Quel compte ?

— Celui de l'avenue Henri-Martin.

Un petit salon attendait à la rotonde par une large baie. Ils s'y installèrent tous trois. Sholmès put alors observer Lupin. Mais était-ce bien Arsène Lupin ? Oui, en toute évidence, mais c'était un autre homme aussi, qui ressemblait à Arsène Lupin par certains points, et qui pourtant gardait son individualité distincte, ses traits personnels, son regard, sa couleur de cheveux...

En habit, cravaté de blanc, la chemise souple moulant son torse, il parlait allègrement, racontant des histoires dont M. Destange riait de tout cœur et qui amenaient un sourire sur les lèvres de Clotilde. Et chacun de ces sourires paraissait une récompense que recherchait Arsène Lupin et qu'il se réjouissait d'avoir conquise. Il redoublait d'esprit et de gaieté, et insensiblement au son de cette voix heureuse et claire, le visage de Clotilde s'animait et perdait cette expression de froideur qui le rendait peu sympathique.

— Est-ce un commencement ou une fin d'amour, se demandait Sholmès ? Qu'y a-t-il entre Clotilde Destange et Maxime Bermond ? Sait-elle que Maxime n'est autre qu'Arsène Lupin ?

Jusqu'à sept heures, il écouta anxieusement, faisant son profit des moindres paroles. Puis, avec d'innombrables précautions, il descendit et traversa le côté de la pièce où il ne risquait pas d'être vu du salon. Sur la table, machinalement, il examina le livre que lisait la jeune fille. *Les Fiancés*, de Manzoni.

— Et en italien, se dit-il, voilà une demoiselle bien instruite !

Dehors, Sholmès s'assura qu'il n'y avait ni automobile, ni fiacre en station, et s'éloigna en boitillant par le boulevard Malesherbes. Mais, dans une rue adjacente, il mit sur son dos le pardessus qu'il portait sur son bras, déforma son chapeau, se redressa et, ainsi métamorphosé, revint vers la place où il attendit, les yeux fixés à la porte de l'hôtel Destange.

Arsène Lupin sortit presque aussitôt, et par les rues de Constantinople et de Londres, se dirigea vers le centre de Paris. A

cent pas derrière lui marchait Herlock.

Minutes délicieuses pour l'Anglais ! Il reniflait avidement l'air, comme un bon chien qui sent la piste toute fraîche. Vraiment cela lui semblait une chose infiniment douce que de suivre son adversaire. Ce n'était plus lui qui était surveillé, mais Arsène Lupin, l'invisible Arsène Lupin. Il le tenait pour ainsi dire au bout de son regard, comme attaché par des liens impossibles à briser. Et il se délectait à considérer, parmi les promeneurs, cette proie qui lui appartenait.

Mais un phénomène bizarre ne tarda pas à le frapper : au milieu de l'intervalle qui le séparait d'Arsène Lupin, d'autres gens s'avançaient dans la même direction, notamment deux grands gaillards en chapeau rond sur le trottoir de gauche, deux autres sur le trottoir de droite en casquette et la cigarette aux lèvres.

Cela n'était peut-être qu'un hasard. Mais Sholmès s'étonna davantage quand Lupin, ayant pénétré dans un bureau de tabac, les quatre hommes s'arrêtèrent — et davantage encore quand ils repartirent en même temps que lui, mais isolément, chacun suivant de son côté la Chaussée-d'Antin,

— Malediction, pensa Sholmès, il est donc filé !

L'idée que d'autres étaient sur la trace d'Arsène Lupin, que d'autres lui raviraient non pas la gloire — il s'en inquiétait peu — mais le plaisir immense, l'ardente volupté de réduire, à lui seul, le plus redoutable ennemi qu'il eût jamais rencontré, cette idée l'exaspérait. Cependant l'erreur n'était pas possible : les hommes avaient cet air détaché, cet air trop naturel de ceux qui, tout en réglant leur allure sur l'allure d'une autre personne, ne veulent pas être remarqués.

Aux approches du boulevard, la foule, plus dense, rendit la poursuite plus malaisée. Sholmès pressa le pas et déboucha au moment où Lupin gravissait le perron du restaurant Hongrois, à l'angle de la rue du Helder. La porte en était ouverte. De l'autre côté de la rue, Herlock, assis sur un banc du boulevard, le vit qui prenait place à une table luxueusement servie, ornée de fleurs, et où se trouvaient déjà trois Messieurs en habit et deux dames d'une grande élégance, qui l'accueillirent avec des démonstrations de sympathie.

Herlock chercha des yeux les quatre individus et les aperçut, disséminés dans des groupes qui écoutaient l'orchestre de

tziganes d'un café voisin. Chose curieuse, ils ne paraissaient pas s'occuper d'Arsène Lupin, mais beaucoup plus des gens qui les entouraient.

Tout à coup, l'un d'eux tira de sa poche une cigarette et aborda un Monsieur en redingote et en chapeau haut de forme. Le monsieur présenta son cigare, et Sholmès eut l'impression qu'ils causaient, et plus longtemps même que ne l'eut exigé le fait d'allumer une cigarette. Enfin le monsieur monta les marches du perron et jeta un coup d'œil dans la salle du restaurant. Avisant Lupin il s'avança, s'entretint quelques instants avec lui, puis il choisit une table voisine, et Sholmès constata que ce Monsieur n'était autre que le cavalier de l'avenue Henri-Martin.

Alors il comprit. Non seulement Arsène Lupin n'était pas filé, mais ces hommes faisaient partie de sa bande ! ces hommes veillaient à sa sûreté ! c'était sa garde du corps, ses satellites, son escorte attentive. Partout où le maître courait un danger, les complices étaient là, prêts à l'avertir, prêts à le défendre. Complices les quatre individus ! Complice le monsieur en redingote !

## G ANIMARD ARRIVE A LA RESCOUSSE

Un frisson parcourut l'Anglais. Se pourrait-il que jamais il réussit à s'emparer de cet être inaccessible ? Quelle puissance illimitée représentait une pareille association, dirigée par un tel chef !

Il déchira une feuille de son carnet, écrivit au crayon quelques lignes qu'il inséra dans une enveloppe, et dit à un gamin d'une quinzaine d'années qui s'était couché sur le banc :

— Tiens, mon garçon, prends une voiture et porte cette lettre à la caissière de la taverne Suisse, place du Châtelet. Et rapidement...

Il lui remit une pièce de cinq francs. Le gamin disparut.

Une demi-heure s'écoula. La foule avait grossi, et Sholmès ne distinguait plus que de temps en temps les acolytes de Lupin. Mais quelqu'un le frôla et une voix lui dit à l'oreille :

— Eh bien, qu'y a-t-il, Monsieur Sholmès ?

— C'est vous, Monsieur Ganimard ?

— Oui, j'ai reçu votre mot à la taverne. Qu'y a-t-il ?

— Il est là.

— Que dites-vous ?

— Là-bas... au fond du restaurant... penchez-vous à droite... Vous le voyez ?

— Non.

— Il verse du champagne à sa voisine.

— Mais ce n'est pas lui.

— C'est lui.

— Moi, je vous réponds... Ah ! cependant... En effet il se pourrait... Ah ! le gredin, *comme il se ressemble !* murmura Ganimard naïvement... Et les autres, des complices ?

— Non, sa voisine c'est lady Cleathorps, duchesse de Cleath, et, vis-à-vis, l'ambassadeur d'Espagne à Londres.

Ganimard fit un pas. Herlock le retint.

— Quelle imprudence ! Vous êtes seul.

— Lui aussi.

— Non, il a des hommes sur le boulevard qui montent la garde... Sans compter, à l'intérieur du restaurant, ce monsieur...

— Mais moi, quand j'aurais mis la main au collet d'Arsène Lupin en criant son nom, j'aurai toute la salle pour moi, tous les garçons.

— J'aimerais mieux quelques agents.

— C'est pour le coup que les amis de Lupin ouvriraient l'œil... Non, voyez-vous, Monsieur Sholmès, nous n'avons pas le choix.

Il avait raison, Sholmès le sentit. Mieux valait tenter l'aventure et profiter de circonstances exceptionnelles. Il recommanda seulement à Ganimard :

— Tâchez qu'on vous reconnaisse le plus tard possible...

Et lui-même se glissa derrière un kiosque de journaux, sans perdre de vue Arsène Lupin qui, là-bas, penché sur sa voisine souriait.

L'inspecteur traversa la rue, les mains dans ses poches, en homme qui va droit devant lui. Mais à peine sur le trottoir opposé, il bifurqua vivement et, d'un bond, escalada le perron.

Un coup de sifflet strident... Ganimard se heurta contre le maître d'hôtel, planté soudain en travers de la porte et qui le repoussa avec indignation, comme il eût fait d'un intrus dont la mise équivoque eût déshonoré le luxe du restaurant. Ganimard chancela. Au même instant, le Monsieur en redingote sortait. Il prit parti pour l'inspecteur, et tous deux, le maître d'hôtel et lui, disputaient violemment, tous deux d'ailleurs accrochés à Ganimard, l'un le retenant, l'autre le poussant et de telle manière que, malgré tous ses efforts, malgré ses protestations furieuses, le malheureux fut expulsé jusqu'au bas du perron.

Un rassemblement se produisit aussitôt. Deux agents de police, attirés par le bruit, essayèrent de fendre la foule, mais une résistance incompréhensible les immobilisait, sans qu'ils parvinssent à se dégager des épaules qui les pressaient, des dos qui leur barraient la route...

Et tout à coup, comme par enchantement, le passage est libre!... Le maître d'hôtel, comprenant son erreur, se confond en excuses, le monsieur en redingote renonce à défendre l'inspecteur, la foule s'écarte, les agents passent, Ganimard fonce sur la table aux six convives... Il n'y en a plus que cinq! Il regarde autour de lui, pas d'autre issue que la porte.

— La personne qui était à cette place, crie-t-il aux cinq convives stupéfaits?... Oui, vous étiez six... Où se trouve la sixième personne?

— M. Destro?

— Mais non, Arsène Lupin!

Un garçon s'approche :

— Ce monsieur vient de monter à l'entresol.

Ganimard se précipite. L'entresol est composé de salons particuliers et possède une sortie spéciale sur le boulevard.

— Allez donc le chercher maintenant, gémit Ganimard, il est loin!

## S HOLMÈS LIVRE A GANIMARD DEUX DES COMPLICES DE LUPIN

... Il n'était pas très loin, à deux cents mètres tout au plus, dans l'omnibus Madeleine-Bastille, lequel omnibus roulait paisiblement au petit trot de ses trois chevaux, franchissait la place de l'Opéra et s'en allait par le boulevard des Capucines. Sur la plate-forme deux grands gaillards à chapeau melon devisaient. Sur l'impériale, au haut de l'escalier somnolait un vieux petit bonhomme : Herlock Sholmès.

Et la tête dodelinante, bercé par le mouvement du véhicule, l'Anglais monologuait :

— Si mon brave Wilson me voyait, comme il serait fier de son collaborateur!... Bah! il était facile de prévoir au coup de sifflet que la partie était perdue et qu'il n'y avait rien de sérieux à faire que de surveiller les alentours du restaurant. Mais, en vérité, la vie ne manque pas d'intérêt avec ce diable d'homme!

Au point terminus, Herlock s'étant penché, vit Arsène Lupin qui passait devant ses gardes du corps, et il l'entendit murmurer : « A l'Etoile ».

— A l'Etoile, parfait, on se donne rendez-vous. Donc laissons-le filer dans ce fiacre automobile, et suivons en voiture les deux compagnons.

Les deux compagnons s'en furent à pied, gagnèrent en effet l'Etoile et sonnèrent à la porte d'une étroite maison située au numéro 40 de la rue Chalgrin. Au coude que forme cette petite rue peu fréquentée, Sholmès put se cacher dans l'ombre d'un renfoncement.

Une des deux fenêtres du rez-de-chaussée s'ouvrit, un homme en chapeau rond ferma les volets. Au-dessus des volets, l'imposte s'éclaira.

— Au bout de dix minutes, un monsieur vint sonner à cette même porte, puis, tout de suite après, un autre individu. Et enfin un fiacre automobile s'arrêta d'où Sholmès vit descendre deux personnes : Arsène Lupin et une dame enveloppée d'un manteau et d'une voilette épaisse.

— La Dame Blonde, sans aucun doute, se dit Sholmès, tandis que le fiacre s'éloignait.

Il laissa s'écouler un instant, s'approcha de la maison, escalada le rebord de la fenêtre, et, haussé sur la pointe des pieds, il put, par l'imposte, jeter un coup d'œil dans la pièce.

Arsène Lupin, appuyé à la cheminée, parlait avec animation. Debout autour de lui, les autres l'écoutaient attentivement. Parmi eux Sholmès reconnut le monsieur à la redingote, et crut reconnaître le maître d'hôtel du restaurant. Quand à la dame blonde, elle lui tournait le dos, assise dans un fauteuil.

— On tient conseil, pensa-t-il... les événements de ce soir... Ah! les prendre tous à la fois, d'un coup!...

Mais la dame se leva, et la lumière la frappa en plein visage.

— M<sup>lle</sup> Destange! murmura Sholmès, stupéfait... M<sup>lle</sup> Destange ici... avec ces hommes!...

Un des complices ayant bougé, il sauta à terre et se renfonça dans l'ombre, et il répétait en lui-même :

— La fille de M. Destange!... Clotilde ici!... Mais alors, la Dame Blonde et elle... Eh! oui, parbleu, triple imbécile, j'oubliais que les cheveux blonds étaient devenus noirs après l'affaire du baron d'Hautois... Et le livre italien de Clotilde, est-ce qu'Antoinette Bréhat ne lisait pas l'italien, elle-aussi?

Cependant, le monsieur en redingote et le maître d'hôtel sortirent de la maison.

Aussitôt le premier étage s'éclaira, quel-qu'un tira les volets des fenêtres. Et ce fut l'obscurité en haut comme en bas.

Herlock attendit une partie de la nuit sans bouger, craignant qu'Arsène Lupin ne s'en allât pendant son absence. A quatre heures, apercevant deux agents de police à l'extrémité de la rue, il les rejoignit, leur expliqua la situation et leur confia la surveillance de la maison.

Alors, il se rendit au domicile de Ganimard, rue Pergolèse, et le fit réveiller. Au seul nom d'Arsène Lupin, l'inspecteur principal se hâta d'accourir. Ils passèrent au commissariat le plus proche, recrutèrent une demi-douzaine d'hommes et s'en revinrent rue Chalgrin.

— Du nouveau, demanda Sholmès?

— Rien, affirmèrent les deux agents.

Le jour commençait à blanchir le ciel, lorsque Ganimard, ses dispositions prises, sonna et se dirigea vers la loge de la concierge. Effrayée par cette invasion, toute tremblante, cette femme répondit qu'il n'y avait pas de locataire au rez-de-chaussée.

— Comment, pas de locataire!

— Mais non, c'est ceux du premier, les Messieurs Leroux... ils ont meublé le bas pour des parents de province...

— Qui sont venus hier soir avec eux.

— Peut-être bien... je dormais... Pourtant, je ne crois pas, voici la clef... ils ne l'ont pas demandée...

Avec cette clef, Ganimard ouvrit la porte qui se trouvait de l'autre côté du vestibule. Le rez-de-chaussée ne contenait que deux pièces : elles étaient vides.

— Et le premier étage, souffla Sholmès à Ganimard, ils sont sans doute au premier étage.

— En effet, il faut voir ces Leroux.

L'inspecteur monta l'escalier. Au coup de sonnette, un individu, qui n'était autre qu'un des gardes du corps, apparut, en bras de chemise et l'air furieux.

— Eh bien, quoi! en voilà du tapage...

Mais il s'arrêta, confondu :

— Dieu me pardonne... en vérité, je ne rêve pas? c'est M. Ganimard.

Un éclat de rire formidable jaillit. Ganimard pouffait, dans une crise d'hilarité qui le courbait en deux et lui congestionnait la face.

— C'est vous, Leroux, bégayait-il... Oh! que c'est drôle,.. Leroux, complice d'Arsène Lupin... Ah! j'en mourrai... Et votre frère, Leroux, est-il visible?

Un autre individu s'avança, dont la vue redoubla la gaieté de Ganimard.

— Est-ce possible! on n'a pas idée de ça! Ah! mes amis, vous êtes dans de beaux draps... Qui se serait jamais douté! heureusement que le vieux Ganimard veille, et surtout qu'il a des amis pour l'aider... des amis qui viennent de loin!

Et se tournant vers Sholmès, il présenta :

— Victor Leroux, inspecteur de la Sûreté, un des bons parmi les meilleurs de la brigade de fer... Edouard Leroux, commis principal au service anthropométrique...

MAURICE LEBLANC.

Traduction et reproduction réservées.

(A suivre).

